

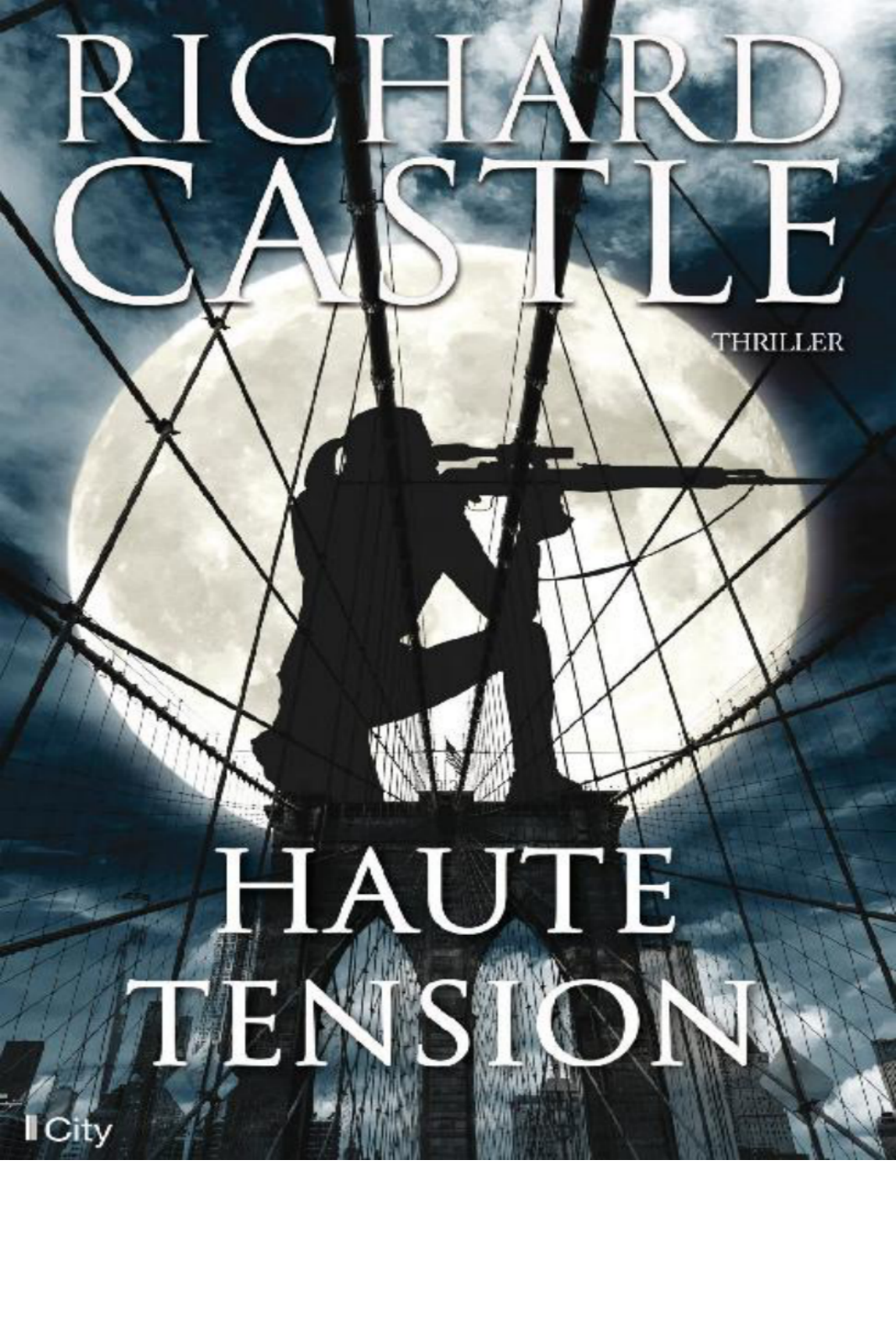


Haute Tension

Castle, Richard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



RICHARD CASTLE

THRILLER

HAUTE TENSION

|| City

Haute tension

Richard Castle

Traduit de l'anglais (états-Unis)
par Françoise Fauchet

Sommaire

Un
Deux
Trois
Quatre
Cinq
Six
Sept
Huit
Neuf
Dix
Onze
Douze
Treize
Quatorze
Quinze
Seize
Dix-sept
Dix-huit
Dix-neuf
Vingt
Vingt et un
Vingt-deux
Vingt-trois
Vingt-quatre
Vingt-cinq
Vingt-six
Vingt-sept
Vingt-huit
Vingt-neuf
Trente
Trente et un

Trente-deux

Trente-trois

Trente-quatre

Originally published in the United States and Canada as *High Heat* by Richard Castle. This translated edition published by arrangement with Kingswell, an imprint of Disney Book Group, LLC.

Publié aux Etats-Unis par Kingswell sous le titre *High Heat*.

Publié en France par City Editions.

Castle © ABC Studios. All rights reserved.

Couverture : © ABC

ISBN : 9782824644752

Code Hachette : 59 2529 6

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogue et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Octobre 2016

Imprimé en France

À K. B.

Pour toujours et plus encore.

Un

Reykjavík. À ce simple mot, Nikki Heat sentait des frissons d'extase lui parcourir la colonne vertébrale.

Reykjavík. C'était comme un somptueux repas gastronomique, un bain moussant parfumé et un *shot* de la meilleure tequila, le tout réuni de telle sorte que le plaisir procuré par l'un était amplifié par les autres.

Reykjavík. À peine ce nom prononcé, elle entendait déjà résonner la musique. Murmuré, c'était... À vrai dire, il y avait plus de cris que de murmures dans les meilleurs moments de Reykjavík.

Oui, Reykjavík. Pour ceux qui l'ignorent – la terre entière, sauf un homme fabuleux –, c'est la capitale et le principal port de pêche de l'Islande, fameux petit caillou volcanique posé en solitaire dans l'Atlantique Nord, juste au sud du cercle polaire arctique.

Pour Nikki, c'était bien autre chose. Quelque chose de beaucoup moins solitaire, de beaucoup plus engageant.

Reykjavík était le nom que son beau ténébreux de mari, le reporter de renommée internationale Jameson Rook, donnait à l'endroit où il l'avait emmenée en lune de miel. Il avait choisi ce nom dans le même esprit que les premiers habitants de l'île, qui avaient baptisé leur verte patrie au climat tempéré *Snæland* – littéralement « pays de neige » – en vue de décourager les raids vikings.

Rook ne cherchait évidemment pas à mettre les Vikings en déroute. Il était plutôt inquiet du sort que lui réserveraient *Us Weekly* et la rubrique people du *New York Ledger*, car les sensibilités journalistiques de ces deux publications n'étaient souvent pas sans rappeler l'esprit pillard des guerriers en drakkar.

Pour être tout à fait franc, Reykjavík n'était pas exactement Reykjavík ; d'ailleurs, ce n'était pas non plus un endroit unique. Celui des jeunes mariés se situait en effet sur trois continents différents, dans de grandes et de petites villes, sous les tropiques et dans la toundra.

Dans l'ensemble, leur circuit parmi ces diverses destinations ressembla au *Tour du monde en quatre-vingts jours*, en un peu moins long. Jules Verne

n'eut pas à se préoccuper, lui, de la politique pratiquée par les services de police de New York en matière de congés. D'un autre côté, il n'avait pas non plus accès, contrairement à Rook, au jet privé d'un ami fortuné.

Débarrassé des contingences habituelles liées aux vols commerciaux, Rook avait pu montrer à sa jeune épouse les plus beaux trésors qu'il avait découverts hors des sentiers battus lorsqu'il avait été correspondant à l'étranger : les plages secrètes, les restaurants fréquentés par les gens de l'endroit et les bijoux peu connus dont il n'est pas question dans les guides.

Ils avaient dégusté vins et fromages lors de paisibles pique-niques dans les Alpes, en riant de tout et de rien, sous le sourire du Jungfrauoch. Ils avaient bronzé nus sur la côte amalfitaine, car Rook connaissait des coins ignorés des paparazzis. Ils avaient médité dans une pagode tibétaine, atteint la paix intérieure que leur rendait inaccessible le rythme frénétique de leur vie quotidienne.

Et ils avaient fait l'amour. Oh ça, ils faisaient l'amour ! Heat était étonnée de l'énergie et de la créativité de Rook, des inventions qu'il trouvait encore, après toutes ces années passées ensemble, pour lui faire atteindre de nouveaux sommets de félicité, toujours plus hauts, si élevés qu'auprès d'eux l'imposant Himalaya passait pour un vague ensemble de collines. Elle-même avait découvert quelques nouveautés pour accroître également le plaisir de son partenaire. L'expression « Partons pour Reykjavík » – ou n'importe lequel de ses nombreux dérivés – avait pris une signification toute particulière.

Disons simplement que le vrai Reykjavík était connu pour son exceptionnelle activité tectonique... De même l'était leur propre version des lieux.

Heat pensait que le mariage n'apporterait pas de changement fondamental dans leur couple. Elle imaginait qu'ils organiseraient une grande fête, qu'ils feraient un joli voyage, puis que les choses continueraient plus ou moins comme avant.

Or, la policière, rarement trompée par son instinct, s'était cette fois fourvoyée concernant sa vie privée. Le mariage avait fait tomber les dernières barrières entre eux, laissant la place à une intimité comme elle n'en avait jamais connu. Avant leur mariage, Heat se disait amoureuse de Rook. Elle devait bien admettre qu'il ne s'agissait que d'un béguin prolongé en regard de ce qu'elle ressentait désormais.

Et si, de si bonne heure par un mardi matin d'octobre – plus d'un an après leur retour de Reykjavík –, elle soupirait en feuilletant au lit les photos de leur lune de miel, ce n'était pas parce qu'elle repensait au magnifique derrière de son mari. C'était parce que l'homme qui la rendait si heureuse n'était pas là pour une petite partie de jambes en l'air avant le départ au travail.

Rook était en mission depuis le dimanche. Le double lauréat du prix Pulitzer préparait pour *First Press* le portrait de Legs Kline, l'homme

d'affaires milliardaire qui, contre toute attente, faisait campagne pour la présidence des États-Unis en tant que candidat indépendant. Kline avait profité du mécontentement général ambiant à l'égard des candidats des principaux partis pour prendre une réelle avance dans la course à la Maison-Blanche. En effet, la sénatrice démocrate Lindsay Gardner était une ancienne bibliothécaire dont il se disait qu'elle était trop gentille pour devenir présidente, tandis que le choix des républicains, Caleb Brown, était un législateur radical perçu comme trop dur.

Qui Legs Kline est-il vraiment ? La question était désormais sur toutes les lèvres. Or, Jameson Rook était le seul journaliste en qui l'Amérique avait confiance pour obtenir une réponse claire.

À trois semaines de l'élection, l'heure tournait. Rook travaillait nuit et jour à ce portrait, au détriment de la vie affective de Heat. La veille, il avait appelé du Midwest, où il visitait un site de fracturation hydraulique géré par Kline Industries. Ensuite, il devait se rendre dans une fonderie sur les rives du lac Érié, puis sur un site d'exploitation forestière dans les Rocheuses... Ou s'agissait-il de gaz naturel liquéfié dans le Golfe ?

Elle n'arrivait plus à suivre. Rook était resté vague quant à la date de son retour. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il finissait son tour des installations de Kline Industries avant de rejoindre le candidat en campagne, dans l'espoir de décrocher une entrevue en tête-à-tête avec lui. Ce qui risquait de prendre un certain temps.

Juste au moment où Nikki allait laisser échapper un nouveau soupir nostalgique, son smartphone sonna. Elle saisit l'appareil toujours posé sur la table de nuit, la sonnerie réglée au maximum, afin d'être réveillée même au plus profond de son sommeil.

– Heat.

– Capitaine.

C'était Miguel Ochoa, le cochef de sa brigade.

– Il faut absolument que vous veniez au poste. On a quelque chose à vous faire voir.

– J'arrive, répondit Heat, déjà en route.

– Rook est-il avec vous ?

– Non.

– Où est-il ?

– Aucune idée. À Bismarck peut-être.

– C'est... dans le Montana, non ?

– Dakota du Nord, tête d'ampoule.

– Oh ! ça va...

Elle allait raccrocher quand Ochoa reprit :

– Au fait, vous avez pris votre petit-déjeuner ?

– Non.

– Tant mieux. Vous pouvez aussi bien l’oublier.

Le poste de la vingtième circonscription des services de police new-yorkais ne payait pas de mine, à moins d’éprouver un plaisir visuel devant des tas de dossiers non traités, un mobilier de bureau en acier rongé et une moquette tachée par le temps.

Néanmoins, Nikki Heat adorait ce lieu. Elle aimait le bourdonnement qui l’animait dès la prise en charge d’une grosse affaire. Elle adorait le fait que nombre de ses occupants pourtant dotés d’assez de jugeote et d’allant pour s’employer à un travail beaucoup plus lucratif avaient fait le choix de servir et de protéger la population de New York. Même l’odeur de déodorant pour hommes et de café éventé mêlée de détermination lui plaisait.

Nikki Heat travaillait à la Vingtième depuis ses débuts ; elle y était arrivée tout droit de l’école de police, l’encre encore fraîche sur son diplôme.

Personne ne pensait qu’elle tiendrait plus d’un an ou deux, à l’époque. Contrairement à la plupart, elle ne faisait pas partie de ces gamins de la classe ouvrière qui avaient passé leur jeunesse à s’endurcir dans les rues. Tout en elle – de son manque d’accent des quartiers à sa mise impeccable – exprimait le raffinement. Or, le travail de police n’était pas de la plus grande délicatesse.

À vrai dire, la seule raison pour laquelle ses collègues lui accordaient un peu d’attention, au début, était qu’il était rare de voir une tenue fatiguée de flic arborée par une belle brune qui n’aurait pas dépareillé dans un défilé de mode.

Ils avaient cependant vite appris à ne pas sous-estimer Nikki Heat. Son éblouissante réussite à l’examen de sergent n’avait été que le début. La policière était brillante, appliquée et dévouée, combinaison qui lui avait valu de se distinguer parmi les plus jeunes enquêteurs du NYPD. Très vite, elle était passée lieutenant et s’était retrouvée à la tête de sa brigade.

Sa dernière promotion – qu’elle avait en fait repoussée pendant un certain temps tant la paperasserie la répugnait – l’avait portée au rang de capitaine. D’ailleurs, l’expérience qu’elle avait eue de ladite paperasserie au cours de l’année écoulée lui donnait l’espoir de ne pas gravir plus d’échelons.

En fin de compte, c’était le travail de police et non la bureaucratie qui lui plaisait. Au fur et à mesure que ses responsabilités, qui lui donnaient parfois le sentiment de se laisser déborder, s’étaient accrues, la seule raison pour laquelle elle continuait d’apprécier son job était d’avoir pu garder les deux pieds dans les enquêtes du poste.

Ce qui expliquait la hâte avec laquelle elle déboula dans la salle de la brigade, où elle trouva ses inspecteurs déjà rassemblés autour d’un écran d’ordinateur.

Sean Raley, l’autre cochef de la brigade, était installé devant le clavier. Ochoa se tenait juste derrière lui. Étaient également présents les inspecteurs Daniel Rhymer et Randall Feller, qui avaient aidé Heat à résoudre certaines de ses plus grosses affaires, ainsi que l’inspecteur Inez Aguinaldo, toujours

considérée comme la bleue, alors qu'elle avait des années de vol et quelques enquêtes de conséquence à son actif.

– Que se passe-t-il, les Gars ? demanda Heat en usant du surnom collectif donné à Raley et Ochoa.

– Une sacrée merde ! rétorqua Ochoa.

Il se tourna vers Raley.

– À toi l'honneur, mon pote. Je ne suis pas sûr d'avoir l'estomac pour le lui raconter.

– Cette vidéo a été envoyée par e-mail à l'adresse principale du poste, tôt ce matin, indiqua Raley. Via une adresse IP introuvable. Après une demi-heure passée à essayer de remonter la piste, je peux déjà dire que je n'aboutirai à rien. On a affaire à quelqu'un de très doué, qui a dû faire ses classes auprès de pédophiles.

– A-t-on un nom pour le compte ? s'enquit Heat.

– Oui, répondit Raley. Il est indiqué : *EI aux États-Unis*.

Il fallut un instant à Heat pour digérer l'information. Elle avait participé à nombre de réunions où les experts de la lutte antiterroriste du NYPD avaient alerté tous les services sur la menace de l'État islamique et d'éventuels forcenés se réclamant de ses rangs. Elle avait également assisté à des réunions avec des membres du clergé, des enseignants et des chefs d'entreprise musulmans, qui n'avaient de cesse de rappeler aux huiles de la maison que Daech offrait une vision bornée de l'islam, un aspect totalement perverti de cette religion pratiquée en toute quiétude par un milliard et demi de personnes à travers le monde.

– Très bien, laissez-moi voir, dit Heat.

– Je vous préviens, c'est assez cru, avertit Raley.

Heat, qui avait résolu des affaires dans lesquelles les victimes avaient été retrouvées dans les pires conditions, à des températures aussi diverses que congelées dans une valise ou consommées dans un four à pizza, fusilla son enquêteur du regard.

– Très bien, mais je vous aurai prévenue, rétorqua-t-il, puis il leva un instant les mains avant de reposer le doigt sur le bouton de sa souris pour cliquer. C'est parti.

La vidéo avait du grain, elle étonnait par sa mauvaise qualité à une époque où la plupart des gens disposent de huit mégapixels sur leur téléphone dans leur poche. On y voyait deux hommes debout dans une vaste salle, dont les seules structures étaient des piliers dressés sur un sol couvert de tapis de prière.

Les hommes avaient le visage masqué et les yeux dissimulés derrière des lunettes de soleil. Le moindre carré de leur peau était couvert. Ils portaient de longues tuniques sable, un turban sur la tête et des gants. À leurs pieds était agenouillée une femme – une jeune femme mince et bien faite, vêtue d'un

jean et d'un sweat-shirt à fermeture éclair. Elle avait la tête recouverte d'un sac en toile de jute marqué d'une longue bande noire sur le côté. Quelques mèches de cheveux blonds s'en échappaient. Ses mains liées derrière son dos devaient être rattachées à ses chevilles. Une autre corde lui était passée autour de la poitrine. Elle semblait privée de tout mouvement.

Les hommes avaient l'air de regarder quelqu'un à gauche de la caméra, dans l'attente d'un hochement de tête ou d'un signal quelconque pour que l'un des deux prenne la parole.

– Nous nous adressons à vous au nom d'Allah, la Vérité absolue, l'Audient, le Clairvoyant, le Protecteur, lui que le prophète Mahomet, paix et salut sur lui, a déclaré être le seul Dieu, déclama l'homme à gauche. Nous prêtons allégeance à l'État islamique et au califat fondé par le grand visionnaire Abou Bakr al-Baghdadi. Et nous jurons fidélité à Allah. Que tous nos actes lui plaisent et le servent.

– *Allahou akbar !* enchaîna l'homme à droite, qui tenait quelque chose dans son dos.

Les voix déformées des hommes produisaient un son brouillé et mécanique, comme si on avait jeté Dark Vador au fond d'un puits.

– Les diaboliques États-Unis d'Amérique et leur diabolique armée attaquent nos terres et nos peuples depuis des années, dans le cadre d'une croisade moderne contre notre religion bénie et contre tous ceux qui louent Allah le Tout-Puissant, reprit celui de gauche. Nous subissons le sale joug impérialiste des Yankees depuis trop longtemps. Vous violez nos terres dans votre soif intarissable de pétrole. Mais aujourd'hui, nous le crions : « C'est terminé ! »

– *Allahou akbar !* lança celui de droite.

– Nous poursuivons maintenant l'œuvre du grand Oussama ben Laden, qui nous a ouvert la voie pour porter le combat chez l'ennemi, reprit l'homme à gauche. Nous avons rejoint le djihad qu'il a proclamé, mais que son martyr, aux mains de ce salaud d'ennemi, l'a empêché d'achever. Nous voici donc de retour sur les lieux de son plus grand triomphe, ici, dans le cœur de l'Amérique entaché par le péché.

– *Allahou akbar !* répéta celui de droite.

– Il n'y a pas de plus grand symbole de votre ignorance que les mensonges de vos médias manipulés, qui n'existent que pour répandre la fausse propagande de votre gouvernement sioniste, déclara l'homme à gauche. Et il n'y a pas de plus grand péché que la manière dont votre peuple permet aux femmes d'exposer honteusement leur corps et d'exhiber ce que seuls leurs maris devraient voir. Aussi avons-nous choisi d'exécuter cette journaliste infidèle d'un coup unique et puissant.

Il s'empara de la corde ceinte autour de la poitrine de sa prisonnière, au cas où la moindre idée serait venue à cette dernière de tenter de lui échapper

d'une roulade à la toute dernière seconde.

– *Allahou akbar !* martela l'homme à droite avant de brandir la machette qu'il cachait derrière son dos.

Il leva l'arme bien haut, marqua une pause, puis l'abassa brutalement sur le cou de la jeune femme.

Heat prit une brusque inspiration lorsque la lame s'enfonça avec un bruit spongieux dans la chair. Le coup avait été violent ; néanmoins, il avait manqué de force, car le cou humain comporte une formidable épaisseur de muscles, d'os et de tendons. Sa conception a subi des millions d'années d'évolution pour qu'il reste fermement relié au reste du corps ; aussi n'en est-il pas si facilement séparé.

Le « coup unique et puissant » se transforma en une série de coups désespérés, suivis, pour finir, de maladroits mouvements de scie. La victime se serait sûrement effondrée si l'homme masqué ne l'avait pas retenue par-derrière. Et elle aurait sûrement hurlé si ses cordes vocales n'avaient pas déjà été tranchées.

Cependant, l'homme de droite poursuivit son œuvre dans un silence inquiétant, comme s'il cherchait à couper une branche particulièrement récalcitrante à l'aide d'une scie à élaguer, jusqu'à ce que la tête tombe sur le côté. Avec horreur, Heat la vit atterrir avec un bruit mat sur le tapis, puis rouler hors champ.

En cet instant, la policière songea qu'elle n'avait jamais assisté à une scène plus épouvantable. Puis l'homme de gauche reprit :

– Ce n'est que le début, annonça-t-il. Nous prendrons bientôt un autre de vos journalistes. Ce sera l'un de vos reporters préférés, un homme qui représente le pire de votre décadence impérialiste. Qu'il plaise à Allah : notre prochaine victime sera Jameson Rook.

Deux

Tous les enquêteurs de la salle de la brigade fixaient leur capitaine, qui espérait que son visage ne trahissait pas la tourmente dans laquelle son être avait soudain plongé.

Jameson Rook. Ce cinglé masqué venait-il vraiment de prononcer le nom de son mari ? Heat ne contrôlait plus sa respiration. Certes, son travail de policière impliquait une part de danger, et l'idée que la vie de son compagnon puisse en pâtir ne lui échappait pas. De même, elle concevait qu'en raison de sa médiatisation, Rook risquait de devenir la cible de certaines crapules. Mais normalement, ces débordements se cantonnaient à des allusions dans les rubriques people et des tweets idiots de la part de trolls sur Internet. Il n'était pas question de terroristes masqués armés de machette.

Là, elle avait affaire à quelque chose qui dépassait tout ce à quoi elle s'était moralement préparée. Cela renvoyait à ce que lui avaient appris ces fameuses réunions d'information sur le contre-terrorisme : les membres de l'état Islamique ne respectaient pas les mêmes règles que tout le monde. Ils n'en respectaient aucune. Ils transformaient les femmes en esclaves sexuelles. Ils détruisaient des chefs-d'œuvre du patrimoine artistique. Ils brûlaient vifs leurs prisonniers. Ils n'avaient aucune notion de dignité. Ils n'avaient aucun respect de la vie humaine. Ils ne connaissaient que la cruauté, la violence et la destruction.

Ces hommes – et là, ils devaient être au moins trois, puisque quelqu'un se trouvait derrière la caméra – feraient tout ce qu'il faudrait pour mettre le grappin sur Rook, même s'ils devaient se sacrifier pour cela. Surtout s'ils devaient se sacrifier pour cela. Ils n'auraient de cesse de faire rouler la tête de Rook.

Inconsciemment, elle porta la main à son cou. Pour un œil averti, ce geste exprime en général un sentiment de vulnérabilité. Dès qu'elle s'en rendit compte, elle baissa le bras.

Trop tard.

– C'est pour cela que je demandais où était Rook, reprit Ochoa avec

douceur. Il devrait être en sécurité, dans le Montana.

– Dakota du Nord, corrigea distraitement Heat.

– Peu importe, répliqua Ochoa. Pas d'inquiétude, capitaine. Ces types ne l'auront pas. À mon avis, ils ne connaissent même pas l'existence de cet État.

Les autres inspecteurs ne pipaient mot. Ils surveillaient juste les réactions de leur capitaine. Depuis qu'elle était montée en grade, Heat sentait que sa vie s'était transformée en une succession de mises à l'épreuve, qu'elle n'affrontait pas seulement pour elle-même, mais au nom de toutes les femmes.

Elle était la première femme de l'histoire de la vingtième circonscription à accéder au rang de capitaine. Certains des hommes qui l'avaient précédée à ce poste faisaient partie de la crème de la maison ; ils s'étaient montrés d'une grande compétence. Toutefois, il y avait eu, aussi, des imbéciles carriéristes parvenus là par chance, grâce au principe de Peter.

Heat se savait jugée selon des critères différents. Peut-être n'aurait-il pas dû en être ainsi, en cette deuxième décennie du vingt et unième siècle. Toutefois, la jeune femme ne confondait pas le droit et les faits.

En cet instant, ses inspecteurs se demandaient : leur chef conserverait-elle son sang-froid pour évaluer la situation et mettre la brigade à pied d'œuvre ? *Comme un homme ?* Ou s'affolerais-elle en cédant à l'émotion ? *Comme une fillette ?*

Heat cligna deux fois des yeux. Puis, elle établit ses priorités. Elle se soucierait de l'affaire dans un instant. La vie de son mari passait en premier.

– Il faut que je passe un coup de fil, fut tout ce qu'elle parvint à dire avant de se diriger en trébuchant vers son bureau, dont elle ferma la porte.

Les mains tremblantes, elle appuya sur la touche correspondant au numéro abrégé de Rook.

– Allez, murmura-t-elle avec ferveur pendant la recherche de connexion. Décroche.

Pas la moindre sonnerie. L'appel bascula directement sur la boîte vocale.

« Vous êtes sur le répondeur personnel de Jameson Rook, dit la voix suave et sexy de son mari. Appuyez sur un, si vous souhaitez laisser un message au sujet de mon premier prix Pulitzer. Appuyez sur deux si... »

Heat pianota sur son téléphone pour laisser un message, puis elle attendit le bip, qui lui parut mettre une éternité à signaler le début du temps imparti. Pourtant, une fois qu'elle put enfin parler à son tour, elle se rendit compte qu'elle ne savait pas quoi dire. Tout se bousculait trop dans son esprit pour pouvoir tenir des propos cohérents.

– Salut, c'est moi, dit-elle, la voix inhabituellement tremblante et mal assurée. Écoute, c'est vraiment important. Rappelle-moi dès que tu as ce message, OK ? Illico, hein !

La jeune femme marqua une pause. Ce n'était pas suffisant pour impressionner Rook. Il lui fallait insister sur le danger qu'il courait.

– Si pour une raison quelconque on ne parvenait pas à se joindre, reprit-elle, rends-toi directement au poste de police de la ville où tu es. Dis-leur que tu as besoin de protection parce qu’il y a... Une menace crédible pèse sur ta vie. Et si tu ne peux pas te rendre à la police, trouve au moins quelqu’un d’armé pour surveiller tes arrières et... Écoute, rappelle-moi, OK ? Je t’aime.

Elle raccrocha et s’abandonna contre le mur. Ensuite, elle se retourna et vit que les stores de son bureau étaient ouverts. La brigade entière pouvait la voir. Très posément, elle prit une profonde inspiration. Puis une autre. Elle baissa les yeux sur son chemisier, parfaitement repassé et encore soigneusement entré dans la ceinture plate de son pantalon chic. Elle releva le menton et se redressa.

Alors, elle ouvrit la porte de son bureau et retourna dans la salle de la brigade.

– Repassez-moi cette vidéo, dit-elle.

– Capitaine, risqua Raley, vous êtes sûre de vouloir... ?

– Passez-moi cette putain de vidéo, Raley, insista Heat.

Le temps se figea un instant. Nikki Heat ne jurait pratiquement jamais, tout le monde au poste le savait. Elle fixa ses inspecteurs d’un regard d’acier et s’adressa à eux d’une voix de nouveau résolue.

– Ne nous laissons pas distraire par le sensationnalisme de cette vidéo, dit-elle. Il s’agit d’une enquête pour meurtre, messieurs dames. Or, c’est notre boulot, d’enquêter sur les meurtres.

Elle pointa l’écran du doigt.

– Cette vidéo est notre premier indice. C’est aussi la première erreur des tueurs. Et je suis sûre qu’ils en ont commis d’autres. Je me fiche des adresses IP introuvables. Cette vidéo nous fournit toutes les miettes de pain dont nous avons besoin. On va remonter la piste jusqu’à ces ordures et les coffrer. Parce que c’est le sort qu’on réserve aux affreux, nous ici, à la Vingtième.

– Pour sûr ! s’esclaffa Feller.

– On les aura, capitaine, renchérit Rhymér.

Les Gars et Aguinaldo opinaient d’un air approbateur.

Certes, la vidéo avait déstabilisé Heat. Mais pas longtemps. De nouveau ancrée sur ses deux jambes, elle avait son équipe rassemblée autour d’elle. Or, ce groupe réunissait les meilleurs enquêteurs du NYPD.

Ces cinglés de l’EI pensaient peut-être pouvoir s’en prendre au mari de Nikki Heat.

Pas si elle s’occupait d’eux avant.

Ils regardèrent de nouveau la vidéo, avec, cette fois, ce que Heat aimait appeler « les yeux d’un bleu ». C’était une méthode de réflexion autant qu’une manière d’aborder les indices.

Depuis longtemps, Heat avait constaté que les anciens devenaient souvent blasés. Croyant avoir tout vu, ils se fiaient à leur expérience pour résoudre les

crimes et négligeaient certains petits détails qui n'échappaient pas à un débutant nerveux, attentif à ne rien omettre.

Heat chaussa ses meilleures lunettes de débutant. Elle considéra le langage du corps de la victime : elle ne suppliait pas qu'on lui épargne la vie... par fierté. Elle remarqua que l'homme à la machette maniait l'arme de la main gauche, ce qui était curieux dans la culture arabe, où cette main était tenue pour sale et où on obligeait les enfants à se servir de la droite. Elle vit la manière dont les hommes à l'image regardaient constamment quelqu'un hors champ, sans doute leur chef.

À la fin de la vidéo, la policière demanda à Raley de mettre sur pause, de faire un arrêt sur image juste avant que l'écran ne devienne noir. La menace contre Rook était désormais une chose rangée dans une boîte. Le fait de compartimenter était souvent le seul moyen pour un flic de parvenir à continuer à travailler, chose à laquelle Nikki Heat excellait.

– OK, il nous faut avant tout identifier notre victime, décida Heat. Nous savons que c'est une journaliste, mais New York en compte beaucoup.

– Trop, commenta Ochoa, qui referma aussitôt la bouche sous le regard furieux de sa supérieure.

– Raley, pouvez-vous me fournir une estimation de la taille de la victime ? demanda le capitaine.

– J'ai déjà pris un peu d'avance, répondit Raley.

Ce n'était pas pour rien qu'on le surnommait le roi de tous les médias de surveillance. Du doigt, il désigna le plafond filmé sur la vidéo. Il était couvert de panneaux de liège blancs éclairés par des néons encastrés.

– Dans le commerce, les néons standard font un mètre vingt de long. Il m'a suffi d'extrapoler cette donnée pour obtenir la taille de la victime. Pas si facile, vu qu'elle est à genoux. Mais si on part d'une proportion normale entre cuisses et mollets, elle doit faire dans les un mètre soixante-dix, un mètre soixante-quinze.

– Bon travail, le félicita Heat, qui se tourna alors vers l'inspecteur Feller, un New-Yorkais pure souche et débrouillard. Allez voir au service concerné si on a récemment signalé la disparition d'une femme blanche de moins de quarante ans, d'environ un mètre soixante-treize. Commencez par les cinq arrondissements, mais vérifiez ensuite la banlieue. Rares sont les journalistes à bénéficier d'un salaire leur permettant de vivre ici. N'oubliez pas Maplewood, Montclair et Poughkeepsie. Vous voyez ce que je veux dire ? Éliminez les sans-abri, les fugueurs et les drogués, et voyez ce qui reste.

– Compris, dit Feller.

– Opossum, dit-elle en s'adressant à Rhymer, dont l'allure de blondinet propre sur lui et l'accent nasillard des montagnes du Sud trahissaient ses origines.

Il était de Roanoke, en Virginie.

– Appelez les principaux journaux et magazines. Parlez aux rédacteurs en chef et voyez si quelqu'un manque à l'appel – peut-être une collaboratrice qui ne s'est pas présentée au travail ou qui ne répond pas au téléphone. Mais pour l'amour du ciel, pas un mot sur ce qui arrive. Restez aussi vague que possible.

– Comptez sur moi, assura Rhymer.

– Ochoa, dit-elle au petit mais costaud cochef de brigade. Vous assurerez l'interface avec Cooper McMains, de l'antiterrorisme. Tuyautons-nous sur les groupes extrémistes de la ville susceptibles d'organiser un truc pareil. Il est possible que nous ayons affaire à un nouvel élément. Mais si McMains pense qu'il s'agit d'une soudaine montée en puissance de l'un de ces grands voyageurs, il faudra aller enfoncer quelques portes à la recherche de détenteurs de matériel vidéo.

– Et de machettes, ajouta Ochoa.

– Oui, de machettes aussi. Raley, dit-elle.

Elle regardait maintenant l'Irlando-Américain bien sapé, assis devant l'ordinateur.

– Il me faut les lieux du crime. Il y a forcément *quelque chose* sur cette vidéo qui peut nous aider à identifier l'endroit où ces images ont été tournées. Peut-être une pancarte au mur. Ou un édifice particulier qu'on distingue par la fenêtre. Continuez de scruter ces images jusqu'à ce que vous trouviez quelque chose. Il nous faut un « où » si on veut avoir une chance de dégoter le « qui ».

– Oui, chef, répondit Raley.

Inez Aguinaldo, la seule à qui l'on n'avait pas encore assigné de mission, dansait d'un pied sur l'autre. Heat avait personnellement recruté cet ancien membre de la police militaire alors qu'elle travaillait au poste du village de Southampton, à l'extrême pointe de Long Island, parce qu'elle appréciait son calme. Tout chez Aguinaldo respirait le collet monté et le professionnalisme, à l'instar de son actuelle supérieure, d'ailleurs.

– Aguinaldo, dit Heat. Je ne vous oublie pas. Je gardais juste le meilleur pour la fin. Vous allez chercher notre bonne vieille chaussette dépareillée.

Heat usait de cette expression pour désigner tout ce qui semblait ne pas coller parmi les indices...

– En l'occurrence, il pourrait s'agir d'un vêtement différent, voilà pourquoi – sans vouloir offenser ces messieurs – je préférerais un œil un peu plus averti, continua le capitaine avant de pointer du doigt le coin inférieur gauche de l'écran. Raley, pouvez-vous zoomer à cet endroit ?

Raley s'exécuta et agrandit une zone par ailleurs vide sur le sol.

– Vous pourriez me faire le point ?

L'enquêteur pianota sur son clavier et actionna sa souris pendant une minute. Lentement, la partie floue de couleur vive dans l'angle se précisa.

– Attendez, je vais l'isoler davantage, annonça l'inspecteur. Et je peux ajouter un filtre.

D'un dernier clic théâtral, il fit apparaître l'objet en toute netteté. C'était un beau foulard de soie, qui semblait totalement déplacé sur le sol d'un repaire secret djihadiste.

– Sortez-m'en deux impressions, demanda la chef. Aguinaldo, vous ferez le tour des grands magasins et des boutiques avec. Voyez si quelqu'un peut nous en dire plus à ce sujet. Cela ne m'a pas l'air d'un foulard ordinaire. Avec un peu de chance, c'est une édition limitée d'un créateur proposée par un ou deux revendeurs seulement, et on trouvera peut-être qui l'a acheté.

– Commencez chez Saks, suggéra Feller. Si vous prenez l'entrée au croisement de la Cinquième et de la Cinquantième, les foulards se trouvent au premier par l'escalator, juste à côté du rayon « femmes ».

Toute la salle de la brigade dévisagea l'enquêteur.

– Quoi ? se défendit-il. Ils ont de la belle came là-bas.

– C'est là qu'à ses heures perdues, il va draguer les vendeuses du rayon « parfums », expliqua Rhymer.

– Autant jeter sa ligne là où on sait qu'il y a du poisson, rétorqua Feller avec un large sourire. Je n'aurais pas cru devoir apprendre ça à un gars de la campagne.

– Allez, restons concentrés, s'il vous plaît, dit Heat avant de se tourner de nouveau vers Aguinaldo. Si l'un de ces commerçants vous fait des difficultés pour vous renseigner sur ses clients, faites-le-moi savoir, je vous ferai parvenir un mandat. Je suis sûre que le juge Simpson fera son possible pour nous aider dès qu'il apprendra que son partenaire de poker préféré a des ennuis.

– C'est comme si c'était fait, capitaine.

Heat se dirigea vers un tableau blanc vierge, saisit un marqueur et, à l'endroit où était d'ordinaire placardée une photo de la victime, dessina un large point d'interrogation. Ensuite, elle accrocha une photo du foulard.

Le tableau sur lequel les enquêteurs notaient les pistes et essayaient d'établir les liens entre les indices affichés était officiellement inauguré.

– Bien. Je veux des rapports réguliers, conclut Heat tandis que les inspecteurs s'éparpillaient. Si vous trouvez une piste, pour l'amour du ciel, ne la laissez pas refroidir. Je ne crois pas avoir besoin de signaler que le temps ne joue pas en notre faveur dans cette affaire.

Il était tout aussi inutile de leur en rappeler l'enjeu.

Heat retourna dans son bureau, en ferma la porte derrière elle et tenta de nouveau de joindre Rook.

Dès qu'elle entendit le répondeur démarrer, elle raccrocha, puis envoya en hâte un SMS : *Appelle ! D'urgence !*

Le message disparut dans l'éther. Heat resta sidérée une seconde, ne sachant trop quoi faire. Puis, elle lança un regard vers son bureau, enseveli sous des montagnes de rapports de statistiques, de plaintes pour fouilles

spontanées, de reçus en attente de signature...

Non. Impossible de s'occuper de cela maintenant. Certes, Heat savait compartimenter, mais pas *à ce point*.

L'affaire. La vidéo. Son mari. Voilà les seules choses auxquelles elle pouvait penser.

Il lui fallait s'éclaircir les idées et respirer un peu d'air frais. Du moins, le meilleur que New York avait à offrir. Cela l'aiderait à reconsidérer les éléments de l'affaire. Les terroristes ne lui avaient pas laissé grand-chose à se mettre sous la dent, mais il ne fallait rien laisser au hasard.

Avant que quiconque ait eu le temps de venir frapper à sa porte pour lui soumettre une déclaration d'heures supplémentaires, elle fila vers l'ascenseur, celui dont chaque porte était ornée d'une moitié de blason du NYPD. Et très vite, elle se retrouva sur le trottoir de la 82^e Rue.

Elle fut cueillie par la fraîcheur de cette matinée d'octobre. Un camion-poubelle de la ville de New York progressait lentement dans la rue ; les éboueurs ramassaient un ou deux sacs à la fois, laissant une mauvaise odeur dans leur sillage. Un vendeur ambulant poussait son chariot en direction de Columbus Avenue et la promesse d'une plus forte affluence piétonne. Sur le trottoir, un chêne – dont la plupart des feuilles avaient viré à l'orange ou au jaune – s'agitait sous la brise.

Heat s'assit sur les marches du poste. Un groupe comme l'État islamique représentait un défi unique en son genre, même pour la meilleure des brigades, car les raisonnements habituels – la victime avait-elle reçu des menaces ? Qui pouvait avoir un motif pour la tuer ? Y avait-il un mari jaloux, un petit ami en colère, un voisin dérangé ? – n'étaient pas vraiment plus applicables que dans une enquête sur un tueur en série agissant au hasard.

En revanche, contrairement au cas d'un tueur en série, il n'y avait en l'occurrence ni profil, ni comportement type, ni manuel, ni expert à consulter. En dehors de l'interprétation anachronique d'un texte religieux datant de mille cinq cents ans, il n'y avait pas de réelle explication aux actes de Daech. Même si Rhymer ou Feller parvenaient effectivement à identifier la victime, se demander pourquoi ces terroristes avaient choisi cette journaliste en particulier ne donnerait pas plus de résultats que de demander pourquoi un requin choisissait pour proie tel ou tel poisson.

Sans même savoir ce qu'elle faisait, Heat se mit à marcher en direction de Columbus Avenue.

Elle doubla un camion-poubelle à l'œuvre, puis passa devant un immeuble d'habitations. Un chantier était en cours sur le site d'un futur restaurant grill japonais, comme l'annonçait le panneau de construction, au bout du pâté de maisons. De l'autre côté de cette rue essentiellement résidentielle s'étirait une rangée de maisons urbaines en grès rouge.

Toutes ces choses, elle les avait vues au moins un millier de fois au cours

de ses années passées à la Vingtième, de sorte qu'elle n'y faisait plus attention. Si elle pouvait se forcer à considérer les choses avec les yeux d'un bleu dans une affaire, ce n'était pas le cas lors d'une balade dans la 82^e Rue.

Aussi ne prenait-elle absolument pas garde à son environnement, quand soudain quelque chose l'arrêta net, quelque chose de choquant, sans doute la seule vision au monde qui aurait pu distraire son attention de l'affaire désormais la plus importante de sa vie.

Une sans-abri était assise sur le banc d'un abribus, de l'autre côté de la rue. La femme était courbée en deux. Elle était coiffée d'un bonnet. De toute évidence, elle portait la plupart des vêtements en sa possession : deux vestes et un nombre incalculable de pulls et de tee-shirts dessous. Devant elle, le petit caddie, probablement volé dans un supermarché, renfermait tout ce qu'elle possédait.

Rien chez elle n'avait de quoi retenir l'attention, sauf que Heat découvrit son visage dans son intégralité. À une distance d'environ trente mètres, leurs regards se croisèrent pendant peut-être une demi-seconde.

Il n'en fallut pas plus à la policière. L'être humain fait partie du genre *homo*, un groupe de primates bipèdes auxquels manquaient crocs, griffes et toute autre caractéristique anatomique de défense. Comme depuis des millions d'années, l'homme se fie plutôt à l'interaction sociale pour sa survie, le cerveau humain s'est doté d'un équipement d'une efficacité redoutable pour décrypter et reconnaître la structure faciale de chacun, un talent que nous acquérons et conservons notre vie entière sans la moindre formation ni le moindre entraînement.

Même les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, dont l'esprit embrouillé par l'apparition de plaques entre les neurones les prive des noms de leurs enfants, reconnaissent toujours le visage de leurs proches et s'illuminent – par réflexe, pourrait-on dire – à leur vue. La capacité de reconnaître un visage familial est puissante et profondément ancrée.

C'est pourquoi aucun doute ne planait dans l'esprit de Nikki Heat. Cette demi-seconde lui avait permis de savoir exactement à qui elle avait affaire. Elle le savait parce que ce visage était gravé dans sa mémoire. Elle le savait parce qu'il était presque identique à celui qu'elle contemplait chaque fois qu'elle se regardait dans le miroir.

La sans-abri sur le banc était sa mère.

Une femme décédée depuis dix-sept ans.

Trois

La femme – autant l'appeler par son nom : Cynthia Heat – détourna le regard la première et baissa les yeux sur ses genoux comme si de rien n'était.

Après tout, avant d'être la mère de Nikki, c'était une espionne. Or, la première chose à faire quand vous pensez avoir été découvert est de prétendre que ce n'est pas le cas, dans l'espoir que le pigeon n'aura pas remarqué votre erreur.

Sous le choc, Nikki ne la lâchait pas des yeux. Elle avait blêmi. On aurait dit qu'elle avait vu un fantôme, ce qui n'était pas faux, puisque c'est ce que Cynthia Heat était pour elle.

Sa mère était bien morte dans ses bras, non ?

Son sang s'était bien vidé sur son chemisier, non ?

Nikki avait bien vu le couteau planté dans son dos, non ?

Le camion-poubelle gronda devant elle, son moteur diesel cracha des gaz d'échappement, ses freins à air annoncèrent son arrêt. Le sifflement retentissant sortit Nikki de sa transe. Elle se mit à remonter la 82^e Rue en courant, en direction de l'abribus.

Dès que le camion fut passé, elle fonça pour traverser la rue et faillit se faire renverser par un taxi Uber. La voiture s'arrêta avec force crissements de pneus à quelques centimètres à peine de sa hanche ; le conducteur se répandit en injures contre elle.

Nikki n'y prêta pas attention. Elle ne ralentit même pas. Seul lui importait d'atteindre l'abribus.

Elle ne voyait plus le banc. Les voitures stationnées lui bouchaient la vue.

– Maman ! cria-t-elle. Maman !

Deux voitures garées à touche-touche lui barraient la route. Au lieu d'en faire le tour, Nikki se faufila en se servant des pare-chocs comme d'un marchepied.

Une fois de l'autre côté, elle put clairement voir l'abribus.

Le banc était vide.

Nikki courut jusqu'à lui. Un homme était adossé contre l'abri, le nez

plongé dans le *Ledger* du jour.

– Avez-vous vu la femme qui était assise ici ? demanda Heat en transe.

– Jeune dame, cette ville compte huit millions d’habitants et la moitié sont des femmes. Maintenant, si elle vous avait ressemblé, peut-être que...

Heat ignore le reste. Elle balaya du regard la 82^e Rue, mais il était impossible que sa mère ait pu parcourir le pâté d’immeubles depuis le dernier instant où elle l’avait aperçue.

Nikki tourna son attention vers Columbus Avenue, puis s’élança au trot et faillit renverser un vieux monsieur qui sortait son chien pour sa promenade du matin.

– Hé ! attention ! cria-t-il.

L’invective glissa sur le dos de Nikki.

Arrivée dans Columbus, elle regarda à gauche, puis à droite. Ce n’était qu’une avenue animée de New York dans un quartier résidentiel dynamique. Aucune sans-abri voûtée en vue. Ni caddie surchargé.

Pas de Cynthia.

Comment avait-elle pu disparaître ? Nikki fêtait l’anniversaire de sa mère chaque année – un rituel qui la laissait d’ordinaire copieusement ivre –, aussi savait-elle qu’elle venait de souffler soixante-six bougies. Une telle rapidité aurait nécessité une remarquable agilité chez une presque septuagénaire, même ancienne espionne.

À nouveau, Nikki scruta la rue dans les deux sens. Elle leva et baissa la tête. Adopta le regard d’un bleu, celui d’un vieux de la vieille, sans oublier tout ce qui se trouvait entre les deux.

Rien n’y fit.

Sa mère, l’une des meilleures espionnes que le gouvernement américain avait eu l’honneur d’employer, s’était évanouie aussi vite qu’elle était apparue.

Pendant vingt minutes encore, Nikki Heat ratissa deux pâtés d’immeubles entiers de Columbus Avenue. Elle vérifia tous les coins et les recoins, passa au peigne fin la moindre cachette possible.

Puis, elle revérifia.

En vain. Malgré tous ses efforts, elle resta aussi bredouille qu’au premier regard.

Finalement, elle repartit stupéfaite vers la Vingtième, le cerveau totalement embrouillé.

Lorsque ses yeux s’étaient posés pour la première fois sur la femme assise sur le banc, tous ses neurones et ses synapses dédiés au stockage des données concernant le visage de sa mère s’étaient instantanément enflammés. Durant ces premières nanosecondes, alors que seul fonctionnait l’instinct et non la réflexion, Nikki avait été d’une certitude absolue quant à l’identité de la personne qu’elle avait vue.

Maintenant, la raison s'en mêlait. Et semait le doute. Sa mère, en vie... C'était impossible, non ?

C'était forcément à cause du stress du moment, du choc de la découverte de la menace pesant contre Rook. Un cerveau traumatisé peut jouer toutes sortes de tours. Dans certains rites religieux, les Amérindiens dansaient jusqu'à l'épuisement, ce qui déclenchait des hallucinations. S'agissait-il de quelque chose de cet ordre ?

Ou peut-être régressait-elle dans le déroulement de son deuil, peut-être en revenait-elle au point de départ : à l'étape du déni.

Et s'il s'agissait d'une forme bizarre de substitution ? Maintenant que l'homme qui était devenu tout son monde était en péril, son psychisme battait en retraite vers celle qui avait été toute sa vie dans son enfance.

Ou...

Arrête de ruminer, Heat !

Cette injonction lui fit l'effet d'une décharge électrique. Pas question de se laisser aller, sinon elle risquait de tomber dans un univers parallèle qu'elle ne quitterait jamais plus. Son désir obsessionnel de résoudre le meurtre de sa mère avait déjà été dévorant pour elle, à un moment de sa vie.

Or elle ne pouvait se permettre de nourrir ce nouveau fantasme. Pas avec Rook en danger.

Aussi enfouit-elle la vision de cette femme au plus profond d'elle-même ; elle y réfléchirait plus tard. Ou pas.

Elle accéléra le pas. Lorsqu'elle fut de retour dans la salle de la brigade, Ochoa était le seul qui restait. Il se tenait devant l'écran plat de télévision fixé en hauteur dans un coin.

– Mauvaises nouvelles, capitaine, annonça-t-il.

– Il y en a eu une autre ? demanda Heat.

Ochoa inclina la tête vers le téléviseur, dont le son était coupé.

– J'en ai peur.

Manifestement, cette vidéo avait été divulguée aux médias. Il pointa du doigt l'annonce qui défilait au bas de l'écran sur la chaîne locale d'information. « Un groupe terroriste se réclamant de l'EI décapite une journaliste de New York dans une violente vidéo... Emmittouflez-vous ! L'*Almanach du vieux fermier* prévoit un hiver neigeux pour le Nord-Est... La Bourse mitigée... »

Le regard de Heat revint sur Ochoa.

– Ils ne l'ont quand même pas *passée*, non ? s'enquit-elle.

– Non. Ils ne cessent de se féliciter de leur retenue. Mais vous savez qu'elle sera sur Internet d'une seconde à l'autre, si ce n'est déjà fait.

Heat secoua la tête. Ce serait une horreur de plus pour la famille de la victime – non seulement ils auraient perdu leur fille, leur petite-fille ou leur nièce, mais son exécution serait à tout jamais en ligne pour le divertissement

des tarés qui cliqueraient dessus en boucle.

Cela pouvait aussi avoir un impact potentiellement négatif sur le cours de l'enquête.

Une fois la vidéo visible partout, il était toujours possible qu'un cinglé s'en revendique l'auteur uniquement pour attirer l'attention. Or, sans possibilité de cacher certaines informations décisives au public, il serait plus difficile à ses inspecteurs de vérifier si ledit cinglé se jouait d'eux ou non.

– N'étiez-vous pas censé collaborer avec McMains ? demanda Heat.

– Il est en réunion, répondit Ochoa. Mais ensuite, c'est avec moi qu'il a rendez-vous. Pas d'inquiétude, capitaine. On le chopera ce... Oh, eh ! Legs Kline !

Ochoa s'empara de la télécommande accrochée au mur par une bande velcro et augmenta le volume. À l'écran apparut l'homme qui, contre toute attente, montait dans les sondages et menaçait le bipartisme.

– Vous ne comptez quand même pas voter pour ce type, Ochoa ? À l'entendre, il faudrait qu'on construise un mur pour empêcher votre famille de venir vous rejoindre ici.

– Meuh non, il est cool avec nous. Il nous veut tous pour tondre sa pelouse. En plus, poursuivit Ochoa, vous avez entendu la rumeur à propos de son jet privé ? C'est un 737 aménagé avec un *lit en deux cents* à l'intérieur. C'est cool, non ? Plutôt stylé pour s'envoyer en l'air dans l'avion.

– Et en quoi exactement cela fera-t-il de lui un... bon président ? demanda Heat.

– Oh ! je ne sais pas. En fait, je vais voter pour Lindsay Gardner. Cette poupée a une sacrée *chute de reins* !

– Vous choisissez une candidate pour ses fesses ?

– Ça paraît un peu superficiel, dit comme ça. Disons que sa politique intérieure me plaît.

Heat se contenta de secouer la tête.

– Mais, chhhut, c'est la conférence de presse, reprit Ochoa. Si je n'étais pas un si fervent admirateur de la, euh, politique intérieure de Lindsay, je choisirais ce type juste pour le divertissement qu'il nous procure. C'est un peu comme les rediffusions des *Beverly Hillbillies*.

Heat leva les yeux au ciel. L'écran indiquait maintenant : *Legs Kline/ candidat indépendant à la présidentielle/meeting d'Union Square à New York*.

– Oh ! mince, il est ici ? fit le capitaine.

– Euh, c'est pas notre problème. Union Square, ça dépend de la Treizième.

Heat tendit l'oreille malgré elle. Rook était censé être ailleurs, quelque part loin du candidat, en visite sur l'un des sites de Kline Industries. Néanmoins, elle espérait à moitié qu'un changement soit intervenu dans son planning et qu'il ait décidé de le rejoindre – et de laisser son téléphone éteint

afin de ne pas être dérangé par les appels de son rédacteur en chef.

Peut-être l'apercevrait-elle. Ensuite, elle pourrait appeler le poste de la Treizième pour le faire arrêter pour sa propre sécurité.

La caméra était maintenant braquée sur un homme grand et mince, légèrement courbé pour compenser sa taille. Michael Gregory Kline avait atteint sa taille adulte, un mètre quatre-vingt-dix-sept, en première année de lycée. Selon la légende, alors qu'il avait demandé à faire partie de l'équipe de football, l'entraîneur avait refusé au motif qu'il était trop maigre. « Désolé, fiston, avait-il déclaré, tu es tout en jambes. » Ce nom lui était resté. À une époque différente, son côté péquenaud aurait pu constituer un handicap dans la course à la présidence. Mais désormais, c'était un atout majeur, car ce candidat plaisait aux Américains fatigués de voter pour des candidats qu'ils jugeaient trompeurs et élitistes.

Ils appréciaient en outre son charme et sa décontraction, ainsi que son humilité de Candide de la campagne. Ils aimaient ses anecdotes comme l'histoire selon laquelle il avait piloté un avion d'épandage pour payer ses études, alors qu'il tenait à peine dans le cockpit. Ils aimaient l'entendre raconter avec son accent texan ses rodéos, ses chasses au coyote et autres.

D'ailleurs, c'était loin d'être un imbécile. Ce fils de pauvre chercheur de pétrole n'était pas devenu milliardaire par hasard. Élevé dans le milieu de l'industrie pétrolière du Texas, il avait décidé qu'il devait y avoir une autre issue pour s'en sortir que de croître ou mourir. Avec perspicacité et à la force du poignet, il avait bâti au fil des années un empire qui, durant les périodes prospères, réinvestissait les revenus du pétrole dans des secteurs de rapport pour les périodes de vaches maigres.

Son entreprise s'était prodigieusement agrandie, car il réinvestissait le moindre sou gagné ou presque, se versait à peine un salaire et habitait encore une petite maison de style Craftsman des années 1920 à la périphérie de Dallas, bien après qu'il eût pu déménager dans une demeure plus spacieuse des beaux quartiers. Il mentionnait souvent son ascension fulgurante, sans oublier de souligner que la simplicité de sa gestion pouvait être appliquée au gouvernement.

« On ne dépense pas ce qu'on n'a pas », répétait-il à l'envi.

Ou encore :

« Investissez, car c'est dans l'avenir que vous apprécierez ce que vous possédez. »

Il avait aussi une longueur d'avance en matière de développement durable. Des années avant la plupart de ses petits camarades de l'industrie pétrolière, il s'était rendu compte que les idées préconisées par les membres du Sierra Club – ne pas épuiser les ressources naturelles, notamment, ou chercher des solutions pour consommer moins d'énergie et réduire les déchets – relevaient non seulement du bon sens pour la sauvegarde de l'environnement, mais aussi

pour les bénéfices de l'entreprise.

C'est par un livre de mémoires sur sa carrière, intitulé *Il est bon de faire bien*, que le grand public avait découvert Kline. Longtemps avant Google et sa culture d'entreprise fondée sur le slogan *Ne faites pas le mal*, Legs défendait des valeurs similaires au sein de Kline Industries : l'idée qu'il était possible de gagner de l'argent tout en étant une entreprise citoyenne. On disait qu'il faisait peser une formidable pression sur ses cadres pour qu'ils engrangent des bénéfices, mais surtout qu'ils s'y prennent bien.

Heat savait que Rook voulait fouiller le parcours de cet homme parti de rien. Legs Kline cachait-il un esprit calculateur, le tempérament d'un requin, une capacité à mépriser ses associés et piétiner les autres pour se faire une place au soleil ? Y avait-il quelque chose de pourri au royaume de Legs Kline ? Ou le milliardaire avait-il vraiment perfectionné l'art de confectionner les omelettes sans casser des œufs ?

– Eh bien, bonjour à tous ! lança Kline aux journalistes rassemblés autour de lui.

Il leur souriait comme s'il était surpris ou presque de les voir là.

– N'en dites rien à Lise, mais j'ai passé la matinée à savourer l'un des plaisirs inavouables dont New York a le secret.

Lise était la femme de Kline. Les reporters autour de lui semblaient tous retenir leur souffle. Legs Kline était-il sur le point d'admettre s'être rendu dans un cabaret de strip-tease ? Un peep-show derrière Times Square ?

Avec le sens de l'à-propos d'un comique expérimenté, il poursuivit :

– Les bagels.

Tout le monde s'esclaffa.

– J'en ai mangé trois rien qu'au petit-déjeuner ce matin. Comme Lise me tanne un peu à cause de mon poids, chut, d'accord ? Mais entre nous, je dois dire qu'ils étaient délicieux. On n'en trouve pas des comme ça à Washington, c'est sûr. Raison de plus pour ne pas leur faire confiance, là-bas.

Nouveaux rires. Chaque conférence de presse de Legs Kline se déroulait ainsi : au pied levé, sans cérémonie, comme si tout avait été organisé à la dernière seconde. D'après ses proches, Kline faisait tout pour ne pas paraître trop habile ou trop organisé. Il évitait par ailleurs les estrades ainsi que tout artifice le séparant visuellement du « peuple ». Ces subtils traits de génie, il les devait à ses conseillers en communication qui cherchaient à donner du candidat une image parfaitement naturelle.

– Monsieur Kline, votre adversaire démocrate, Lindsay Gardner, était ici la semaine dernière, lança un type à la chevelure bouffante, armé d'un micro aux couleurs de Channel 3. D'après elle, il vous manquerait l'expérience nécessaire pour être président, puisque vous n'avez jamais exercé de mandat d'élu. Comment réagissez-vous à cette déclaration ?

– Eh bien, je ne voudrais surtout pas me fâcher avec notre chère

bibliothécaire, dit Kline avec un sourire narquois. Je ne suis pas sûr d'avoir les moyens de payer les amendes que je dois pour tous les livres que je n'ai pas rendus.

Nouvelle vague de rires parmi la foule.

Le chevelu insista :

– Quant au républicain Caleb Brown, il avance que votre projet économique entraînera une hausse d'impôts pour la classe ouvrière américaine.

– Alors, pour commencer, ce n'est pas vrai, assura Kline. Mais je dois reconnaître que je suis surpris d'apprendre que monsieur Brown a lu mon projet. Je le croyais trop occupé à arracher leurs ailes aux mouches de la Chambre.

Les rires fusèrent. Très drôle. Ce type était vraiment impayable.

– Monsieur Kline, l'interrompit une collaboratrice de CNN avant que le chevelu ne dégaine de nouveau. Vous devez être au courant maintenant de la terrible vidéo à la Daech diffusée ce matin.

Aussitôt, Kline reprit son sérieux.

– Oui, j'en ai entendu parler. En effet. Mais je ne l'ai pas encore vue, déclara-t-il. Je m'en passerai volontiers. Mais oui, je suis au courant.

– Depuis le début de cette campagne, vous avez exprimé une position tout à fait claire sur l'immigration en provenance des pays musulmans, poursuivit la journaliste. Que... ?

– Attendez, s'il vous plaît, jeune dame. Un instant, l'interrompit-il, puis il secoua la tête. Écoutez, je sais qu'on pense que je vais me mettre à agir de telle ou telle façon parce que je me présente aux élections. Et si j'étais n'importe quel homme politique de Washington, je sais qu'on attendrait de moi que j'utilise ce genre d'événements pour « marquer des points », comme disent les observateurs. Parce que vous avez raison. Je m'inquiète de la sécurité des Américains, car nous vivons dans un monde dangereux aujourd'hui. C'est l'une de mes principales préoccupations. Et l'une des principales raisons de mon engagement dans cette bataille.

Il déglutit, de telle manière que l'on vit sa pomme d'Adam monter et descendre.

– Mais je vais vous dire : ce n'est ni le moment ni le lieu de marquer des points. Je crois que vous savez désormais que je ne suis pas de Washington. Je ne suis qu'un gars de Terrell. Et chez moi, au Texas, quand on apprend qu'une famille a perdu un être cher, on retire son chapeau, on incline la tête et on dit une prière. J'espère que c'est ce que toute l'Amérique est en train de faire en ce moment pour cette malheureuse jeune femme et sa pauvre famille.

Comme pour souligner son propos, il baissa la tête davantage. De la part d'un autre candidat, ce serait passé pour une posture politique. Mais chez Kline, cela paraissait sincère. C'était ce qui séduisait tant les électeurs

totalelement indifférents à son manque d'expérience en matière de politique étrangère ou à son incapacité à expliquer le processus législatif.

À cet instant, la caméra effectua un panoramique afin d'embrasser l'ensemble des journalistes pressés autour du candidat. Tous, graves, même le chevelu, observèrent une minute de silence.

Heat parcourut rapidement la foule du regard. Comme elle ne voyait pas Rook, elle abandonna Ochoa devant le téléviseur.

Oui, elle prierait pour la famille de la victime, mais pour l'instant elle avait d'autres prières plus pressantes.

Quatre

Dix minutes à peine après la fin de la conférence de presse de Legs Kline, Heat était dans son bureau, assise dans un fauteuil qu'on aurait dit hérissé de piques tant elle était nerveuse.

Elle avait essayé le portable de Rook à trois nouvelles reprises. Toujours aucune réponse.

Lorsque le fixe sonna enfin, elle bondit pratiquement sur son bureau sans même prendre la peine de vérifier l'identification de l'appelant à l'écran.

– Heat.

– Nous sommes dans un sacré pétrin, déclara Zach Hamner à l'autre bout du fil, sans un « Bonjour » ni même un « Allô ». Le principal collaborateur du commissaire adjoint aux Affaires juridiques de la police de New York s'embarrassait rarement de formules de salutation, de civilités ou d'introductions. Surnommé « le Hamster », il s'agitait pour le compte de la hiérarchie. Non seulement il pouvait faire de la vie d'un chef de poste un enfer, mais il semblait en tirer grand plaisir. Heat avait entendu dire qu'il avait la chaleur et la compassion d'une limace de mer, mais elle trouvait cela injuste. Pour ces petites bêtes.

À vrai dire, Heat ne serait pas devenue capitaine sans les manœuvres du Hamster en haut lieu, au One Police Plaza. En ce sens, il était son mécène. Le seul problème était que son idée du mécénat semblait directement inspirée du machiavélisme.

– Que me vaut l'honneur, Zach ?

– Je dirais plutôt « l'horreur », rétorqua Hamner, ce qui devait sans doute passer, chez lui, pour la plus hilarante des plaisanteries.

Il laissa place au rire. À défaut d'obtenir une réaction, il en vint au fait et lança sa déclaration préférée :

– Je sors de chez le commissaire.

– Ah... Et ?

– Il a vu la vidéo de la décapitation.

– D'accord.

– Il vient aussi d’assister à une prestation émouvante de l’un des candidats à la présidentielle. Auriez-vous, par le plus grand hasard, regardé Legs Kline ?

– J’ai suivi son intervention jusqu’au moment où il a voulu inviter les journalistes à se mettre en cercle pour prier. Là, je suis partie. Aurais-je manqué quelque chose ?

– Après avoir invoqué Dieu et Jésus-Christ, il en a appelé aux plus basses instances du NYPD.

– Oh ?

– Il rejette toute la responsabilité sur nous ; il a souligné que si les inspecteurs de notre belle ville ne parvenaient pas à résoudre ce crime, cela ne ferait qu’aggraver cette tragédie.

– Faites-moi confiance, le...

– Il ne nous faisait pas de la pub, coupa le Hamster, alors que Heat cherchait à le rassurer. Il nous tire dans le dos. Cette petite conférence de presse a été relayée par toutes les grandes chaînes. Tout le monde, de New York aux régions périphériques qui constituent par ailleurs ce que l’on nomme les États-Unis d’Amérique, l’a vu nous mettre sur la sellette. Sachez que le commissaire considère que cette affaire relève de la plus haute priorité.

– Mais, Zach, je vous promets...

– Je n’ai pas terminé, l’interrompit de nouveau Hamner. Vous saurez que j’ai fini lorsque vous entendrez le silence indiquant la fin d’un paragraphe. Comme ceci.

Il marqua une seconde de pause avant de poursuivre.

– En attendant, veuillez écouter. Le commissaire considère ceci comme notre plus haute priorité, pas uniquement parce que l’éventuel futur commandant en chef vient de nous placer dans la ligne de mire. Mais parce que les fédéraux débarquent.

– Les fédéraux ?

– Ai-je bredouillé ? Oui, les fédéraux. Ils prétendent que cela tombe sous leur juridiction parce qu’il s’agit, je cite, d’un acte de « terrorisme intérieur ». Pour l’instant, le commissaire les envoie promener, parce qu’il n’est question que d’un seul meurtre. Or le meurtre, c’est notre affaire. Mais j’ignore combien de temps encore il va pouvoir les retenir. Ils menacent d’aller en justice.

– Bien, j’en prends bonne note...

– Ai-je marqué une pause ? Non. Pas la moindre. Parce qu’une fois de plus, je n’avais pas terminé. J’allais donc dire que l’autre chose qui a piqué l’intérêt du commissaire est la menace contre votre petit ami.

– Mari.

– Peu importe. Le commissaire m’a demandé si, selon moi, cela risquait de distraire votre attention ou vous empêcher de vous concentrer. Je lui ai dit que, au contraire, il me semblait que vous seriez d’autant plus motivée pour

résoudre cette affaire. Il n'en a guère été convaincu, mais il a dit qu'il vous laissait une chance. Donc. Où en êtes-vous pour le moment ? Allez. J'ai besoin de quelque chose à leur mettre sous la dent, en haut lieu, pour montrer que vous êtes sur le coup.

– Eh bien, nous avons déterminé que la victime mesurait entre un mètre soixante-dix et un mètre soixante-quinze, annonça Heat.

– Ce serait une excellente nouvelle si nous envisagions de lui offrir une tenue pour sa cérémonie de remise de diplôme, mais je ne vois pas en quoi cela nous aide autrement. Quoi d'autre ? Sait-on qui elle est ?

– Non.

– Sait-on où elle a été tuée ?

– Non.

– Avons-nous un semblant de piste ?

Heat envisagea de mentionner le foulard. Mais elle entendait déjà le Hamster se moquer d'elle parce qu'elle avait envoyé une de ses enquêtrices faire du shopping. Il y avait certaines choses qu'elle préférait ne pas voir s'ébruiter dans les couloirs du One Police Plaza. Un peu de rétention vis-à-vis de la hiérarchie semblait plus prudent.

– Je prends cela pour un non, dit Hamner. Génial. Je suis ravi de voir que j'ai misé sur le bon cheval.

– Zach, j'ai juste...

– Écoutez, au cas où vous n'auriez pas encore compris, il ne s'agit pas d'une affaire comme les autres. C'est *l'affaire*. Cela signifie que nous disposons de moyens, cette fois. Demandez ce que vous voulez. Un hélicoptère ? Pas de problème. Des effectifs pour fouiller les poubelles de Central Park ? De faux skateurs, de vrais experts capables de déchiffrer des codes en japonais, des mandats pour perquisitionner dans les sous-vêtements du maire ? Vous aurez tout, et plus encore. Ça, c'est la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est que, d'après mes calculs, il vous reste moins de vingt-quatre heures avant que les fédéraux ne trouvent une excuse bidon pour nous enlever l'affaire. Alors, si j'étais vous, je m'attellerais à la tâche. C'est bien clair ?

Heat prit un instant.

– Allô ? fit Hamner. C'est bien clair ?

– Est-ce la fin du paragraphe pour vous ? s'enquit Heat.

– Oui. Absolument. Ne soyez pas...

– Bien. Pour moi aussi, déclara-t-elle, et elle raccrocha.

Le bruit du combiné reposé bruyamment résonnait encore dans le bureau, quand le portable de Nikki sonna à son tour. Pensant que le Hamster cherchait peut-être à la harceler de nouveau par un autre biais, elle faillit lancer l'appareil à travers la pièce. C'est alors qu'elle lut sur l'écran : *Margaret*.

Dans le genre belle-mère, Margaret Rook était certainement l'un des plus

curieux spécimens. Il ne fallait pas être n'importe qui pour se voir qualifiée par Ben Brantley, dans le *New York Times*, de *l'une des plus charismatiques présences sur scène de l'histoire de Broadway*.

D'un âge où elle ne permettait désormais plus qu'on la mentionne dans les dossiers de presse, elle était considérée comme l'une des grandes dames de Broadway. Son statut de star permettait à lui seul de remplir le Gershwin ou le Palace. Même si elle ne faisait qu'une brève apparition, le public nostalgique se rappelait qu'elle déchaînait autrefois des torrents d'applaudissements avec la chanson *Tits and Ass* d'*A Chorus Line* ou par son interprétation évocatrice du rôle de Blanche DuBois dans une célèbre reprise d'*Un tramway nommé désir*.

Ses Tony Awards lui servaient de presse-papiers un peu partout dans la maison, et elle commandait parfois son fils comme s'il faisait partie d'une troupe de théâtre en plein jeu. C'était par ailleurs une sorte de cougar totalement décomplexée qui enchaînait les conquêtes.

Mais derrière tout ce cinéma – et malgré toutes ses absurdes passades –, il y avait une mère qui aimait son fils avec passion. Il y avait eu bien des années – surtout à ses débuts, avant qu'on ne lui propose des rôles rémunérateurs –, où elle avait dû jongler entre les festivals d'été et les toutes petites productions, juste pour leur assurer un toit. Et malgré tous les hommes qui avaient fait incursion dans sa vie, Rook avait en réalité grandi seul avec elle. Un lien particulier, parfois peut-être un peu compliqué, s'était donc créé entre eux.

La relation entre Margaret Rook et Nikki Heat était beaucoup plus simple. Comme Margaret reconnaissait que Nikki était la meilleure chose qui avait pu arriver à son fils, elle aimait la jeune femme en conséquence.

– Allô, mère, dit Nikki, s'adressant ainsi à Margaret sur son insistance dès leur retour de Reykjavík.

À l'époque, Nikki avait apprécié ce joli geste – en partie parce qu'elle se croyait alors orpheline.

– Chérie, dit Margaret, à bout de souffle. Je viens de voir la vidéo et je n'arrive pas à joindre Jameson au téléphone. Je t'en supplie, dis-moi qu'il est là avec toi.

– Désolée, mère. Je n'arrive pas à le joindre, non plus.

– Oh mon Dieu, sais-tu où il est ?

– Pas du tout. Il est parti enquêter pour un article pour *First Press*. C'est vraiment tout ce que je sais.

– Mais tu ne crois pas... Enfin, ils ne pourraient quand même pas... Ils ne l'ont pas... *pris*, ces hommes ? reprit Margaret, sur un ton rapidement gagné par l'hystérie.

– Je ne sais pas. Sincèrement.

– Mon Dieu, mon Dieu, répéta-t-elle. Je crois que je vais me sentir mal.

Pour une fois, la théâtralité dont Margaret Rook faisait si souvent usage hors scène était parfaitement justifiée.

– Je sais ce que vous voulez dire, assura Heat. Je voulais vous appeler, mais..., eh bien, à vrai dire, j’espérais que vous n’auriez pas vu la vidéo. Du moins, pas avant que Jameson soit rentré.

– J’ai bien peur que Jean Philippe ne maîtrise parfaitement l’informatique, déclara Margaret.

Jean Philippe, son dernier amant en date, était un homme beaucoup plus proche en âge de son fils qu’on voulait bien l’admettre. Il était français, autrement dit doué en cuisine et – même si personne ne voulait entendre Margaret en parler – dans d’autres domaines plus *intimes* de la maison.

– Nous avons entendu parler de la menace aux informations, poursuivit Margaret. Alors, Jean Philippe s’est installé à l’ordinateur. Et là, oh Seigneur, cette pauvre femme... La malheureuse. Et entendre ces..., ces *voyous* prononcer le nom de mon fils et songer à ce qu’ils veulent lui faire, c’était... J’ai eu le choc de ma vie, *le choc de ma vie*. Je me suis sentie défaillir.

Elle poussa un gémissement qui passa de l’aigu au grave, comme si elle descendait un arpegge.

– Oh, écoutez-moi ! Moi, moi, moi ! Comment vas-tu, chérie ?

– Je m’accroche. J’ai un crime à résoudre, vous savez ?

– Je sais, mon petit. Je sais. Et personne au monde ne le fera mieux que toi. C’est la seule chose qui me met du baume au cœur, en ce moment. Mon fils n’est peut-être pas des plus solides, mais ma fille est coriace. Je sais que ces hommes ne lèveront pas le petit doigt sur mon Jameson tant que tu seras là.

– Merci, mère. Il nous reviendra en un seul morceau. Ne vous inquiétez pas.

Elles se promirent de s’informer mutuellement dès que l’une ou l’autre recevrait la moindre nouvelle, puis elles raccrochèrent.

Heat se empara d’une photo d’elle et de Rook prise lors de l’une de leurs merveilleuses journées passées à Reykjavík. Après une matinée de voile en Méditerranée, l’après-midi s’était étiré en une longue sieste crapuleuse. Le soir, ils s’étaient rendus à l’opéra, car *Madame Butterfly* se donnait au Teatro Real. Ensuite, à peine avaient-ils eu le temps de rentrer à l’hôtel qu’ils s’étaient de nouveau sautés dessus.

Le cliché avait immortalisé l’instant à l’heure dorée, comme l’appellent les professionnels, juste avant que le soleil fatigué ne s’éclipse derrière l’horizon. Ils savouraient un verre de vin, dans un bar sur les toits, avant le spectacle. Madrid s’étendait à leurs pieds, comme si la ville avait été placée là pour leur seul plaisir. Ils s’étaient habillés pour cette soirée à l’opéra : Heat portait une splendide robe longue Vera Wang au décolleté plongeant, fendue sur le côté ; Rook, le cheveu négligemment ébouriffé par le vent, arborait un

smoking blanc si parfaitement apprêté que James Bond en aurait retourné son placard de jalousie.

Le cadre à la main, Heat passa le doigt sur les lèvres de Rook, comme si caresser le verre lui permettait de toucher l'homme qu'elle aimait. Il était *si* beau, avec sa mâchoire carrée, son menton prononcé et ce sourire qui la faisait fondre. Elle ne le lui avait jamais dit – parce que Rook pouvait se montrer d'une vanité insupportable –, mais la première fois qu'elle l'avait vu en personne, après avoir admiré son travail de loin pendant des années, son cœur s'était littéralement arrêté de battre. Des années après cette première rencontre, il arrivait encore que leurs baisers l'excitent autant que la toute première fois.

Elle prit une profonde inspiration et, l'espace d'un instant, la terrible pensée qui ne cessait de l'assaillir se fraya un chemin pour de bon : et si leur dernier baiser était bel et bien l'ultime ? Et si, en ce moment même, c'était lui qui avait le sac en toile de jute sur la tête et les bras attachés dans le dos, dans l'horrible attente que ces aspirants djihadistes aient terminé de préparer leur matériel vidéo pour diffuser son exécution ? Et si la seule autre personne que Nikki Heat ait jamais aimée de toute son âme connaissait elle aussi une fin violente ? La seule chose qui chassa cette vision de cauchemar fut le coup frappé à sa porte. En hâte, Heat s'essuya le coin des yeux, qu'elle sentait déjà humectés de larmes. Heureusement qu'elle n'était pas du genre à se tartiner de maquillage. Aucun paquet, ni coulure ou autre trace.

– Entrez, dit-elle.

L'agent de permanence passa la tête par la porte.

– On nous a signalé un corps, annonça-t-il. Dans une benne à ordures derrière un immeuble de la 73^e Rue Ouest. On y a tout de suite envoyé des hommes pour sécuriser le périmètre. Ils savent qu'ils ne doivent toucher à rien. C'est la fille de la vidéo.

– Qu'est-ce que qui vous porte à le croire ?

– L'auteur de l'appel a déclaré avoir découvert un corps sans tête, indiqua le policier.

Cinq

Heat sauta dans le premier véhicule disponible pour foncer pied au plancher, toutes sirènes hurlantes, les gyrophares allumés, vers la 73^e Rue Ouest.

Devant une bouche à incendie, elle s'arrêta en laissant de la gomme sur la chaussée, puis enfila une paire de gants bleus en nitrile en descendant de voiture. Ensuite, elle marqua une pause.

Son rituel. Elle avait failli oublier. Elle procédait pourtant ainsi chaque fois avant de pénétrer sur les lieux d'un meurtre. Elle s'accordait un instant pour se recentrer et rendre hommage à la personne qui venait de partir – se rappeler qu'il s'agissait d'une vie précieuse pour sa famille, ses amis, ses collègues, sa communauté.

Aussi Heat s'arrêta-t-elle le temps de prendre conscience que, même si elle voulait à tout prix éviter une nouvelle victime, elle devait à la présente de se donner à fond dans l'enquête.

Puis, elle se mit au travail. Elle considéra l'immeuble dont le policier de permanence lui avait donné l'adresse. Il s'agissait d'une construction de six étages datant d'avant la Seconde Guerre mondiale, dont les briques beige foncé auraient eu besoin d'un vigoureux nettoyage pour retrouver leur teinte claire d'origine. Au rez-de-chaussée sur rue, il abritait un restaurant vietnamien du nom de Pho Sure, dont la façade présentait un bardage de bois sombre.

Aucune caméra de surveillance. Du moins, d'après ce que Heat pouvait en juger.

Un agent en tenue, les bras croisés, gardait l'étroite ruelle à côté du restaurant. Heat lui adressa un signe de tête avant de se baisser pour passer sous la rubalise, puis elle se hâta de descendre la ruelle.

Une fois arrivée derrière l'immeuble, elle tourna à gauche et découvrit deux autres policiers. L'un avait sorti un petit calepin et parlait à un Blanc, debout sur les marches de l'escalier, dont les poils de poitrine dépassaient de la chemise. L'autre était agenouillé à côté d'un Hispanique vêtu d'un tablier

blanc, assis contre le mur en brique, la tête entre les genoux.

La benne était coincée contre le grillage qui séparait l'immeuble de son voisin de la 72^e Rue. Personne ne semblait vouloir s'en approcher.

À son approche, le flic agenouillé leva les yeux vers elle. Il pointa le doigt vers la benne.

– Attention, capitaine. Notre ami ici a rendu son petit-déjeuner juste là.

Le regard de Heat se porta sur la flaque de vomi figée devant la benne. À quelques mètres de là, un grand sac d'ordures ménagères blanc, rempli à ras bord, gisait sur le flanc. Elle poursuivit sa route vers le flic au calepin.

– Capitaine, voici Gus Kosmetatos, déclara celui-ci. C'est le propriétaire du Pho Sure. C'est lui qui a appelé. Là-bas, c'est son plongeur. C'est lui qui a découvert le corps. Il s'appelle Jose. Il refuse de nous donner son nom de famille. Il n'*habla* pas beaucoup d'*ingles*.

– Il est guatémaltèque, indiqua le type à la poitrine velue, Kosmetatos, avec un pur accent de Flatbush Avenue. Il ne travaille pour moi que depuis un mois. Je ne crois pas qu'ils aient confiance en la police là d'où il vient. Ni ici, si vous voyez ce que je veux dire. Mais il est réglo. Je le jure, j'ai personnellement vérifié ses papiers.

Qui pouvaient être faux. Mais Heat n'en avait cure. Qu'un Gréco-Américain embauche un clandestin guatémaltèque pour faire la plonge dans son restaurant vietnamien, cela n'avait rien d'inhabituel à New York. Si les autorités voulaient lui chercher des noises, les fédéraux n'avaient qu'à s'en occuper.

– Nous ne nous intéressons pas au statut des immigrants, monsieur Kosmetatos, assura Heat. Racontez-moi ce qui s'est passé ici.

– Nous n'ouvrons pas avant onze heures. J'étais juste venu au bureau régler certaines choses. Jose s'occupait de nettoyer, de tout préparer pour les cuisiniers. Ils arrivent vers dix heures. Je suppose qu'il est sorti vider les poubelles. Je ne lui prêtais pas attention, quand, tout à coup, il s'est mis à crier comme un fou. Je ne connais pas bien l'espagnol, mais je me débrouille, vous voyez ? Apparemment, il n'y a que des Hispaniques qui veulent bien travailler pour moi, en ce moment. Jose n'arrêtait pas de répéter : « *Sin cabeza, sin cabeza* », et moi, je me demandais : *De quoi il parle ?* Alors, je sors et je le vois se plier en deux et dégueuler tripes et boyaux en indiquant la benne du doigt et...

Kosmetatos regarda vers la benne et tressaillit sans le vouloir.

– Autrefois, je travaillais comme boucher au supermarché, quand j'étais gamin. Je crois que c'est la seule raison qui m'a empêché de gerber, moi aussi.

– Vous êtes donc allé voir ? demanda Heat.

– Oui. Atroce. J'avais entendu parler ce matin à la télé de ce que ces salauds de l'EI avaient fait. Mais le voir en vrai...

– Avez-vous touché à quoi que ce soit ? demanda Heat.

– Non, j’ai seulement regardé. Je ne devais pas être à plus de trois mètres. Je sais que la police n’aime pas trop qu’on tripote le corps. Je regarde cette série à la télé. Avec une fliquette super sexy et son mari, un type qui écrit des livres. C’est plutôt futé, la manière dont ils trouvent les solutions. L’écrivain est du genre malin.

– Il ne faut pas croire tout ce que vous voyez à la télé, monsieur Kosmetatos, certifica Heat.

– C’est vrai, vous avez sans doute raison. En tout cas, je sais que je dois garder mes distances.

– Merci. Auriez-vous par hasard des caméras de sécurité installées sur cet immeuble ?

– Non. Pas du tout. Désolé. Le propriétaire n’en veut pas. Il habite l’immeuble et il dit qu’il n’aime pas l’idée de se sentir surveillé par Big Brother.

– Très bien. Merci, monsieur Kosmetatos. Nous allons devoir vous demander, ainsi qu’au reste de votre personnel, de ne pas venir ici durant quelques heures, le temps que nous relevions les indices. Veuillez nous excuser pour le dérangement.

– Oh ! vous savez, une fois qu’ils sauront ce qu’il y a là derrière, je crois que j’aurai du mal à faire venir qui que ce soit ici.

Heat le remercia encore, puis passa au plongeur, agenouillé à côté de lui. À la surprise du policier, qui pensait qu’il leur faudrait faire venir un traducteur, Heat s’adressa à lui dans un parfait espagnol.

– Bonjour, Jose. Je suis le capitaine Nikki Heat. De la police de New York, et la seule chose qui m’intéresse ce matin est de résoudre ce meurtre. Nous sommes bien d’accord ?

Jose releva le menton pour la première fois depuis l’arrivée de la policière.

– Oui, m’dame, répondit-il également en espagnol, toujours aussi blême.

– Pouvez-vous me dire ce qui s’est passé ?

Jose raconta la même version que son patron, la mine dans les talons. Non seulement son petit-déjeuner ne lui avait guère profité, mais il n’aurait sans doute pas plus d’appétit pour le déjeuner.

– ... et là, j’ai ouvert la porte de la benne et je l’ai vue, termina-t-il.

– Vous l’avez touchée ?

– Non, m’dame.

Heat jeta un regard vers la benne sans s’y rendre pour autant.

– Jose, travailliez-vous aussi hier soir ? s’enquit-elle.

– Oui, m’dame.

– Avez-vous vidé les ordures avant de partir ?

Il réfléchit un instant avant de répondre par l’affirmative.

– Vers quelle heure ?

– Juste avant la fin de mon service. Un peu avant onze heures.

– Est-il possible que le corps ait déjà été dans la benne à ce moment-là ?

Il secoua vivement la tête.

– Non. Je l’aurais vu.

– Il faisait nuit. En êtes-vous sûr ?

Maintenant, il acquiesçait de la tête.

– Oui. Je ne suis pas assez grand pour passer le sac par-dessus. Alors, je dois ouvrir la porte. Je l’aurais vu.

– Quelqu’un d’autre a-t-il pu jeter des ordures après vous ? L’un des chefs, peut-être ?

– Non. Ils me les laissent pour que je les sorte le matin.

Heat en déduisit que le corps avait été déposé entre onze heures du soir, heure à laquelle Jose avait quitté son travail, et neuf heures du matin, heure à laquelle il arrivait pour préparer la journée.

– Jose, sauriez-vous par hasard quand les ordures sont ramassées ?

– Le mardi matin.

Évidemment. Ce que les tueurs devaient savoir aussi.

Convaincue que Jose n’avait plus rien à lui apprendre pour le moment, Heat s’approcha de la benne.

La porte coulissante en métal sur le côté était encore ouverte, comme Jose l’avait laissée. Heat scruta aussitôt la zone devant. Cependant, il n’y avait ni empreintes de pas visibles ni traces de sang, de boue ou autres.

Elle jeta un œil à l’intérieur. Le corps avait été rentré les pieds devant, de sorte que le moignon du cou lui faisait face. La policière comprit pourquoi Jose avait été malade. Malgré les divers états de profanation dans lesquels il lui avait été donné de voir certains cadavres, cette vision lui souleva aussi l’estomac. On distinguait très bien les coups francs de la machette, mais aussi les marques laissées par les déchirures à l’endroit où le meurtrier avait entrepris de scier.

Le corps était roulé dans un tapis, ce qui indiquait la manière dont il avait été transporté là. Dessous, environ un quart de la benne était rempli de sacs-poubelle, qui constituaient une sorte de matelas. Aucune poubelle n’avait été jetée par-dessus ; une chance, car cela impliquait moins de contamination, et par conséquent davantage de possibilités que les experts récupèrent d’intéressantes informations sur la scène de crime.

De toute évidence, les assassins espéraient que le corps ne soit pas découvert pendant quelques heures avant le ramassage des ordures, afin que le tout soit transporté jusqu’à la déchetterie et y soit enseveli à jamais, sans le moindre ménagement.

– Appelez le poste et dites-leur que je veux Benigno DeJesus. Peu importe ce qui l’occupe actuellement, ceci doit être sa priorité, dit-elle à l’agent venu la rejoindre. Je ne crois pas qu’on trouve grand-chose ici, mais s’il y a quoi

que ce soit, Benigno le trouvera. Et si je ne suis plus là quand il arrivera, dites-lui que je veux des empreintes au plus vite. J'ignore si notre victime est fichée ou pas, mais peut-être qu'avec un peu de chance, on aura une identité.

– Bien, madame.

– Et dites au sergent de mettre le docteur Parry au courant de ce qui l'attend. Je veux que ceci soit sa priorité.

– Compris, capitaine.

– Encore une chose, au cas où je serais déjà partie quand DeJesus arrivera : une fois qu'ils auront sorti le corps, j'ai bien peur que quelqu'un doive fouiller le reste de la benne à la recherche de la tête.

Le flic cligna des yeux.

– Oui, madame, répondit-il néanmoins.

– Et si nous ne la trouvons pas dans cette benne, je veux qu'on vérifie toutes les bennes des environs. Compris ?

– Oui, madame.

Heat leva les yeux pour examiner les angles des immeubles voisins. Aucune caméra, non plus. Elle se demanda si les tueurs savaient que la ruelle et l'immeuble devant n'étaient pas surveillés et s'ils avaient choisi cette benne pour cette raison.

Son regard se porta de nouveau sur la ruelle, où elle s'efforça d'imaginer les meurtriers transporter le corps dans un tapis roulé au beau milieu de la nuit. Puis, elle releva la tête. Il n'y avait pas de caméras, mais des appartements. Elle espérait juste que New York, la ville qui ne dort jamais, dit-on, se montrerait à la hauteur de sa réputation. Ou au moins que ce quartier comptait quelques insomniaques.

Heat sortit son téléphone pour appeler Feller. Il sonna une fois, puis deux. Heat se rendit alors compte que la sonnerie très particulière de l'inspecteur – *The Final Countdown*, d'Europe – retentissait dans la ruelle.

– Vous me cherchiez ? demanda l'enquêteur en arrivant, Rhymer sur ses talons.

– Absolument. D'après le type qui a découvert le corps, à onze heures du soir hier, il n'y avait pas de corps dans la benne, expliqua sa supérieure. Je veux qu'avec Opossum, vous alliez frapper aux portes de tous les appartements avec vue sur la ruelle ou l'arrière de cet immeuble. Peut-être quelqu'un a-t-il entendu ou vu nos tueurs sans s'en rendre compte. Le corps était roulé dans un tapis. Je parie donc qu'ils l'ont porté à deux.

– J'ai une meilleure idée, suggéra Feller.

– Oui ?

– Vous savez qu'il y a une mosquée un peu plus haut dans la rue ? fit-il en indiquant la direction d'un geste.

– Oui ? Et alors ?

– Si on demandait un mandat pour en forcer la porte ? Je vous parie ce que

vous voulez qu'on y trouvera un ou deux djihadistes avec de grosses machettes planquées sous leurs jupes.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que nous avons un motif suffisant pour obtenir un mandat ? objecta sèchement Heat.

– Allons, capitaine. Vous avez entendu ces types. Ils n'avaient que toutes ces conneries d'« Allah, Allah » à la bouche. Où croyez-vous qu'ils aillent se terrer ?

Heat s'écarta de la benne pour s'approcher de son subalterne. Cette conversation n'avait pas besoin d'être criée sur les toits.

– Laissez-moi vous poser une question, Feller. Il y a aussi une église luthérienne dans ce quartier. S'ils avaient dit « Loué soit le Seigneur », voudriez-vous aussi qu'on en défonce la porte ?

– C'est différent.

– Non. Pas du tout. Sans vouloir vous faire une leçon d'instruction civique, je vous rappelle que nous n'avons pas de religion d'État, en Amérique. Cela signifie que les musulmans ont les mêmes droits que les luthériens, les juifs, les athées ou autres systèmes de croyances.

– Oh ! allez. Trêve de politiquement correct.

– Il ne s'agit pas de cela, Feller. C'est la loi, un point, c'est tout. Et nous avons été embauchés par la ville de New York pour la faire respecter, pas pour en appliquer notre propre version en fonction de nos préjugés et de nos a priori. Est-ce bien clair ?

– Vous savez pourtant que c'est eux, rétorqua Feller, vexé.

– Je sais seulement ce que me disent les indices, inspecteur. Et tant que les indices m'indiquent telle direction, c'est celle-là que j'emprunte, exposa Heat. Parce que même si nous trouvions un juge assez sectaire pour nous accorder un mandat, un autre ne manquerait pas de le rejeter plus tard. Alors, toutes les preuves que nous aurions recueillies dans cette mosquée seraient nulles et non avenues au tribunal. Selon la doctrine du « fruit de l'arbre empoisonné », tous les éléments de preuve fondés sur une preuve obtenue en violation de la loi doivent être écartés. Croyez-moi, nous nous en mordrions les doigts si, à cause de nous, nos suspects s'en tiraient pour un défaut de procédure. Maintenant, ajouta-t-elle avec un regard furieux, allez-vous interroger le voisinage ou vous faut-il deux semaines de congé sans solde pour réfléchir à l'importance d'obéir aux ordres de son capitaine ?

– Ouh là, OK, OK, s'ébroua Feller, les mains en l'air. Allez, Opossum. Tu as entendu notre distinguée capitaine. Allons frapper aux portes sans tenir compte du fait que ces bougnoules de tueurs nous regardent faire, morts de rire, depuis la mosquée du coin.

Feller tourna les talons et quitta la ruelle. Rhymer adressa un haussement d'épaules de compassion à Heat avant d'emboîter le pas à son équipier.

Heat les suivit du regard, puis elle repartit au fond de la ruelle. Elle savait

exactement où aller, évidemment. La policière avait effectué toute sa carrière à la Vingtième. Elle n'avait besoin ni de Randall Feller ni de personne pour lui en indiquer les lieux de culte.

Sans ralentir le pas, elle tourna à droite et remonta la moitié du pâté de maisons, jusqu'à ce que se dresse devant elle une austère et imposante structure de béton, dont quelques marches de pierre desservaient le perron.

À gauche de l'entrée, une pancarte, rédigée pour moitié en arabe, indiquait en lettres majuscules : Masjid al-Jannah.

Heat sortit son téléphone et composa un numéro.

– Raley, répondit son enquêteur.

– Salut, Raley. Où en est-on pour le lieu du crime ?

– On n'avance guère, capitaine. C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin de cinq cents kilomètres carrés.

– Et si je réduisais un peu la botte de foin ?

– Ça ne nuirait pas.

– Notez ça, mais ne forcez pas les choses, dit Heat avant de lui lire l'adresse de la mosquée al-Jannah. Voyez si notre vidéo correspond à cette adresse. Si ça ne donne rien, tant pis.

– Compris, capitaine.

Heat rangea son téléphone dans sa poche. Il y avait le maintien de l'ordre, qui nécessitait compréhension et respect des réglementations : toutes, de celles de New York à celles de la Constitution des États-Unis. Ensuite, il y avait le travail de police, qui impliquait de suivre ses intuitions, dans la mesure où elles étaient logiques et raisonnables, puis de trouver les preuves pour les étayer.

Le capitaine Nikki Heat savait faire les deux.

Six

Une fois l'équipe de la scientifique arrivée, sous la houlette de Benigno DeJesus – et après s'être assurée que chacun disposait de tout ce qu'il lui fallait pour faire son travail –, Heat s'éclipsa. Cela allait à l'encontre de son instinct d'enquêtrice. Elle en était encore au stade où il lui fallait se rappeler qu'elle n'était plus inspecteur.

Déléguer, ne cessait de lui répéter le Hamster chaque fois qu'elle zappait une réunion statistiques (au grand dam des huiles de l'état-major) ou un rendez-vous avec le représentant d'une communauté (pour le plus grand agacement dudit représentant) parce qu'elle refusait d'abandonner une enquête. *Diriger signifie veiller à ce que les autres soient en mesure de faire leur travail et les laisser le faire.*

Aussi Heat remonta-t-elle en voiture avec l'intention de retourner au poste. Sauf que la voiture s'y refusait, semblait-il.

Presque sans le vouloir, elle se retrouva en direction du sud au lieu du nord. Ensuite, elle traversa la ville vers l'est.

Elle savait parfaitement où elle allait, bien sûr. Et ce qu'elle faisait. Même si elle avait du mal à l'admettre et même à croire ce qu'elle était sur le point de faire.

L'heure de pointe du matin était passée et les embouteillages de la mi-journée n'avaient pas encore commencé ; aussi traversa-t-elle la ville assez facilement. Elle passa devant les Nations unies, puis suivit la direction du tunnel reliant le Queens au quartier de Midtown.

L'East River franchie, elle sortit sur la 495 et traversa Brooklyn. Pour nombre d'habitants de Manhattan, elle avait déjà pénétré dans les régions sauvages de New York. Toutefois, elle ne s'arrêta pas là.

Elle poursuivit jusqu'au Queens – l'arrière-pays rural de la ville –, où elle ne tarda pas à se garer dans une rue bordée d'ormes, en face du cimetière Mount Olivet.

Son premier arrêt fut pour le coffre. Heureusement, elle y trouva tout ce dont elle avait besoin : un tournevis, qu'elle coinça discrètement dans sa

ceinture, sous son chemisier, une paire de gants bleus en nitrile et un sachet de prélèvement d'indices, qu'elle glissa dans la minuscule demi-poche de son pantalon chic.

Elle se soucierait une autre fois de comprendre pourquoi un pantalon de femme joliment coupé ne pouvait être doté de poches dignes de ce nom.

Adéquatement équipée, elle franchit le portail en fer forgé d'un pas déterminé. Ensuite, un sentier bétonné menait à un magnifique édifice en pierre calcaire du dix-neuvième siècle, perché au sommet d'une petite colline.

Le crématorium-columbarium faisait partie des plus anciens à New York. D'une paisible et humble dignité dans chacun de ses détails, il présentait un sol en marbre poli, de hauts plafonds et des vitraux Tiffany.

Par ailleurs, il abritait les cendres de Cynthia Heat.

Nikki espérait que ces cendres l'aideraient à répondre à la question qui la hantait depuis la demi-seconde où l'un des principes fondamentaux de sa vie avait été remis en cause, le matin même.

Sa mère était-elle morte ou pas ? Il lui était impossible de mener un semblant de vie posée, saine et équilibrée tant qu'elle n'en aurait pas le cœur net.

Elle appuya sur le bouton à côté de la porte d'entrée et attendit le déblocage du verrou. À l'intérieur l'attendait une femme portant des lunettes à monture dorée, qui l'accueillit avec le sourire.

– Mademoiselle Heat ?

– C'est cela. Martha ?

– Oui. Très bien. Vous rendez visite à votre mère ?

– Oui, acquiesça Nikki.

La femme aurait pu ajouter : « Cela faisait longtemps. » Mais on savait se tenir, en ce lieu.

– Vous vous souvenez du chemin ? s'enquit Martha.

– Bien sûr.

– Très bien. N'hésitez pas, si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Heat lui adressa un léger sourire – juste ce qu'il fallait, espérait-elle –, puis elle traversa le hall. Le bruit de ses talons résonna sur le marbre tandis qu'elle passait devant les innombrables plaques parfaitement alignées par rangées et colonnes. Chacune marquait l'endroit où les cendres d'un New-Yorkais avaient été déposées pour son repos éternel.

Le columbarium était conçu pour préserver l'intimité de chacun. Des coins et des recoins, des alcôves, des éléments architecturaux permettaient aux familles en deuil de venir se recueillir plus ou moins seules sur les cendres de leurs proches quand elles le souhaitaient.

Il n'était pas forcément conçu pour ce que Nikki s'appêtait à faire. Mais elle ferait avec.

Arrivée dans le petit renforcement où se trouvaient les cendres de sa

mère, elle prit un instant pour vérifier la présence éventuelle d'autres visiteurs dans le couloir. Le week-end et les jours fériés, il y avait souvent du monde. Mais un mardi matin d'octobre, elle avait les lieux pour elle seule.

Elle s'avança d'un pas et retrouva la plaque de sa mère, une belle pièce de bronze sur laquelle était gravé :

Cynthia Trope Heat

5 janvier 1950-24 novembre 1999

Mère aimante, musicienne, patriote

*... afin que quiconque croit ne périsse point,
mais qu'il ait la vie éternelle.*

Il y avait longtemps, Nikki avait remarqué que les mots « en lui » avaient été supprimés, alors qu'ils figuraient dans toutes les traductions de ce verset, Jean 3:16, qu'elle avait jamais lues. Convaincue qu'il s'agissait d'un dernier coup porté au patriarcat par Cynthia Heat, elle ne s'était pas attardée sur ce détail. Mais sa mère – qui avait laissé des instructions explicites dans son testament, y compris la formule à utiliser sur la plaque – avait-elle voulu faire passer un message à sa fille ? Ou Nikki Heat allait-elle profaner sa dernière demeure sans raison ?

– Pardon, maman, murmura-t-elle.

Puis, elle sortit le tournevis de sous son chemisier et se mit au travail.

Elle aurait pu demander qu'on lui ouvre le petit caveau, elle le savait. Toutefois, elle voulait que personne au crématorium-columbarium ne sache ce qu'elle fabriquait. Il était plus que probable qu'elle était entièrement en droit de faire ce qu'elle allait faire. Cynthia Heat était sa mère. Nikki était sa parente la plus proche. Ces cendres lui appartenaient.

Néanmoins, elle ne voulait pas se voir ralentie par d'éventuels problèmes d'ordre administratif. Ni avoir à répondre à quelque question que ce soit.

Tandis qu'elle démontait la première vis, puis la seconde, elle ne put s'empêcher de repenser au 24 novembre 1999, le jour qui avait irrévocablement changé le cours de sa vie.

Étudiante en première année à la fac de Northeastern, à Boston, elle était rentrée pour les vacances de Thanksgiving. Alors qu'elle faisait la cuisine avec sa mère dans l'appartement de Gramercy Park, où Nikki avait vécu toute sa vie depuis sa sortie de la maternité avec ses parents, la recette de la tarte en cours de préparation exigeait de la cannelle fraîchement moulue – et non en poudre. C'est donc pour en acheter quelques bâtons que Nikki s'était rendue à la supérette du coin.

Elle se trouvait au rayon des épices, lorsque sa mère l'avait appelée au téléphone. C'est alors qu'elle avait entendu sa mère se faire agresser. Elle avait même surpris la voix de son agresseur, Tyler Wynn, qu'elle avait identifié plus tard. Il était le responsable de sa mère à la CIA ; Cynthia était professeure de piano, une couverture, au sein de ce qu'il appelait son « réseau

de nounous », un groupe de gens de maison chargés d'espionner les familles fortunées qui les employaient. Ce système avait obtenu d'excellents résultats tout au long des années 1970 et 1980. En 1999, Tyler Wynn, qui œuvrait cependant pour le compte d'autres gouvernements, avait éliminé Cynthia avant qu'elle ne puisse dénoncer sa trahison.

À l'époque, Nikki ignorait tout de cela, bien sûr. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'on attaquait sa mère. Elle avait couru chez elle. Le temps qu'elle arrive, Cynthia s'était effondrée sur le sol de la cuisine.

Un couteau – son propre couteau de cuisine, un couteau bien réel – était planté dans son dos.

Du sang – son propre sang, aussi réel – coulait par terre.

Nikki avait pris sa mère dans ses bras et senti son corps refroidir. La vie la quittait très rapidement. Cynthia ne pouvait déjà plus parler. Sa respiration ralentissait et devenait difficile.

Puis elle s'était arrêtée. Non ?

Même chose pour le pouls. Nikki avait posé ses mains sur les poignets de sa mère. Il ne battait plus.

La policière se rendait maintenant compte qu'elle n'avait jamais vu la plaie proprement dite. Elle n'avait vu que le trou dans le twin-set de Cynthia Heat. Il ne lui était d'ailleurs jamais venu à l'idée que cela puisse avoir une importance, pas plus qu'elle n'aurait jamais imaginé avoir assisté à une mise en scène.

Ensuite, tout s'était déroulé très vite. Un ambulancier était arrivé, puis une policière. Elle les revoyait l'exhorter à s'écarter du corps, l'inciter à lâcher prise. Ensuite, ils s'étaient dépêchés d'emporter sa dépouille.

La fois suivante où Nikki Heat avait revu sa mère, c'était après l'incinération. On lui avait remis les cendres de Cynthia dans une urne – l'urne qu'elle s'appropriait à sortir du mur. Deux vis déposées, encore deux.

Nikki ne lâchait pas la plaque des yeux. Le 24 novembre 1999 n'était pas juste le jour le plus tragique de sa vie. C'était aussi un tournant ; dans sa biographie personnelle, il y avait l'avant et l'après.

Avant cette date, elle avait eu une enfance, puis une vie de jeune adulte plus ou moins banale. Certes, ses parents avaient divorcé quand elle était petite. Et, oui, sa mère professeuse de piano était de temps à autre volage ; elle disparaissait avec peu ou pas d'explications et reparaisait sans plus d'éclaircissements sur ses agissements. Toutefois, elles étaient heureuses ensemble. Et Nikki, qui avait hérité de plus d'un des nombreux talents de Cynthia – ne serait-ce que sa beauté – avait été une prometteuse étudiante en théâtre, dont le talent et le charisme laissaient entrevoir un potentiel sans bornes pour la scène comme pour le cinéma.

Après cette date, tout avait changé. Sa vie était devenue inextricablement plus sombre, la tristesse semblait ne plus la quitter vraiment. Même

lorsqu'elle pratiquait un sport, savourait un verre de vin, riait avec des amis ou s'adonnait à la moindre chose qui la rendait superficiellement heureuse, une partie de son cerveau restait rongée par le chagrin. Sa peine était comme une peau dont elle ne pouvait se défaire. Elle avait laissé tomber le théâtre pour s'orienter vers les sciences criminelles. Jamais elle n'était remontée sur scène. Son obsession était devenue la résolution des meurtres – d'abord celui de sa mère, puis ceux d'autres personnes. Elle était devenue agent de police, puis inspecteur. Elle avait rencontré un charmant journaliste à la beauté ténébreuse du nom de Jameson Rook et accédé à la fonction de capitaine.

Tout cela à cause du 24 novembre 1999.

Elle en était à la dernière vis, qu'elle finit par retirer. Avec précaution et douceur, elle détacha la plaque du mur et découvrit une petite case.

L'urne se trouvait à l'intérieur. C'était la même que dans son souvenir. Nikki l'avait personnellement placée dans la niche, dix-sept ans plus tôt, après la cérémonie organisée pour Cynthia. À sa connaissance, personne n'y avait touché depuis.

C'est elle qui la ressortait, maintenant. Elle la tenait fermement, des deux mains. Une fois qu'elle l'eut retirée, elle la berça dans ses bras encore un instant.

Toujours stupéfaite de ses actes, Nikki baissa les yeux sur l'urne.

Puis, elle saisit le couvercle. Il était scellé de manière étanche par un anneau en caoutchouc. Elle tira dessus, à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il cède.

Tandis que l'air qui n'avait pas été dérangé pendant dix-sept ans s'échappait du trou, Heat risqua un œil à l'intérieur. Il était possible que le récipient soit vide. Pour autant qu'elle souhaitait sa mère en vie, curieusement, elle redoutait ce qu'elle allait trouver.

Toutefois, non, il y avait bien des cendres à l'intérieur.

Restait la question : à qui appartenaient-elles ? Ce tas de poudre grise était-il bien ce qu'il restait de Cynthia Heat ? Ou était-ce... quoi ? Les restes de quelqu'un d'autre ? Un peu de cendre récupérée sur un bûcher funéraire vide ? Des poussières balayées sur le sol du crématorium ?

Nikki posa délicatement l'urne par terre, puis enfila les gants en nitrile. Ensuite, elle ouvrit le sachet de prélèvement d'indices et plongea la main dans l'urne. Une petite poignée suffirait. Ce serait plus qu'assez.

– N'oublie pas que tu es poussière, murmura-t-elle. Et que tu redeviendras poussière.

Elle ferma le sachet, puis rangea l'urne à sa place. Après avoir remis la plaque au mur, elle s'éclipsa discrètement du crématorium-columbarium.

Le sachet d'indices dans sa poche ne renfermait pas plus de quelques grammes de matière.

Pourtant, il lui semblait peser une tonne.

Sept

Heat tenta de joindre Rook sur son téléphone plusieurs fois encore pendant le trajet de retour de sa mission morbide dans le Queens, sans obtenir plus de réponses que le pénible message enregistré de la boîte vocale sur lequel elle tombait directement.

Dans un vain effort pour ne pas s'énerver, elle s'obligea à penser à toutes les raisons parfaitement banales qu'il pouvait avoir de ne pas répondre. Il n'avait plus de batterie. Il avait fait tomber son téléphone. Il était au fin fond d'une des mines de Kline Industries.

Toutes étaient possibles. Aucune ne la rassurait le moins du monde.

À l'approche du poste, elle fit de son mieux pour mettre son mouchoir par-dessus son inquiétude, afin de pouvoir se concentrer sur ce qu'elle avait à faire ensuite : se rendre à la salle 23 B.

D'ordinaire, elle appréciait ces petites visites – du moins ne les redoutait-elle pas. Ce qui, en soi, requiert une explication.

Pour la plupart des New-Yorkais, la salle 23 B de la Vingtième était synonyme d'une fin malheureuse : soit le défunt s'était éteint seul, dans le cas d'un décès passé inaperçu, soit il avait connu une mort violente, dans le cas d'un meurtre.

Dans les deux cas, en l'absence de restrictions religieuses, la loi exige une autopsie. Or pour tous les citoyens dont les corps sont découverts au nord de la 59^e Rue, au sud de la 86^e Rue, à l'ouest de Central Park et à l'est de l'Hudson, ces examens sont menés dans la salle 23 B. Personne n'a donc aucune envie de finir là.

Nikki envisageait la chose différemment, en grande partie, en raison de la femme qui exerçait là.

Le médecin légiste Lauren Parry était la meilleure amie de la policière, avait été sa demoiselle d'honneur à son mariage et était l'une des rares personnes que Nikki autorisait à glisser un œil sous la carapace qu'elle s'était forgée. C'est ce qui rendait cette visite si compliquée ce jour-là.

Heat se montrait toujours directe avec son amie. Cette fois, à cause de ce

qui se trouvait dans sa poche, elle allait devoir biaiser.

Heat trouva Parry en train de se laver les mains, ce qui signifiait que soit elle venait d'achever, soit elle allait entreprendre une autopsie.

– Salut, j'allais justement t'appeler, déclara la légiste.

– Ah bon ?

– Tu as bien dit que cette inconnue était de la plus haute priorité, non ?

– Absolument, confirma Heat, ravie de pouvoir prétendre que c'était là la raison de sa venue. J'espérais même qu'elle ne serait plus inconnue.

– Raté. On a déjà vérifié ses empreintes, mais rien. Je regrette, mais notre inconnue est une fille bien qui n'a jamais eu d'ennuis avec la maison. On s'occupe aussi de l'analyse ADN, mais ce sera évidemment un peu plus long et je ne suis pas très optimiste vu le résultat pour les empreintes.

– OK. Qu'est-ce que tu *peux* me dire ?

Parry se sécha les mains avec une serviette en papier.

– Pas grand-chose, à vrai dire. Il s'agit d'une jeune femme blanche en bonne santé, la petite trentaine, qui n'était pas enceinte et ne l'avait jamais été. Elle a été opérée du genou gauche il y a une dizaine d'années, mais par arthroscopie, donc aucune trace malheureusement d'appareillage permanent nous permettant de jouer au Cluedo. Elle ne se droguait pas. Ne portait pas de tatouages. Faisait régulièrement de l'exercice. Elle se servait assidûment de son fil dentaire.

– Une vraie fêtarde, commenta Heat.

– Exactement. Si je devais mettre son profil sur un site de rencontres, la seule chose à ajouter ou presque pour en faire le plus ennuyeux de tous, c'est qu'elle aime les longues promenades sur la plage et les comédies romantiques.

– Parle-moi de sa dernière rencontre, demanda Heat. Une idée de l'heure du décès ?

– Alors, comme il n'y avait pas la moindre trace non plus de rigidité, cela devait faire au moins quarante-huit heures qu'elle était morte quand on l'a découverte.

– Quarante-huit heures ? répéta Heat, les sourcils froncés.

– Les lividités posent un léger problème. Elle a perdu beaucoup de sang après la décapitation. Le cœur s'arrête dès qu'il ne reçoit plus de messages envoyés par le cerveau, mais cela a pris un peu de temps en l'occurrence, à cause du mal qu'a dû se donner ce psychopathe pour lui trancher la tête. De plus, même une fois le cœur arrêté, la pression artérielle augmente considérablement. La carotide se transforme en autoroute saturée aux heures de pointe. Même si les voitures cessent d'arriver par les bretelles d'accès, la circulation reste intense. Le sang continue de jaillir pendant au moins trente secondes. Avez-vous retrouvé les lieux du crime ?

– Non, pas encore.

– Eh bien, tu verras, tu y trouveras une belle flaque de sang, parce qu'il

n'en restait pas beaucoup dans le corps. La meilleure méthode pour déterminer l'heure de la mort, c'est l'autolyse. Or cette autodestruction des cellules s'est produite à un stade très précoce. Entre ça et le fait que la décoloration de la peau venait de commencer, à mon avis, elle devait être morte depuis environ cinquante-quatre heures quand on l'a retrouvée, mais je compterais au moins quatre heures de marge d'erreur dans les deux sens.

– Cinquante-quatre heures ? commença Heat. Mais ça nous ramène à...

– ... dimanche matin. Par prudence, je dirais entre minuit et huit heures du matin.

Heat resta figée sur place, la lèvre inférieure entre les dents. Son expérience d'enquêtrice lui avait appris que le fait d'établir une chronologie constituait un élément fondamental pour l'enquête.

Cette chronologie présentait un vaste trou.

– Attends une seconde : on l'a tuée aux premières heures dimanche matin, reprit Heat. Pourtant, selon le plongeur que nous avons interrogé, il n'y avait pas encore de corps dans la benne lundi soir, alors qu'il y était mardi matin. Où est-elle passée du dimanche matin au mardi matin ?

– Aucune idée. C'est ce que vous autres grands enquêteurs êtes payés pour découvrir, il me semble, répondit son amie.

– Il est possible que les tueurs aient attendu le jour de ramassage des ordures, réfléchit Heat, même si cela aussi sortait du champ d'investigation de la légiste.

– Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle est sans doute restée tout ce temps roulée dans un tapis. Le corps y avait bien collé.

– Dis-moi, je t'en prie, que c'était un persan modèle unique fait à la main.

Parry fit non de la tête.

– Désolée. Un DuPont Stainmaster.

– As-tu une seule bonne nouvelle à m'annoncer ?

– Ça dépend. As-tu du flair ?

– Plutôt, il me semble.

Parry se dirigea vers une table du labo. Elle s'empara d'un petit récipient en plastique renfermant un morceau de jean. Ensuite, elle s'avança vers Heat et souleva le couvercle à la dernière seconde.

– Sens-moi ça. Ça te dit quelque chose ?

Heat renifla.

– Mais oui. Ça me donne tout à coup l'impression d'être partie faire du camping ?

– C'est du kérosène. Du moins, je le suppose, en attendant les analyses qui le confirmeront. Ses vêtements en sont couverts.

Parry replaça le couvercle sur le prélèvement.

– Le groupe État islamique a déjà brûlé vif certains de ses prisonniers, dit Heat. Tu crois que c'est ce qu'ils comptaient faire à notre victime avant de

décider de la décapiter à la place ?

– C’est une possibilité. Mais ils se seraient vraiment compliqué la tâche, dans ce cas, car le kérosène ne prend pas aussi facilement que l’essence.

– Alors peut-être comptaient-ils brûler le corps, mais ils n’ont pas réussi à l’enflammer...

– Je n’ai trouvé aucune marque sur ses vêtements ou sur elle suggérant qu’ils ont approché une allumette de son corps, objecta Parry.

– Ah.

– Il y a cependant une autre chose curieuse.

– C’est quoi, ces cachotteries, Lauren ?

– Ce ne sont pas des cachotteries. C’est juste que je ne sais pas encore de quoi il s’agit exactement.

Heat inclina la tête.

– Ça provient des chaussures de la victime, poursuivit Parry. Elle portait des chaussures de randonnée. J’ai trouvé pas mal de bonnes vieilles traces de boue et de poussière sous les semelles, mais aussi une poudre blanchâtre qui... Euh, je ne sais pas ce que c’est.

– Une poudre blanchâtre. De la coke ? De l’héroïne ?

– Possible. Je n’en ai pas récupéré beaucoup et elle était mélangée à pas mal de poussière. Les gars du labo vont devoir trouver comment faire pour séparer les deux avant qu’on puisse ne serait-ce que commencer à chercher ce que c’est.

– Bon. Tiens-moi au courant.

– Compris, capitaine.

Heat fit mine de se tourner pour s’en aller, afin de souligner que ce qu’elle allait dire ensuite ne lui était venu à l’esprit qu’après coup, qu’elle avait même failli oublier d’en parler. Son amie s’était déjà rassise sur son tabouret. Son attention était de nouveau concentrée sur la tablette dans laquelle il lui fallait saisir les données relevées à l’autopsie.

– Oh ! Lauren, encore une chose, fit Heat.

Sans un mot, Parry releva les yeux de sa tablette. La policière sortit le sachet en plastique de sa demi-poche et l’agita brièvement dans les airs avant de le déposer négligemment sur la table.

– Ça te dérangerait d’examiner ça ?

La légiste en considéra le contenu sans se lever de sa place. Elle avait vu le corps humain dans virtuellement tous les états de désintégration possibles, y compris réduit en cendres. Maintenant, c’était elle qui fronçait le front.

– Ce sont bien des... cendres funéraires ? s’enquit-elle.

– En effet, confirma Heat en s’efforçant de conserver un ton désinvolte.

– À qui appartiennent-elles ?

– Aucune idée. Ça fait partie du mystère.

Parry secoua la tête.

– Les liaisons covalentes de l’ADN se rompent à partir d’une température de quatre cents degrés Celsius. La plupart des crématoriums montent à neuf cent quatre-vingt, mille degrés. S’ils ont brûlé le corps à la température qu’ils sont censés respecter, il me sera impossible de te dire qui c’était.

– Je sais. Mais je pensais que les os avaient encore des trucs à révéler, même une fois l’ADN devenu muet.

– C’est vrai. Parfois, concéda la légiste.

– Bon, ben, alors, dis-moi ce que tu peux sur cette personne.

– C’est en rapport avec l’affaire de l’EI ?

– Non. Autre chose.

– Quel numéro ?

Heat tenta d’esquiver.

– Ça peut rester entre nous ? Ce n’est... pas vraiment officiel pour l’instant. Mais ça pourrait le devenir, en fonction de ce que tu trouveras.

Le poisson ne fut pas aussi vite noyé. La légiste prit le temps de scruter son amie. Tout comme Heat avait débuté à la Vingtième à sa sortie de l’académie de police, c’est là que Parry avait intégré son poste de médecin légiste après sa dernière rotation.

Depuis, les deux jeunes femmes s’étaient si souvent et si librement rendu service qu’elles avaient sincèrement perdu le compte de qui devait quoi à qui. Heat aurait sans doute insisté pour dire que c’était elle qui avait une dette envers Parry. Mais Lauren aurait dit la même chose.

Pourtant, même dans le cadre de leurs relations, cette requête était étrange. La demande allait explicitement à l’encontre de la politique de la maison. Parry risquait la suspension, voire le licenciement. Certes, la légiste pouvait jongler avec les numéros des dossiers de telle manière que même le plus strict audit ne s’en apercevrait jamais, mais...

Cela soulevait pour le moins beaucoup de questions auxquelles Heat n’était pas prête à répondre.

Oh ben, tu sais quoi ? Je marchais tranquillement dans la rue ce matin, et là, j’ai vu ma défunte mère habillée comme une sans-abri...

Heat retenait son souffle. Elle voyait les yeux de Parry fouiller son propre regard afin d’essayer de deviner ce qui pouvait se cacher derrière cette demande. Un réel étonnement se lisait sur son visage. Pour Heat, il était facile de lire dans ses pensées.

Qu’est-ce que Nikki ne me dit pas ? Pourquoi me demande-t-elle de faire ça ? Qu’est-ce qui se passe vraiment ?

Soudain, Parry reporta son attention sur sa tablette.

– Bien sûr, pas de problème, assura-t-elle.

– Merci, répondit Heat.

Enfin, la policière put respirer de nouveau.

Huit

À son retour dans la salle de la brigade, Heat était toujours perdue dans ses pensées. Sa mère. L'affaire de l'EI. Où son mari pouvait-il bien se trouver ? Et s'il était déjà inondé de kérosène – peu importe la raison pour laquelle les meurtriers agissaient ainsi – et voué, en cet instant, à une fin atroce ?

Elle était à ce point distraite qu'elle ne remarqua pas l'homme qui lui avait emboîté le pas.

Pas plus qu'elle n'avait conscience des regards lascifs qu'il lui lançait.

Il lui échappa en outre qu'il cherchait à lui mettre la main aux fesses.

– Excusez-moi, mademoiselle, grogna-t-il sur un ton libidineux. Mais vous avez un cul fantastique. Vous permettez que je le tripote ?

Heat se retourna et découvrit la bouille de Jameson Rook. Le beau ténébreux lui adressait un regard suggestif.

– Rook ! Oh ! Dieu merci, dit-elle dans un souffle.

Aussitôt, elle lui sauta dans les bras, se pressa tout contre lui et l'étreignit à pleins bras. Son placage fut si puissant que Rook tituba, mais Heat ne lâcha pas. Au contraire, elle le serra encore plus fort sans se préoccuper du fait qu'elle l'empêchait de respirer. Elle enfouit son visage dans son cou, heureuse de sentir son contact, l'odeur de sa peau, de l'entendre et de le voir. Pour le goût, cela viendrait plus tard.

– Ça fait plaisir, un accueil pareil. Je devrais partir plus souvent, commenta Rook.

Ensuite, elle le libéra, recula d'un pas et lui colla une gifle en pleine figure.

– Ou peut-être que je ne devrais pas quitter la maison, se corrigea-t-il.

Le journaliste se frotta la joue.

– C'est pour la main au cul ? Trop grossier ? Pour ta gouverne, sache que j'allais te qualifier de « callipyge », mais je me suis dit que...

– As-tu idée du mauvais sang que je me suis fait ? s'exclama Heat. *Jamais*, tu ne regardes ton téléphone ?

– On a passé la matinée dans l’avion, se défendit Rook en sortant son téléphone, l’écran toujours noir, de sa poche. Euh. J’ai dû oublier de le rallumer. On a eu une telle conversation.

– Tu *as* oublié ? C’est qui « on » ?

Heat se rendit alors compte que Rook était accompagné d’une blonde que même les statues auraient qualifiée de sculpturale. Elle mesurait au moins un mètre quatre-vingts, avec des gambettes interminables. Sa robe en trapèze lui arrivait à peine au ras des fesses, et son corsage sans manches mettait en valeur ses bras au galbe soigné par les cours de gym. À ces magnifiques formes féminines s’ajoutait un sourire aux dents d’une blancheur éclatante, encadrée par le genre de symétrie parfaite que Bert Parks vantait dans ses chansons.

Un sourire mielleux aux lèvres, l’inspecteur Ochoa s’était levé de son bureau, où il était censé étudier les profils des groupes extrémistes musulmans entretenant des liens avec New York.

– Oh ! excusez-moi, dit Rook. Nikki, Miguel, je vous présente Lana Kline, l’attachée de presse de Legs Kline.

– Mademoiselle Kline, bonjour ! s’exclama Ochoa, la main tendue. Inspecteur Miguel Ochoa. Je suis le chef de la brigade...

– Cochef, intervint l’inspecteur Raley, derrière son écran d’ordinateur.

– ... et sachez surtout que, si vous avez besoin de quoi que ce soit pendant votre séjour dans notre belle ville, vous n’avez qu’à demander. Le NYPD est ici pour vous servir et vous protéger.

Sans tenir compte d’Ochoa, Lana adressa un sourire rayonnant à Heat.

– Capitaine Nikki Heat, ronronna-t-elle avec un doux accent du Texas. J’ai déjà l’impression de vous connaître ! Je sais que c’est idiot à dire, c’est juste que j’ai lu au moins trois fois tous les articles de Jamie sur vous. Et, comme vous le savez, Jamie écrit si *bien* et il a un tel don pour capter la véritable essence d’une personne que je me sens déjà intime avec vous. Je n’ai jamais eu de sœur ; alors, je ne sais pas ce que c’est. Pourtant, j’ai l’impression que vous êtes la sœur que j’aurais pu avoir. Pardon, puis-je vous serrer dans mes bras ?

Sans lui laisser le temps de répondre, Lana se pencha vers Heat pour l’embrasser à la manière des filles, afin de n’altérer ni son maquillage ni sa coiffure, le tout sans une once de chaleur humaine.

– La seule chose que je ne comprends pas, poursuivit Lana, c’est comment vous avez pu résister si longtemps avant de vous laisser passer la bague au doigt. Un homme aussi extraordinaire !

Elle tapota malicieusement la poitrine de Rook ; sa manière de laisser sa main s’attarder sur ses pectoraux flirtait avec le passage de l’amitié éphémère à quelque chose de plus intime.

– Il est doué d’un tel talent et est si délicieux par-dessus le marché... Si

cela n'avait tenu qu'à moi, je l'aurais sans doute traîné à la bijouterie dès le troisième rendez-vous, et retenu ensuite en otage jusqu'à ce qu'il me fasse sa demande.

Il brillait une lueur dans ses yeux dont seul son gloss sur ses lèvres égalait l'intensité.

– Quoi qu'il en soit, j'ai dû insister pour que Jamie m'amène ici, poursuivit-elle. Je ne saurais vous dire à quel point je suis enchantée de vous rencontrer en personne. *Daddy* et moi avons un tel respect pour les forces de l'ordre. Vous êtes vraiment les héros quotidiens de notre société, et son gouvernement fera tout son possible pour rendre hommage à votre courage et votre sens du sacrifice. Nous pensons que la Journée nationale des forces de l'ordre devrait être proclamée jour férié pour toute la nation.

Devant un tel accent de sincérité, Heat crut que la jeune femme allait ensuite proclamer son amour pour les animaux abandonnés et la paix dans le monde.

– Et, excusez-moi, vous êtes... l'attachée de presse de Legs Kline ? intervint-elle.

– Euh, oui, et sa fille. Je sais que je ne devrais pas trop le mentionner. D'un point de vue professionnel, je devrais m'en tenir à mon titre officiel. Mais en compagnie de Jamie, le naturel a tendance à revenir au galop. Il est vraiment fort pour faire tomber les barrières entre le reporter et son sujet. J'oublie carrément qu'il tient un stylo. On se sent tellement bien avec lui.

Heat réfrénait déjà son envie de lui faire sentir son poing sur la figure. Elle ne s'alarmait plus de voir les anciennes liaisons de Rook débouler dans sa vie, tant Yardley Bell, l'agent de la Sécurité intérieure, que Tam Svejda, la journaliste chargée des actualités locales au *New York Ledger*.

Voir surgir une nouvelle prétendante était autre chose. Heat savait déjà quelle image elle visualiserait lors de son prochain entraînement sur le punching-ball à la salle de gym.

Rook arborait son fameux sourire bébête. Peut-être était-ce parce qu'elle était si contente de l'avoir retrouvé que cela ne la dérangeait pas trop de le voir dévorer la main de Lana. Finalement, Rook était victime de son appartenance à la gent masculine. Les hommes, d'une désespérante sensibilité à la flatterie, sont congénitalement incapables, lorsque tel est le cas, d'avoir conscience qu'ils ont affaire à de faux compliments.

– Oh ! pardon, j'en oublierai presque mes manières ! s'exclama-t-il.

Puis il indiqua d'un geste de la main deux grands jeunes hommes, vêtus de costumes sombres presque identiques, les cheveux coiffés la raie sur le côté. Ils avaient l'air tout droit sortis de leur dernière réunion de section de la FBOOA – les futurs béni-oui-oui d'Amérique. De toute évidence, ces deux-là léchaient les bottes de Lana. Mais pas d'un point de vue sexuel. Plutôt parce que son papa les nommerait peut-être assistants du sous-secrétaire à

l'ambassadeur du Pérou. Quelque chose en eux évoquait à Heat une paire d'eunuques.

– Voici deux stagiaires du service de presse. Justin et Preston, les présenta Rook. Ou... attendez. Serait-ce plutôt Preston et Justin ?

– Non, c'est moi Justin, dit l'un.

– Et moi, je suis Preston ! renchérit l'autre.

– C'est facile à retenir parce que je porte le drapeau américain en pin's, ici, poursuivit Justin en indiquant le revers de sa veste...

– Alors que moi, je le porte en boutons de manchette, enchaîna Preston, les poignets tendus pour les soumettre à l'inspection de Heat.

– On nous confond seulement..., ajouta Justin.

– ... parce qu'on a tendance à terminer les phrases l'un de l'autre, acheva Preston.

– Bon, ça suffit maintenant, les garçons, intervint Lana en frappant deux fois dans ses mains.

– Oui, mademoiselle Kline, dit Preston.

Ou était-ce Justin ?

– Comme vous voulez, mademoiselle Kline, reprit l'autre.

Docilement, ils reculèrent d'un pas.

– Ne sont-ils pas *adorables* ? fit Rook, les doigts joints devant la bouche.

Il secoua la tête en les contemplant comme s'il s'agissait de chiots auxquels on venait d'apprendre la propreté.

– J'envisage moi-même d'en prendre deux.

– Quoi, comme décorations ? s'exclama Heat.

– Non ! Comme stagiaires !

– Rook, que pourrait bien faire un journaliste de stagiaires ?

– Tout le monde en ce bas monde a besoin de stagiaires de temps à autre, rétorqua Rook. Quoi qu'il en soit, je suis désolé que tu n'aies pas réussi à me joindre. Comme je le disais, nous étions dans les airs.

– *Daddy* sait à quel point cet article pour *First Press* est important, ajouta Lana. C'est pourquoi il met à notre disposition l'un de ses jets.

– Celui avec le lit en deux cents ? coupa Ochoa.

– C'est grand pour un avion, ajouta Raley.

Heat leur adressa un regard furieux.

– Quoi ? dit Ochoa. Je ne faisais que demander.

Rook poursuivit comme si les Gars ne l'avaient pas interrompu.

– On rentrait du Colorado, expliqua-t-il. Saviez-vous que Kline Industries a mis au point une nouvelle forme d'exploitation forestière à la fois bénéfique pour l'homme et pour les arbres ?

– Nous utilisons des drones pour identifier les arbres en fin de vie, afin de les prélever avec précaution, développa Lana. Ainsi, la forêt ne perd que ce qu'elle allait perdre de toute façon, ce qui permet en outre de nouveaux

arbres de pousser.

– Ils contribuent non seulement au développement durable, mais à la réduction des feux de forêts, ce qui vient en aide aux communautés voisines qui vivent sous la menace perpétuelle des incendies, poursuit Rook.

– Ensuite, nous faisons don d’une partie des bénéfices à la recherche pour qu’à la prochaine génération, les techniques de Kline Industries soient encore perfectionnées et plus saines sur le plan écologique, conclut Lana.

– Attendez, attendez, dit Heat. Je croyais que vous pratiquiez la fracturation hydraulique dans le Dakota du Nord.

– Non, dit Rook. Ça, c’était dimanche.

– C’est là que Jamie a découvert que la majorité des bénéfices que nous réalisons grâce à la fracturation hydraulique est en fait réinvestie dans le secteur solaire de Kline Industries, expliqua Lana. Donc, le pétrole dont nous avons encore besoin aujourd’hui alimente non seulement nos voitures et nos maisons, mais il permet d’envisager un avenir dans lequel nous serons moins tributaires des combustibles fossiles.

– Mais je dois dire que, renchérit Rook, je suis encore plus impressionné par votre fonderie sur le lac Érié. Vous savez que, poursuit-il en conférant désormais à l’adresse de Heat, ils ont élaboré une technique qui est non seulement totalement non polluante, mais qui collecte tous les produits dérivés issus de la fonderie pour les transformer en biens utilisables ?

– La démarche « zéro déchet » est vraiment avantageuse pour nous, bien sûr, parce que nous avons développé des marchés pour ces produits dérivés, dit Lana. Les ingénieurs me répètent toujours que l’humanité tire le métal du minerai depuis des milliers d’années. Et sans exagérer, c’est le système le plus efficace qui ait jamais été conçu.

– Mais ce n’est pas le plus génial, dit Rook.

Lana le regarda avec curiosité.

– Non ?

– Non, le plus génial, c’est que votre père possède non seulement des avions, mais ses propres *aéroports*.

– Enfin, je dirais plutôt des pistes, pour être exacte, clarifia Lana.

– Et ses propres ports maritimes et ses propres porte-conteneurs, ajouta Rook. Vous devriez voir la taille des grues. Cet homme possède les plus gros joujoux qu’on ait jamais vus.

– Euh, oui, convint Lana, qui entreprit de faire la leçon à son tour à Heat. *Daddy* s’est rendu compte que le groupe pouvait conserver une plus grande partie de l’argent qu’il gagne grâce à une expansion verticale permettant de contrôler davantage de facettes de tout ce qui touche à la livraison de nos marchandises à nos acheteurs. Nous réalisons de grosses économies en nous chargeant de toute l’expédition nous-mêmes, que ce soit par voie aérienne, par mer, par le rail ou par la voie terrestre.

– Le rail ? La voie terrestre ? s'étonna Rook, la mine blessée.

– Désolée, Jamie. Je sais le plaisir que vous tirez de tout cela. C'est juste que le temps nous a manqué pour que je puisse vous faire visiter nos dépôts, s'excusa Lana avant de se retourner vers Heat. Le fait est que Kline Industries a un potentiel de bénéfices beaucoup plus élevé que tous ses concurrents. Aussi, quand l'envie nous prend d'augmenter notre part de marché, nous pouvons les battre sur les prix, sachant qu'aucun ne peut s'aligner sur nos coûts.

– Ces trains..., ils sont aussi équipés de lits en deux cents ? s'enquit Ochoa, depuis la ligne de touche.

– Aucun problème pour faire entrer un grand lit dans un train, répondit Raley.

Heat leur adressa de nouveau un regard noir.

– Et Kline Industries n'a jamais sous-traité une seule opération, poursuivit Lana sans leur prêter attention. Notre entreprise est à cent pour cent dirigée par des Américains. Même pour l'extraction de ressources à l'étranger, nous employons des ouvriers américains. Chaque dollar dépensé renforce l'Amérique et chaque dollar que nous réinvestissons revient dans ce pays également. C'est pour cette raison que *Daddy* a une position aussi tranchée contre l'immigration. Selon lui, les meilleurs ouvriers au monde sont ici, aux États-Unis.

Elle marqua une pause. Heat eut peur qu'elle ne se lance dans l'interprétation de l'hymne national, avec Justin et Preston pour choristes.

Cependant, Lana poursuivit :

– Ce dont j'ai essayé de convaincre Jamie, c'est que, quand on regarde Kline Industries dans son ensemble, le groupe représente vraiment la pensée indépendante dont l'Amérique a besoin à la Maison-Blanche – et non de ces politiques de l'échec auxquelles Lindsay Gardner ou Caleb Brown auront recours. La méthode Kline est certes peu conventionnelle à certains égards, mais elle repose aussi largement sur ce que certains pourraient appeler les valeurs dépassées. Mon père croit en une Amérique où le rêve est encore possible pour n'importe quel gamin animé, comme lui, par un désir d'ascension sociale. Je sais que cela a l'air ringard parfois. C'est d'ailleurs ce que je lui dis moi-même. Néanmoins, *daddy* croit vraiment pouvoir faire pour le pays qu'il aime ce qu'il a fait pour Kline Industries.

– Les bateaux, ils ont *forcément* des lits en deux cents, affirma Ochoa.

– Plus d'un, c'est sûr, certifia Raley.

– Ça suffit avec les lits ! s'écria Heat.

Puis, elle se tourna vers Rook.

– Tu sais que pendant que tu gambadais à travers le pays à bord du jet de *daddy*, des terroristes ayant prêté allégeance à Daech ont diffusé une vidéo où ils tranchent la tête d'une journaliste avant d'annoncer que tu es le prochain

sur la liste ?

Aussitôt, Rook porta les mains à sa gorge.

– Non. Et je comprends que mon silence t’ait fait perdre la tête.

Heat dilata les narines.

– *Très* mauvais choix de mots, fit Rook, les yeux au sol.

– Bien ! lança joyeusement Lana. Je crois qu’on devrait y aller, maintenant. *Daddy* a un déjeuner que je ne peux vraiment pas manquer. Preston, avez-vous le dossier de presse pour monsieur Rook ?

– Moi, c’est Justin, répondit celui auquel Lana s’adressait. Le pin’s, vous vous souvenez ?

– C’est vrai. Pardon.

– Mais voici le dossier de presse, déclara Preston, qui lui tendit un épais classeur rempli de louanges sur Legs Kline et la société créée par ses soins.

– Merci, dit Lana.

Elle se tourna vers Rook. Elle lui replia les mains autour du dossier de presse, en les lui tenant beaucoup plus longtemps que nécessaire.

– Vous m’appelez dès que Legs est disponible pour un entretien ? s’enquit Rook.

– Absolument, répondit Lana en lui tenant toujours les mains, le visage maintenant tout près du sien, les yeux dans les yeux. Je dois dire que cela a été pour moi un *véritable* privilège de pouvoir passer du temps en votre compagnie et apprendre à vous connaître ainsi. Je n’avais jamais rencontré un homme de votre talent. Inutile de vous dire que j’admire vos compétences.

– De reporter, nuança Rook en retirant délicatement ses mains et le dossier de presse de celles de Lana et en adressant un sourire à Heat. Elle parle du reporter.

– Oui, bien sûr, acquiesça Lana d’une voix fluette.

Ensuite, elle lui adressa un clin d’œil avant de se diriger vers l’ascenseur. Bon, nous voilà partis. Allez, Justin, Preston.

La dernière chose qui leur parvint de derrière les portes closes de l’ascenseur fut : « Non, Preston, c’est *moi*... »

Heat attendit d’être sûre que Lana Kline et son entourage étaient partis pour s’adresser à Rook.

– Ta mère s’est affolée toute la matinée, dit-elle d’une voix beaucoup plus calme que même elle ne l’aurait pensé. *Je* me suis affolée toute la matinée, ajouta-t-elle doucement.

– Et moi, est-ce que je peux m’affoler rétroactivement ? fit Rook. Parce que, pour ta gouverne, j’aimerais garder ma tête sur mes épaules.

– Dans ce cas, vieux, je peux te donner un conseil ? intervint Ochoa avec une tape sur l’épaule. Tu ferais peut-être mieux de ne plus traîner avec cette blonde.

– Tu n’aurais pas quelque chose à faire ? rétorqua Rook.

– Si, mais il est beaucoup plus drôle de te regarder te dépatouiller ! lança Raley.

– Les Gars, au travail, ordonna Heat. Rook, tu peux venir dans mon bureau ?

La policière s'éloigna sans attendre la réponse.

– En fait, ils me font pitié, ces types de l'EI, déclara Ochoa.

– Pourquoi ça ? s'enquit Rook.

– Ils se donnent beaucoup de mal pour t'attraper et te trancher la tête. Mais quand elle en aura fini avec toi, il n'en restera pas grand-chose.

Rook suivit Heat dans son bureau, prêt à affronter le pire.

Dès que la porte fut refermée, elle s'empressa de baisser les stores. Rook eut alors un mouvement de recul, car il s'attendait à une nouvelle gifle. Ou pire. Au lieu de cela, sa compagne se rua sur lui, elle lui prit le visage en coupe et lui planta un long et profond baiser fougueux sur les lèvres. Leurs bouches aussitôt n'en firent qu'une. Heat s'écrasa contre lui, et le corps de Rook réagit. Heat savait ce que Rook voulait. Et, à sa manière de respirer, elle savait qu'il pensait pouvoir enfin assouvir l'un de ses désirs les plus chers, nourri depuis longtemps dans leur relation ; la chose qu'il espérait depuis qu'il avait pénétré pour la première fois à la Vingtième ; le rêve dans le rêve : le sexe au bureau.

Heat mit un terme au baiser et s'écarta un peu, le regard empli de concupiscence.

Puis, elle recula et le gifla de nouveau.

– Bien, dit-elle. Je crois qu'on est quittes maintenant.

Rook se frotta de nouveau le menton.

– C'était pour Lana, c'est ça ?

– Oh ! quoi, ça ? Mon Dieu, non. Je t'accorde plus de crédit que ça, Rook.

– Tu..., c'est vrai ? Je veux dire, oui, bien sûr, c'est normal. Merci.

Rook marqua une pause.

– Mais juste pour qu'on soit bien clairs : qu'est-ce que j'ai fait, exactement, pour mériter ce crédit ?

– Après huit ans avec toi, je connais parfaitement tes goûts. Sur le plan physique, c'est ton type, c'est sûr. Avec ce physique, *je* ferais volontiers l'amour avec elle. Mais sur le plan affectif ? Je parie qu'elle balance des petites phrases en guise de préliminaires. Ça doit donner l'impression de faire l'amour à une poupée gonflable qui parle.

– Tu as absolument raison, acquiesça Rook. Sauf que j'en sais rien, se hâta-t-il d'ajouter.

– Tu sais, je m'inquiéteraï encore plus de te savoir ivre en train de faire l'amour avec Flotsam et Jetsam.

– C'est Justin et Preston..., mais tu marques des points pour la référence à *La Petite Sirène*.

Heat s'abandonna dans ses bras, se laissa envelopper par sa chaleur. Elle pouvait enfin respirer pour ce qui lui semblait la première fois depuis qu'elle avait visionné cette horrible vidéo.

– Maintenant, reprit Rook, si on en revenait à cette envie de faire l'amour avec Lana ?

Comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

– Ha ! Je plaisante, évidemment ! Je suis un tel farceur ! Enfin, ajouta-t-il à voix basse, à moins que tu n'envisages de le faire...

Heat s'écarta de lui, puis lui saisit les deux mains. Elle le regarda droit dans les yeux.

– Rook, il faut que je te dise quelque chose, annonça-t-elle sur un tel ton que Rook, qui faisait pourtant perpétuellement le clown, reprit son sérieux. Et je ne voudrais pas que tu me croies folle, poursuivit-elle. Voilà, bon, peut-être que tu devrais me prendre pour une folle. Il m'arrive de penser que je le suis. Mais j'ai besoin que tu m'écoutes une seconde.

– OK.

Elle prit une inspiration, retint son souffle un instant, puis expira et se lança :

– J'ai cru voir ma mère ce matin.

La seule réaction qu'éveilla cette déclaration chez Rook fut un intérêt soucieux. Au classement des meilleurs maris de tous les temps prêts à croire à l'absurde, Rook se plaçait aisément dans les dix premiers.

– Où ? se contenta-t-il de demander.

– Juste devant le poste. Elle était assise sur un banc sous un abribus, vêtue comme une sans-abri. Je ne l'ai aperçue qu'un bref instant, mais... Rook, je sais ce que j'ai vu. C'était bien elle. Près de vingt ans de plus que la dernière fois que je l'ai vue, bien sûr, mais certaines choses dans le visage d'une personne ne changent jamais. C'était maman.

– Tu lui as parlé ?

– J'ai essayé. Dès que j'ai compris qui c'était, je lui ai couru après, mais elle a...

– Disparu dans les airs ? Comme la meilleure des espionnes ? suggéra Rook.

– Eh bien, oui.

Le reporter lui lâcha les mains pour se diriger vers la fenêtre. Il jeta un coup d'œil en bas, dans la 82^e Rue.

– L'abribus, là ? Près de Columbus ?

– Oui.

– C'est sûr que tout semble indiquer qu'il s'agissait de ta mère. Si cela avait été quelqu'un d'autre, tu l'aurais facilement rattrapé. Combien de sans-abri âgées seraient capables de te semer dans la forme où tu es ?

– Je sais, mais... Rook, comment est-ce possible ? Elle est morte dans mes

bras. J'ai senti son corps devenir froid. J'étais *couverte* de son sang.

Rook se détacha de la fenêtre, puis s'assit en posant une jambe sur son bureau. Il tenait une nouvelle théorie qu'il allait pouvoir faire tourner à la lumière afin d'en considérer tous les angles. Il était dans son élément, surtout lorsqu'il s'agissait d'une folle théorie du complot. Sur ce plan, sa formation de journaliste et celle de Heat se complétaient à merveille. Les deux consistaient à établir le récit des événements, et les deux vous révélaient – souvent de manière brutale – ce qu'il arrivait à ceux qui ne réexaminent pas continuellement les faits, qui ne vérifient pas tous les éléments de l'histoire qu'ils cherchent à raconter.

– Es-tu sûre que c'était son sang ? s'enquit Rook.

– Euh, oui, je... Enfin, je le crois. Il s'écoulait de son corps.

– As-tu vu la plaie ?

– Non, admit-elle comme elle se l'était déjà avoué plus tôt. Juste le trou dans le pull.

– La police a-t-elle procédé à une analyse ADN ?

– Bien sûr que non. C'était il y a dix-sept ans. Ces tests prenaient des semaines, voire des mois à l'époque, et puis il n'y avait aucune raison de le faire. Il n'y a jamais eu aucun doute sur ce qui s'est passé à l'appartement.

– Bien évidemment, grâce à Carter Damon, conclut Rook.

Damon était le flic qui avait été chargé de l'affaire. En fait, il avait été payé par les assassins de Cynthia Heat pour faire échouer l'enquête.

Pendant des années, Nikki avait pensé que le meurtrier de sa mère était un simple cambrioleur – parce que c'était ce que Damon, un policier d'apparence honnête, avait voulu lui faire croire.

– Tu marques un point, admit Heat. Mais même maintenant, on ne se serait pas éloigné de la procédure standard. On ne s'embête pas à analyser le sang versé sur une scène de crime, à moins de penser pouvoir y trouver aussi l'ADN du suspect. Si c'est juste celui de la victime, on ne fait pas perdre leur temps aux gars du labo.

– Donc, si on se base sur ce qu'on peut prouver de manière catégorique, impossible de savoir à qui appartenait le sang que perdait ta mère. Certes, c'était peut-être le sien. Mais il pouvait aussi bien avoir été volé à la banque du sang. Il n'était peut-être même pas humain.

Heat hocha la tête d'un air résigné.

– C'est vrai.

Tous deux fixèrent le bureau un instant.

– Mais il reste les signes vitaux, objecta Heat. La chute de température du corps. La respiration difficile. Quand même, elle n'était plus dans son état normal. Peu importe qu'on pense qu'elle était... ou est... bonne actrice. Comment est-il possible de feindre ça ?

– Oh ! ce n'est pas le plus difficile, affirma Rook.

– Ah bon ?

– Il existe quantité de molécules qui imitent la mort à un certain dosage. Personnellement, j’opterais pour le baclofène. Jamais entendu parler ?

– Non.

– Le plus souvent, c’est un médicament prescrit comme relaxant musculaire, en particulier chez les personnes souffrant de lésions de la moelle épinière, expliqua Rook. À faible dose, cela ne fait que détendre les muscles. Mais à forte dose, cela peut provoquer un coma..., ou plutôt ce qui ressemble à un coma..., voire à la mort.

– Dans certains cas de surdose, il est arrivé que des patients soient en fait déclarés médicalement morts parce qu’ils semblaient avoir perdu toute fonction du tronc cérébral. J’ai lu que dans un hôpital, alors qu’on s’apprêtait à recueillir les organes d’un patient, on s’est rendu compte que la personne était encore en vie. Selon d’autres histoires, le patient en surdose de baclofène s’est réveillé aux pompes funèbres.

– Mais elle était *froide*, Rook. Et j’ai vérifié son pouls. Je m’en souviens très bien. Elle n’en avait plus.

– Hypothermie. Bradycardie. Ce sont des effets secondaires communs en cas de surdose de baclofène. Les fonctions de l’organisme ralentissent, et le corps entre dans une sorte d’hibernation. Il est difficile de déceler le pouls quand on s’attend à sentir un cœur battre à soixante alors qu’en fait, il ne bat qu’à dix.

– Quand même, je n’ai pas quitté l’appartement plus d’un quart d’heure ou vingt minutes. Une drogue aussi puissante mettrait sûrement plus de temps à atteindre sa pleine efficacité ?

Rook fit non de la tête.

– Le baclofène est rapidement absorbé dans le sang. Cela ne prend que quelques minutes. D’ailleurs, c’est sans doute l’une des dernières choses dont ils se sont occupés après avoir organisé le reste de la mise en scène. C’est même pour cela qu’elle respirait encore un peu à ton retour.

– Rook, je ne sais pas...

– Tu demandais comment c’est possible. Je te l’explique. Pour être franc, ça m’étonne de ne pas y avoir pensé moi-même avant. Le baclofène expliquerait tous les symptômes que tu viens de décrire. Le plus génial, c’est que ta mère n’avait même pas besoin de faire appel à ses talents d’actrice. Elle a effectivement dû avoir l’impression de mourir. Elle serait sans doute morte si le dosage n’avait pas été d’une extrême précision. On ne plaisante pas avec le baclofène.

Heat s’assit à son bureau et enfouit son visage dans ses mains. Rook faisait maintenant les cent pas.

– Tu sais qu’il y a une chose que je me suis toujours demandée, dit-il. Je ne t’en ai jamais parlé parce que..., eh bien, parce que la mort de ta mère

t'obsédait déjà assez. Tu n'avais pas besoin que je te pose la question.

– Laquelle ?

– Je n'ai jamais voulu mettre ça sur le tapis, parce que cela me semblait juste une petite contradiction, dit Rook.

– Maintenant qu'on y est, vas-y, crache le morceau.

– Les urgences.

– Eh bien, quoi ?

– Chaque fois que je t'ai entendue raconter la mort de ta mère..., la course à la supérette, tout ça..., je ne t'ai jamais entendue dire que tu avais appelé les urgences.

– Parce que je ne l'ai pas fait.

– Pourtant, un ambulancier et une policière se sont présentés chez toi et se sont dépêchés d'emporter le corps.

– J'ai toujours cru... Enfin, je pensais que ma mère les avait appelés.

– Voyons cela un instant, d'accord ? Disons qu'il ne s'agissait pas d'une mise en scène. Disons que Tyler Wynn s'est vraiment glissé dans l'appartement, comme il en était certainement capable, et qu'il a tué ta mère d'un coup d'un seul..., comme il en était certainement aussi capable.

– C'est ce qu'il a fait à Nicole Bernardin, rappela Heat, en référence à la femme qui avait été la meilleure amie de Cynthia Heat durant ses années d'espionnage.

– Exactement. Donc, Tyler Wynn plante un couteau de boucher dans le dos de ta mère pendant qu'elle te parle au téléphone.

– Exact.

– Et pourtant, elle arrive à raccrocher après t'avoir parlé, puis à appeler les secours avant de perdre connaissance ?

– Oui, c'est possible.

– Peut-être. Sauf que, dit-il en fermant maintenant les yeux, quand je repense aux photos que j'ai vues des lieux du crime, je ne vois pas de sang sur le téléphone. Comment c'est possible, ça ? Elle avait du sang partout sur elle quand tu l'as trouvée. Elle se vidait. Mais elle a quand même réussi à appeler les secours sans en perdre ne serait-ce qu'une goutte sur le téléphone ?

Heat garda le silence un instant. La tête commençait à lui tourner. Distraitement, elle se massa les tempes. De toute évidence, Rook s'était projeté en novembre 1999 pour essayer de revoir la scène se dérouler selon chacun des scénarios différents qu'ils évoquaient maintenant.

– Ça passe facilement inaperçu, ce genre de choses, affirma-t-il. L'auteur de cette mise en scène a pris soin d'étaler du sang partout. Mais quand on y réfléchit, ne serait-il pas naturel, si on est attaqué ainsi, de porter la main dans le dos pour palper le couteau et la blessure ? Supposons qu'elle était encore suffisamment consciente pour appeler les secours, elle l'était certainement assez pour faire ça aussi. Elle se serait mis du sang sur les mains et elle en

aurait donc laissé sur le combiné de téléphone. Sauf qu'il n'y en avait pas.

Heat acquiesçait de la tête. Elle avait les mêmes photos imprimées dans le cerveau.

– Je regrette d'avoir à poser la question, mais as-tu envisagé de te rendre au crématorium pour... ?

– C'est déjà fait.

– Évidemment. Et ?

– Il y avait des cendres dans l'urne. J'en ai pris un échantillon pour le remettre à Lauren et qu'elle les analyse.

Rook cessa de faire les cent pas et retourna s'asseoir avec une jambe sur le bureau de Heat.

– Attends, dit la jeune femme. Tyler Wynn a avoué le meurtre de ma mère.

– Seulement parce qu'il voulait nous le faire croire. Peut-être voulait-il que *tout le monde* le croie. Mais imagine-toi un instant : crois-tu qu'il soit possible au final que Wynn ait encore eu des sentiments pour ta mère ?

– Je..., je ne sais pas.

– Réfléchis à la fois où on l'a croisé à l'hôpital en France, suggéra Rook.

Heat ferma les yeux et se projeta dans la chambre de cet hôpital.

Wynn était « mort » sous leurs yeux... Du moins, il avait savamment mis en scène sa propre mort, à l'aide de faux médecins et d'un ECG improvisé. Mais auparavant, il avait parlé à Heat du réseau de nounous et des missions que Cynthia avait accomplies pour lui.

– OK, j'y suis, dit-elle.

– Souviens-toi de son visage lorsqu'il nous parlait d'elle. Ils avaient passé de longues années ensemble..., de très longues années de bonheur, alors qu'ils étaient dans la fleur de l'âge, avant que l'argent ne le pervertisse et qu'il ne trahisse son pays. Tyler Wynn était « l'oncle Tyler » pour ta mère. Il était évident pour nous deux qu'il appréciait beaucoup ta mère. Il admirait ses talents d'espionne. Il l'aimait même, de façon platonique.

– Mais tout ça n'était que du vent. Il cherchait juste à nous piéger.

– Peut-être pas complètement, objecta Rook. Les meilleurs mensonges sont ceux qui se fondent sur la vérité. Peut-être était-ce facile pour lui de prétendre avoir de l'affection pour Cynthia parce qu'il en *avait* vraiment.

– OK, alors disons, de façon purement hypothétique, que Tyler Wynn aimait ma mère, à sa manière.

– Oui. Et disons qu'il savait qu'elle devait mourir. À cause de ce qu'elle savait et de ce qu'elle allait révéler. Mais il ne pouvait pas se résoudre à cette idée. Parce qu'aussi tordu qu'il fût, il y avait encore du bon en lui.

– Quoi ? C'est Dark Vador maintenant ?

– Euh, non. Parce que si c'était le cas, il faudrait absolument qu'il me refile un vrai sabre laser, assura Rook. Mais Vador *est* le parfait exemple de la

complexité des méchants. Dans *La Revanche des Sith*, il ne trahit la République que pour sauver la vie de Padmé, la femme qu'il aime. Et dans *Le Retour du Jedi*, il ne trahit l'Empereur que pour sauver la vie de son fils. Aussi mauvais fût-il, Vador a toujours été motivé par son dévouement aux autres.

Heat se leva. C'est elle maintenant qui arpente le bureau.

– Donc, Wynn va trouver ma mère et lui dit : « Pardon. Je dois faire semblant de te tuer. C'est le seul moyen de te sauver de ces gens que rien n'arrêtera pour te voir morte. » Et elle accepte...

– Parce qu'elle sait qu'il a raison, ajouta Rook.

– Et ensuite, elle reste morte pendant quinze ans. Même après qu'on a dévoilé le complot dans lequel trempait Wynn – la contamination de New York par la variole –, elle reste « morte ». Pourquoi aurait-elle fait ça ? Pourquoi ne serait-elle pas ressuscitée ?

– Parce qu'on ne sait peut-être pas tout encore, dit Rook. Peut-être qu'il reste des choses à découvrir.

– Je ne sais pas, Rook. Ça me semble tiré par les cheveux.

– Entièrement d'accord avec toi. Mais ce n'est pas moi qui l'ai vue assise sous un abribus, ce matin.

Il était normal que Heat se sente prise de vertige. Pour un journaliste, Rook avait un remarquable don pour la fiction. Il aurait sans doute pu écrire des romans s'il n'avait pas été si occupé à des choses plus importantes.

Cela s'était-il déroulé ainsi ? Sa mère avait-elle feint sa propre mort avec l'aide de Tyler Wynn ? Ou était-ce juste la capacité que Rook avait de transformer n'importe quel ensemble de faits en une histoire crédible ? Alors, Nikki se rappela les paroles de Tyler Wynn en personne. Il les avait prononcées juste après que Heat et Rook avaient découvert qu'il n'était pas vraiment mort à l'hôpital en France.

À l'époque, elle avait pensé qu'il s'agissait de simples vantardises d'un criminel ne pouvant résister à un monologue diabolique. Mais maintenant, elle se demandait si, en fait, il n'avait pas essayé de lui dire quelque chose de plus profond.

« S'il y a bien une chose qu'on apprend à la CIA, avait déclaré Wynn, c'est que personne n'est jamais vraiment mort pour de bon. »

Neuf

Vingt autres minutes de suppositions, de spéculations et de conjectures ne rapprochèrent pas Heat et Rook d'une conclusion plus formelle que celle de constater qu'ils ne parvenaient vraiment pas à trancher. D'après les indices à leur disposition, il était fort possible que Cynthia Heat soit en vie et tout aussi possible qu'elle soit morte.

Pour finir, ils se retrouvèrent dans l'impasse, à se regarder en chiens de faïence.

– Bon, puis-je poser une question ? demanda Rook.

– Je t'écoute.

– Puisqu'il semble que tout cela ne nous mène nulle part et que les stores sont toujours baissés, ne pourrait-on pas reprendre les câlins ? Parce que c'était plutôt chaud tout à l'heure.

– Je sais. Mais on a sans doute tous les deux autre chose à faire.

– Crotte.

– Mais on aura certainement le temps ce soir, si tu ne me fausses pas de nouveau compagnie, ajouta-t-elle.

– Une petite virée à Reykjavík serait-elle possible ?

– Je dirais même mieux : une quasi-certitude.

– Alors, je n'irai nulle part, assura Rook. Maintenant, au risque de paraître totalement égocentrique, tu parlais d'une annonce faite au monde entier par des sauvages de terroristes qui ont l'intention de me décapiter ?

– En effet.

– Bien, dans ce cas – sois toutefois assurée que je continuerai à donner libre cours à mes pouvoirs journalistiques sur la question, qui reste ouverte, de la mort de ta mère –, crois-tu que je puisse visionner la vidéo ?

– Oui. Mais appelle d'abord ta mère. Elle se fait un sang d'encre et n'a que Jean Philippe pour la réconforter.

– Ououh..., fit Rook.

– Je sais. Alors, appelle-la.

Rook s'exécuta et dut essuyer les dernières bouffées d'angoisse de sa mère

avant d'être autorisé à passer à autre chose. Le temps qu'ils retournent dans la salle de la brigade, les Gars avaient déjà remonté leurs manches.

– Alors, du nouveau de la part de Rhymer et Feller ? s'enquit Heat.

– Ils font encore le tour du quartier, répondit Ochoa. Pour l'instant, rien.

– Et les recherches concernant la tête disparue ?

– La scientifique fouille la benne où on a découvert le reste du corps. Des agents s'occupent des autres bennes du quartier. Espérons que le budget prévoit le remboursement des frais de nettoyage.

– Et Aguinaldo ? Du nouveau pour le foulard ?

– Négatif.

– Et vous ? demanda Heat en indiquant d'un geste la pile de dossiers de l'antiterrorisme entassés devant Ochoa.

– Négatif aussi. J'ai parcouru tout ça pour voir si quelque chose me sauterait aux yeux – peut-être un groupe montrant une évolution rapide vers un discours extrême ou un comportement plus violent. Mais aucune touche après un premier passage. Je vais tout repasser au peigne fin maintenant, même si je commence à penser que nos bourreaux sont peut-être nouveaux sur le terrain.

– Raley, vous avez quelque chose ?

Derrière son écran d'ordinateur, qui retenait toute son attention, Raley se contenta d'un grognement.

– OK, peut-on voir la vidéo quelque part ? demanda Heat. Rook aimerait la visionner.

Ochoa indiqua l'ordinateur sur le bureau de Feller.

– Essayez là.

Rook retrouva sa chaise, celle avec la roulette de travers, qu'il approcha devant l'écran pendant que Heat cliquait sur Lecture.

Heat observa plus son compagnon qu'elle ne regarda la vidéo. Tout au long de la partie bavarde, Rook demeura d'une froideur toute journalistique. Le reporter s'était assez souvent rendu dans le monde arabe pour ne pas se laisser ébranler par le discours antioccidental typique des djihadistes. Sur certains points, il le savait, celui-ci était même justifié. Il avait souvent remarqué que le monde était rempli de dictatures autocrates et arriéristes qui opprimaient leurs concitoyens, traitaient les femmes comme des objets et nourrissaient des ambitions politiques allant à l'encontre des intérêts américains... Toutefois, les seules que l'Amérique semblait prête à combattre étaient celles assises sur les plus grosses réserves de pétrole du monde.

En outre, ce n'étaient que des paroles. Et Rook était capable de faire en sorte que ce genre de propos grandiloquents entrent par une oreille et ressortent par l'autre. Cela faisait partie des choses qu'un journaliste apprend à faire.

Mais dès l'instant où l'homme à la machette brandit sa lame, pour

l'abattre ensuite dans la chair de la victime, il changea d'expression. Son visage blêmit d'horreur. Une des choses qui motivent un reporter dans son métier souvent difficile et ingrat, c'est son amour pour l'homme et ses histoires. Ce qui faisait que ce genre de barbarisme constituait un parfait anathème par rapport à tout ce que Rook défendait. L'humanité – ce qui l'animait le plus – était ce dont l'EI était le plus dépourvu.

Sans oublier, bien sûr, qu'après cette répugnante conclusion arrivait le dénouement le plus choquant : entendre son propre nom prononcé par ces odieux personnages. Même après que l'écran fut devenu noir, Rook ne put en détacher les yeux avant un moment.

– On a identifié la victime ? finit-il par demander d'une voix étouffée.

– Non. Pourquoi ?

– Je ne sais pas. C'est juste que... Je peux me tromper, mais j'ai l'impression de la... connaître. Peut-être que j'ai travaillé avec elle quelque part ou...

– Tu veux la regarder de nouveau ?

– Non. Je ne suis pas sûr de pouvoir, même si je le voulais. Il y avait quelque chose de familier dans sa gestuelle. C'est juste que je... Peut-être que ça me reviendra plus tard.

Ochoa s'avança pour lui poser une main réconfortante sur l'épaule. Puis, avec la délicatesse et le tact qui caractérisait la Vingtième, il saisit un stylo et prétendit tenir un micro.

– Excusez-moi, monsieur Rook. M. T. Chatter pour Channel 3. Quel effet cela fait-il de savoir qu'un type à la voix de Dark Vador veut vous trancher la tête ?

Rook sortit de sa déprime pour se prêter au jeu.

– Eh bien, M. T., il me semble, je dois dire, que vous avez mal entendu. Quiconque a vu six fois – non, désolé, sept – *Le Réveil de la Force*, cela ressemble plutôt à celle de son petit-fils, Kylo Ren.

– Oh ! vous parlez du type qui prend son sabre laser pour...

– Attention, spoiler ! s'écria Rook. Je vous en prie. Pensez aux spectateurs chez eux, M. T., mais, oui, c'est bien de ce Kylo Ren que je voulais parler. Il est bien plus redoutable d'ailleurs. Enfin, avez-vous *vu* la taille de son Étoile de la Mort ? Elle est au moins cent fois plus grosse que l'autre.

– Je ne sais pas, rétorqua Ochoa avec philosophie. Je croyais qu'il compensait.

– Peut-être. Mais être capable de maîtriser la puissance du soleil pour en faire une arme ? Admettez que c'est cool. Ça déchire bien plus que les deux premières Étoiles de la Mort.

– Peut-être, mais il n'arrive même pas à concevoir une Étoile de la Mort sans un bouton super secret d'autodestruction ? Bon, pour la première, OK, tout le monde peut faire une erreur. Quant à la deuxième, il peut encore rester

des bugs à supprimer. Mais la troisième ? On pourrait quand même penser que quelqu'un au service d'ingénierie aurait réuni tout le monde pour dire : « OK, les gars. Voilà ce qu'on *ne va pas* faire cette fois. »

– C'est vrai. Mais peut-être que c'est comme la Préparation H, suggéra Rook.

– C'est-à-dire ?

– Tu ne t'es jamais demandé ce qui était arrivé aux Préparations A à G ?

Ochoa se contenta d'une grimace. Rook poursuivit :

– Et puis, quel plaisir aurait-on à regarder un film de *Star Wars* sans qu'une Étoile de la Mort y explose ? Ce serait comme des Lucky Charms sans Chamallows.

– Tu veux dire des Lucky Charms avec seulement les horribles flocons d'avoine ? fit Ochoa, la mine horrifiée.

– Absolument.

– Ça, c'est de la perversion, mon pote. Comment oses-tu t'avancer sur ce terrain ?

– Eh ! c'est toi qui parlais de film de *Star Wars* sans Étoile de la Mort qui explose. Je passais juste à l'étape suivante, selon une progression logique.

– Euh, excusez-nous ? Siskel et Ebert ? intervint Heat. Peut-on revenir à nos moutons ?

– Pardon, dit Rook, calmé. Bref, je demandais donc si nous avions une piste quant à l'identité de la victime.

– Désolé, pas encore.

– Et vous avez découvert le corps, mais sans la tête ?

– C'est exact.

– Lauren a-t-elle eu l'occasion de se pencher sur la question ? demanda Rook.

Heat le mit au courant des éléments fournis par la légiste, aussi infimes fussent-ils, en terminant par la découverte de la substance blanchâtre inconnue sur les chaussures de la victime et l'odeur de kérosène sur son corps.

– Du kérosène, répéta distraitemment Rook. C'est intéressant.

– Parce que ? demanda Heat.

La policière reconnut l'air perdu dans le lointain de son mari, celui qui indiquait qu'il réfléchissait à une théorie. À l'époque où ils avaient commencé à résoudre des crimes ensemble, elle écartait généralement ses hypothèses, dont beaucoup ne sortaient pas simplement de nulle part, mais directement de la boîte aux lettres installée sur le trottoir, de l'autre côté de la rue qui passait derrière ce nulle part.

Au fil des années, Heat avait cependant fini par reconnaître que la manière, somme toute un peu marteau, qu'avait Rook de considérer les choses pouvait avoir ses avantages. Tout compte fait, il est difficile de bricoler sans marteau.

Aussi avait-elle appris à se prêter au jeu, et même à respecter sa remarquable perspicacité, même si elle était parfois décalée.

– Euh, je ne suis pas sûr de l'importance de ce fait, répondit Rook. Mais le kérosène représente beaucoup dans la culture arabe.

– Comment ça ?

– Mais parce que la première personne à avoir écrit sur la distillation du kérosène fut, évidemment, Mohammed al-Razi, déclama Rook. Connu des Latins sous le nom de Rhazès, il fut une figure importante de l'âge d'or de l'Islam entre le neuvième et le dixième siècle, un auteur prolifique qui s'intéressa tant à la médecine qu'à la chimie et à la philosophie. Certains le considèrent comme le père de la pédiatrie. Un institut de recherche médicale porte son nom à Karaj, de même qu'une université iranienne.

– Et donc, nos tueurs l'auraient utilisé parce que... Pourquoi, exactement ? demanda Heat.

– Peut-être cherchent-ils à nous rappeler qu'il fut un temps où la culture et les sciences arabes régissaient le monde, répondit Rook. Les historiens eurocentristes qualifient cette époque de Moyen Âge. Mais du point de vue du Moyen-Orient, ce fut vraiment une époque très éclairée. D'ailleurs...

– Oh ! le professeur ? lança Raley de derrière son écran d'ordinateur. Ça vous ennue si j'interviens pour signaler quelque chose d'un peu plus pertinent ?

– Depuis quand les professeurs se soucient-ils de pertinence ? s'enquit Rook, vexé.

– Les flics, si, en tout cas, dit Heat. Qu'est-ce que vous avez, Raley ?

– J'essayais de suivre la piste que vous m'avez donnée sur la Masjid al-Jannah, répondit Raley.

– Oui ? Et ?

– Je pense finalement avoir trouvé quelque chose. Vous vous souvenez que je me suis servi de la longueur des ampoules électriques pour extrapoler la taille de la victime ?

– En effet.

– Je me suis servi de la même méthode pour mesurer les dimensions de la pièce dans laquelle la vidéo a été tournée. Mais avec beaucoup plus de précision, parce que je n'ai pas eu à m'adonner à des estimations à partir d'une personne agenouillée.

De toute évidence, Raley s'emballait ; il bondissait sur son siège.

– Cette incertitude éliminée, j'ai pu déterminer que cette pièce mesure exactement vingt-quatre mètres de large sur trente-huit de long, avec trois mètres de hauteur sous plafond. Ensuite, j'ai mené quelques recherches au service du cadastre, où sont conservés tous les plans et permis de construction. Il s'avère qu'il existe un seul édifice à New York possédant une pièce à ces dimensions. Et elle se trouve abriter la grande salle de prière de la Masjid al-

Jannah.

– Excellent travail, Raley. Pouvez-vous rédiger une demande de mandat ?

– C'est fait, capitaine. Je m'en suis occupé en attendant la réponse du cadastre. Je peux tout de suite l'envoyer au bureau du juge Simpson.

– Merci, dit-elle.

Heat se tourna alors vers Rook, qui avait de nouveau l'air perdu dans le lointain.

– Quoi ? s'enquit-elle.

– Rien, c'est juste que... La Masjid al-Jannah, dit-il. C'est... C'est si parfait, en fait.

– Comment ça ?

– Eh bien, on ne se rend pas aussi souvent que moi en mission au Moyen-Orient sans apprendre au moins quelques mots d'arabe au passage, exposa Rook, reprenant déjà son rôle de professeur. *Jannah* est le mot arabe qui désigne le paradis, mais ils ne croient pas tout à fait au même paradis que nous, avec ses anges qui jouent de la harpe en flottant sur des nuages. Le Coran décrit le paradis comme un jardin, mais *jannah* vient d'un mot arabe signifiant « couvrir » ou « cacher ». C'est parce que, dans l'islam, le paradis n'est pas une chose destinée à être vue par les mortels. Il est dissimulé, dérobé à notre vue.

Le journaliste marqua une pause pour ménager son effet.

– Donc si on traduit littéralement *Masjid al-Jannah*, ça donne « mosquée du Jardin caché ».

– Oui, eh bien, il ne va pas rester caché bien longtemps, déclara Heat.

– L'imam s'appelle Muharib Qawi, indiqua Raley. Il a émigré du Yémen en 2006. Il s'est déjà fait arrêter pour, tenez-vous bien, avoir proféré des menaces terroristes. Il a pu conserver sa carte verte en plaçant coupable. Sa photo d'identité s'imprime à l'instant.

Heat se dirigea vers l'imprimante et s'empara de la photo qui montrait un homme à la tête enveloppée d'un turban. Il avait les yeux sombres, le nez étroit et une longue barbe hirsute poivre et sel qui lui descendait sur la poitrine.

– *Muharib Qawi* veut dire « guerrier puissant » en arabe, indiqua Rook.

– Ça correspond tout à fait, se moqua Ochoa.

– Parfait, en selle, s'enthousiasma Rook, impatient. Mon gilet pare-balles est au vestiaire.

– Retiens tes chevaux une seconde, cow-boy, dit Heat. Chaque chose en son temps. D'abord : Ochoa, pouvez-vous envoyer une équipe exécuter ce mandat ? Je veux disposer de muscles au cas où ils seraient encore terrés là-bas à nous attendre. Retirez quelques agents de la chasse à l'homme s'il le faut. Demandez à la brigade de déminage de nous retrouver là-bas. Le bâtiment est peut-être piégé. Et appelez le Hamster pour lui dire qu'il est

temps qu'il me paye sa dette et que je veux qu'un hélico se tienne prêt, au cas où nous aurions besoin d'un soutien aérien. Aussi, prévenez la scientifique qu'elle devra intervenir une fois qu'on aura sécurisé les lieux. C'est notre scène du crime. Ils y trouveront beaucoup plus d'indices que dans la benne où le corps a atterri.

– Compris, dit Ochoa.

– Rook, peux-tu venir dans mon bureau une seconde ?

– Bien sûr.

Les stores étaient toujours baissés. Heat verrouilla la porte après l'avoir refermée derrière elle. Elle éteignit les lumières.

– Désolée, dit-elle d'une voix rauque. Mais il y a quelque chose dont nous devons nous occuper, je crois.

Ensuite, elle défit l'un des boutons de son chemisier.

– On a peut-être vingt minutes devant nous, dit-elle. C'est au moins le temps que ça va prendre à Simpson pour répondre à la demande de mandat et à Ochoa pour rassembler une équipe.

Elle défit un autre bouton. Rook baissa les yeux sur le bord en dentelle de son soutien-gorge et la courbe de ses seins.

– Je sais qu'on avait dit ce soir, dit-elle dans un gémissement, mais je ne suis pas sûre de pouvoir attendre jusque-là.

Encore un bouton. Rook écarquillait les yeux.

– L'amour au bureau ? s'étonna-t-il sur un ton révérencieux.

Elle acquiesça de la tête.

– Viens par ici, dit-elle en s'allongeant sur le sol au fond de la pièce, près du mur. Je veux que tu me prennes ici. J'ai peur que sur le bureau, ça fasse trop de bruit.

Rook plongeait presque pour la rejoindre. Elle roula pour se positionner sur lui.

– Tu t'es montré un suspect incroyablement difficile, dit-elle, puis elle sortit une paire de menottes de sa ceinture. J'ai bien peur de devoir avoir recours à quelques brutalités pour cet interrogatoire.

– Quel genre de brutalités ? s'enquit Rook.

– Le genre de brutalités policières que tu n'es pas près d'oublier, crois-moi.

Tout en lui glissant une menotte au poignet droit, elle commença à lui mordiller le lobe de l'oreille. Rook respirait déjà par saccades.

– Je me suis si mal conduit, haleta-t-il. Oh oui, s'il te plaît, punis-moi.

– Oh ! mais j'y compte bien, répondit-elle.

Puis, d'un geste vif, elle lui tira le poignet sur le côté pour le menotter au pied du radiateur avant de s'écarter pour se relever.

Rook considéra la situation et, plus sa compréhension grandit, plus d'autres parties de lui se ratatinèrent.

Heat refermait déjà son chemisier en toute hâte.

– Désolée, dit-elle. Mais je ne peux pas te laisser circuler dans la nature alors que nos suspects courent toujours. Je viendrai te détacher plus tard, une fois qu'ils seront sous les verrous.

Rook se contenta d'un geignement.

Dix

Quarante minutes plus tard, Heat était de retour dans la 73^e Rue, derrière le Pho Sure.

Elle avait décidé d'installer son point de ralliement au restaurant, en raison de la présence policière qui y avait régné la majeure partie de la matinée. Si les membres de l'EI aux États-Unis se terraient à l'intérieur de la Masjid al-Jannah, en embuscade, personne ne pourrait les tuyauter sur ce qui se préparait.

Un mandat, fraîchement signé par le bureau du juge Simpson et renvoyé par e-mail, était glissé à l'intérieur de son gilet pare-balles. Vingt policiers l'accompagnaient : douze de la Vingtième, dont quatre inspecteurs, et huit de la brigade de déminage, sans oublier le chien renifleur de bombes.

– OK, on a vérifié les plans de l'immeuble et il y a deux points de sortie : la porte d'entrée et celle de derrière, exposa Heat. En outre, il y a une issue de secours sur la façade est, vers l'arrière. Les Gars, je veux que vous preniez quatre agents et que vous dirigiez l'équipe qui couvrira l'entrée de derrière et l'issue de secours. Rhymer, Feller, vous et le reste des effectifs, vous entrez avec moi par-devant.

– Maintenant, messieurs, poursuivit le capitaine, seule femme du groupe, veuillez ne pas oublier qu'il s'agit d'un lieu de culte et que nous devons faire preuve de respect. Je ne veux pas entendre dire plus tard que le NYPD a agi comme une bande de brutes autoritaires. Je vais entrer par la porte, dont notre surveillance indique qu'elle n'est pas fermée à clé, et annoncer que nous avons un mandat. Nous devons rester vigilants, bien sûr. Mais il est plus que probable que ces types ne se sont pas éternisés là, OK ?

Heat adressa un hochement de tête à un homme déjà harnaché d'un costume de protection qui ressemblait à une combinaison d'astronaute blindée.

– Une fois qu'on est certains de l'absence de réponse armée immédiate, la brigade de déminage entre en premier, poursuivit-elle. On les laisse à l'œuvre avec leur chien. McMains, de l'antiterrorisme, rappelle que ces suspects

n'hésiteraient sans doute pas à se faire sauter dans l'espoir d'emporter quelques-uns d'entre nous ; alors, ne baissons pas la garde jusqu'à ce qu'on soit sûrs que les lieux sont dégagés. Compris ?

Il y eut un hochement de tête général.

– Maintenant, si un des suspects tente de s'enfuir, efforcez-vous de le retenir de manière pacifique, bien sûr. Mais si vous n'avez pas le choix, vous avez l'autorisation de recourir à la force. Je répète : vous avez l'autorisation de recourir à la force. Ces types ont déjà assassiné une personne et ils ont menacé de faire de même à Rook ; alors, pour moi, il est satisfait aux conditions légales puisqu'ils représentent une menace d'atteinte grave à l'intégrité physique. Tirez pour estropier, pas pour tuer. Mais n'hésitez pas à tirer si vous le devez. Cela pose-t-il un problème à quelqu'un ?

Tout le monde agita la tête en signe de dénégation.

– OK, les Gars, prêts ?

– Absolument, capitaine, répondit Raley.

Ochoa posa soudain les mains sur les hanches.

– Euh, excuse-moi, mais c'est moi qui commande aujourd'hui, tu te souviens ? On est le dix-huit.

Les Gars avaient décidé d'alterner le commandement un jour sur deux : Raley dirigeait la brigade les jours impairs, Ochoa, les jours pairs.

– Alors, comme ça, je ne peux plus répondre quand elle dit « les Gars » ? s'indigna Raley.

– Tu répondras le dix-neuf, le sermonna Ochoa. Le dix-huit, c'est moi. C'est ça, le partage. Pourquoi est-ce si difficile à comprendre pour toi ?

– Je ne sais pas. Peut-être parce que, quand tu t'es présenté à Lana Kline, tu as fait comme si je n'existais pas.

– Tout ce que j'ai dit, c'est : « Bonjour, mademoiselle Kline, je suis le chef de la brigade. » Ce qui, le dix-huit, est un état de fait.

– Ça, c'est bien toi de...

– Oh, oh ! intervint Heat, une main levée vers les deux. Vous ne croyez pas que vous pourrez démêler ça plus tard ?

– Pardon, capitaine, dit Ochoa.

– Je vous présenterais volontiers mes excuses aussi, renchérit Raley en reniflant, mais apparemment je n'ai pas voix au chapitre.

Heat soupira et secoua la tête.

– Bon, allons-y, dit-elle. Faites-moi savoir quand vous serez en position.

– Entendu, répondit Ochoa, les yeux plissés en direction de Raley, comme s'il le défiait d'exprimer son désaccord.

Ochoa mena son équipe derrière le bâtiment, pendant que Heat et son groupe gagnaient la 73^e Rue pour passer par-devant. Ils avancèrent à pas rapides, le plus discrètement possible le long de la mosquée, à l'abri des regards.

Juste avant la Masjid al-Jannah, Heat leva la main pour indiquer à ses hommes de s'arrêter, afin d'attendre le signal d'Ochoa.

À la place, elle entendit le bruit caractéristique d'un coup de feu. Cela provenait de l'arrière de la mosquée.

– Quelqu'un s'est enfui, indiqua Ochoa par radio, tandis que d'autres coups résonnaient. Il a sauté de l'issue de secours et se dirige à l'est, vers Columbus. Un type en tunique blanche. Je ne l'ai pas bien vu, mais je suis quasiment sûr que c'est Muharib Qawi. Je suis à sa poursui...

Le récit d'Ochoa fut alors interrompu par un hurlement d'angoisse, suivi d'un gémissement presque animal, puis, soudain, plus rien.

– Un homme à terre. On a un homme à terre. C'est Miguel ! Code dix-treize ! Dix-treize ! hurla Raley dans sa radio.

Le NYPD commençait à employer le langage normal dans ses communications. Mais en situation de crise, Raley était revenu au code utilisé pour un policier en difficulté.

Heat avait dégainé son arme, mais elle restait calme, maîtresse d'elle-même. Ce n'était pas sa première fusillade, et le NYPD consacrait d'innombrables heures d'entraînement à ce genre de scénarios.

– Central, reçu ?

– Reçu, crachota la voix de l'opérateur, au poste, prêt à coordonner les autres effectifs dont Heat pourrait avoir besoin. J'envoie les secours.

– Raley, restez avec votre équipe et Ochoa, ordonna Heat. Je répète : restez en position. Envoyez deux hommes aux troussees de Qawi. C'est peut-être juste un leurre pour nous détourner de la mosquée.

Ou Qawi était seul à l'intérieur et il s'était enfui en voyant la police approcher de la ruelle derrière. Dans tous les cas, elle avait un mandat à exécuter et des lieux du crime à examiner, malgré la poursuite d'un suspect.

– Central, relança-t-elle par radio, appelez l'aérienne et dites-leur d'envoyer l'oiseau dans les airs. Je veux des yeux dans le ciel.

– Bien reçu, répondit l'opérateur.

Heat raccrocha sa radio.

– Les autres, prenez position autour de l'entrée principale. Personne n'entre ni ne sort, compris ?

Elle se tourna vers Rhymer. Parmi les six policiers à ses côtés, Heat avait déjà évalué qu'elle et le mince Virginien affichaient la meilleure condition physique pour entamer une course à pied. Opossum, venez, on va rattraper ce type en tunique.

Les deux collègues partirent à l'est, vers Columbus Avenue. À leur arrivée dans l'artère animée, une voix crachota dans leurs radios.

– Le suspect a tourné à gauche en sortant de la ruelle, pour remonter Columbus vers le nord.

De fait, un éclair blanc indiqua à Heat que l'imam traversait la 73^e Rue. Ils

étaient à peut-être cent mètres derrière.

– Central, dit-elle tout en courant. J’ai en visuel un suspect qui court en direction du nord dans Columbus. Je suis à sa poursuite. Alerte toutes les unités de la zone.

– Bien reçu, énonça calmement l’opérateur.

Heat sut alors que l’avis de recherche était désormais diffusé sur les autres fréquences utilisées par les patrouilles de la Vingtième.

Après avoir tourné à gauche dans Columbus Avenue, la policière aperçut Qawi au loin qui se frayait un chemin parmi les piétons de Columbus Avenue, à une rue de là. Elle rengaina son arme (il n’était pas question de tirer avec tous ces civils autour) et accéléra le pas.

Elle s’attendait à ce que Qawi tourne à droite, dans l’une des rues menant à Central Park, qui s’étendait à un pâté d’immeubles à l’est.

Il y avait encore plus de cachettes dans le parc que n’importe où à Manhattan. Toutefois, Qawi poursuivit au nord, sur deux pâtés d’immeubles, puis trois.

Heat et Rhymer ne regagnaient que très peu de terrain sur lui. Les autres policiers, ceux qui l’avaient débusqué derrière l’immeuble, étaient encore plus en arrière.

Tandis que Qawi poursuivait sa course effrénée, Heat finit par percevoir le bruit de pales de rotor dans les airs. L’unité aérienne de la police de New York avait récemment modernisé sa flotte d’hélicos légers et affirmait que ses Bell 429 pouvaient désormais arriver en moins d’un quart d’heure n’importe où dans les cinq arrondissements. En cas d’alerte, ils pouvaient manifestement se rendre à l’ouest de Manhattan en un peu plus de quatre minutes.

– Capitaine Heat, ici l’hélico, nous avons le suspect en visuel, annonça le pilote. Il vient de traverser la 76^e Rue et continue au nord.

– Bien reçu, souffla Heat dans sa radio alors qu’elle passait en trombe, de manière plutôt appropriée, devant le siège des Road Runners, le club organisateur du marathon de New York.

– Deux unités se dirigent vers le sud dans Columbus, au niveau de la Quatre-vingt-deuxième, avertit le central.

Heat perçut le bruit de sirènes sous le vrombissement des rotors. Au niveau de la 77^e Rue, Qawi finit par tourner à droite, en direction de Central Park, comme elle l’avait anticipé.

– Le suspect remonte maintenant la Soixante-dix-septième vers l’ouest, indiqua-t-elle par radio.

– La police du parc en a été informée, crachota la réponse du central. Des unités à cheval arrivent de la 79^e Rue Transverse.

Cela signifiait que si sa poursuivante l’acculait au sud-ouest, si deux voitures arrivaient dans Columbus par le nord-ouest et si la police de Central Park fermait l’issue à l’est, Qawi ne tarderait pas à être cerné. Heat espérait

qu'il n'opposerait pas de résistance. Outre le fait qu'elle aspirait toujours à une vraie justice – qu'elle opposait à celle, instantanée, obtenue avec une arme de service –, un suspect mort ne pouvait dénoncer ses complices. Or, la jeune femme voulait le réconfort de savoir la menace contre Rook neutralisée. Essentiellement parce qu'elle n'avait aucune envie d'avoir à le garder enchaîné au radiateur pendant des lustres.

Les cuisses lui brûlaient et sa vitesse faiblissait. Il lui fallait croire que Qawi était aussi à bout de souffle – la plupart des hommes de Dieu, elle le savait, ne consacraient guère de temps au cardio-training.

C'est alors qu'elle entendit :

– Ici l'hélico. Le suspect entre au muséum d'histoire naturelle. Je répète : le suspect est entré au muséum d'histoire naturelle.

Cela pouvait sembler une erreur, car Qawi se trouvait désormais piégé. Sauf qu'un frisson de panique parcourut la policière. Car en ce mardi d'octobre, à l'approche de midi, le muséum serait rempli d'écoliers en excursion et de touristes. Or, ces deux catégories constituaient d'excellents otages si Qawi était armé – ou si, en prévision de son arrestation, il s'était couvert le corps d'explosifs.

De plus, le Muséum américain d'histoire naturelle était un véritable labyrinthe de salles et de couloirs, borgnes pour la plupart, ce qui éliminait les possibilités de recours aux tireurs d'élite. En outre, il était rempli d'objets irremplaçables, d'une valeur inestimable, ce qui excluait bien d'autres tactiques éventuelles.

Finalement, Qawi avait choisi un excellent endroit pour organiser sa confrontation et imposer un cauchemar aux autorités.

– OK. Je veux des agents postés à toutes les issues, ordonna Heat par radio. Maintenant qu'il est entré, assurons-nous de lui mettre le grappin dessus s'il tente de sortir.

– J'appelle le muséum pour leur dire de lancer la procédure de confinement ? demanda le central.

– Négatif. Je répète : négatif, dit Heat. Je veux qu'il croie s'en être tiré, dans la mesure du possible. S'il panique et prend un otage, on en aura pour la journée.

Heat raccrocha sa radio.

– Vous, restez ici, ordonna-t-elle à Rhymer, qui avait suivi à quelques pas derrière. Couvrez cette issue au cas où il ferait demi-tour.

Au trot, elle gravit les marches en marbre, sur lesquelles des groupes d'étudiants mangeaient leurs sandwiches et des vacanciers prenaient des photos.

À son entrée dans la grande galerie, deux choses s'offrirent à sa vue : un gigantesque éléphant empaillé grandeur nature et le bureau des agents de sécurité.

Comme l'éléphant n'avait pas l'air très loquace, Heat se dirigea vers le bureau, l'insigne brandi devant elle.

– La police, Dieu merci ! s'écria un des gardiens. Un homme en turban vient de passer en courant sans payer.

– Par où ? demanda Heat, très essoufflée.

Le gardien pointa du doigt derrière lui.

– Ravi de vous voir sévir contre ces odieuses incivilités. Vous savez que...

Hors de portée de voix, Heat fonçait déjà dans le hall des Indiens de la côte nord-ouest. Là, les dioramas représentant les peuples indigènes et les trappeurs à la chasse ou à la pêche se fondirent dans un grand flou sur son passage. Au bout de la salle, elle vit Qawi tourner à droite.

Elle le suivit dans la salle des petits mammifères, où visons, martres, écureuils et blaireaux naturalisés la dévisagèrent de leurs yeux de verre. Néanmoins, ni eux, ni l'hermine, ni le campagnol à dos rouge, ni le pécarì à collier ne furent d'aucune aide pour attraper le suspect.

Qawi tourna encore à droite, dans une salle où les grands mammifères succédaient aux petits : originaux, bisons, ours, la crème du règne animal empaillé. Heat aurait été reconnaissante à l'un de ces groupes d'écoliers totalement fascinés ou à un visiteur costaud de lui prêter main-forte en entravant la route de Qawi. Mais il n'était pas question de crier pour attirer leur attention, au risque de déclencher une tornade.

Qawi quitta la salle des mammifères d'Amérique du Nord, et Heat pensa qu'il visait la sortie vers l'ouest de Central Park. Elle s'apprêtait à prévenir les agents à cheval par radio afin qu'ils se tiennent prêts.

Mais non. Il tourna encore à droite et gravit un escalier. La policière commençait à s'inquiéter sérieusement. S'il se laissait coincer dans les étages, il n'aurait plus d'autres solutions que d'enlever quelqu'un.

À moins que lui aussi ne dispose d'un soutien aérien ? L'hélicoptère de la police n'était pas un appareil de combat. Se dirigeait-il vers le toit, où l'attendait un hélico pour faciliter son évasion ?

Heat atteignit le bas des marches au moment où Qawi arrivait au sommet de l'escalier. Elle le vit disparaître en direction de la salle des mammifères d'Asie. La policière poursuivit sa course sans prêter attention à l'acide lactique qui lui alourdissait les jambes ni à la brûlure dans ses poumons.

Elle pénétra en courant dans une salle gardée par un autre éléphant, guère plus bavard que le précédent. Qawi en sortait à l'autre bout. Ils se trouvaient désormais dans une partie du musée où le fuyard, s'il n'y prenait pas garde, risquait de se retrouver coincé.

Ce qui n'était pas forcément une bonne chose. La policière s'inquiétait de le voir devenir alors aussi dangereux que le tigre de Sibérie illustrant le diorama devant lequel elle passait maintenant en courant.

À la sortie de la salle des mammifères d'Asie, il ne restait qu'une issue :

vers la salle des peuples d'Asie. Heat la traversa à fond, sans un regard pour le palanquin de mariage chinois, le costume de chaman iakoute ou le moulage de l'homme de Pékin.

Cette fois, elle avait perdu Qawi de vue. Était-il déjà ressorti au fond ? Avait-elle ralenti sans s'en rendre compte ? La policière s'en voulut. Elle quittait la salle pour gagner celle des oiseaux d'Asie, quand elle détecta un léger mouvement en vision périphérique.

Quelque chose avait bougé dans le coin des tenues traditionnelles de la région du golfe Persique. Elle s'arrêta si brutalement qu'elle faillit trébucher en glissant sur le parquet ciré.

La vitrine réunissait deux personnages vêtus de manière appropriée. L'un, derrière la vitre, se tenait au milieu de tentes et de chameaux dans un paysage désertique.

L'autre devant la vitre transpirait abondamment.

Heat s'approcha, l'arme au poing.

– Muharib Qawi, dit-elle dans un souffle saccadé. Vous êtes en état d'arrestation.

L'imam leva lentement les mains en l'air.

– Je ne suis pas armé, affirma-t-il, la poitrine soulevée par une inspiration terrifiée. Ne tirez pas.

– Tournez-vous. Les mains contre le mur.

Qawi s'exécuta.

– Je dois dire que c'est un grand honneur pour moi, dit-il, tandis que la policière le palpait à la recherche d'armes ou d'explosifs, d'être arrêté par Nikki Heat. J'ai tout lu sur vous et vos exploits.

– Muharib Qawi, déclara-t-elle en serrant les dents, vous avez le plus grand droit de garder le silence. Et je vous suggère d'exercer immédiatement ce droit.

Onze

Une fois de retour à la Vingtième, la priorité de Heat ne fut pas la justice, mais la pitié.

Apparemment, Rook s'était mis à chanter pendant son absence. Tous ceux qui, au poste, disposaient de tympanes en état de marche la supplièrent de le faire cesser.

– « Persooooooooonnnnee ne sait, dans quel pétrin je suis, gazouillait Rook d'une voix de basse peu convaincante. Persooooooooonnnnee ne connaît ma peine. »

Dans l'heure précédente, la vie avait apporté à la policière trois enseignements importants.

Un : Miguel Ochoa allait s'en tirer. Il avait subi une blessure à un million de dollars, comme on dit dans l'armée, autrement dit, il avait reçu du plomb dans les fesses, mais sinon, il se portait comme un charme. Il était à l'hôpital et ne tarderait pas à être soigné.

On ignorait l'identité du tireur. Mais comme aucune arme n'avait été retrouvée à la mosquée – et que Qawi était la seule personne à l'intérieur –, on pensait qu'il s'agissait d'un tir ami. Heat ne voulait même pas songer à la paperasserie que cela allait engendrer.

Deux : la Masjid al-Jannah n'avait pas été piégée. Les chiens n'avaient flairé aucune trace d'explosifs. En revanche, les enquêteurs avaient découvert une large découpe carrée dans la moquette, à l'endroit exact où la vidéo montrait la victime agenouillée.

On avait aussi appliqué du détergent sur le sol dessous. Ces efforts n'avaient cependant pas suffi à éradiquer tous les indices. À l'aide d'une lumière bleue, la scientifique avait pu révéler la présence de conséquentes traces de sang, dont on avait pu prélever un échantillon.

Trois : Jameson Rook chantait comme une casserole.

Heat ouvrit la porte de son bureau juste au moment où Rook faisait racler ses menottes contre le radiateur, tel un détenu, dans un vieux film, son quart en fer-blanc le long des barreaux de sa cellule.

– Garde, garde ! s'écria Rook en la voyant. Je veux mon avocat !

– Parfait, j'appelle Helen Miksit, proposa Heat, évoquant le nom d'une avocate universellement haïe par les membres du NYPD.

– Sérieux ? demanda Rook, légitimement surpris.

– Non, avoua Heat.

Rook fit la moue.

– Si je te libère, tu promets de rester sage ? On a attrapé Qawi, mais aucune trace de ses complices. Autrement dit, tu ne bouges pas d'ici, compris ?

Rook levait déjà les trois doigts de la main droite.

– Il n'y a pas de « parole de scout » qui tienne, avertit la policière. Je sais parfaitement que tu n'en as jamais été un.

– Non, mais à seize ans j'ai failli sortir avec une guide.

– Tu t'enfonces.

– Très bien, dit-il en changeant la main de position pour adopter le salut vulcain, les doigts écartés en forme de « V ». Sur la tête de Spock.

– Il faudrait encore qu'une telle chose existe ! s'exclama Heat.

– Si ce n'est pas le cas, c'est bien dommage, car les Vulcains sont des gens d'honneur, affirma Rook. Mais attention, il ne faut jamais faire confiance à un Vulcain qui porte la main à son cœur du côté gauche.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que, comme chacun sait, les Vulcains ont le cœur à droite, entre les côtes et le bassin, à peu près au niveau du foie chez l'homme.

Heat le scruta du regard.

– Parfois, je m'étonne que tu aies *jamais* réussi à t'envoyer en l'air.

– Et moi donc, répondit Rook.

– OK, bon, voici ce qu'on va faire : je te laisse assister à l'interrogatoire de Qawi, mais tu ne vas nulle part, d'accord ? Il n'est pas question de te laisser t'enfuir.

– Où veux-tu que j'aille ? rétorqua Rook. Te regarder briser ce type, c'est mieux que le cinéma ; en plus, je n'aurai même pas à payer le pop-corn.

Heat sourit, lui détacha ses menottes, puis l'écoula ronchonner au sujet de son poignet irrité tandis qu'ils gagnaient la salle d'interrogatoire. Raley s'y trouvait déjà, de même que Rhymer et Feller.

Heat avait demandé à ses inspecteurs de lui laisser Qawi. Elle déléguerait une autre fois. Celui-là, il fallait qu'elle s'en charge elle-même. Il y avait trop en jeu, à commencer par la vie et la liberté de Rook.

De l'autre côté du miroir sans tain, ils découvrirent l'imam assis sur la chaise, les mains menottées croisées devant lui, le menton baissé sur la poitrine, la barbe étalée sur le plastron de sa tunique.

– A-t-il dit ou fait quelque chose de notable ? s'enquit Heat.

– Il a prié il y a environ dix minutes, l'informa Raley. Mais sinon, pas de

surprise.

– Lui a-t-on lu ses droits ?

– Oui, chef.

– Bon, quand faut y aller...

À l'entrée de Nikki dans la pièce, Qawi releva la tête.

– Capitaine Heat, je suis innocent, clama-t-il alors qu'elle n'avait pas encore fait trois pas.

– Innocent de quoi, monsieur Qawi ? demanda Heat, qui préféra rester debout.

– La vidéo. J'en ai entendu parler ce matin aux informations et aussitôt je l'ai trouvée sur Internet. Laissez-moi vous dire, et ce, au nom de tous les musulmans pacifiques d'Amérique, que j'en ai été horrifié. Je jure par Allah que je n'ai rien à voir avec cela.

– Voilà pourquoi vous avez pris vos jambes à votre cou à la vue de mes hommes, répliqua Heat.

– Je me suis enfui parce que je ne suis pas stupide, contesta Qawi. Cela fait dix ans que je vis dans ce pays. Je sais comment cela se passe.

– Et comment cela se passe-t-il, monsieur Qawi ?

– Dès que quelque chose tourne mal, vous accusez les musulmans, dit-il sur un ton à la fois de défi et de défaite. L'Amérique est un grand pays à bien des égards, mais il a toujours besoin de haïr quelqu'un. Haïr les Allemands. Haïr les Japonais. Haïr les communistes. Maintenant, depuis le 11 septembre, c'est notre tour. Les musulmans sont les boucs émissaires, l'incarnation du mal. Alors, maintenant, vous nous haïssez.

– Allez jouer la carte de l'islamophobie ailleurs, monsieur Qawi, s'agaça Heat. Ici, ça ne marchera pas.

– Ce n'est pas une carte que je joue. C'est la simple vérité. L'Amérique est tombée dans le piège de croire que la religion définit qui nous sommes, alors qu'en fait, c'est qui nous sommes qui définit la religion. Le livre de Joël vous incite à forger des épées à partir de vos socs et de laisser dire au faible qu'il est fort. Le livre d'Isaïe vous dicte de forger des socs de vos épées et de laisser Dieu être juge. Pourtant, les deux textes se côtoient dans la Bible. Le Coran aussi est rempli de contradictions. Dans certains passages, il incite les fidèles à tuer les infidèles. Dans d'autres, il enseigne que tuer une seule personne, c'est tuer l'humanité.

– Monsieur Qawi, je n'ai aucune envie de me lancer dans un débat théologique aujourd'hui. J'ai envie de justice pour une jeune femme qui s'est fait massacrer.

– Oui, je comprends. Et je n'ai rien à voir avec cela.

– Bien sûr. Et pourtant, il y a une découpe dans la moquette de votre mosquée et une tache de sang dessous. Et je suis sûre qu'une fois l'échantillon analysé, nous découvrirons qu'il correspond à celui de la victime. Auriez-vous

une explication ?

Qawi leva les yeux vers Heat.

– Elle ne vous plaira sans doute pas.

– Essayez toujours.

– Très bien. Après la prière, vendredi, je me suis rendu à Boston chez mon frère, car sa femme vient d’avoir un bébé. J’ai découvert cette tache à mon retour, dimanche. C’est tout ce que je peux dire.

– Donc, la tache est apparue, quoi, par magie ? ironisa Heat sans prendre la peine de masquer son scepticisme.

– Cette mosquée sert à de nombreuses personnes. Pas uniquement à l’imam. Elle est ouverte aux fidèles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je ne peux pas être tenu responsable de tout ce qui s’y passe.

– Mais vous avez essayé de nettoyer la tache, dit Heat.

C’était plus une constatation qu’une question.

– En effet. J’ignorais ce que c’était. Jusqu’à ce matin, quand j’ai vu la vidéo. Il y avait juste cette tache marron. J’ai donc demandé à notre gardien de s’en occuper.

– Lui avez-vous demandé de découper la moquette ?

– Non, répondit Qawi. Il en a pris l’initiative lundi. Il s’est rendu compte qu’il ne parviendrait jamais à faire partir la tache. Il a dit qu’il y avait des restes de moquette d’origine et qu’il vaudrait mieux la rapiécer.

– Comme c’est commode ! persifla Heat. Mais ensuite, bien sûr, quand vous avez vu la vidéo ce matin et que vous vous êtes rendu compte qu’elle avait été tournée dans votre mosquée, vous avez aussitôt compris le mystère et, en bon chef religieux respectueux des lois, vous avez appelé la police.

Qawi baissa la tête.

– Non, je ne l’ai pas fait.

– Ce qui montre que vous n’aviez pas la conscience tranquille, monsieur Qawi, détail que les jurés américains adoreront, vous le savez sûrement. Maintenant, écoutez, je sais que vous n’avez pas agi seul. Et je sais aussi que vous êtes trop petit pour faire partie des hommes sur la vidéo qui ont commis l’assassinat. Aussi deviez-vous vous tenir derrière la caméra. C’est donc votre jour de chance, de très grande chance, monsieur Qawi, parce que nous vous avons arrêté le premier. Cela signifie en effet que vous pouvez dénoncer vos complices avant qu’ils ne vous dénoncent. Mais vous devez le faire maintenant. Je dirais même *illico*. Si vous identifiez les hommes sur la vidéo et nous aidez à les soumettre à la justice, ce sera pris en compte lors de la détermination de votre condamnation. Cela évitera sans doute aussi que l’affaire ne tombe aux mains des fédéraux. Or, croyez-moi, il est de votre intérêt qu’elle reste entre celles du NYPD. L’État de New York ne connaît pas la peine de mort. Alors que les fédéraux, si.

Qawi secoua la tête.

– Mais vous ne comprenez pas. Je ne peux pas dénoncer des complices que je n'ai pas. Et je ne peux pas avouer quelque chose que je n'ai pas fait. Je suis quelqu'un de pacifique. Interrogez mon entourage.

– Si pacifique que vous avez été poursuivi pour menaces terroristes ?

Qawi s'agita fiévreusement.

– C'est exactement ce dont je voulais parler, quand je disais que les musulmans ne sont pas traités sur un pied d'égalité ! Il y a un homme dans le quartier qui persistait à déposer ses ordures devant la mosquée. Je lui ai dit que c'était offensant pour l'islam, que la propreté était extrêmement importante dans notre religion, et je lui ai demandé de bien vouloir déposer ses ordures devant chez lui. La seconde d'après, j'apprends que ce monsieur a porté plainte en prétendant que je l'avais menacé de mort !

– Pourtant, vous avez reconnu les faits, dit Heat.

– Dans l'État de New York, proférer des menaces terroristes constitue un crime de catégorie D. Je suis sûr que vous le savez, capitaine Heat. Si je n'avais pas négocié et qu'au tribunal, le jury aient décidé de faire payer le musulman à tout prix, on m'aurait expulsé. Le procureur a accepté de transformer l'accusation en trouble à l'ordre public. Au lieu de prendre le risque, j'ai accepté de plaider coupable pour ce délit mineur, uniquement dans le but de mettre un terme à l'affaire.

– Oui, bien sûr, monsieur Qawi. Tout comme vous vous êtes enfui parce que vous êtes innocent et que les taches de sang dans votre mosquée ont été faites par tous les autres qui la fréquentent.

Postée maintenant directement de l'autre côté de la table, en face de Qawi, la policière se baissa pour rapprocher son visage de celui de Qawi.

– Qui était-ce ? La victime. Une miss météo quelconque qui vous semblait une proie facile ? Une journaliste qui a écrit quelque chose qui ne vous a pas plu ? Ou juste une fille qui n'était même pas journaliste et que vous avez prise dans la rue ? On finira par découvrir la vérité. Vous avez laissé des indices partout sur le corps. Nous sommes au courant pour le kérosène.

Heat étudia la réaction de Qawi, pensant apercevoir une pointe de peur, l'aveu involontaire de l'apparition d'une nouvelle fissure dans son armure.

Mais le visage de Qawi ne trahissait rien.

– Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez, capitaine.

– Évidemment, reprit Heat, qui se rapprocha encore. Notre enquête ne fait que commencer, monsieur Qawi. Nous allons fouiller à l'intérieur et à l'extérieur de cette mosquée et de votre vie. Et quand nous aurons terminé, vous n'aurez plus un seul petit secret au monde. Nous allons faire subir une pression que vous n'imaginez même pas à chacune des personnes de votre entourage et, une par une, elles craqueront telles de fragiles coquilles d'œuf. Parce que c'est ce qui arrive toujours. Où avez-vous caché la machette, monsieur Qawi ? Chez vous ? Parce qu'on est en train de se procurer un

mandat de perquisition et on va la trouver. Et quand ce sera fait, je sais que vous chercherez à nous convaincre qu'elle vous servait à nettoyer les toiles d'araignée dans votre salon. Sachez qu'alors, je ne vous écouterai plus. Parce que je n'aurai plus besoin de vous. *Saisissez* votre chance maintenant, tout de suite, et avouez. La route qui s'ouvre devant vous est déjà longue et difficile. Un manque de coopération de votre part ne fera qu'empirer les choses.

Elle plongeait ses yeux bruns dans les siens. Qawi ne put soutenir son regard.

Pendant une minute, ni l'un ni l'autre ne pipèrent mot.

On frappa alors à la porte.

– Je reviens, monsieur Qawi, annonça la policière, qui se redressa. Ou pas. Il est peut-être déjà trop tard.

Elle s'avança vers la porte, l'oreille toujours tendue dans la direction du suspect, dans l'expectative d'un « Attendez » – ou autre aveu similaire de défaite.

Mais Qawi se contenta de reprendre sa position, menton sur la poitrine, mains devant, le regard intentionnellement baissé, et il la laissa quitter la pièce.

Heat retourna dans la petite salle de l'autre côté de la salle d'interrogatoire, où elle trouva à son groupe d'inspecteurs la mine inhabituellement sombre.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Oui, bon, il va nous donner du fil à retordre. Ce n'est pas...

– Le seul véhicule immatriculé à son nom est équipé d'un badge de télépéage, coupa Raley. Il est confirmé que le véhicule a franchi la barrière d'autoroute de la Nouvelle-Angleterre en direction du nord, vendredi soir. Il n'y a aucune trace de son passage au péage pour confirmer la date de son retour, mais...

– Mais il aurait pu aisément sortir et revenir sur ses pas après s'être assuré un alibi électronique.

– Oui, enfin, sauf que j'ai parlé à son frère à Boston, intervint Feller. Non seulement il dit confirmer la présence de Muharib chez lui, mais il peut fournir cinquante témoins qui l'ont vu à la petite fête donnée samedi soir en l'honneur du nouveau-né. Le frère m'a indiqué une vidéo postée sur le compte Facebook de l'un des invités qui montre clairement Muharib. Et, bien sûr, elle est datée.

– Cela ne veut rien dire, chicana Heat. Selon l'estimation de Lauren, l'heure de la mort se situe entre minuit et huit heures du matin, dimanche. Boston n'est qu'à quatre heures de route de New York. Il aurait facilement pu...

– Le frère dit aussi que Muharib a dirigé la prière du dimanche matin, poursuivit Feller. Il a fait l'appel et tout. Il y avait au moins soixante-quinze

autres témoins présents. Dont certains ne sont ni parents ni amis avec la famille.

Heat fronça les sourcils.

– Si vous voulez, Opossum et moi, on peut monter à Boston interroger tout ce petit monde. On verra si ces gens corroborent. Mais à mon avis, ce serait du sacré bluff de la part du frère, si ce n'est pas vrai.

Heat, à juste titre contrariée, posa les mains sur les hanches. D'ordinaire, l'identification du coupable le plus probable d'un meurtre était un simple exercice. Un mari volage décédé ? C'était souvent la femme. La victime détenait une grosse police d'assurance vie ? Il suffisait de trouver le bénéficiaire. Quelqu'un s'enfuyait à la vue des flics ? Vous l'attrapiez et vous aviez votre meurtrier.

Mais, surtout, si vous aviez une victime, il y avait *forcément* un meurtrier.

En l'occurrence, si ce n'était pas Qawi, qui était-ce ? Heat fouillait la pièce du regard à la recherche de réponses, quand elle s'aperçut que Rook, assis sur sa chaise, fixait Qawi attentivement.

– Ohé, il y a quelqu'un ? demanda-t-elle en lui agitant la main devant le visage.

– Hein ? Oui, fit Rook. C'est juste que... Je réfléchissais au besoin de l'Amérique de s'en prendre à un bouc émissaire, comme il disait.

– Ah ! te voilà parti pour nous donner une leçon de théologie, maintenant ?

– Ce n'est pas de la théologie, contesta Rook. Plutôt de la sociologie. Voire juste de l'histoire. Tu te rends compte que tout ce qu'on dit maintenant sur les musulmans en Amérique – qu'ils ne sont pas vraiment américains, qu'on ne peut pas leur faire confiance, que leur idéologie est par essence dangereuse et tordue, qu'ils sont ici, mais que leur cœur est ailleurs – se disait autrefois des catholiques ? Il y a un siècle, il n'était même pas question d'embaucher un catholique comme directeur dans une école élémentaire, parce qu'il risquait d'user de sa position pour faire de nouvelles recrues pour le pape. Il a fallu un demi-siècle à l'Amérique pour se rendre compte du ridicule de cette idée. Et même après l'élection de Kennedy, il y a eu des cinglés d'adeptes des théories du complot pour voir la main du Vatican dans tout ce qu'il faisait.

– Oui, c'est passionnant, Rook, dit Heat. Mais tu peux m'expliquer ce que John F. Kennedy a à voir avec le suspect ici présent ?

Rook porta son attention vers Heat.

– Écoute, je ne voulais rien dire, au cas où tu aurais vraiment brisé ce type. Tu sais à quel point j'adore te regarder mettre quelqu'un d'autre que moi sur des charbons ardents. Mais...

– Parle, Rook.

– C'est juste que je ne crois pas que ce soit lui. Pendant que tu me retenais

prisonnier, j'ai passé quelques coups de téléphone. J'ai parlé à Jeff Diamant, le spécialiste des religions chez *First Press*. Il y a quelques années, il a fait un gros article sur la communauté musulmane de New York ; il en connaît tous les acteurs. Selon lui, Qawi est connu pour ses positions progressistes. Il prône non seulement une lecture moderne du Coran, mais il incite aussi les musulmans de ce pays à prendre l'initiative dans la lutte contre le terrorisme. Il ne cesse de répéter que les musulmans doivent balayer devant leur propre porte s'ils ne veulent plus faire l'objet de suspicions.

– Ce qui pourrait être une façade, objecta Heat. Quelle meilleure couverture pour fonder l'EI aux États-Unis que de se prétendre réformateur ?

– C'est vrai. Néanmoins, Diamant m'a aussi mis en contact avec un gardien de Rikers. Selon lui, la prison a eu un problème, il y a quelques années, avec des détenus qui prônaient une lecture très littérale du Coran, essentiellement dans le but de recruter des jeunes impressionnables pour les endoctriner et les pousser à l'extrémisme. Ils ont fait appel à Muharib Qawi pour y mettre bon ordre. Il a donné une série de sermons sur le fait que le Coran demande aux musulmans de faire le bien. Il est intervenu à plusieurs reprises en laissant chaque fois des documents derrière lui. Il a même parlé aux gardiens de ce qu'il était important de surveiller pour déceler d'éventuelles nouvelles mauvaises graines.

– Génial, on va s'assurer que Qawi reçoive une médaille d'or avant de partir pour la prison à vie, railla Heat. Cela ne change rien aux indices. Il n'y a aucun doute sur les lieux où cette vidéo a été tournée et où le corps a été retrouvé.

– Je ne dis pas qu'il ne sait rien, se rebiffa Rook. Je dis que, maintenant que tu as joué les flics méchants avec lui, je peux jouer le flic gentil.

Heat fit la grimace comme si quelqu'un avait remplacé sa boisson favorite – un grand crème non sucré aromatisé à la vanille – par un gobelet d'eaux usées.

Puis une pensée qui lui trottait derrière la tête depuis une heure finit par se frayer un chemin au premier plan : si Muharib Qawi avait vraiment fondé l'EI aux États-Unis, puis kidnappé la journaliste et provoqué un scandale avec cette sanglante vidéo de décapitation, et enfin eu l'audace de menacer un prix Pulitzer aussi populaire..., n'aurait-il pas mis au point une échappatoire un peu plus élaborée que de chercher à se cacher au muséum d'histoire naturelle, parmi les présentations de vêtements traditionnels du golfe Persique ?

– Tu crois vraiment pouvoir obtenir quelque chose de ce type ? s'étonna-t-elle.

– Je te le garantis.

– Vraiment ?

Heat s'esclaffa avec un rire forcé.

– Qu'est-ce que tu veux parier ?

- Tes affiches de *Star Trek*, dit-elle. Tu les vires de l'appartement.
- OK, acquiesça-t-il. Tu sais déjà ce que je veux, j'imagine.
- La même chose que d'habitude ? Tu sais que tu l'auras, de toute façon.
- Non, non, dit Rook. Ce n'est pas tout. Je veux un petit costume.
- On vous dérange, non ? s'interposa Raley.

– Tous les sept ans, continua Rook sans lui prêter attention, les Vulcains perdent leur légendaire rationalité logique. Lorsque cela arrive, le seul moyen pour eux de revenir à la normale est de s'accoupler.

– Oh ! Rook, tu n'es pas sérieux.

– Si, si. Si je tire quelque chose de ce suspect, tu me feras l'amour habillée en Vulcaine affamée de sexe.

Feller posa la main sur l'épaule de Raley.

– J'ai bien peur qu'on ne les dérange pas, mais qu'ils soient en plus si dérangés qu'il faille les enfermer.

Cependant, Heat tendait déjà la main droite.

– Tope là, dit-elle. Marché conclu.

Douze

Sous les yeux de Heat qui l'observait de l'autre côté de la vitre, Rook entra dans la salle d'interrogatoire avec ce sourire engageant qui lui valait de conquérir les célébrités sous bonne garde, les génies reclus comme les hommes politiques méfiants du monde entier.

– Monsieur Qawi, commença-t-il. Je suis...

– Jameson Rook ! s'écria Qawi en se levant, un large sourire aux lèvres également, encore qu'un peu plus flagorneur. Je n'arrive pas à le croire ! Jameson Rook, ici devant moi ! Allah soit loué ! Quel honneur de vous rencontrer, monsieur !

Les mains, toujours menottées, jointes en un geste de prière, l'imam s'inclina légèrement.

Rook se tourna vers le miroir sans tain avec un sourire narquois.

À l'abri de leurs regards, Heat leva les yeux au ciel.

– Je suis un grand, grand fan, poursuivit Qawi, en pleine effusion. J'ai lu tous vos articles, bien sûr. Vos reportages sur le Moyen-Orient font partie des travaux les plus perspicaces que j'ai lus sur l'islam. Et je ne parle pas que de vos confrères américains. À mon avis, vos publications surpassent également celles des Arabes.

– Eh bien, merci..., commença Rook.

– Savez-vous quel est mon article préféré parmi tous vos écrits ? le coup de nouveau Qawi.

– Non, je vous en prie, dites-moi, répondit Rook.

Il jeta un regard en direction de l'endroit où Heat devait se tenir et remua les sourcils.

Elle leva de nouveau les yeux au ciel.

– C'était juste un petit encadré, très court. Pas un article de fond, comme vous en avez l'habitude. Peut-être ne vous en souvenez-vous même pas ? C'était au sujet des Hittites, une nation disparue depuis plus de mille ans.

– Cela... m'évoque quelque chose, déclara Rook.

– Oh ! c'était brillant. Vous n'imaginez pas le nombre de fois où j'y ai fait

référence, surtout pour parler du Coran aux jeunes. Vous citez des passages à la fois de la Bible et du Coran qui appellent les fidèles à abattre les Hittites. À l'époque, ces hommes venus d'Asie Mineure avec leurs chars et leurs armes perfectionnées constituaient, bien sûr, une menace considérable. Mais sont-ils toujours une menace aujourd'hui ? Évidemment, non. Parce qu'ils n'existent plus. Ma phrase préférée, c'était : *Impossible de demander leur point de vue sur la question aux chefs hittites.*

Rook ricana à sa propre blague.

– Ah oui, je me souviens, maintenant. Le but du jeu était de démontrer que les textes religieux comprennent des passages correspondant à l'époque de leur rédaction et qu'on ne doit pas les sortir de leur contexte pour les transposer dans le monde moderne. La seule chose qui justifierait d'y voir un appel à la guerre serait de se préparer à livrer bataille aux Hittites.

– Exactement, acquiesça Qawi. C'est ce que j'essaie de faire comprendre aux jeunes au sujet de certains des passages les plus violents du Coran. Parce que, en effet, il y est parfois demandé aux croyants de couper la tête aux infidèles. Mais ceux qui comprennent le Coran savent que ces passages se rapportent en réalité à une époque bien spécifique de l'histoire, où Mahomet, la paix soit avec lui, cherchait à recruter et rallier des guerriers à sa cause. Cette période est révolue. Comme les ennemis auxquels Mahomet faisait référence sont maintenant aussi morts que les Hittites, nous devons aborder ces passages en conséquence. Il est tragique de voir le Coran déformé par ceux qui agissent autrement.

Rook acquiesçait de la tête. Il finit par s'asseoir en face de l'imam.

– Je dois dire, poursuivit ce dernier, que j'ai été très ébranlé d'entendre votre nom prononcé à la fin de cette vidéo. N'importe quel vrai croyant comprendrait que Jameson Rook est un ami de l'islam. Vous avez contribué à faire comprendre notre religion en Amérique. Partout, les musulmans devraient vous être redevables et non proférer des menaces contre vous.

– Merci, dit Rook. Écoutez, je veux que vous sachiez que j'ai passé quelques coups de fil et... Je connais votre position sur ces problèmes.

– Vous avez parlé à Jeff Diamant, n'est-ce pas ?

Rook acquiesça de la tête.

– C'est un homme bien, approuva Qawi. Nous avons eu de nombreuses conversations passionnantes. Il a sa place au *Jannah*, c'est sûr.

– Toutefois, je dois vous dire..., commença Rook.

Qawi finit sa phrase à sa place :

– ... que la situation ne se présente pas très bien pour moi.

– En effet, confirma Rook.

– Je sais. Je sais, dit Qawi, dont le turban s'agitait de haut en bas. Mais ce que j'ai dit au capitaine Heat est vrai. Je ne peux vraiment pas expliquer comment cette tache de sang est arrivée dans ma mosquée. Quand je suis parti

à Boston, elle n'y était pas. À mon retour, elle y était.

– Néanmoins, vous avez une idée des gens qui pourraient être derrière tout cela, n'est-ce pas ? dit doucement Rook.

Qawi baissa les yeux sur la table.

– Il y a des jeunes dans votre congrégation qui ont des points de vue très dérangeants sur l'islam, n'est-ce pas ?

Le turban s'agita de nouveau, mais de manière presque imperceptible.

Rook insista.

– Ils sont venus vous poser des questions et, malgré vos efforts pour les convaincre que l'islam est une religion de paix, ils persistent à croire ces infects sites Internet qui soutiennent le contraire. Sur Facebook, ils deviennent amis avec des imams virulents dont vous désapprouvez les messages.

– Je n'arrête pas de leur répéter, renchérit Qawi d'une voix distante, que le djihad est censé être un combat intérieur. C'est l'affrontement que se livrent le bien et le mal en chacun. On ne mène pas le djihad à l'extérieur de soi. Ceux qui le font comprennent tout de travers.

– Mais ces sites Internet peuvent être si convaincants, dit Rook. Les voix qu'ils écoutent s'expriment plus fort et de manière plus persuasive. Il est difficile de crier plus fort quand la seule chose qu'on a pour contrer un appel à l'action est un message de passivité. Et ces jeunes se sentent exclus de la société. Ils sont révoltés, en colère.

– Ils continuent de postuler à des emplois vêtus comme moi, reprit Qawi en indiquant sa tenue d'un geste. Et ils se font rejeter. J'ai... Je leur ai même suggéré d'essayer de porter des vêtements occidentaux pour les entretiens. Ils m'ont traité de traître.

– Ils ont continué à se radicaliser, à venir vous voir avec des passages du Coran qui, interprétés de certaines manières, pouvaient sembler les inciter à la violence contre les non-croyants.

– J'ai su qu'ils allaient poser problème dès qu'ils ont cité Wahhab, convint Qawi.

Rook n'avait pas besoin qu'on lui explique que Mohammed ben Abdelwahhab était une figure religieuse du dix-huitième siècle qui avait fondé une secte islamiste préconisant un retour à une interprétation fondamentaliste du Coran, ni que son idéologie, le wahhabisme, était suivie par Al-Qaïda et son successeur en matière de terrorisme, Daech.

– J'ai essayé de leur dire que ce mode de pensée était arriéré, qu'ils se tournaient vers une version de l'islam nous amenant à faire abstraction de plus d'un millénaire de progrès, affirma l'imam.

– Mais ils étaient séduits, dit Rook.

– Hélas, oui.

– Vous avez même découvert qu'ils commençaient eux-mêmes à poster des choses sur ces sites Internet, qu'ils ne se contentaient plus d'observer les

conversations, qu'ils y participaient, y contribuaient.

Qawi hochait de nouveau la tête.

– Et maintenant, même si je sais que vous n'en avez pas envie, même si vous pensez encore pouvoir leur faire entendre raison et les ramener à votre façon de penser, vous allez reconnaître qu'ils sont allés trop loin. Vous allez reconnaître qu'ils ont porté une formidable atteinte à cette religion que vous aimez tant. Vous allez incarner ce que vous prônez au sujet des musulmans qui doivent prendre l'initiative contre le terrorisme. Et vous allez me donner les noms de ces jeunes.

Rook avait établi un tel rythme hypnotique que Heat s'attendait à entendre les noms aussitôt déballés. Toutefois, l'imam marqua une pause.

– Si je..., si je vous donne leurs noms, votre capitaine Heat, elle... Elle poursuivra son enquête, n'est-ce pas ? Il n'y aura pas de jugement hâtif pour la simple raison qu'ils sont musulmans ? Seront-ils traités en toute justice ?

– J'ai le plaisir de fréquenter le capitaine Heat depuis de nombreuses années maintenant, répondit Rook. S'il y a une chose que je peux vous assurer au sujet de ses enquêtes, c'est qu'elle est insensible à la race, l'appartenance ethnique, la croyance, l'orientation sexuelle ou toute autre forme d'intolérance qui puisse vous venir à l'esprit. La seule éthique qui importe à Nikki Heat, c'est la vérité.

Qawi étudia Rook. Heat entendit un craquement dans le micro lorsqu'il se tortilla sur sa chaise.

– Très bien, dit-il. Ils s'appellent Hassan El-Bashir et Tariq Al-Aman. Je me trompe peut-être. En tout cas, je l'espère. Mais il me semble possible que ce soit eux sur la vidéo.

Rook tendit une main vers l'imam. Il lui saisit les poignets, comme s'il cherchait à injecter un peu de chaleur humaine dans l'acier froid de ses menottes.

– Vous avez fait ce qu'il fallait, Muharib, assura-t-il.

Avec l'autre main, qu'il glissa dans son dos, le journaliste forma, au vu et au su des inspecteurs dans la salle d'observation, le salut vulcain.

Durant la demi-heure qui suivit, Heat regarda Rook poursuivre son œuvre et obtenir de Qawi tous les détails concernant les nouveaux suspects.

Hassan El-Bashir était né à Harlem, Tariq Al-Aman, dans le Bronx. Bien que sans lien de parenté, ils avaient connu des parcours similaires. Chacun avait un ascendant chrétien qui avait renoncé à son « nom d'esclave » – Smith, Jones, peu importe – pour en prendre un nouveau à son adhésion à la Nation of Islam. Si ce mouvement, fondé à l'apogée des années 1960, avait subi une perte de vitesse, ce n'était pas le cas de la dévotion dans leurs familles. La génération suivante avait été élevée dans la religion musulmane. Et elle avait fait de même avec ses enfants.

El-Bashir et Al-Aman faisaient partie de ces enfants. Selon Qawi, ils

étaient venus pour la première fois à la Masjid al-Jannah quelques années auparavant. Étant d'âge et de caractère similaires, ils avaient été attirés l'un vers l'autre. D'abord amis, ils étaient ensuite devenus colocataires et partageaient un studio sans eau chaude à Harlem.

L'imam ne s'expliquait pas ce qui les avait conduits à se radicaliser, mais pour cela, Rook avait déjà sa théorie. C'était le mélange de la désillusion face au rêve américain, qui ne semblait pas leur être accessible, et la consultation d'une série de sites Internet présentant une interprétation du Coran très différente de celle de Qawi.

Grâce aux échanges entre le journaliste et l'imam, les inspecteurs de la Vingtième commençaient à voir la vie de leurs nouveaux suspects s'étoffer d'autres détails.

El-Bashir et Al-Aman n'étaient pas inconnus des services du NYPD. El-Bashir avait été arrêté quelques années plus tôt en possession de joints, lors d'un contrôle de papiers accompagné d'une fouille, ce qui lui avait valu une amende légère pour consommation de cannabis.

Al-Aman avait fait l'objet de vagues inculpations pour divagation et trouble de l'ordre public ; néanmoins, il semblait plus un casse-pieds qu'une réelle menace pour les forces de l'ordre. Il n'avait aucun antécédent de comportement violent.

Rhymer fournit leurs photos d'identité à Heat. Celle d'El-Bashir datait de plusieurs années. Avec son visage lisse et ses cheveux courts, il ressemblait à n'importe quel adolescent hargneux. Tête nue, il ne portait aucun vêtement indiquant son appartenance religieuse.

La photo d'Al-Aman, plus récente, correspondait davantage à l'image d'un jeune musulman. La tête enturbannée, il arborait une longue barbe, apparemment teinte en rouge.

Cependant, ce fut Raley, le roi de tous les médias de surveillance, qui frappa le plus fort.

– Capitaine, dit-il en entrant dans la salle d'observation, il faut que vous veniez voir.

Heat jeta un coup d'œil vers les deux occupants de la salle d'interrogatoire, en grande conversation maintenant sur les similitudes de message entre la Bible et le Coran. Convaincue qu'elle ne raterait rien de pertinent pour son enquête, la policière suivit son inspecteur dans la salle de la brigade.

– J'ai enfin obtenu les enregistrements de la caméra installée en face de la Masjid al-Jannah, indiqua l'enquêteur, assis devant le grand écran. Là, c'est samedi soir, quelques minutes avant onze heures.

Il démarra la lecture. Deux jeunes en tunique et turban remontaient la 73^e Rue vers l'est. Sans détour, ils gravirent l'escalier de la mosquée et pénétrèrent à l'intérieur.

Ils avaient l'air pressés, ces deux hommes qui semblaient attendus quelque part.

L'un, celui de droite, jeta un regard furtif vers la rue avant d'entrer.

– Une heure bien tardive pour se rendre à la mosquée, je dirais, fit remarquer Heat.

– C'est aussi mon avis.

– Combien de temps y sont-ils restés ? demanda la chef.

– Un peu plus de deux heures. Je les ai à leur sortie, ici. À une heure sept exactement.

Raley lança la vidéo. On y voyait les deux mêmes jeunes sortir par la porte d'entrée. Ils redescendaient la 73^e Rue vers l'ouest, dans la direction d'où ils étaient arrivés.

Ils avaient l'air tout aussi pressés, voire plus.

– Quelqu'un d'autre est entré ou sorti pendant ce temps ? demanda Heat.

– Non. Ni pendant plusieurs heures avant ou après.

– On a donc sur nos lieux du crime, dans l'intervalle que nous a donné Lauren pour l'heure de la mort, deux hommes qui se sont progressivement radicalisés dans leur pratique de l'islam.

– Si c'est bien eux, oui. J'ai longuement étudié les images et... je ne suis pas vraiment sûr.

– Revenez à la première vidéo, dit Heat en gagnant le tableau blanc pour en décrocher les photos d'El-Bashir et d'Al-Aman, afin de les rapprocher de l'écran pour les comparer.

Raley fit ce qu'on lui demandait, et Heat regarda de nouveau la courte vidéo.

– Pouvez-vous me faire un arrêt sur image à un endroit où on distingue leurs visages ? demanda la policière.

Raley s'exécuta, il arrêta la vidéo à l'instant où les hommes passaient sous un réverbère.

– OK, zoomez un peu.

– J'ai déjà essayé, avança l'inspecteur. La résolution est assez mauvaise. Si on agrandit trop, tout devient flou.

– Pas moyen d'améliorer la netteté ?

– La luminosité est très faible. L'ordinateur manque de données.

– Faites pour le mieux.

Raley s'activa quelques minutes à retoucher lentement l'image. Mais il n'avait pas tort : la prise de vue avait ses limites.

– Voilà, je doute qu'on puisse faire beaucoup mieux, déclara-t-il. Qu'en pensez-vous ?

Il était possible qu'il s'agisse de leurs suspects. Ou peut-être pas. Pas facile de comparer une photo d'identité – surtout ancienne, comme celle d'El-Bashir – à une image granuleuse de caméra de surveillance.

– Sortez-m'en une impression, ainsi qu'un zoom sur les deux en pied, demanda Heat.

– Compris.

– Deux heures, réfléchit le capitaine en attendant que l'imprimante accomplisse son travail. C'est plus qu'assez pour tourner une vidéo de décapitation, non ?

– C'est sûr. Le seul truc, c'est qu'on ne les voit pas transporter la victime.

– Il y a une entrée à l'arrière, observa Heat. Ils ont pu l'emmener par là. Sans doute plus tôt. Le dernier appel à la prière de la journée a lieu au coucher du soleil. Les mosquées se vident ensuite. Comme les églises, en fait.

– Donc, ils la traînent là plus tôt dans la soirée, la ligotent, puis reviennent au milieu de la nuit pour achever le travail ?

– C'est l'idée.

– Des caméras sur l'entrée à l'arrière ?

– Négatif.

Heat fixait l'image à l'écran, toujours arrêtée sur les visages des jeunes.

– La seule chose qui ne colle pas, c'est que, bon, admettons qu'El-Bashir et Al-Aman aient tué notre victime dimanche à l'aube, dit Heat. Ils ne se sont pas débarrassés du corps avant onze heures du soir lundi, heure à laquelle le plongeur du Pho Sure est rentré chez lui. Cela fait plus de vingt-quatre heures pendant lesquelles on ignore totalement où est passé le cadavre.

– Peut-être qu'ils l'ont entreposé à la mosquée quelque part ? suggéra Raley.

– Ils connaissaient bien les lieux. Il doit y avoir un placard ou un sous-sol, enfin un endroit où ils savaient qu'il était peu probable qu'on découvre le corps. Ensuite, ils sont revenus pour s'en débarrasser lundi soir ou mardi matin de bonne heure.

– Possible, concéda Heat. Mais pourquoi attendre ? Ils auraient dû vouloir s'en débarrasser au plus vite.

– Espérons qu'on ait bientôt l'occasion de poser la question à El-Bashir et Al-Aman.

– Si c'est bien eux. D'ailleurs, à ce propos..., fit Heat avant de s'emparer des sorties papier dans le bac de l'imprimante et de retourner dans la salle d'interrogatoire.

Lorsqu'elle pénétra dans la pièce, Rook était au beau milieu d'une phrase.

– ... alors, le type se rend chez le chamelier local et il dit...

Sous le regard furieux de Heat, Rook s'arrêta.

– Des blagues de chameaux ? Vraiment ? s'exclama-t-elle. Quand je vous ai laissés, vous mettiez en lumière les points communs entre deux grandes religions du monde, et maintenant, vous vous racontez des blagues de chameaux ?

– Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? fit Rook. Il se trouve que le chameau

compte énormément dans la culture arabe. Je me rends compte qu'ici, en Amérique, ils sont surtout considérés comme des ongulés malodorants et grincheux. Mais savais-tu que « chameau » vient d'un mot arabe signifiant « beauté » ?

Le journaliste se pencha vers Qawi.

– Je le sais uniquement parce que c'était mentionné dans un roman à suspense que j'ai lu. *Tempête de feu*, d'un dénommé Richard Castle. Vous en avez entendu parler ?

– Ça m'a l'air d'un minable écrivain. Cela m'étonne qu'un homme de votre intellect lise ce genre de littérature de gare.

– En fait, je crois que j'ai juste un faible pour les lectures de détente, répondit le reporter. Vous savez, bien sûr, que nombre des plus grands écrivains au monde – comme le fameux Shakespeare, pour n'en citer qu'un – étaient en fait considérés de leur temps comme des auteurs de divertissement sans grandes prétentions intellectuelles ?

Heat se racla la gorge.

– Nous en reparlerons, dit Rook. Pardon, tu disais ?

Heat secoua la tête, puis disposa les photos sur la table devant l'imam.

– Je sais qu'elles ne sont pas de la meilleure qualité, s'excusa-t-elle. Mais j'espérais que vous puissiez me dire si ces hommes sont Hassan El-Bashir et Tariq Al-Aman.

Après un seul coup d'œil, Qawi porta la main à sa bouche. Ce geste dit à Heat tout ce qu'elle avait besoin de savoir.

– Oh ! Hassan. Oh ! Tariq. Qu'avez-vous fait ? ajouta cependant Qawi.

– C'est donc eux.

– Oh oui ! J'en ai bien peur.

– Cela a été filmé par une caméra de surveillance à environ onze heures du soir, samedi. Ils sont restés environ deux heures à l'intérieur, puis ils sont repartis. Pour quelle raison, à votre avis, se trouvaient-ils à la mosquée à pareille heure ?

– Eh bien, la mosquée est ouverte à toute heure parce que nous croyons que le besoin spirituel peut survenir à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, mais..., mais, non. Sauf en période de ramadan, ils n'avaient aucune raison de se trouver là, à cette heure.

La mine de Qawi en disait long sur la souffrance que lui infligeait la confirmation des errements de ses deux ouailles.

– Vous faites ce qu'il faut, le rassura Rook.

– C'est très difficile, très difficile, reconnut l'imam. Mais je sais que ça l'est encore plus pour la famille de la victime. Pourriez-vous... ? Pourriez-vous leur dire que j'aimerais prier avec eux ? Il est important pour moi que la famille comprenne que tuer est un acte abominable pour Allah.

– Je le ferais volontiers si je savais qui est la victime, dit Heat. Nous ne

l'avons toujours pas identifiée.

C'est alors que Randall Feller fit irruption dans la salle d'interrogatoire en agitant une photo.

– Maintenant, si, annonça-t-il, triomphal. Des agents ont retrouvé la tête dans une benne à deux portes d'où ils avaient découvert le corps.

– Oui, et ?

– Désolé, Rook, répondit Feller. Je sais que vous avez eu une histoire avec elle.

– Avec qui ? s'enquit Heat. Allez-vous finir par nous le dire.

– OK, OK, je vous présente la victime de la décapitation par l'EI aux États-Unis.

Sur le portrait professionnel que Feller retourna alors sur la table, Heat reconnut le visage de la journaliste chargée des actualités locales au *New York Ledger*, Tam Svejda, qui souriait avec assurance.

Treize

La réaction de Rook se limita d'abord à un léger abaissement des coins de la bouche, un affaissement des joues de quelques centimètres et un faible tremblement du menton.

C'est une chose étrange pour le cœur d'apprendre la mort d'un ancien amour. Parce que le cœur croit avoir tourné la page. Jusqu'à ce qu'il apprenne que cet autre cœur a cessé de battre. Heat voyait bien que Rook s'efforçait de faire bonne figure devant Feller. Ou peut-être cherchait-il à se montrer indifférent par égard pour elle. Éventuellement, il adoptait un masque d'impartialité devant l'imam, auquel il réservait déjà un rôle de future source.

Quoi qu'il en soit, cela ne marchait pas. Sa part d'humanité l'emportait sur celle du dur à cuire, de l'époux fidèle et du journaliste.

Finalement, il abandonna.

– Oh ! Tam, dit-il, au bord des larmes, en tendant le bras vers la photo. Je suis tellement désolé.

– C'était une amie à vous ? s'enquit Qawi.

– Oui. Brièvement. Il y a longtemps. C'était... Ça n'aurait jamais marché : deux journalistes en concurrence pour les exclusivités, vouloir avoir une relation, surtout quand l'un travaille pour un journal comme le *Ledger*. Alors, on a rompu. Mais on a passé de bons moments ensemble. En dehors du travail, c'était vraiment une personne adorable. Elle avait cette manière de...

Rook leva les yeux et vit que tout le monde le regardait.

– Pardon, dit-il.

– Non, c'est normal, dit Heat, qui s'approcha derrière lui et se pencha pour l'envelopper de ses bras.

Rook lui saisit la main et prit une profonde inspiration. Même Feller sembla respecter un moment de silence.

De son vivant, Heat, comme les autres enquêteurs de la Vingtième, avait toujours considéré Tam Svejda comme moins que ce qu'ils raclaient sous leurs chaussures après une dangereuse promenade au parc à chiens. Elle tenait pour eux de l'abcès apparu sur leur visage le soir du bal de fin d'année, de la

voisine qui refuse de baisser sa musique à deux heures du matin et de l'écoulement postnatal qui ne veut pas s'arrêter.

Les policiers concevaient ce genre d'inimitié contre les journalistes. En définitive, ces deux groupes nourrissaient des ambitions et poursuivaient des objectifs souvent diamétralement opposés.

Tandis que la police veillait à ce que rien qui puisse entraver une enquête ou renseigner les mauvaises personnes ne devienne public, le journaliste s'efforçait au contraire de faire en sorte que tout plus ou moins – en tout cas ce qu'il pouvait raisonnablement tenir pour vrai – le devienne.

Or ces rivalités de tous les jours étaient oubliées. Tam Svejda était maintenant leur victime. Leur cause. Et ils feraient tout pour s'assurer que ses assassins soient traduits en justice.

– Monsieur Qawi, dit Heat. Hassan ou Tariq connaissaient-ils Tam Svejda ?

– Je... Je ne sais pas.

– Lisaient-ils le *New York Ledger* ?

– S'ils lisaient le journal, ce n'était certainement pas le *Ledger*. Mais je ne les ai jamais vus s'intéresser aux actualités.

– Tam arpentait tout le temps les rues, intervint Rook. Surtout pour ses reportages sur les crimes. Elle avait l'impression que c'était là qu'elle pouvait recueillir les meilleures informations. Elle s'est peut-être simplement trouvée sur leur route.

– Ou ils l'ont choisie pour une raison précise, riposta Heat. Peut-être étaient-ils au courant de sa réputation de rentre-dedans et ils avaient découvert un moyen de...

Heat laissa cette pensée en suspens, car, bien qu'elle n'eût plus de soupçons à son égard, elle n'avait toujours pas totalement confiance en Qawi. Il n'était donc pas question pour elle d'échafauder des hypothèses devant lui.

– Monsieur Qawi, vous êtes libre de partir, l'informa-t-elle en lui retirant les menottes. Merci de votre aide pour notre enquête. Pour vous témoigner notre bienveillance, nous ne porterons pas plainte pour tentative d'évasion.

– Merci.

– Cependant, en signe de coopération, nous vous prions de bien vouloir nous faire parvenir toutes les traces de radicalisation de Tariq Al-Aman et Hassan El-Bashir que vous pourrez trouver. Tout ce qu'ils ont pu poster sur Internet ou autres signes de liens avec la communauté extrémiste.

– Je ferai de mon mieux.

– Je vous demande en outre de ne pas quitter New York et de vous tenir à la disposition de nos enquêteurs pour de plus amples questions. Sommes-nous bien d'accord ?

– Oui, capitaine Heat, merci, répondit l'imam. Et sachez que la Masjid al-Jannah célébrera un office de prières pour mademoiselle Tam Svejda. Notre

congrégation se joindra à l'ensemble de la population de New York pour pleurer sa disparition.

– C'est très prévenant de votre part, monsieur Qawi, dit Heat.

L'imam se leva de sa chaise pour quitter la salle d'interrogatoire. Heat et Rook lui emboîtèrent le pas pour l'accompagner jusqu'à l'ascenseur et prendre congé.

Tout en retournant à la salle de la brigade, Rook toujours sur ses talons, Heat pensait déjà à l'étape suivante.

– Bien, dit-elle. Feller, je vous charge avec Opossum de mettre le grappin sur El-Bashir et Al-Aman. Commencez par leur appartement. Emmenez la brigade de déminage. Prudence avant tout. Ils pourraient s'y tenir en embuscade, et je ne veux prendre aucun risque.

– Compris, dit Feller.

Heat se tourna vers Rook.

– Tu sais où habitent les parents de Tam ?

– En Pennsylvanie, je crois. Quelque part en banlieue près de Philadelphie. Main Line, si je me souviens bien. Ou un quartier des environs assez proche pour que les agences immobilières le vantent comme tel. Mais sinon...

– OK. Je suis sûr qu'un nom comme Svejda ne devrait pas être difficile à trouver. Raley, pouvez-vous me localiser ses parents, appeler la police locale et leur demander de les avertir pour nous ?

– Ça marche.

– Relevez aussi la taille d'El-Bashir et d'Al-Aman sur leur permis de conduire ou leur fiche et comparez-les à celles des hommes sur la vidéo. Voyons si cela correspond. Ce n'est pas exactement une empreinte digitale, mais ce sera toujours mieux que rien, au procès.

– Je m'en occupe.

– À propos de correspondances, où diable est passée Aguinaldo ? demanda la chef. N'a-t-elle encore rien trouvé sur le foulard ?

– À ma connaissance, elle fait encore les magasins, répondit Raley. Je vais voir avec elle.

– S'il vous plaît. Et des nouvelles d'Ochoa ?

– Elles sont bonnes, assura l'inspecteur. La blessure était superficielle. D'après les médecins, la balle a ricoché avant de se loger dans les fesses ; c'est pour ça qu'elle ne s'est pas trop enfoncée.

– Vous pensez que le tireur a annoncé qu'il allait « faire une brique » ? se moqua Feller.

– On ne devrait pas tarder à le savoir, rétorqua Heat. Les docs sont bien au courant que la balle doit être envoyée à la balistique pour analyse, non ? On va vouloir savoir, en haut lieu, de quelle arme elle provenait.

– C'est fait, répondit Raley.

– Bon travail, le complimenta sa supérieure, qui s’adressa ensuite à Rook.
Quant à toi...

Rook se recroquevillait déjà.

– Pas le radiateur, s’il te plaît. Tout, mais pas le radiateur.

– Oh ! ce serait une possibilité, s’esclaffa Heat. Mais je crois que, si je te garde avec moi, je devrais pouvoir assurer ta sécurité. Ça te dirait, une petite excursion ?

– Oh, oh ! Si on allait au zoo ? On peut aller au zoo ?

– D’une certaine manière, c’est un peu ce qu’on va faire, acquiesça sa compagne. Je veux parler au rédacteur en chef de Tam, au *Ledger*. Il est possible que ces cinglés s’en soient juste pris à la première journaliste croisée dans la rue. Mais s’ils ont trouvé le moyen de l’attirer ou s’ils avaient une raison particulière de s’en prendre à elle, je veux le savoir.

– Mmm, on se risque dans la gueule du loup, hein ? fit Rook, conscient que, pour la policière, s’aventurer ainsi dans les locaux du *New York Ledger* revenait en gros à solliciter une minute d’audience auprès du commandant du navire pendant un dîner croisière sur le Styx.

– C’est pour cela que je t’emmène, riposta Heat. J’imagine que tu sais parler le journaliste.

– Alors, comme ça, on m’utilise.

– Tu peux toujours aller retrouver le radiateur, si tu préfères.

– Qu’à cela ne tienne, je serai ton esclave, conclut Rook.

La salle de rédaction du *New York Ledger* occupait plusieurs étages d’un vaste immeuble de la 6^e Avenue, à Midtown, à près de trente rues au sud de la Vingtième. Heat pensa d’abord prendre une voiture de la maison, puis elle opta pour le taxi, plus rapide. Les voitures de service étaient synonymes de paperasses à remplir. Pas les taxis. Rook s’installa à côté d’elle. Ils tournèrent à droite dans Columbus.

– Tu cherches ta mère, hein ? lança le reporter avant même qu’ils aient atteint le carrefour suivant. Déjà pendant qu’on attendait le taxi, je voyais que tu regardais ailleurs.

Heat prit une profonde inspiration.

– Je sais que je suis censée me concentrer sur l’enquête. C’est d’ailleurs le cas.

– Mais ?

– Mais, oui, je ne peux pas m’en empêcher. Même quand je courais après Muharib Qawi, je crois que je gardais l’œil ouvert pour la dénicher.

– Moi aussi, figure-toi. Quand j’étais enchaîné à ce fichu radiateur, j’ai passé la moitié du temps à regarder par la fenêtre et scruter les passants.

– Merci, dit doucement Heat en glissant la main sur la sienne.

– Un peu de patience, lui conseilla son mari en lui pressant la main.
Lauren ne tardera pas à nous fournir des réponses.

– Peut-être. Ou tout ce qu'elle aura pour nous, c'est un millier de questions supplémentaires.

Ils n'échangèrent plus un mot du reste du trajet. La jeune épouse prit le temps de profiter un moment d'être simplement à côté de son compagnon. Elle continuait de s'étonner de tout ce qu'il était pour elle : son sex-toy préféré, son meilleur ami, mais aussi son soutien psychologique.

Le taxi les déposa à l'angle de la 55^e Rue. Au moment où ils descendaient de voiture, une jeune femme brune et mince les doubla, plongée dans sa conversation au téléphone :

– Écoute, tu dois accepter de te prostituer totalement, là, OK ? dit-elle. C'est notre mantra, tu le sais.

Heat attendit qu'elle soit passée.

– Une tenancière de maison close ? se moqua-t-elle.

– Un agent littéraire, corrigea Rook. Il faut avouer qu'avec les meilleurs, il n'est pas toujours facile de faire la différence.

La policière leva les yeux vers l'immeuble dans lequel ils s'apprêtaient à entrer.

– OK, un petit topo sur le chef de Tam ?

– Il s'appelle Steve Liebman. Je l'ai croisé une fois ou deux. C'est le directeur des nouvelles locales, si tu vois ce que je veux dire.

– Non, en fait, pas du tout.

– Dans un journal, le directeur des nouvelles locales est un cadre intermédiaire hyper stressé. Il est constamment harcelé par le rédacteur en chef qui lui réclame des unes à sensation pour vendre toujours plus d'exemplaires dans les kiosques et déclencher des clics à tout va sur Internet, que les événements en question présentent ou non un réel intérêt. Son travail consiste ensuite à refiler cette patate chaude à ses reporters en multipliant par dix la souffrance que lui impose le caractère impossible de ces attentes et leur rendre la vie infernale s'ils ne fournissent pas l'article exact que le rédacteur en chef a en tête, même s'il n'existe que dans son imagination. En gros, son travail revient à vider de leur substantifique moelle tous ceux qui s'approchent de lui.

– Ça m'a l'air charmant.

– C'est plutôt un chic type, en fait, assura Rook. Pour un rédacteur en chef..., ajouta-t-il aussitôt.

– Tu crois qu'il nous aidera ?

– Dans des circonstances ordinaires, si un capitaine du NYPD faisait irruption dans sa salle de rédaction en exigeant de savoir ce que fabrique un de ses reporters, Liebman serait professionnellement obligé de le chasser en se moquant de lui, confirma Rook. Mais, bien sûr, ce ne sont pas des circonstances ordinaires.

– Bon, allons-y, décida Heat. Tu me laisses faire, OK ? Je te veux juste

près de moi pour rétablir la situation au cas où ça partirait du mauvais pied et que je sème la zizanie.

– Je serai ton monsieur Propre, garantit Rook.

Il jeta un coup d'œil à son reflet dans une vitre et passa sa main dans son épaisse chevelure à la coupe stylée.

– Avec plus de cheveux, évidemment.

Heat pénétra la première dans le hall de l'immeuble et se présenta au bureau des vigiles.

Cinq minutes plus tard, une fois équipés de badges à leurs noms, agrémentés de leurs photos, Heat et Rook furent accueillis par la réceptionniste. La jeune femme à la mine lessivée les escorta jusqu'à une vaste salle ouverte, peuplée d'un océan de bureaux, située au quatorzième étage. La moitié en gros étaient occupés, par autant de femmes que d'hommes, jeunes et stressés pour la plupart. La presse subissait une telle crise économique, et depuis si longtemps, que les journaux comme le *Ledger* tournaient désormais en sous-effectif de manière chronique. La plupart des employés, tout droit sortis de la fac, acceptaient un salaire de misère pour « se faire une expérience » au sein de l'un des plus grands quotidiens du pays.

La réceptionniste conduisit Heat et Rook à un bureau vitré, au fond de la salle. Derrière des piles de vieux journaux, un homme d'un certain âge, à lunettes, au crâne dégarni, aux vêtements chiffonnés et à l'air, de manière générale, d'avoir été éprouvé par la vie, était assis dans une mauvaise position à son bureau.

La réceptionniste frappa à la porte. Liebman ne prit pas la peine de détourner les yeux de son écran.

– Bonjour, inspecteurs, que puis-je... ?

Il leva les yeux.

– Jameson ? s'étonna-t-il comme s'il voyait un fantôme. Dieu merci, tu vas bien, mais... que fais-tu ici ?

Conformément à ses ordres, Rook laissa la parole à Heat.

– Monsieur Liebman, capitaine Nikki Heat de la Vingtième.

– Je sais qui vous êtes. Je lis quand même mon journal, vous savez, dit Liebman. Vous êtes ici pour me fournir un scoop ?

– Pas exactement.

– Dans ce cas, je suis sûr que vous apprécierez votre petite conversation avec notre avocat. Très bonne journée à vous, dit-il en souriant pour la première fois.

– Monsieur Liebman, c'est au sujet de Tam Svejda.

À ce nom, le sourire s'évapora.

– Oh non, se contenta-t-il de dire, les épaules tombant encore un peu plus bas. Oh non..., je vous en prie... C'était elle sur la vidéo, n'est-ce pas ?

– Toutes mes condoléances, monsieur Liebman.

Aussitôt, il prit son visage dans ses mains. Sans émettre un bruit, son corps se mit à trembler. Lorsqu'il releva la tête, il avait les larmes aux yeux.

– Excusez-moi, dit-il en essayant de se reprendre. Je crois... Je crois que je le savais... Tam n'était pas du genre à prendre des tonnes de congés. Quand j'ai vu qu'on n'avait pas eu de nouvelles dimanche, je me suis dit : *C'est bien, ma fille, tu t'accordes un peu de répit*. Ensuite, lundi, pas d'appels, pas d'e-mails... Là, c'était... Enfin, je ne crois pas que de tout le temps que nous avons travaillé ensemble, il soit jamais arrivé à Tam de me laisser deux jours sans signe de vie. Elle avait toujours un truc sur le feu. Ensuite, ce matin, j'ai vu la vidéo et... Comme je disais, je crois que j'ai su. Enfin, tout chez la victime rappelait... Mais j'espérais encore que ce ne soit pas elle. Oh ! Tam.

Il se leva, se détourna pour gagner la fenêtre derrière son bureau et chercha à ne pas se laisser déborder par ses émotions devant ses interlocuteurs.

– C'était une sacrée journaliste, déclara Rook.

– Elle était plus que ça, affirma Liebman d'une voix blanche, face à la fenêtre. Je sais qu'elle cultivait cette image qu'on avait d'elle. C'était la rock star du journalisme. Une bombe, en plus ! Et jamais elle ne lâchait rien quand elle tenait un sujet. Toutes les exclusivités après lesquelles elle courait étaient pour elle de la chair fraîche qu'elle dévorait tel un tigre. Mais c'était plus une façade qu'autre chose. Derrière se cachait un ange. Tam était la seule de la rédaction à ne jamais oublier mon anniversaire, ni celui de mon mariage. À la mort de ma mère, elle est venue à l'enterrement et elle a pleuré avec moi. Elle était...

– ... unique, acheva Rook, car Liebman faiblissait.

– Oui. Exactement.

Liebman se retourna alors vers eux et adressa à Rook un sourire triste.

– Mais à qui crois-je m'adresser ? Tu sais tout cela mieux que moi. À l'époque où vous étiez ensemble, tous les deux, je disais toujours que, si vous aviez un jour des enfants, ce serait les plus grands reporters jamais vus. Il aurait fallu leur réserver une table permanente au Pulitzer, parce que l'un d'eux l'aurait remporté chaque année.

Il agita sa main dans les airs, comme pour chasser cette idée ridicule.

– Bref, où en est l'enquête ? demanda-t-il. Avez-vous arrêté ces salauds ?

Rook allait répondre, mais Heat lui saisit le poignet.

– Tout cela doit rester entre nous, dit-elle.

Heat et Liebman échangèrent un coup d'œil méfiant. La minute d'émotion était passée ; ils avaient repris leurs habituelles positions antagonistes.

– Alors, comme ça, je devrais vous aider pour l'enquête, mais attendre la conférence de presse pour en parler ? Vous plaisantez, se raidit Liebman. Tam était notre reporter. Elle était par ailleurs le visage public de notre équipe locale. Il est totalement inacceptable pour nous de ne pas devancer nos

concurrents sur ce sujet. Laissez-nous au moins publier le fait qu'elle a été victime de l'EI aux États-Unis. Ce serait ridicule que quelqu'un d'autre sorte l'affaire en premier.

Heat prit une profonde inspiration, afin de donner de la force à ses arguments, puis elle aperçut le petit hochement de tête que Rook lui adressait. Elle relâcha son souffle.

– Attendez, dit-elle en sortant son téléphone, sur lequel elle tapota quelques instants.

– Raley, fit une voix à l'autre bout du fil.

– Salut, Raley, dit-elle. Vite fait : vous êtes-vous occupés de faire prévenir les proches ?

– Les Svejda habitent à Media, en Pennsylvanie, répondit-il. La police locale m'a dit envoyer un capitaine chez eux d'ici un quart d'heure.

– Merci, dit-elle avant de raccrocher.

Son regard se porta de nouveau sur Liebman.

– Pouvez-vous attendre une petite demi-heure que les parents de Tam n'aient pas à apprendre la nouvelle par la presse ? s'enquit-elle.

Il acquiesça d'un signe de tête.

– Alors, vous tenez votre scoop. Et vous pourrez me citer comme source. Je vous promets de vous réserver la primeur sur le reste de l'enquête quand je le pourrai, dit-elle. Mais il me faut votre coopération. Et votre parole que, si je vous demande de ne pas divulguer quelque chose, vous ne le divulguez pas.

– Je ne ferai rien qui puisse nuire à l'enquête, capitaine, assura Liebman. Je vous garantis que je veux serrer ces ordures autant que vous.

– Merci, dit Heat. Donc, Tam travaillait-elle sur quoi que ce soit ayant trait à Daech ?

– Oui, bien sûr, c'est elle qui a traité l'affaire Joanna Masters pour nous.

– C'était Tam ? s'exclama Rook. Mince. Je n'avais même pas regardé la signature.

– Pardon, l'affaire Joanna Masters ? reprit Heat.

– Une bénévole qui s'est fait tirer dessus par le groupe État islamique alors qu'elle travaillait pour une organisation humanitaire, expliqua Rook. La Croix-Rouge, c'est ça ?

Liebman opina du chef, puis poursuivit l'histoire :

– Elle se trouvait en Syrie pour aider à la distribution de nourriture et de médicaments aux cohortes de réfugiés, là-bas. Son convoi a subi l'assaut d'un groupe de combattants de l'EI et elle a été touchée alors qu'elle prenait la fuite. Comme Tam savait que Joanna était originaire d'ici, elle voulait à tout prix décrocher la première entrevue avec elle. Elle s'est d'abord adressée à une source qu'elle entretenait à la Croix-Rouge pour être tenue au courant de son retour. Je crois que Tam l'attendait devant son appartement, à Greenwich Village, quand le taxi est arrivé de l'aéroport. Tout le monde avait déjà publié

ce qui était arrivé à Joanna Masters, mais Tam fut la première à obtenir toute l'histoire.

Liebman ricana.

– Le reporter du *Times* qui s'est présenté le lendemain s'est fait envoyer sur les roses. Pour la victime, tout ce qu'il y avait à raconter avait été relaté au *Ledger*, point final. Du coup, le *Times* a dû citer Tam et lui attribuer tout le crédit de l'article. Eux qui, d'ordinaire, prétendent ne jamais se faire doubler par notre « sale feuille de chou » ! Oh ! Tam, répéta-t-il en secouant la tête avec force soupirs, les yeux humides.

– OK, mais en gros, il s'agissait d'un fait divers, opposa Heat. Pourquoi Daech se soucierait-il de ce genre de choses ? On ne peut pas dire qu'ils soient inquiets d'avoir mauvaise presse. Au contraire, on dirait vraiment que c'est ce qu'ils *cherchent*. En quoi auraient-ils été menacés par l'histoire de Joanna Masters ?

– Je ne saurais vous dire. J'imagine qu'il est possible que Joanna lui ait fourni une piste, supposa Liebman. Mais ce n'est qu'une conjecture de ma part. En tout cas, Tam ne m'en a rien dit. Il faudrait poser la question à Joanna.

Heat se nota de rendre en effet visite à la victime pour l'interroger.

– OK, sinon Tam travaillait-elle sur autre chose qui aurait pu être lié à l'EI ? demanda-t-elle.

Liebman jeta un coup d'œil vers la gauche.

– Peut-être.

– Comment cela « peut-être » ?

– Tam et moi travaillions ensemble depuis des années, reprit le directeur. Je garde mes jeunes reporters sous bonne garde. Et il ne vous a sans doute pas échappé que j'en ai beaucoup. Mais Tam était... Eh bien, elle n'était pas dans la même catégorie. Elle savait que, dès qu'elle évoquait un sujet, je devais en parler en conférence de rédaction ; ensuite, tout le monde, à commencer par le rédac chef, se mettait à réclamer les éléments, que l'article soit prêt ou non. Alors, il lui arrivait souvent de ne pas me parler de ce sur quoi elle travaillait avant que tout soit au point. À vrai dire, je crois que c'est auprès de votre mari qu'elle a appris cela.

– Un rédacteur en chef, ça se gère, confirma Rook.

– J'ai appris à lui faire confiance, affirma Liebman.

– Donc, travaillait-elle sur quelque chose de nouveau dont elle ne vous avait encore rien dit ? insista la policière.

– Oui. Un gros truc, à ses dires.

– Gros comment ?

– Genre supernova. Mais apparemment, elle avait besoin de préciser encore un peu les choses avant de me laisser y jeter un œil. Elle a quitté la ville jeudi pour tout finaliser, mais sincèrement je serais bien incapable de

vous dire où elle est allée. En général, je sais seulement où elle s'est rendue après qu'elle m'a remis ses notes de frais.

– Pensez-vous pouvoir remonter la piste ? s'enquit Heat. Dispose-t-elle de dossiers que nous pourrions consulter ?

Le journaliste souffla en gonflant les joues.

– Alors, ça ! Je n'en ai pas la moindre idée. Son bureau n'était guère mieux rangé que le mien.

– Peut-on y jeter un œil ?

– Bien sûr. Venez.

Liebman se leva et sortit. Heat et Rook le suivirent dans la salle de rédaction.

Très vite, la policière sentit de multiples paires d'yeux, jeunes et ouvertement curieux, se poser sur eux. Puis, elle comprit qu'ils se posaient surtout sur elle.

– Rook, pourquoi tout le monde nous dévisage ?

– Vous croyez peut-être pouvoir venir parader ici, la salle de rédaction d'un grand journal de la ville, au bras d'un double lauréat du prix Pulitzer sans vous faire remarquer ? rétorqua le directeur. Rook tient à la fois du pape et d'Elvis pour ces gamins. La moitié ont sans doute des posters de lui dans leur chambre.

– Avec tout mon respect pour Sa Sainteté, j'ai de bien meilleurs cheveux, contesta Rook.

– Quoi qu'il en soit, nous y voilà, annonça Liebman devant un bureau qui occupait le coin le plus proche des distributeurs, un emplacement de choix pour la chargée des actualités locales.

Heat en balaya du regard la surface, couverte de vieux journaux, de menus de plats à emporter, de blocs sténo, d'impressions d'articles de journaux concurrents et de sachets de ketchup. Le tout organisé, semblait-il, selon le principe d'entropie.

– Ouah, euh, je ne suis pas très sûre de savoir par où commencer, fit-elle observer.

– Pourquoi pas par là ? suggéra son compagnon, qui pointait du doigt vers l'ordinateur.

Comme la société mère du *Ledger* n'avait pas renouvelé les équipements depuis la présidence Bush – la première, sans doute –, l'ordinateur de Tam était un gros cube offrant une place formidable pour entreposer toutes sortes de babioles.

Heat y découvrit une tête d'alligator en conserve, une paire de menottes miniature, une paire de dés en fourrure, un Rubik's Cube, dont les faces étaient ornées de photos de mannequins hommes, une tarentule sous verre...

Et une balle déformée.

– N'y touche pas ! lança Heat d'un ton sec alors que Rook avançait la

main vers elle. Elle regarda Liebman. Que savez-vous à ce propos ?

– Pas grand-chose, répondit Liebman en ajustant ses lunettes, qui lui avaient glissé sur le nez, afin d’y regarder de plus près. Elle est apparue il y a, je ne sais pas, une semaine ou deux. J’ai demandé à Tam ce que c’était, et elle m’a juste répondu qu’il s’agissait d’un souvenir.

– Curieux souvenir, commenta Heat.

– Les reporters sont des gens curieux, capitaine Heat, répliqua le directeur.

Heat lança alors un regard à Rook, qui, à défaut de pouvoir la toucher, étudiait la balle sous tous ses angles. De toute évidence, elle avait heurté une surface dure, d’où sa déformation.

– Quelqu’un aurait-il cherché à lui faire passer un message ? évoqua Rook. Envoyer une balle à un reporter ne constituerait-il pas une bonne vieille méthode pour l’inciter à abandonner un sujet ?

– Tam n’était pas du genre à se laisser impressionner, objecta Liebman.

– Oui, mais son intimidateur n’en savait peut-être rien, persista Rook. Du coup, Tam a choisi de coller cette « menace » sur son ordinateur en guise de trophée.

– Oui, mais n’aurait-il pas envoyé une balle neuve, dans ce cas ? rebondit Heat. Une belle balle encore dans son étui ? D’autant plus symbolique, non ? Pourquoi envoyer une vieille balle écrabouillée ?

– Peut-être que ça fait partie du message : « Nous avons des balles, et nous savons nous en servir », suggéra Rook.

Tous trois, debout autour du bureau, semblaient attendre que le fantôme de Tam Svejda vienne leur susurrer une autre théorie à l’oreille.

Cependant, où qu’il ait atterri, l’esprit tourmenté de Tam n’était pas dans la salle de rédaction du *Ledger*. Après trente secondes passées à écouter les Pulitzer en puissance affûter leurs brèves en six paragraphes, Heat repassa à l’action.

– Puis-je conserver cette balle comme indice ? s’enquit-elle.

– Je vous en prie, répondit Liebman.

La policière se munit d’une paire de gants bleus en nitrile et d’un sachet en plastique dans lequel elle fit tomber la balle avec précaution.

– Et ces carnets ? poursuivit-elle.

Le directeur considéra leurs couvertures.

– D’ordinaire, elle conservait les trucs en cours sur elle. Ces calepins ont l’air d’être liés à des sujets déjà publiés ; alors, tout cela est de l’histoire ancienne. Mais notre avocat nous ferait sans doute une crise si je vous les remettais sans vérifier d’abord. Vous permettez que je les parcoure pour voir s’ils contiennent quoi que ce soit de pertinent par rapport à l’enquête ? Je vous préviendrai si quelque chose ressort.

Devant l’indécision de Heat, Rook prit la parole :

– On lui a sans doute envoyé cette balle à cause d’une histoire qui n’a pas

encore été publiée. Cela ne rimerait à rien de menacer quelqu'un une fois les faits révélés.

– OK, acquiesça Heat.

Puis, d'un signe de tête, elle indiqua le téléphone sur le bureau de Svejda.

– Tam se servait-elle de cet appareil ou uniquement de son mobile ?

– Les deux, répondit Liebman, puis il afficha un sourire en coin. Parfois en même temps.

– Son téléphone lui était-il fourni par le journal ?

– Absolument.

– Donc, ses relevés téléphoniques devraient nous révéler ce sur quoi elle travaillait, conclut la policière.

– Sans doute, convint Liebman. À moins qu'elle n'ait mené ses entretiens en personne.

– À qui pourrais-je demander l'autorisation de consulter vos relevés téléphoniques ? demanda Heat. D'ordinaire, il me suffit d'un mandat de perquisition, mais je ne crois pas qu'un juge me laissera farfouiller dans les relevés d'un journal, alors que je ne dispose pour l'instant que d'une intuition à confirmer.

– En ce qui concerne les relevés téléphoniques, ce n'est certainement pas moi qui peux vous aider, c'est sûr. C'est peut-être notre boulot de retourner la vie privée des autres, mais nous prenons la nôtre très au sérieux. Puisqu'il s'agit d'une affaire criminelle, vous devrez vous adresser à notre conseil extérieur.

– Pas de problème. À qui faites-vous appel ?

– Helen Miksit, indiqua Liebman.

Heat ne répondit pas, trop occupée qu'elle était à se concentrer sur l'effort herculéen qu'il lui fallait déployer pour réfréner le sourire de mépris qui lui venait aux lèvres.

Ce qu'elle parvint à faire.

Tout juste.

Quatorze

Vingt autres minutes passées à fouiner dans la salle de rédaction du *New York Ledger* n'apportèrent rien de plus à Heat, si ce n'est de se sentir encore plus mal à l'aise d'être là.

De toute évidence, Tam Svejda préparait quelque chose : quelque chose qui n'avait peut-être aucun lien avec sa mort, quelque chose qui l'avait peut-être placée sur la route d'un terroriste armé d'une machette. Où qu'elles pussent se trouver, les réponses n'étaient pas dans le bureau de Tam. Ni dans les distributeurs derrière. Ni ailleurs dans cette salle remplie de journalistes à peine adultes. La policière sentait aussi qu'il tardait à Liebman de se débarrasser d'eux, afin de pouvoir enfin mettre en branle ses effectifs sur cette énorme histoire. Les reporters du *New York Ledger* avaient une exclusivité à mettre en ligne. Ils avaient aussi une collègue à pleurer, ce qu'ils feraient en parallèle de leur travail.

C'était un des petits points en commun entre la police et les journaux : d'un côté comme de l'autre, personne n'avait le temps de s'arrêter pour pleurer les morts.

Heat et Rook étaient de retour dans la 6^e Avenue. Ils venaient de héler un taxi, lorsque le téléphone du reporter sonna.

– Allô, Jameson Rook à l'appareil, répondit-il avec aisance.

Son visage s'éclaira.

– Oh ! bonjour, Lana ! C'est Lana Kline, expliqua-t-il la main en coupe sur le téléphone. La fille de Legs.

– Oh ! je me souviens. Little Miss Sunshine en personne, commenta Heat avec un sourire mielleux.

Mais sa remarque passive-agressive échappa à Rook, déjà replongé dans sa conversation avec son interlocutrice.

Ils se glissèrent à bord d'un taxi. Heat indiqua au chauffeur l'adresse, dans Church Street, où elle espérait trouver Helen Miksit à son bureau, et de bonne humeur.

– Oui. Oui, ce serait parfait. Quand ? demandait Rook, qui patienta ensuite

un instant. Non, aucun problème, assura-t-il.

Nouveau silence.

– J’ai toujours un sac prêt pour ce genre d’urgences.

Puis, il s’esclaffa.

– Oui, bien sûr qu’il y a aussi un maillot de bain dedans.

Sa mine devint faussement sérieuse.

– Du rhum ? Mademoiselle Kline, ce n’est pas très sage de votre part.

Il attendit sa réponse avant de rétorquer :

– Oh ! *bien* se tenir... Mais si vous voulez une suggestion, j’opterais pour un Pyrat Cask. Ils ont un hors d’âge... Attendez. Oui, c’est celui-là, acquiesça-t-il. OK. Ça me paraît très bien. Absolument, à très vite... OK. Bye bye !

Il raccrocha. Son sourire s’était élargi en une grimace idiote.

Heat sentit ses oreilles chauffer. Elle se demanda s’il n’en sortait pas de la vraie vapeur ou si ce n’était que dans son imagination.

– Quoi ? fit-il d’un air innocent.

– Rien.

– Tu as l’air... fâchée tout à coup.

– Oh non, ça va, dit-elle avec son sourire disant le contraire.

– Ah bon, dit Rook. Quoi qu’il en soit, c’était Lana Kline. La fille de Legs.

– Tu l’as déjà dit.

– Vraiment ?

– Oui. Et ?

– Eh bien, il semble que Legs ait un créneau dans son planning pour un tête-à-tête cet après-midi, entretien que je vais devoir mener avant de pouvoir rédiger son portrait. Parce que, tu sais, parler à une source, c’est..., ça fait partie de ce qu’il faut faire quand on cherche à saisir le..., pour faire un... portrait... Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

– Comme quoi ?

– Comme si tu te demandais si étripier faisait plus mal que démembrer.

– Non, c’est juste que je suis... distraite, je suppose.

– Parce que c’est une poupée gonflable, tu sais bien, dit Rook. Et personne n’aime faire l’amour avec une poupée gonflable. Sauf, enfin, ceux qui *font* l’amour avec des poupées gonflables. Mais qu’est-ce que j’en sais, moi ?

Le chauffeur de taxi fit glisser la petite vitre blindée qui séparait l’avant et l’arrière du véhicule pour la fermer.

– Quoi qu’il en soit, ce que je veux dire, c’est que tu n’as rien à craindre de Lana, assura Rook. C’est juste... de la cordialité professionnelle.

– OK, dit Heat. Bref, où veut-elle que vous vous retrouviez ? À l’hôtel, ou...

– Non, l’entrevue aura lieu en vol, pendant son trajet de New York à je ne sais où.

– Dans son 737.
– Oui.
– Celui avec le lit en deux cents, précisa Heat.
– Ce lit semble te fasciner. Dois-je comprendre que vous n’avez pas assez vu le mien ces derniers temps, capitaine Heat ?
– Bien au contraire, dit-elle. C’est juste que la moitié du temps ton côté reste vide.
– Ce à quoi je remédierai dès mon retour de... J’ignore où nous allons.
– Je sais, dit Heat, la lèvre entre les dents.
– Quoi ?
– C’est juste que je... Écoute, je sais que nous pensons avoir trouvé les types qui ont fait ça, mais tant qu’ils ne sont pas sous les verrous, et la menace, neutralisée, cela m’inquiète de te savoir dans la nature, sans la moindre protection.
– Tout ira bien, assura Rook. Legs Kline est l’un des principaux candidats à la présidentielle. Il est sous protection des services secrets, sans compter sa propre garde rapprochée, car je suis sûr qu’il a un garde du corps. Et si *moi* je ne sais pas où je serai, comment ces clowns de l’EI le sauraient-ils ? Il n’y a sans doute pas d’abri plus sûr pour moi que... là où je vais.

Il rouvrit la vitre de séparation.

– Excusez-moi, s’il vous plaît, pourriez-vous faire un ou deux arrêts supplémentaires ? Un pour déposer ma femme, ensuite à Tribeca, puis j’aurais besoin que vous me conduisiez à LaGuardia. Un hangar privé de LokSat Aviation.

Le chauffeur marmonna son assentiment. Rook referma la vitre.

– LokSat Aviation, répéta Heat. Quel nom de mauvais augure !

– Ne sois pas ridicule, répondit Rook. Tu vois le mal partout. Il n’y a rien de mauvais augure dans le nom de LokSat.

Il laissa ces paroles en suspens un instant.

– Quoi qu’il en soit, je serai de retour sain et sauf avant que tu ne t’en aperçoives, affirma-t-il. On sera alors tous les deux plus que prêts pour une mémorable virée à Reykjavík.

– Promis ?

– Je ne vivrai que pour ça, certifia-t-il.

« Tant que tu vis tout court », allait rétorquer Heat, mais elle se retint, car cette pensée était trop morbide pour être prononcée à haute voix.

Ils se réfugièrent dans le silence, regardant les rues défiler tandis que le taxi slalomait entre les voitures dans les petits intervalles formés par la circulation de la 7^e Avenue.

Heat sortit son téléphone pour vérifier ses messages. Feller avait envoyé un texto pour la prévenir qu’El-Bashir et Al-Aman se planquaient bien chez eux.

– Il indique que son équipe va bientôt donner l’assaut.

D’un clic, elle passa à ses e-mails.

– Et d’après Raley, leur taille correspondrait avec la vidéo. El-Bashir et Al-Aman font tous les deux plus ou moins un mètre quatre-vingts, comme les deux hommes sur la vidéo.

– Tu vois ? Tout ira bien, conclut Rook.

Heat jeta un regard par la fenêtre alors qu’ils atteignaient le sud de Manhattan. Elle savait ce qui l’ennuyait, bien sûr. Ce n’était pas ce qu’il y avait sur la vidéo, mais ce qui était hors champ. De toute évidence, les deux hommes ne cessaient de regarder quelque chose sur le côté de la caméra. Quelque chose – des aide-mémoire – ou *quelqu’un*.

Leur chef.

Quelqu’un qui considérait El-Bashir et Al-Aman comme de la simple chair à canon et pour qui leur arrestation ne représenterait qu’un léger contretemps. Quelqu’un qui verrait l’enlèvement et la mort de Jameson Rook comme un élément fondamental d’un plus vaste plan de terreur.

Le taxi ralentissait pour s’arrêter, car ils étaient arrivés au bureau d’Helen Miksit, juste au coin de Tweed Courthouse. Le loft de Rook se situait à quelques rues seulement au nord-ouest, dans Tribeca. Heat sentait que son attention était déjà concentrée sur le sac qu’il allait prendre en vitesse avant de s’embarquer à bord du jet privé de Legs Kline à LaGuardia.

Elle l’embrassa, puis lui saisit le visage à deux mains.

– Fais attention, pas de bêtises, l’avertit-elle. Et reviens-moi en un seul morceau.

– Toujours, dit-il.

Elle se glissa hors du taxi et le suivit des yeux tandis qu’il repartait, espérant que cette image ne resterait pas gravée dans sa mémoire comme sa dernière vision de lui vivant.

Comme nombre d’avocats pénalistes, Helen Miksit ne recevait que rarement ses clients à son bureau.

En règle générale, elle avait deux sortes de clients : les riches et puissants, qu’elle allait voir sur leur lieu de travail ou dans leur belle demeure, et les pauvres (mais très en vue), à qui elle rendait visite en prison, en détention ou autre installation gouvernementale d’où ils ne pouvaient être libérés sous caution.

Aussi son quartier général se composait-il d’une enfilade de bureaux purement fonctionnels sans la moindre décoration, dans un immeuble des années 1930, dont le hall, l’ascenseur et les couloirs avaient grandement besoin d’une rénovation. Ces locaux n’étaient pas conçus pour impressionner. Juste pour assurer à Miksit et son équipe – constituée d’un secrétaire, d’un assistant juridique, d’un associé qu’elle gardait près d’elle pour la partie documentation et d’un enquêteur – un toit à l’abri de la pluie. Le fait que

Nikki Heat ne soit encore jamais venue là en disait long sur la nature de ses relations avec Helen Miksit, qu'elle connaissait pourtant depuis son départ du bureau du procureur, des années plus tôt, au profit de la défense. D'ordinaire, c'était l'avocate qui cherchait à obtenir quelque chose de Heat (à savoir faire sortir un client du poste de police), et non l'inverse.

Aussi les rôles étaient-ils inversés. D'où la surprise qui put se lire sur le visage du secrétaire lorsqu'il vit le capitaine de la Vingtième franchir les portes vitrées du cabinet.

– Bonjour, capitaine, dit-il en glissant un regard furtif au calendrier sur son écran d'ordinateur. Je ne savais pas que vous veniez ici aujourd'hui. Vous avez ren...

– Non, dit Heat. Helen est-elle... ?

– C'est Nikki Heat ? Dans *mon* bureau ? gronda une contralto depuis la pièce voisine.

Si Hillary Clinton avait dû s'entraîner pour avoir la voix grave et autoritaire, chez Helen Miksit, c'était naturel.

Non seulement la juriste jouait les pitbulls au tribunal, mais elle ressemblait un peu à ces chiens. Les choses habituellement rondes chez la plupart des gens étaient anguleuses chez Helen Miksit. Si elle arborait un sourire lorsqu'elle apparut dans son petit hall d'accueil, c'était un sourire de méchanceté. Miksit avait suffisamment traîné ses guêtres dans ce milieu pour savoir que les capitaines du NYPD ne traversaient pas la moitié de Manhattan juste pour échanger quelques banalités. Toutes deux le savaient, Heat était là pour quelque chose qu'elle ne pouvait pas obtenir autrement qu'en se mettant à genoux devant elle.

– Bonjour, Helen, c'est un plaisir de vous revoir, commença Heat, convaincue de prendre plus de mouches avec du miel.

– Conneries, cracha Miksit. La dernière fois qu'on s'est vues, vous cherchiez à passer en force auprès de mon client innocent...

– Si innocent que vous l'avez aussitôt envoyé en Croatie, fit remarquer Heat.

Autant pour le miel.

– Je ne l'ai *envoyé* nulle part, l'informa Miksit. Il a pu être informé, ou peut-être pas, des pays qui ont et n'ont pas actuellement d'accords en matière d'extradition avec les États-Unis. Ensuite, il a choisi d'agir. Ce n'est certainement pas moi, officier de justice, qui aurais pu lui conseiller de faire quoi que ce soit qui entrave le cours de la justice.

– Bien sûr que non, fusa la réponse de Heat. Et il se trouve que ma visite aujourd'hui vous donnera une nouvelle opportunité de prouver que l'officier de justice que vous êtes fera tout pour collaborer à une enquête de la police.

Miksit ne se cacha même pas pour lever les yeux au ciel.

– Oh Seigneur, on s'enfonce, là. J'espère que vous avez apporté une pelle.

Heat prit une profonde inspiration, tant pour se calmer que pour permettre à la conversation de redescendre d'un cran. Elle pensa à Rook et à la nécessité de boucler cette enquête pour lui – qu'il le reconnaisse ou non. Peut-être la super grosse histoire de Tam Svejda n'avait-elle rien à voir du tout avec sa mort. Mais peut-être avait-elle *tout* à voir. Dans l'immédiat, Helen Miksit se trouvait être la gardienne d'éléments qui pouvaient lui apporter un peu de clarté.

– Pourrions-nous juste discuter un instant ? demanda Heat calmement. J'ai vraiment besoin d'un service.

Miksit fronça les sourcils. Fanfaronnade mise à part, Helen Miksit était un membre du barreau de bonne réputation. Il lui était donc difficilement possible de suggérer à Heat, agent assermenté des forces de l'ordre, de repasser lorsqu'elle aurait davantage de temps. L'avocate lança un regard grincheux à son secrétaire.

– Craig, mettez mes appels en attente.

– Bien, madame.

– Venez, capitaine, dit-elle en se tournant vers son bureau sans vraiment regarder Heat.

Le sanctuaire d'Helen Miksit ne présentait guère plus de fioritures que son style dans sa manière d'aborder les litiges. Il n'y avait ni photos de famille ni excentricités. Les œuvres d'art accrochées au mur étaient aussi neutres que celles d'une chaîne d'hôtels, et aucun effort ne semblait avoir été consenti pour que leur choix corresponde de près ou de loin au goût ou à la personnalité de l'occupante des lieux.

Aussi étrange que cela puisse paraître, Heat reconnaissait partager avec Miksit une sorte de communauté d'esprit, car cette femme ne cédait rien sans se battre. Ce n'était en tout cas pas le genre à se laisser aller à exposer ses souvenirs d'enfance aux yeux de tous. L'avocate n'avait même pas suspendu ses diplômes au mur. Les détails de sa vie privée étaient réservés à ceux qui avaient besoin de les connaître ; or, à ses yeux, cette nécessité ne concernait personne dans sa vie professionnelle.

Miksit lissa sa robe en tricot St. John avant de prendre place à son bureau. Heat se posa sur le bord d'une chaise en face.

– Voilà, commença-t-elle. Vous avez sûrement entendu parler de la dernière vidéo de décapitation à la Daech ?

Aussitôt, le visage de l'avocate exprima le dégoût.

– Oui, évidemment. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec moi ? Je représente d'innocentes victimes des excès des forces de l'ordre, pas des cinglés de pseudo-religieux fanatiques.

– Nous avons identifié la victime, indiqua Heat. J'ai le regret de vous annoncer qu'il s'agit de Tam Svejda du *Ledger*. Je suppose que vous la connaissiez ?

La réaction de l'avocate en dit long. Son corps monolithique s'ovalisa un instant, le temps qu'elle digère la nouvelle.

– Je la connaissais et je l'appréciais, avoua-t-elle. Contrairement à nombre de ses collègues, elle ne gobait pas tout ce que le NYPD lui présentait. Elle se souciait réellement de la vérité et peu lui importait de se salir les mains pour la découvrir. Le monde serait bien meilleur s'il existait un millier de Tam Svejda supplémentaires, et non une de moins.

– Croyez-le ou non, je suis d'accord avec vous, déclara la policière. C'est pourquoi j'espère que vous nous aiderez à attraper ses tueurs.

– À cause de Tam ou à cause de Jameson Rook ? demanda Miksit. J'ai vu la vidéo, capitaine. Je sais qu'ils ont menacé de s'en prendre à votre petit ami.

– Mari, rectifia Heat. Mais peu importe. Au final, le résultat est le même. Nous balayons les rues de certaines de leurs ordures.

– Sûr, acquiesça l'avocate en ramassant un stylo sur son bureau pour le tortiller entre ses doigts. Mais je ne vois pas en quoi je pourrais vous...

– Il paraît que vous représentez le *New York Ledger* sur le plan pénal.

– En effet.

Quand faut y aller..., pensa Heat.

– Il paraît aussi que Tam était sur une grosse affaire lorsqu'elle a été tuée. De la taille d'une supernova, à en croire son rédacteur en chef. Et je pense que c'est peut-être à cause de cela qu'elle est morte.

– Peut-être ?

– Pour l'instant, c'est une piste que j'explore. On lui a récemment envoyé une balle, à son bureau. Nous pensons qu'il s'agit peut-être d'un message. Quelqu'un essayait peut-être de la menacer ou de l'effrayer pour qu'elle laisse tomber l'affaire.

– Je vois. Et que cherchez-vous en lien avec le *Ledger* ?

– Les relevés téléphoniques. Le mobile de Tam appartenait au journal. Elle se servait aussi du fixe du bureau. J'aimerais consulter les deux.

Miksit se laissa retomber dans son fauteuil, comme pour jauger Heat sous un angle panoramique.

– Vous plaisantez, n'est-ce pas ? Oh non, attendez, j'y suis : c'est une caméra cachée. Ashton Kutcher est caché sous le bureau de Craig et il va faire irruption ici d'une seconde à l'autre, c'est ça ?

– Helen, je vous en prie...

– Non, non. Il n'y a pas de « Helen, je vous en prie » qui tienne pour ce genre de choses. Vous avez parlé d'un service. Un service, c'est du genre : « Salut, j'ai oublié mon portefeuille, tu pourrais me payer un sandwich aujourd'hui ? » Ou encore : « Ça t'ennuierait de déposer mon linge chez le teinturier ? » Alors que ça, c'est..., ce n'est pas un service. Vous me demandez de commettre un grave manquement à l'éthique, tout ça pour une simple intuition hasardeuse et une vague théorie à propos d'une balle ? Revenez sur

terre, capitaine...

– Écoutez, Helen...

– Non, *vous* écoutez. Vous n'êtes pas tombée de la dernière pluie, Heat. Alors, servez-vous de votre jolie cervelle et réfléchissez un peu à notre point de vue de la chose. Vous demandez la permission de partir à la pêche tous azimuts dans les relevés téléphoniques d'une des reporters les plus en vue et les plus brillantes de ce journal, une femme qui avait plus de sources confidentielles que la plupart des gens ont d'amis sur Facebook. Les gens lui parlaient parce qu'ils avaient confiance en elle, parce qu'ils savaient qu'elle était une *vraie* journaliste qui ne les grillerait jamais, parce qu'ils savaient qu'elle préférerait aller en prison plutôt que de révéler ses sources. Avez-vous idée du foutoir que cela déclencherait si on apprenait lors du procès que j'ai laissé l'État farfouiller dans ses appels téléphoniques ? Vous imaginez ce qu'il adviendrait de la réputation de ce journal ? Du jour au lendemain, personne n'accepterait plus de parler au *Ledger* et je ne les en blâmerais pas. Il n'aurait plus qu'à se convertir en organe de propagande au service de la Chambre de commerce, parce que personne ne prendrait plus jamais ses propos au sérieux.

Heat serra les dents.

– Vous seriez prête à laisser potentiellement deux brutes meurtrières s'en tirer juste pour ne pas déroger à vos principes ?

– Écoutez, capitaine, je suis désolée. Sincèrement. J'étais une grande fan du travail de Tam. Je veux que vous résolviez cette affaire. Mais pas sur la base de ces preuves-là. Certaines choses dépassent le cas particulier, et le fait qu'une presse libre et dynamique puisse opérer sans l'intervention de l'État en fait partie. Il va vous falloir trouver un autre moyen de harponner ces salauds parce que je ne peux vraiment rien faire pour vous, là.

Heat considéra ses options. Elle pouvait avoir recours à la menace...

Bien, dans ce cas, je vais tenir une conférence de presse pour expliquer au monde entier que Helen Miksit se rallie aux terroristes.

Ou aux insultes...

Si le remords vous fait changer d'avis, n'hésitez pas à m'appeler.

Ou aux coups bas...

Je suis sûre que les parents de Tam apprécieront votre respect du premier amendement.

Mais au final, la policière savait qu'elle ne disposait d'aucun moyen de pression et que, plus elle la pousserait dans ses retranchements, plus Miksit se hérissait. Aussi opta-t-elle pour une issue plus honorable :

– Navrée de l'apprendre, dit-elle. J'imagine que nous en avons donc terminé.

– Je le crois, en effet, confirma la juriste. Désolée, capitaine.

La policière sortit une carte de visite et la lança sur le bureau en partant.

– Au cas où vous changeriez d'avis.

Sans un mot de plus, elle prit congé.

Quinze

Heat se remettait encore de sa défaite, lorsqu'elle se retrouva dans Church Street.

Elle consulta son téléphone pour voir s'il y avait des nouvelles de Feller et son équipe, qui devaient avoir déjà forcé la porte d'Hassan El-Bashir et Tariq Al-Aman, à Harlem, et les ramenaient sans doute au poste en ce moment même pour les interroger.

Rien de nouveau. Heat réfléchit à ses options : rentrer à la Vingtième et les attendre ou profiter d'être non loin de Greenwich Village pour voir si Joanna Masters était toujours en convalescence chez elle, occupée à se remettre de sa blessure infligée par l'EI.

La seconde l'emporta haut la main. Heat rangea son téléphone et se dirigea vers la station de métro de Canal Street, puisque ce serait sans doute le plus rapide pour se rendre là-bas, à cette heure de l'après-midi. En chemin, toutefois, quelque chose retint un instant son attention. Un éclair fugace dans l'angle de son champ de vision. Soudain, ces bons vieux neurones et synapses – ceux qui s'étaient agités le matin même lorsqu'elle avait aperçu sa mère assise sur le banc de l'abribus – se mirent de nouveau en alerte.

Qu'avait-elle vu au juste ? D'un regard frénétique, elle balaya la rue à gauche, puis à droite.

Mais oui. Là. De l'autre côté de la rue, une femme sans-abri voûtée poussait un caddie en direction du sud.

Sauf que cette fois, Heat ne se fit pas avoir. Pas question non plus de laisser sa mère lui filer entre les doigts.

La circulation de l'après-midi était dense dans Church Street, car les premiers sortis du travail tentaient de gagner Holland Tunnel pour prendre de l'avance sur l'heure de pointe. Heat se trouvait au beau milieu d'un pâté d'immeubles. Courir soit en remontant, soit en descendant la rue pour rejoindre le passage pour piétons lui prendrait trop de temps. De plus, ce n'était pas le chemin le plus court. La ligne droite, si.

Sans hésitation et sans regarder, Heat sortit son insigne et se jeta dans le

flot de la circulation, la main brandie.

Une camionnette freina à fond, klaxonna en même temps et s'arrêta en dérapant à quelques centimètres de la jeune femme. Sur la voie suivante, le conducteur d'un camion de marchandises, qui eut également peine à s'arrêter, lui adressa un doigt d'honneur. Ensuite, un homme sur la piste cyclable, le pantalon de costume tenu par des pinces, dut monter sur le trottoir pour l'éviter.

– Eh ! attention ! cria-t-il.

Heat n'y prit pas garde. Elle ne remarqua pas non plus les deux piétons, le dos plaqué au mur d'un immeuble voisin, qui la dévisageaient comme si elle menaçait leur sécurité.

– Stop ! hurla Heat. Arrêtez cette femme !

Sa mère avait tourné au coin de la rue, juste sous la bannière d'une école de droit, et se dirigeait maintenant vers l'ouest, dans Worth Street, hors de vue.

Cynthia Heat allait-elle encore lui jouer un de ses tours d'espions ? Allait-elle disparaître par une fissure dans le trottoir ou une crevasse d'immeuble comme si elle n'avait jamais existé ? Non. Pas une nouvelle fois. Maintenant qu'elle avait traversé la rue, Nikki filait vers le coin de la rue. Elle tourna si vite qu'elle bouscula une femme en jupe crayon portant trois gobelets de café et qui jura parce que son plateau en carton faillit se renverser.

Nikki ne se rendit compte de rien. Tout ce qui lui importait, c'était que sa mère était de nouveau en vue. Cynthia Heat continuait de filer vers l'ouest, toujours voûtée sur son caddie volé. Mais, sauf si elle cachait la cape d'invisibilité d'Harry Potter sous ses multiples couches de vêtements, cette fois, elle ne lui échapperait pas. Nikki sprinta sur les vingt-cinq derniers mètres et saisit sa mère par les épaules pour la retourner.

– Eh ! qu'est-ce que vous me voulez ? hurla la femme.

Nikki la dévisageait. Elle avait le visage sale, usé par les éléments, brûlé par le soleil et, si ses pommettes lui étaient vaguement familières, ce n'était pas du tout Cynthia Heat.

– Enlevez vos pattes de là, ma petite dame, grogna la femme. Aucune loi n'interdit les sans-abri. Même à Manhattan.

Aussitôt, Heat relâcha sa prise. Le visage déjà rouge de gêne.

– Pardon, madame, j'ai cru...

– Je connais mes droits. Je vais aller trouver un de ces avocats chics dans le coin et vous poursuivre pour brutalité policière.

– Désolée, madame, dit la policière en reculant.

– Foutus flics. Toujours à nous harceler. J'ai des droits, vous savez. Je crois que vous m'avez fait mal au dos. Je sens un...

Heat s'empressa de dégainer son portefeuille pour en sortir un billet de vingt dollars, qu'elle posa sur le panier de l'inconnue.

– Toutes mes excuses, madame ! lança-t-elle avant de s'éloigner.

– Merci ! lui cria la sans-abri dans son dos. Merci mille fois ! Dieu vous bénisse !

Heat agita la main dans sa direction sans se retourner. *Dieu me bénisse*, songea-t-elle. *Je vous en prie, Seigneur, aidez-moi à me ressaisir.*

Quatre rues plus loin et quatre arrêts de métro plus tard, Heat avait en grande partie chassé de son esprit cette curieuse expérience : revoir sa mère morte depuis longtemps – ou, en l'occurrence, ne pas l'avoir revue.

La policière se tenait maintenant devant une petite maison typique de Greenwich Village, à l'adresse qu'elle avait trouvée pour Joanna Masters.

Cette habitation individuelle du début du vingtième siècle qui avait sans doute coûté quelques milliers de dollars à ses occupants d'origine en valait désormais plusieurs millions. Enfin, si elle était un jour mise sur le marché. Or, les résidences comme celle-ci l'étaient rarement.

Heat actionna la sonnette et patienta, s'attendant à moitié à voir un majordome venir lui ouvrir la porte. Néanmoins, ce fut une brune d'âge moyen, les cheveux aux épaules, qui l'accueillit. Son allure ne laissait aucun doute sur le fait qu'elle n'était pas une employée. De plus, elle marchait avec une canne.

– Que puis-je pour vous ? s'enquit-elle.

– Joanna Masters ?

– Oui.

– Nikki Heat, de la police de New York. Puis-je entrer, s'il vous plaît ?

– De quoi s'agit-il ?

– De Tam Svejda.

– Oh ! certainement, répondit Masters en s'écartant. Je vous en prie.

La maîtresse de maison la fit entrer dans un salon dont l'ameublement s'intégrait à la perfection au décor : un peu ancien et un peu daté ; toutefois, il était manifeste que leur propriétaire avait les moyens de les remplacer quand elle le voulait. Or, de toute évidence, elle n'en avait pas besoin.

Le divan de style reine Anne dont Masters avait apparemment fait son lit était agrémenté d'oreillers et d'une couverture. Devant, sur la table basse, étaient posés deux flacons de médicaments, un verre d'un horrible mélange vert, sans doute à base de jus d'herbe de blé, une boîte de mouchoirs en papier et un roman de Michael Connelly, à moitié lu.

– Vous êtes fan d'Harry Bosch, à ce que je vois ? fit observer Heat.

– C'est en fait un Mickey Haller. Mais oui, confirma Masters en clopinant derrière Heat.

Elle lui indiqua un antique fauteuil dont les accoudoirs en bois semblaient avoir été sculptés à la main en des temps fort lointains.

– Asseyez-vous, je vous en prie. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Je sais que vous êtes en service, mais... de l'eau ? Un jus de fruits ?

Heat refusa poliment, puis elle regarda Masters se réinstaller lentement sur le divan en suivant un savant enchaînement qu'elle avait clairement répété plus d'une fois. Après maintes contorsions, la convalescente se retrouva dans une position à moitié assise, à moitié couchée, la canne posée à côté d'elle.

– Comment allez-vous ? demanda Heat.

– Certains jours mieux que d'autres. En tout cas, si vous le pouvez, évitez de vous faire tirer dessus, conseilla Masters. Et si vous avez le choix, évitez de vous prendre une balle dans le dos. On ne se rend compte à quel point on sollicite le dos que lorsqu'il ne fonctionne plus si bien. Pourtant, il paraît que j'ai eu de la chance. À quelques centimètres près, la balle me laissait paralysée. Ou morte.

Masters laissa cette sombre pensée s'attarder un instant.

– Quoi qu'il en soit, je doute que le NYPD s'inquiète de ma santé. Qu'arrive-t-il à Tam ? Elle va bien ?

Heat parcourut la pièce du regard. Il n'y avait ni télévision ni trace d'appareil connecté à Internet. Seulement de vieux journaux empilés à bonne distance de la cheminée. Joanna Masters s'informait probablement de la même manière que les premiers habitants de cette petite maison de ville en grès rouge.

– Navrée, Joanna, dit Heat. Tam s'est fait assassiner.

À plusieurs reprises, le récit de la vidéo coupa le souffle à son interlocutrice. La policière sentait bien qu'il s'agissait d'une réaction due au stress post-traumatique, car, de toute évidence, l'ancienne bénévole de la Croix-Rouge s'était imaginé plus d'une fois connaître une fin semblable.

– Ces..., ces *brutes*, dit-elle lorsque Heat eut terminé. On dirait que la vie ne signifie rien à leurs yeux.

– J'imagine que vous en avez fait directement l'expérience.

– Vous n'imaginez pas.

– Cela vous dérangerait-il de me raconter ce qui vous est arrivé là-bas ?

– Non, je... Je suppose que non.

– Vous étiez bénévole pour la Croix-Rouge, n'est-ce pas ?

– Oui. Nombre de mes amis par ici trouvent cela très étrange. J'ai... une vie très confortable, vous savez. Sans vouloir me vanter, c'est... juste la vérité, à vrai dire. Je n'ai rien fait pour mériter de naître dans une famille aisée. D'ailleurs, je ne m'en plains pas. C'est juste que, je ne sais pas, je suis arrivée à un moment de ma vie où assister aux soirées de bienfaisance pour soutenir musées, hôpitaux ou refuges pour animaux ne me suffisait plus. J'avais besoin de..., de me rendre plus utile.

– Je comprends, affirma Heat.

– Je donnais à la Croix-Rouge depuis... Oh ! je ne me souviens même plus. Comme mon père, je faisais partie du conseil d'administration. Et je ne cessais de voir des images que rapportaient les bénévoles de ces gens en

Syrie, qui..., qui...

– ... n'avaient rien ?

– Non, justement.

Masters se redressa dans son lit.

– Ils n'avaient rien du stéréotype du misérable réfugié débraillé et en haillons auquel on ne peut pas vraiment s'identifier. En fait, il s'agissait d'anciens médecins, avocats et commerçants. Des gens... ordinaires, du genre de ceux qu'on croise tous les jours dans les rues de New York. Sauf que, ce qui n'est absolument pas leur faute, cette guerre civile a totalement bouleversé leur vie. Et moi j'étais là, je naviguais entre mon petit pavillon et ma villa dans les Hamptons, comme tous mes amis, et je n'en pouvais plus. J'avais l'impression que le fait d'avoir connaissance de cette situation me pesait ; il fallait que je fasse plus que signer des chèques. Alors, je me suis engagée. Tous mes amis ont cru que je traversais une sorte de crise de la quarantaine. Du genre : « Tiens, tiens, Joanna part en croisade. » Même à la Croix-Rouge, ils ont essayé de m'en dissuader. Mais je voulais contribuer, et ils avaient vraiment besoin de mon aide. Alors, je suis partie.

Masters sourit et inclina la tête.

– D'ordinaire, c'est là où on me regarde, l'air de dire que, ce dont j'avais vraiment besoin, c'était d'un bon psy. Mais vous, non ?

– C'est parce que je comprends que la vie nous met parfois dans des situations où on a l'impression de ne pas avoir d'autres choix que de réagir d'une certaine façon, expliqua Heat. Parce que sinon, on n'est plus la personne qu'on pensait être.

– Oui... Oui, je suppose que c'est cela. Cela vous dérangerait-il si je reprenais cette explication pour mes amis ?

– Je vous en prie, dit Heat.

Masters se racla la gorge.

– En tout cas, je vous passe le carnet de voyage, parce que je sens bien que ce n'est pas ce qui vous intéresse. Disons simplement que cela faisait environ un mois que j'étais sur place, à la périphérie de Deir ez-Zor. C'est dans l'est du pays. Comme la ville est située entre deux routes assez importantes – la M-20 et la M4 – c'était un point de passage pour beaucoup de réfugiés. C'est sans doute aussi la plus grande ville proche de la frontière irakienne, ce qui en fait un véritable champ de bataille depuis plusieurs années. Daech tirait sur tout ce qui bouge au niveau de l'aéroport. Ils ne laissaient même pas passer l'aide humanitaire apportée par avion. Par ailleurs, ils tenaient certaines parties de la ville assiégée, dont ils ne laissaient rien sortir ni entrer. Je crois que cela faisait partie de leur stratégie d'affamer les civils pour obtenir leur soumission. Je participais à un convoi de camions qui tentait de passer de la nourriture, de l'eau et des médicaments. Nous nous trouvions dans la banlieue nord, lorsqu'un détachement de soldats de l'EI

nous est tombé dessus.

Le regard de Masters se perdit dans le lointain. Heat sentit qu'une partie d'elle n'était plus à New York, mais à l'autre bout de la planète.

– Le plus triste, c'est qu'on cherchait en fait à leur apporter un peu de nourriture, poursuivit-elle. Ils avaient été séparés de leur voie de ravitaillement et il était clair qu'ils mouraient de faim, alors on... Enfin, c'était peut-être aussi un moyen de les acheter pour qu'ils nous laissent tranquilles ; en tout cas, cela partait aussi d'un réel élan humanitaire. Je ne saurais vous dire ce qui s'est dit exactement. Notre chef de convoi a essayé de leur expliquer que nous étions de pacifiques travailleurs humanitaires, œuvrant sous les auspices des conventions de Genève. Mais, bien sûr, tout cela n'est que..., enfin, ce n'est même pas une plaisanterie pour ces gens. Autant négocier avec des extraterrestres. Ces soldats de Daech sont surtout jeunes et illettrés. La moitié se battent juste parce qu'ils ne savent pas quoi faire d'autre ou parce qu'on leur a promis du sexe, de la nourriture ou de l'argent. Ils ne connaissent que ce que leurs imams et leurs chefs leur disent.

La blessée marqua une pause pour boire une gorgée de jus d'herbe de blé.

– Quoi qu'il en soit, dit-elle en reposant son verre, les choses se sont rapidement envenimées et, d'un seul coup, ils se sont mis à nous tirer dessus. On a couru aux camions, mais j'ai reçu une balle dans le dos. Sans l'aide de l'un de mes collègues bénévoles, un grand Turc costaud, j'aurais sans doute fini comme Tam, dans le rôle principal d'une ignoble vidéo. Il m'a ramassée d'un bras, comme une poupée de chiffons, puis il m'a déposée à l'arrière du camion et on leur a échappé. Ensuite, cela n'a été qu'hôpitaux et visites des responsables de la Croix-Rouge inquiets de perdre une donatrice.

Heat sourit. Masters eut un petit rire poli.

– C'est la version courte, déclara-t-elle. Je pourrais vous donner la version longue, mais..., enfin, ce n'est pas que je n'apprécie pas la compagnie – comme vous le voyez, il n'y a que moi ici. Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec Tam ? Pensez-vous qu'ils s'en soient pris à elle à cause de l'article qu'elle a écrit sur moi ?

– Je n'en suis pas sûre, pour être franche, répondit Heat. C'est pourquoi je suis ici. Étiez-vous en contact avec Tam dernièrement ?

– Non. Pas vraiment. Pas depuis l'article. Enfin, elle m'a appelée le lendemain, pour voir s'il m'avait plu, mais c'est tout, en fait.

– Avait-elle l'intention d'y donner suite ?

– Je ne... Je ne crois pas. En tout cas, elle ne m'en a rien dit. On avait fini. Elle m'a dit qu'elle me rendrait ma balle lorsqu'elle aurait terminé, mais...

– Attendez. Votre balle ?

– Euh, oui, dit Masters. Cela fait partie de la version longue, j'imagine. J'ai fini par atterrir à Istanbul. La balle s'était logée à côté de la colonne vertébrale. L'opération s'est révélée délicate. Lorsqu'ils l'ont extraite, ils me

l'ont remise, en guise de, je ne sais pas, de souvenir ou quelque chose comme cela. Lorsque je la lui ai fait voir, Tam s'est montrée très intéressée. Elle m'a demandé si elle pouvait l'emprunter. Je lui ai dit : « Bien sûr, pourquoi pas ? » Cela me semblait un peu bizarre de la garder chez moi, j'avoue. Elle a dit qu'elle me la rendrait, mais sincèrement, si elle avait oublié, je ne lui en aurais pas voulu.

– Est-ce cette balle ? demanda Heat en sortant de sa demi-poche le sachet en plastique renfermant la balle déformée pour l'agiter sous le nez de Masters.

– Oui, c'est elle. Où l'avez-vous trouvée ?

– Sur son ordinateur au bureau, répondit Heat. Nous avons pensé qu'on la lui avait peut-être envoyée pour la menacer ou quelque chose dans le genre.

– Non, c'est juste ma bonne vieille balle, extraite de mon pauvre dos.

– Mais que... ? Que comptait en faire Tam ? Préparait-elle un article ? demanda Heat, sincèrement perplexe.

Lorsque le NYPD retirait une balle d'une victime – comme, récemment, des fesses d'Ochoa –, l'objet était envoyé à la balistique pour analyse. Dans le but de retrouver l'arme, afin d'identifier le tireur. En l'occurrence, l'identité du tireur n'était pas un mystère. Et, de toute façon, il n'y avait aucun recours possible, même s'ils savaient quel adolescent illettré de l'EI avait appuyé sur la détente, car ce garçon était sans doute mort, désormais.

– Aucune idée, affirma Masters.

– Vous permettez que je la garde encore un peu ? demanda Heat.

– Si vous voulez. Croyez-moi, je n'en ai nul besoin.

Heat n'était pas certaine d'en avoir besoin non plus. Néanmoins, son instinct lui disait que cette balle et la mort de Tam Svejda faisaient toutes deux parties de la même histoire. Pour l'instant, elle n'avait simplement pas encore tous les éléments en main pour faire le lien.

Nikki Heat ne croyait pas au surnaturel. Elle laissait cela à Rook et à son imagination débordante. Cependant, elle avait presque l'impression que Tam essayait de lui dire quelque chose à travers cette balle, de lui murmurer le secret qui l'aiderait à donner un sens à tout cela.

Elle ne déchiffrait pas encore très bien le message de Tam. Pas encore. Néanmoins, après avoir quitté Joanna Masters, à qui elle avait soutiré le moindre détail supplémentaire, puis resservi un verre de jus d'herbe de blé, la policière était décidée à poursuivre son décodage.

Seize

Les cris étaient si forts que Heat les perçut avant même que les portes de l'ascenseur ne s'ouvrent sur la salle de la brigade de la Vingtième.

– Tu voudrais peut-être me faire croire que tu n'as pas cherché à me viser ? rugissait Ochoa.

Les portes s'ouvrirent. Pour la seconde fois de l'après-midi, Heat découvrit une personne d'âge moyen incapable de se déplacer sans l'aide d'une canne. Miguel Ochoa se tenait raide à côté d'une chaise sur laquelle était déjà posé un coussin. De manière relativement ostensible, il refusait de s'asseoir.

– Comment aurais-je pu vouloir te viser ? cria Raley à son tour. Je n'ai pas fait ça exprès. J'ai d'abord touché l'asphalte ! Cette partie du rapport t'aurait-elle échappé ?

– Tu as entendu ? Tu l'as entendu insister sur « fait ça », hein ? fit Ochoa à Rhymer, qui semblait lui tendre une oreille compatissante. Il a dit : « fais ça ». Ça te fait rire, mon pote ? Hein ? Ça t'amuse ?

Heat se faufila auprès de Feller, à qui il ne manquait, semblait-il, qu'une bière pour savourer pleinement le spectacle.

– On a le retour de la balistique sur le projectile retiré de l'arrière-train d'Ochoa, annonça l'inspecteur, qui inclina la tête vers Raley. Il semblerait que ce soit encore un triste cas de violence de farfadet sur un Mexicain.

Raley se tourna vers lui.

– Je n'ai pas tiré sur *lui*. Le ricochet était *postérieur*... La balle a rebondi, se corrigea-t-il sous le regard furibond d'Ochoa. Elle a d'abord heurté le sol, ensuite, par *un malencontreux accident*, elle a ricoché sur Ochoa.

– Accident, tu parles, réagit ce dernier. Et c'est « par accident » que cet « accident » s'est produit le dix-huit.

– De quoi tu parles ? balbutia Raley.

– Le jour où je suis justement chef de brigade, persista Ochoa.

– C'est le plus ridi...

– Alors que tu brûlais manifestement de jalousie parce que je me suis

présenté..., à juste titre, dois-je ajouter..., comme le chef de brigade à Lana Kline. Ça, c'est pour le mobile, mon pote. Et il me semble que pour le moyen, comme pour l'opportunité, il est inutile de te faire un dessin.

– Tu vas arrêter, oui ? Tu n'as pas lu le début du rapport de la balistique ? Il clair que ce n'est pas moi qui ai *fait ça*, fesse de...

– Ça suffit, intervint Heat. C'est charmant de vous voir vous écharper comme deux femmes dans un combat de boue, mais puis-je vous demander où vous en êtes sur l'affaire qui nous occupe ?

Comme Raley et Ochoa continuaient de se défier du regard, Feller saisit l'occasion pour s'en mêler.

– Djihad Joe et Tom Taliban sont en salle d'interrogatoire, indiqua-t-il. Mais ils n'ont rien dit pour l'instant.

– Tout s'est déroulé sans violence ? demanda Heat.

– Si on considère qu'il n'est pas violent de se faire traiter quinze fois d'enculé... Non. Aucun incident à déplorer.

– Et la scientifique passe leur appartement au peigne fin en ce moment ?

– Affirmatif, répondit l'inspecteur. Pour l'instant, tout ce qu'on peut affirmer, c'est que les suspects sont coupables d'avoir laissé leur vaisselle traîner dans l'évier. Mais nos gars vont tout retourner. Je suis sûr qu'ils trouveront quelque chose.

– Et vous ? Du nouveau ? s'enquit Raley.

Heat leur parla des difficultés éprouvées au bureau de Miksit, mais aussi de la balle qu'elle et Rook avaient trouvée sur le bureau de Tam, de son lien avec Joanna Masters et du caractère diffus de la signification de tout cela.

– Donc pour l'instant, je n'ai guère avancé sur ce que faisait Tam, conclut la policière. Quant à savoir si cela a quelque chose à voir avec son enlèvement...

– Euh, je ne suis pas sûr de pouvoir vraiment vous éclairer sur ce point, répondit Raley, sans prêter attention aux regards furieux d'Ochoa, mais j'ai pu jeter un œil aux finances de Tam. Rien d'extraordinaire, jusqu'à mercredi. Là, elle a pris un billet d'avion pour Cleveland pour le lendemain.

– Cleveland ? répéta Heat. Qu'est-ce que qui pourrait bien amener une journaliste chargée des actualités locales de New York à Cleveland ?

– Aucune idée. Elle a loué une voiture à l'aéroport. Et elle a dîné au Jackalope Lakeside, un restaurant de Lorain, dans l'Ohio.

– Dommage que Rook ne soit pas là ! lança Feller. On aurait eu droit à une leçon de mythologie sur le grand lièvre cornu.

– Vous savez que les cornes des mammifères sont en fait de la même substance que les cheveux humains, exposa Raley.

– Et voilà, c'est comme s'il n'était jamais parti, râla Feller.

– Quoi qu'il en soit, la dépense suivante concerne le Motel 6, à Lorain. Ensuite, on a le petit-déjeuner du lendemain, dans un établissement du nom de

Mutt and Jeff's. Puis..., plus rien.

– Rien ?

– Le dernier paiement par carte a eu lieu à sept heures cinquante-quatre, vendredi matin.

– Elle a donc été enlevée quelque part dans l'Ohio ?

– Possible. Ou Lorain était juste un arrêt commode. C'est tout près de l'autoroute. Elle a pu se rendre n'importe où ensuite.

Tandis que Heat réfléchissait à cela, sa bouche se tordit comme si elle avait mordu dans un citron.

– Elle a rendu la voiture ? demanda-t-elle.

– Négatif.

– Bien. Appelez la police d'État de l'Ohio et demandez-leur d'émettre un avis de recherche sur ce véhicule.

– Déjà fait, annonça Raley. Ça n'a rien donné pour l'instant.

– Bon, puisque de toute façon on dérange déjà nos amis de ces belles provinces qu'on ne survole qu'en avion, pourquoi ne pas envoyer la photo de Tam par e-mail à la police de Lorain ? suggéra Heat. Demandez-leur de la faire passer chez Mutt and Jeff's et au Jacka-machin truc, pour voir si quelqu'un a parlé à Tam ou a une idée de ce qu'elle mijotait là-bas.

– Ce sera fait, répondit Raley.

– Sinon, avez-vous gardé les photos tirées de la vidéo de surveillance devant la mosquée ?

– Oui, chef.

– Génial. Je vous les reprends.

Raley se dirigea vers son bureau pour y prélever un dossier.

– Vous trouverez d'autres petites choses intéressantes, là-dedans, capitaine. Muharib Qawi nous a fait parvenir certains des posts d'El-Bashir et Al-Aman sur Internet. C'est... assez étonnant.

Il remit le dossier à Heat.

– Merci. Opossum ? fit la policière en cherchant des yeux l'inspecteur Rhymer. Puis-je vous confier une tâche ?

– Oui, capitaine.

D'un signe de tête, elle indiqua les Gars.

– Veillez à ce que ces deux-là ne s'entretiennent pas en mon absence. Feller ?

– Oui, chef.

– Présentez-moi vos suspects.

Hassan El-Bashir et Tariq Al-Aman avaient été placés dans des salles séparées, ce qui permettait de relever les incohérences dans leurs versions, puis d'en jouer pour les monter l'un contre l'autre. Heat commença par El-Bashir. À un moment donné, du moins, il avait moins adhéré à l'islam. Peut-être, se disait-elle, était-il du coup moins radical maintenant. Ce qui, au final, le rendait peut-être plus facile à briser.

En tout cas, le jeune homme debout dans l'angle, les mains menottées, était très différent de celui qui, adolescent, ricanait devant l'objectif du NYPD. Il avait le menton désormais couvert d'une barbe touffue qui aurait fait la fierté de n'importe quel branché de Brooklyn.

Il avait la tête enveloppée dans un turban. On le reconnaissait à peine, si ce n'est qu'il avait conservé son air renfrogné. Cela, en tout cas, n'avait absolument pas changé.

– Putain, c'est quoi ces conneries, j'ai rien fait ! lança El-Bashir dès qu'elle pénétra dans la pièce.

– Bonjour, Hassan, je suis le capitaine Nikki Heat. Je dirige ce poste. Assieds-toi, s'il te plaît. Il faut qu'on parle.

– Rien à foutre, répondit El-Bashir, toujours debout, bras croisés maintenant.

– Écoute, Hassan, il y a deux manières de procéder. Soit tu t'assieds pour qu'on discute, soit je t'envoie direct à Rikers, où, en raison d'une erreur administrative, tu te retrouveras avec les suprématistes blancs. Et incidemment, on leur mentionnera que tu es un terroriste qui a coupé la tête à une jolie jeune Blanche. On leur montrera peut-être même la vidéo, juste pour voir si ça leur donne des idées. À toi de voir.

– Je vous emmerde.

– OK. Le prochain bus pour Rikers part dans une vingtaine de minutes. Bon voyage et prions pour qu'ils se contentent de te coincer pour te tatouer les couleurs des nations aryennes sur le cou.

Heat se leva. El-Bashir s'assit.

– Sage décision, commenta la policière.

– Écoutez, je l'ai déjà dit à l'autre type : je n'ai rien fait. Je ne sais rien au sujet de cette fille, ni de sa décapitation ni rien de ce genre. Ce n'est pas parce que je suis musulman que je suis un terroriste. Merde. Je suis américain, comme vous.

– Non, tu as raison, Hassan. Le fait d'être musulman ne fait pas de toi un terroriste. Voilà ce qui fait que nous pensons que tu en es un.

Heat sortit une feuille du dossier que Raley lui avait remis et commença à lire :

– *Je sèmerai la terreur dans le cœur des mécréants. Tranche-leur le cou et coupe-leur les doigts. Coran 8:12.*

C'est ce que tu as écrit sur Facebook le 11 septembre, Hassan, dit-elle.

El-Bashir ne répondit pas.

– J'en ai un autre, poursuivit la policière. *Ô prophète ! Lutte contre les mécréants et les hypocrites, et sois rude avec eux ; l'enfer sera leur refuge et quelle mauvaise destination. Coran 9:73.*

– Quel enfoiré ! finit par cracher El-Bashir.

– De quoi parles-tu, Hassan ?

– C’est l’imam Qawi qui vous a donné ça, non ? C’est un putain d’Oncle Tom musulman.

– Peut-être. Mais c’est quand même toi qui l’as mis sur Facebook.

– Que je l’aie fait ou pas, ça n’a rien d’illégal. Merde, vous n’avez jamais entendu parler de la liberté d’expression ?

– Si. J’ai aussi entendu parler de caméras de surveillance. Parle-moi un peu de ça.

Heat glissa vers lui la photo le montrant à l’entrée de la Masjid al-Jannah.

– Ça a été pris samedi, vers onze heures du soir. On a un autre cliché de ton départ environ deux heures plus tard.

– Quoi, c’est illégal maintenant d’aller à la mosquée le soir ? gronda El-Bashir.

– Non. Mais il se trouve qu’au dire de mon médecin légiste, c’est l’heure exacte à laquelle notre victime a été tuée. Tu peux m’expliquer ?

El-Bashir replongea dans un silence de marbre.

– Pourquoi Tam, d’ailleurs ? À cause de quelque chose qu’elle a écrit ? D’un article qu’elle allait écrire ?

El-Bashir continua de regarder droit devant lui.

– Hassan, ça ne se présente pas très bien pour toi. On t’a sur les lieux du meurtre à l’heure où il a été commis. Nos experts sont en train de fouiller ton appartement. Peut-être qu’ils vont trouver l’arme du crime, peut-être pas. Mais je peux te garantir ce qu’ils vont trouver. Tam Svejda a perdu une énorme quantité de sang quand tu lui as tranché la tête et, je ne sais pas si tu es au courant, mais le sang, ça va *partout*. Même si tu crois avoir tout nettoyé, il en reste encore. Alors, on en trouvera. Et alors, on le comparera à celui de Tam et ce sera terminé.

El-Bashir s’anima de nouveau.

– Vous trouverez que dalle, parce que j’ai rien fait, dit-il d’un air de défi. Écoutez, votre gars m’a montré cette vidéo. Je ne sais pas qui étaient ces enfoirés, mais ce n’était ni moi ni Tariq. C’est même pas nos voix.

– Les voix ont été numériquement déformées, Hassan.

– Oui, mais même, on ne parle pas comme ça, nous. Toutes ces conneries sur l’impérialisme yankee. Yo, je suis d’ici, moi. Je *soutiens* les Yankees, OK ? J’ai pleuré le jour où Derek Jeter a pris sa retraite.

– Écoute, Hassan, reprit Heat en croisant les doigts devant elle. Je vais être franche. Tu es dans une sacrée galère. Et pour l’instant, rien ne t’empêchera d’aller en prison pour très, très longtemps. Mais tu *peux* encore faire quelque chose pour améliorer ton sort, si tu te mets à coopérer. J’ai remarqué quelque chose sur cette vidéo et, à mon avis, ce quelque chose pourrait bien nous aider tous les deux.

El-Bashir ne répondit pas. Il la regardait maintenant avec une sincère curiosité.

– Toi et Tariq, vous n’arrêtez pas de regarder à gauche de la caméra. Il y a quelqu’un d’autre, c’est ça ?

– Mais puisque je vous dis qu’on n’était pas...

– Tu vas me dire qui c’est. Ça nous facilitera la vie à tous les deux. Toi, tu me dis qui menait la danse, et moi, je m’assure que tu seras aussi bien traité que possible. Ils ont des cellules réservées aux musulmans. Tu y seras plus en sécurité. Il te suffit de me dire qui t’a fait faire ça, tu signes tes aveux et je fais en sorte que tu sois traité avec dignité.

El-Bashir se releva.

– Oh non. Non, non. Pas question d’aveux. J’ai lu des tas d’histoires de Noirs qui se sont retrouvés en prison pour des trucs qu’ils n’avaient pas faits, et ça commence toujours par des aveux de merde qu’on les force à signer en les piégeant. Non, non. Pas de ce petit jeu avec moi. On se croirait dans *La Quatrième Dimension*, ici. Ne m’approchez plus avec vos putains d’aveux. On est bien enregistrés, j’espère ?

Il commença à chercher frénétiquement du regard la caméra installée dans la pièce.

– Je n’ai pas signé de putains d’aveux, OK ? Vous entendez ? Je n’avoue que dalle.

– Assieds-toi, Hassan.

À cet instant, Feller fit irruption dans la pièce, hors d’haleine.

– Capitaine, capitaine, on a des aveux. Al-Aman a avoué !

– Il a *quoi* ? explosa El-Bashir.

– La ferme, fumier, ce n’est pas à toi que je parle, rétorqua l’inspecteur, qui se tourna de nouveau vers sa supérieure. Il a reconnu qu’ils avaient déjà emmené Tam à la mosquée le samedi soir et qu’ils revenaient terminer le travail. Il dit qu’il ne voulait pas le faire, mais que ce fumier l’a obligé. Il dit que son colocataire lui a lavé le cerveau et complètement tourné la tête avec ses balivernes islamistes. Il dit aussi que c’est ce fumier qui tenait la machette.

– Oh ! nom de Dieu, mais c’est pas vrai. C’est faux. Il ment. Il ment ! hurla El-Bashir, les deux mains portées à son turban.

– La seule chose qui nous manque maintenant, c’est qui est le grand patron, poursuivit Feller. J’imagine que le premier qui nous le dira obtiendra la meilleure proposition du procureur, c’est bien ça ?

– Absolument, confirma Heat. C’est comme ça que ça marche.

– Non, non. Ce *n’est pas* comme ça que ça marche, parce que tout ça, c’est des conneries ! C’est... Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, à Tariq, ni quelles foutues pilules vous lui avez fait avaler, mais il ment ! Il ment comme il respire. Vous n’allez quand même pas le croire.

El-Bashir se rassit et se pencha sur la table, les yeux écarquillés, le regard fou.

– Écoutez, oui, on était à la mosquée, OK ? admit-il. On y est restés deux

heures, c'est vrai. Mais tout ce qu'on a fait c'est utiliser Skype. On n'a pas d'accès Internet chez nous ; alors, on se sert de l'ordinateur de la Masjid al-Jannah. Quand il est onze heures du soir à New York, il est six heures du matin à Riyad. Il y a un imam là-bas, il se met sur l'ordinateur et il nous parle après la prière du matin. Mais c'est tout. On n'a fait que parler. Si vous allez sur l'ordinateur et ouvrez Skype, vous verrez qu'il fait partie des contacts. Vous n'avez qu'à lui demander, si vous voulez ou... je ne sais pas, vous ne pouvez pas vérifier sur l'ordinateur s'il a été utilisé pour passer des appels ou je ne sais pas ? S'il vous plaît. Je vous en supplie.

– Désolé, fumier. Mais même si tu étais sur Skype, ça ne prouve rien, déclara Feller. Comment savoir si tu n'es pas allé chercher cet imam juste pour qu'il t'explique comment décapiter quelqu'un selon le bon rite islamiste ? Ou pour qu'il puisse suivre le processus et t'apporter ses commentaires ?

– Bordel de merde, fut tout ce qu'El-Bashir put répondre.

– C'était lui que vous regardiez sur le côté de la caméra, Hassan ? demanda Heat. Pas une personne en chair et en os, mais l'image d'un imam en Arabie saoudite, sur un écran d'ordinateur ?

– C'est bon ! s'exclama El-Bashir en se relevant de nouveau. Vous délirez tous complètement. On dirait que tout ce que je dis, vous le déformez, comme font toujours les flics. Je veux un avocat. Tout de suite. Je veux un putain d'avocat.

Heat le fixa longuement du regard. Elle se trouvait maintenant en terrain mouvant, légalement parlant. L'interrogatoire *était* enregistré. Dès l'instant où le suspect invoquait son droit à un avocat, elle devait mettre un terme à l'interrogatoire. Elle avait connaissance de procès où *tout* ce qui avait été dit après que le suspect avait réclamé un avocat, même les aveux les plus rigoureux, avait été rejeté.

– Bien, Hassan, dit-elle. Si c'est ce que tu veux. Ton avocat devra venir te rendre visite à Rikers, bien sûr. Parce qu'en ce qui me concerne, cet interrogatoire est terminé.

– Y a plutôt intérêt, oui, répliqua-t-il. Je me fiche que Tariq ait disjoncté pour des Choco Pops, mais moi, pas question que vous me soutiriez des aveux de merde.

Heat se leva et quitta la pièce à la suite de son enquêteur.

– Bon travail avec Tariq, fit-elle observer dès que la porte fut refermée. Il rédige ses aveux ou il les a déjà signés ?

– Vous plaisantez ? Il n'a que le mot « avocat » à la bouche, répondit Feller. Je voyais bien qu'Hassan allait en faire autant. Alors, je me suis dit que ça valait la peine de tenter le coup des faux aveux.

La policière se contenta de secouer la tête.

– En tout cas, vous m'avez bien eue pendant une seconde.

– Je sais, dit Feller avec un large sourire. Peut-être que je devrais voir avec la mère de Rook pour me trouver un agent. Mes talents sont gâchés, si loin de Broadway.

Heat allait faire une plaisanterie au sujet de l'avenir de Feller au sein du syndicat des acteurs de théâtre, lorsqu'elle entendit une voix en provenance de la salle de la brigade.

Une voix qu'elle ne connaissait que trop bien.

Dix-sept

– Jamie n’est pas là ? demandait Yardley Bell sur un ton mêlant à la fois la déception et la colère. Oh ! quel *dommage*. Moi qui me réjouissais de le voir.

Au sortir du couloir, Heat aperçut une jolie brune mince, vêtue d’un tailleur-pantalon très ajusté. Le capitaine Heat et l’agent Bell, du département de la Sécurité intérieure, se ressemblaient beaucoup plus que l’une ou l’autre auraient bien voulu l’admettre. Outre la couleur de cheveux et la carrure, elles partageaient la même conscience professionnelle et le même faible pour le charme indéniable de Jameson Rook.

Malgré cette source de rivalité et leur antipathie naturelle, liée au fait de représenter différents organes de l’État, les deux jeunes femmes avaient surmonté le contentieux du début de leur relation et conclu une trêve. Aussi, du moins en théorie, la vue de Bell n’aurait-elle pas dû déplaire à Heat.

Sauf que la policière savait que l’agent de la Sécurité intérieure ne venait pas à la Vingtième uniquement pour échanger des banalités avec elle et les autres inspecteurs. Et qu’elle ne se préoccupait guère de ce que fabriquait son ex.

Cela pouvait se terminer de deux manières. L’une mauvaise. L’autre pire.

– Bonjour, agent Bell, se lança Heat, les sinus soudain sous pression.

– Oh ! vraiment, après tout ce temps, c’est « agent Bell ». Sincèrement, « capitaine Heat », je croyais que nous avions dépassé ce stade.

Deux costauds, qui à eux deux avaient peut-être un demi-cou, accompagnaient Bell. Cela conforta Heat dans son idée. Il n’y avait qu’une seule raison à la venue de ces agents fédéraux, dont le 4x4 devait être garé dans la rue, devant le poste.

– Vous ne me prenez pas mes suspects, Yardley, clama Heat, les mains sur les hanches.

Bell, qui espérait manifestement glisser discrètement le but de sa mission, baissa un instant les yeux sur la moquette, comme si elle était gênée pour Heat.

– Oh ! Nikki, ne compliquons pas les choses. J'ai bien peur qu'ils ne soient plus à vous.

– Bien sûr que si, ils le sont. C'est un meurtre. Depuis quand un meurtre ne relève-t-il plus de la juridiction locale ?

– Désolée, mais vous n'êtes pas la seule à avoir obtenu une injonction de production de pièces concernant la carte bancaire de Tam Svejda, vous savez. Nous savons qu'elle s'est rendue dans l'Ohio.

– Sans nous, vous n'auriez même pas identifié la victime.

– Vous et le site Internet du *New York Ledger*, rectifia Bell. Quoi qu'il en soit, preuve a été faite que la victime a été transportée hors des frontières de l'État, ce qui en fait notre affaire. L'enlèvement également. Par ailleurs, ces hommes figuraient déjà sur la liste de surveillance des terroristes... Leurs posts sur Facebook ont retenu l'attention de nos agents. Or, c'est un acte de terrorisme intérieur, potentiellement lié au terrorisme international. Cela fait donc au moins cinq raisons qui justifient que vous nous les remettiez. De plus, il y a... des considérations d'ordre diplomatique.

– Que voulez-vous dire ? demanda Heat.

– Disons simplement qu'il y a des choses que Daech pourrait accepter de nous donner en échange de certains prisonniers.

– Mais ils ne font même pas partie de l'État islamique, objecta Ochoa. Ce sont deux gamins de New York.

– Oui, mais l'EI l'ignore, non ? reprit Bell. Nos agents ont déjà surpris des rumeurs indiquant que la « vidéo de New York » – c'est comme ça qu'ils l'appellent – est très populaire là-bas. Les stars de cette vidéo pourraient devenir une précieuse monnaie d'échange.

– Alors, quoi, on ferait un échange de prisonniers ? fit Heat. Deux des nôtres contre deux des leurs ?

– Non, non, contesta Bell. Les États-Unis ne négocient pas avec les preneurs d'otages. C'est une politique de longue date. Si on revenait dessus, la chasse serait ouverte pour tous les Américains de la planète.

– Donc quoi ? Qu'est-ce qui pourrait bien valoir le fait de ne pas infliger à ces deux ordures le châtiment qu'elles méritent ? demanda Heat. Une généreuse société américaine qui soutient ses élus fédéraux pourra continuer à extraire du pétrole là-bas ?

Bell se contenta de sourire.

– J'en ai certainement déjà trop dit. Tout ce que vous devez savoir, c'est que le gouvernement apprécie votre coopération. Et votre confiance.

– Vous voulez dire que non seulement vous allez laisser ces deux meurtriers repartir les mains libres, mais que nous ne devons rien dire ?

Ochoa grimaça comme si cette idée le blessait encore plus que la balle récemment retirée de son postérieur.

– Bienvenue dans le monde des relations internationales, où vous pouvez

choisir la couleur que vous voulez pour votre moralité, tant que cela reste dans les gris, déclara Bell.

– Incroyable, marmonna Ochoa.

– Oh ! et j’allais oublier la sixième raison pour laquelle ces types sont à nous maintenant, renchérit Bell en sortant de la poche poitrine de sa veste deux feuilles de papier pliées en trois. Nous avons une ordonnance du juge. *Habeas corpus*, c’est-à-dire « prenez le corps ». En bon anglais, ça veut dire : « Désolée, Nikki, vous allez devoir vous en séparer. »

Bell tenait les documents entre deux doigts. Heat s’avança d’un pas raide et les lui arracha. De fait, il s’agissait d’une injonction délivrée par un juge fédéral du district est de New York.

La policière fronça les sourcils, à la fois de rage et d’impuissance, car elle savait qu’elle ne pouvait pas faire grand-chose pour s’y opposer. Cependant, elle n’avait aucune intention d’arrêter d’enquêter sur cette affaire. Pas tant que Rook serait en danger. Pas tant qu’elle soupçonnait l’existence d’une plus grande menace qui dépassait ces deux gamins new-yorkais avec quelques idées tordues sur l’islam en tête.

Néanmoins, si elle tentait seulement de déclencher maintenant une guerre de territoire entre les services de police, tout ce qu’elle obtiendrait serait un coup de téléphone du Hamster, qui mentionnerait négligemment le fait qu’il sortait du bureau du commissaire, où tout le monde se félicitait de constater que cette histoire n’était plus le problème du NYPD. Et, euh, au fait, où en étaient les statistiques ?

– Sachez que le département de la Sécurité intérieure apprécie grandement le travail très sérieux du NYPD, affirma Bell, comme si l’affaire était dans la poche. Vous avez vraiment accompli un excellent travail en identifiant la victime et le lieu où le crime a été commis. Nous veillerons bien sûr à le mentionner lorsque nous annoncerons leur inculpation. Nous vous laisserons même assister, dans le fond, à la conférence de presse si vous le souhaitez. Ce serait bien, de toute façon, d’avoir quelqu’un du NYPD près du podium. Le contribuable aime voir nos différentes agences coopérer.

– Oh oui, ce serait génial, Yardley, acquiesça Heat sur un ton doux. Devrais-je arborer ma tenue réglementaire ou la Sécurité intérieure préférerait-elle laisser tomber les simulacres et me voir déguisée en singe ?

Bell fit la moue.

– Nikki, franchement, ne soyez pas comme ça. Pensiez-vous sérieusement que l’affaire resterait entre vos mains ? Que croyiez-vous, que vous enverriez ces deux crétins dans ce zoo de Rikers Island ? Parce que laissez-moi vous dire ce qui se passerait là-bas. D’abord, ils radicaliseraient l’ensemble des détenus musulmans. Ensuite, Daech aurait la bonne idée d’envoyer ici des djihadistes purs et durs pour les libérer. Imaginez le coup que cela représenterait pour eux ! Donner l’image d’une Amérique faible et

incompétente sur son propre sol ? Vous savez que ce ne serait pas si difficile avec ce gruyère suisse qu'est en réalité cette fameuse prison.

Bell secoua la tête.

– Désolée, Nikki. Vous savez que cela n'a rien de personnel. C'est juste que nous disposons de ressources dont vous ne disposez pas. Et que nous avons des besoins que vous n'avez pas. Cette affaire dépasse votre niveau d'habilitation. Vous ne pouvez le nier.

Il y eut un silence gêné. Ochoa dansa d'un pied sur l'autre, les idées déjà bien arrêtées sur le sujet. Raley toussa sans raison. Feller croisa les bras. Rhymer se balança d'avant en arrière sur ses talons.

Tous, en tout cas, regardaient Nikki. Elle sentait leurs yeux braqués sur elle et, une fois de plus, elle se sut jaugée. De quel bois se chauffait-elle ? Leur chef prendrait-elle la défense de sa brigade, de son service ? Avait-elle assez de cran pour envoyer promener le gouvernement fédéral, parce que l'affaire correspondait en tous points aux attributions du NYPD ? Elle voulait qu'ils sachent qu'elle se battrait bec et ongles pour eux et pour la justice.

En fin de compte, la limite reste mince entre l'opposition courageuse et la vaine résistance. En l'occurrence, il était clair que toute tentative pour entraver la route du département de la Sécurité intérieure placerait la policière du mauvais côté. Il lui revint en mémoire un principe que sa mère lui avait enseigné autrefois : il vaut parfois mieux courir que tenir.

– Ils sont en salle d'interrogatoire, déclara-t-elle. Sachez qu'ils ont tous les deux invoqué leur droit à un avocat. Je ne crois pas que vous en obtiendrez grand-chose de plus.

– Merci, dit Bell. Demain, on vous envoie un fourgon frigorifique pour le corps. J'imagine que la victime peut encore passer une nuit à la morgue ?

– Sans problème.

– Avez-vous levé des pistes que nous pourrions exploiter ? s'enquit l'agent fédéral.

– Autres que ce que nous a fourni son établissement bancaire ? Rien du tout, mentit Heat sans ciller. Mais il y aura tout ce que nos experts prélèveront dans l'appartement des suspects. Je suppose que c'est aussi pour vous maintenant. Sinon, j'ose espérer que vous nous tiendrez au courant des progrès de l'enquête ?

– Absolument, mentit Bell à son tour. J'imagine que vous avez pris contact avec les parents ? Vous devez l'avoir fait, puisque vous avez informé les médias.

– En effet, confirma Heat. Allez-vous leur dire que les brutes épaisses qui ont tué leur fille vont servir de monnaie d'échange, afin que l'essence reste à deux dollars le gallon ?

– Non, bien sûr que non. Et je ne sais même pas si cela a à voir avec le pétrole. Mais soyez tranquille, oui, la famille sera informée qu'El-Bashir et

Al-Aman ont plaidé coupables pour s'éviter la peine de mort et qu'on les envoie en isolement dans une prison de très haute sécurité pour le restant de leurs jours. Ensuite, ils seront réaffectés. La famille sera alors informée qu'ils ont attaqué leurs gardiens et ont été tués dans l'altercation. Enfin, si l'accord tient toujours. Mais ça, ça ne dépend pas de moi. Écoutez, poursuivit l'agent devant les regards incrédules autour d'elle. C'est comme ça que ça marche, OK ? Ça ne me plaît pas plus qu'à vous. Mais il y a des considérations en jeu qui nous dépassent tous autant que nous sommes dans cette pièce. Parfois, nous ne sommes que des figurants qui n'ont pas leur mot à dire.

– Ce film craint, marmonna Raley.

– Si j'avais du pop-corn sur moi, mon pote, je le balancerais sur l'écran, renchérit Ochoa, oubliant momentanément son différend avec Raley. Il y avait soudain un ennemi plus grand dans la pièce.

Bell ne leur prêta aucune attention. Elle tapa dans ses mains et sourit comme s'ils avaient finalisé l'organisation du pique-nique de fin d'année.

– Bien, j'imagine que nous avons fait le tour.

– Disons-le, oui, fit Heat.

– C'était un plaisir de vous revoir, dit Bell. Passez le bonjour de ma part à Jamie.

– Naturellement, acquiesça Nikki.

Ce qui n'était qu'un mensonge de plus.

Le capitaine sentait bien que le fait de voir les gros bras du département de la Sécurité intérieure piétiner leurs plates-bandes pour récupérer El-Bashir, Al-Aman et la paperasserie correspondante grignotait l'énergie de ses troupes.

Plutôt que d'assister à la débandade, Heat battit en retraite dans son bureau et parcourut rapidement l'interminable liste d'e-mails qui s'étaient accumulés dans sa messagerie, mais elle ne répondit qu'à ceux dont elle était sûre que le fait de les ignorer lui vaudrait un renvoi.

Une fois Bell et ses sous-fifres partis, elle retourna dans la salle de la brigade. Ses inspecteurs, prêts à rentrer chez eux pour la soirée, étaient tous occupés à remettre de l'ordre dans les papiers sans importance qui traînaient sur leurs bureaux.

– Allez, tout le monde, dit-elle. Au boulot.

– Comment ça ? souffla Feller. Vous venez de laisser les fédéraux emmener nos suspects, afin qu'ils puissent prendre part à quelque chose de si énorme que nous, petit peuple que nous sommes, ne pourrions certainement pas comprendre.

– Oui, mais ils n'ont pas pris le plus important.

– C'est-à-dire ?

– Nos informations, répondit Heat.

– Que voulez-vous dire, capitaine ? s'interrogea Ochoa, qui se leva de son trône de coussins pour venir la rejoindre en boitant.

– Je n’arrive pas à croire ce que je vais dire, mais il y a un moyen qui va nous permettre de faire en sorte que Tariq Al-Aman et Hassan El-Bashir soient traduits en justice en Amérique.

– Lequel ?

– Nous allons divulguer au *New York Ledger* tout ce que nous savons.

Visages consternés. Bouches muettes. Têtes inclinées.

Les chiens pactisaient avec les chats. L’huile et l’eau annonçaient qu’elles allaient constituer un joli méli-mélo. Les républicains venaient de décider d’accepter tout ce que proposeraient les démocrates. Heat n’aurait pas davantage choqué en déclarant qu’elle quittait la police pour un cabinet d’avocats.

Opossum fut le premier à se ressaisir. Tout juste.

– Mais..., capitaine, bégaya-t-il. Vous ne pouvez pas... Vous pourriez faire ça ? *Mince alors !*

– Non. Bien sûr que non. Voilà pourquoi nous n’ébruiterons pas la chose. Si l’un d’entre vous refuse d’être mêlé à ça, je comprendrai. On fera juste comme si cette conversation n’avait jamais...

– Il n’y a même pas à poser la question. On marche, affirma Raley. D’accord, les gars ?

– *Yep*, acquiesça Rhymer.

– Absolument, renchérit Feller.

– Aucun doute, assura Ochoa.

– La seule question qui se pose est de savoir si ça va marcher, reprit Raley.

– Les espions aiment opérer dans l’ombre, affirma Heat. C’est leur monde. Alors, on va faire en sorte de mettre toute cette affaire en lumière. Comme ça, ils n’auront nulle part où se cacher. On va procéder exactement comme d’habitude et fournir tous nos indices au *Ledger*. Toutes les fuites feront la une, ensuite, vous le savez, les autres médias reprendront l’info. Si on s’y prend bien, l’exclusivité dont jouira le *Ledger* sur le sort de sa journaliste nourrira à son tour l’info. Les Yardley Bell du monde entier comptent sur le fait que les gens finissent par ne plus faire attention. Elles en profitent pour agir quand tout le monde a le dos tourné. Nous devons veiller à ce que personne n’oublie, ne serait-ce qu’une demi-seconde, qu’Hassan El-Bashir et Tariq Al-Aman sont détenus aux États-Unis, dans l’attente de leur procès. Lorsque nous en aurons terminé, leur célébrité les précédera où qu’ils aillent. Ils attireront trop l’attention pour pouvoir échapper en douce au système.

– La presse en guise de coup de poing américain, commenta Ochoa, le sourire aux lèvres. Ça me plaît.

– Tam aurait adoré, appuya Raley. Vous qui tenez toujours à rendre hommage à la victime, capitaine, vous ne pouviez pas mieux choisir.

– Je suis en relation, si je puis dire, avec le supérieur de Tam, reprit Heat.

Je trouverai un moyen pour communiquer avec lui sans que cela nous nuise à l'un ou à l'autre. Je suis sûre qu'il sautera sur l'occasion.

– Et maintenant, que fait-on ? demanda Raley.

– Nous devons trouver des infos pour pouvoir continuer à nourrir la bête, déclara la chef. Déjà, il faudrait découvrir comment ils ont conduit Tam là-bas. Nous savons qu'ils ne l'ont pas fait passer par l'entrée principale. Ils ont dû emprunter celle de l'arrière.

– Aucune caméra, j'ai déjà vérifié, indiqua Raley.

– Je sais. Mais quelqu'un a dû voir quelque chose. Opossum et Randall, je sais que vous deux vous occupiez d'interroger les voisins autour de la ruelle où se trouve la benne, mais pourriez-vous frapper à quelques portes plus loin ? Je veux qu'on interroge quelqu'un dont l'appartement donne sur l'arrière de la mosquée.

– Compris, acquiesça Feller.

– J'ai aussi pensé à quelque chose pour le roi de tous les médias de surveillance.

– Sa Majesté est à votre service.

– Nous disposons maintenant de larges échantillons des voix d'El-Bashir et d'Al-Aman suite à leurs interrogatoires. Voyez si vous pouvez retirer le filtre sur la vidéo d'origine et comparer ces nouveaux échantillons. Peut-être l'ordinateur trouvera-t-il même des similitudes qui échappent à nos oreilles.

– Compris, répondit Raley.

– Et moi ? s'enquit Ochoa.

– Rentrez chez vous. Bourrez-vous d'antalgiques. Allongez-vous sur le ventre. Vous avez assez payé de votre personne pour aujourd'hui.

– Pas question, capitaine. Si les autres travaillent, moi aussi. Il n'y a pas de raison. J'ai toujours voulu visiter Cleveland, vous savez. C'est peut-être l'occasion.

Heat secoua la tête.

– Non. Un Mexicain-Américain bien habillé marchant avec une canne attirerait beaucoup trop l'attention où qu'il aille. Je ne peux pas vous envoyer jouer les agents secrets en terrain inconnu. De plus, je doute que Lorain soit véritablement une grande métropole de l'Ohio. Si les fédéraux s'y trouvent également, ils vous repéreront en six secondes.

– On ne serait pas de trop à trois pour arpenter le bitume, suggéra Feller.

– Bonne idée, Randall. Ça vous va, Ochoa ?

– Parfait.

Heat consulta sa montre. Il était plus de dix-huit heures.

– Mais où Aguinaldo est-elle donc passée ? demanda Heat. Personne n'a eu de ses nouvelles ?

Au fond de la salle de la brigade, un tintement annonça l'arrivée de l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent sur Inez Aguinaldo, comme par magie.

– Que les choses soient bien claires ! clama-t-elle. Le shopping pour moi, c'est *fini*.

Dix-huit

Elle fit son entrée les cheveux en bataille, alors qu'elle les portait normalement toujours tirés en arrière en une sage queue de cheval. Son visage était en mal de soins réparateurs Clinique, elle dont les besoins en maquillage étaient généralement satisfaits par une visite bisannuelle au centre commercial. Quant à sa démarche, d'ordinaire pourtant si droite et régulière, elle était chancelante en raison de la disparition du talon de sa chaussure gauche.

– Ben, mon vieux, visez-moi ça, brocarda Ochoa.

Feller émit un petit sifflement.

– Messieurs, m'est avis, déclara Raley, qu'il n'y a qu'une seule manière de réagir face à la tournure des événements.

– Concours d'insultes ? suggéra Ochoa, le sourcil relevé.

– Concours d'insultes, approuva son équipier.

– Comment ça ? demanda Opossum.

– Chacun mise sur une insulte. Vingt dollars la mise, expliqua Raley. Le gagnant rafle le tout.

Avant même que l'inspecteur Aguinaldo ait pu émettre la moindre protestation, Ochoa, Feller et Raley avaient dégainé leur portefeuille et sorti trois billets de vingt dollars, qu'ils jetèrent sur le bureau devant Feller.

– Preum's, bondit Ochoa. Que dites-vous de : « Ben alors, ma vieille, tu nous avais caché qu'ils faisaient passer des auditions pour *The Walking Dead* ? »

Feller se lança à son tour :

– Oui, pas mal. Mais j'allais proposer : « Je ne savais pas que le cirque était en ville. Madame Bozo le clown sait-elle que tu as fait du bouche-à-bouche avec son mari ? »

– Mais non, pas la peine d'aller chercher si loin, conclut Raley. Un peu de subtilité, du genre : « Eh ! j'aime bien ton fard à joues. Je crois l'avoir aperçu en solde au magasin de bricolage, le week-end dernier. »

– Ah, ah ! elle est bonne, accorda Ochoa. Allez, Inez, à toi de nous

départager. Qui a gagné ?

Aguinaldo les regardait sans amusement se gausser de ses malheurs.

– Ce que vous êtes drôles ! Ça me fait vraiment bien rire, dit-elle d’un ton parfaitement détaché.

Heat s’efforçait de rester impassible. Mais alors que l’enquêtrice se rapprochait, la policière fronça le nez, car elle détectait un bouquet d’arômes impossible à trouver tel quel dans la nature – une sorte de mélange à base de lavande, d’églantine, de vanille, de camomille et de puissant insecticide.

– Qu’est-ce que... ? C’est quoi, cette odeur ? demanda-t-elle.

– Vous savez combien de fois on m’a aspergée aujourd’hui ? s’exclama l’enquêtrice. Ces vendeuses des rayons « parfum », elles ont l’air parfaitement inoffensives. Mais ce sont de vrais ninjas. Dès que vous passez, elles vous harponnent pour engager la conversation. Et c’est parti : « Bonjour..., pschitt..., comment..., pschitt..., allez..., pschitt..., vous..., pschitt, pschitt..., aujourd’hui ? Pschitt. » Ensuite, une fois que vous êtes sonné, elles vous en balancent encore une fournée. Elles portent carrément atteinte à la qualité de la vie.

Heat eut un mouvement de recul involontaire.

– Écoutez, si demain vous avez besoin de quelqu’un pour faire le tour des cités, comptez sur moi, poursuivit Aguinaldo. Réveiller les clochards pour les interroger ? Pas de problème. Jouer les drag-queens ? Je m’affuble d’un faux sexe et me colle une pomme d’Adam. Mais quoi qu’il arrive, ne me demandez *pas* de retourner dans la 5^e Avenue.

Heat essaya vainement de masquer son sourire.

– Puis-je demander ce qui s’est passé ?

– Ce qui s’est passé, rétorqua Aguinaldo, c’est que j’ai eu le malheur d’apprendre très vite que le foulard sur la vidéo est un Laura Hopper.

– Laura qui ? demanda Heat.

– Laura Hopper. Apparemment, c’est le must en matière de foulards. Beyoncé, Adele, Jennifer Lawrence ? Si elles portent un foulard, c’est forcément un Laura Hopper. Ils sont en soie peinte à la main et ils valent quelque chose comme dix mille dollars pièce. Si encore vous parvenez à mettre la main sur un modèle. Laura n’en fabrique que tant par an. Les enchères peuvent monter très haut lorsqu’un exemplaire est proposé en salle des ventes. Chaque fois qu’il en paraît un sur eBay, Internet bloque complètement.

– Je ne capte pas, dit Rhymer. Qu’est-ce qu’un bout de tissu peut donc avoir de si spécial ?

– C’est tout le génie de Laura Hopper, expliqua Aguinaldo. C’est totalement nouveau pour moi, mais si j’ai bien compris, Laura Hopper, c’est comme... Disons que si Louis Vuitton et Oscar de la Renta avaient eu une fille et que cette fille ait hérité des meilleurs gènes des deux côtés de la famille,

Laura Hopper n'en ferait toujours qu'une bouchée.

– Oui, mais dix mille dollars pour un foulard ?

– D'après les inconditionnelles, un Laura Hopper, c'est un cadeau non seulement pour celle qui le porte, mais pour le monde entier. Chaque exemplaire est unique et porteur de sa propre histoire. C'est une sorte d'œuvre d'art inestimable que l'on peut porter autour du cou. Et Laura ne refait jamais deux fois le même motif. Elle jette même ses couleurs une fois qu'elle a terminé, et elle prépare une nouvelle palette pour le foulard suivant. Aucun Laura Hopper ne ressemble en quoi que ce soit à un autre.

– Grande nouvelle, dans ce cas, non ? Il suffit qu'on l'appelle, suggéra Heat, pour voir si elle se souvient à qui elle a vendu ce foulard. Si ses modèles sont aussi rares, peut-être s'en souviendra-t-elle.

– Croyez-moi, j'ai tenté ma chance, il y a quoi, huit heures et quarante « pschitt ». Comme Laura a ses bureaux à New York, j'ai pu voir son assistante. Le problème, c'est que la créatrice est en ce moment à Tahiti pour ses trois semaines de vacances annuelles, totalement injoignable. Apparemment, les seuls à pouvoir la joindre sont les beaux garçons de plage chargés de la masser et de lui préparer ses daiquiris. Et encore, même eux sont tenus au secret sous peine de mort.

– Mais son assistante ne conserve-t-elle pas trace de chaque foulard ? Sous forme, je ne sais pas..., d'un catalogue ? Ne prennent-ils pas une photo avant de les vendre ?

– Oui et non, répondit Aguinaldo. Ils vendent essentiellement à New York, parce que c'est un peu la capitale de la mode aux États-Unis. L'assistante enregistre tous les acheteurs, mais pas *quel* foulard a été vendu. Ce n'est pas comme s'ils étaient numérotés. Et ils n'ont aucune description de l'exemplaire... Pour Laura Hopper, donner un nom à un foulard, c'est le déprécier. Donc, conclut Aguinaldo en veillant à faire clairement entendre son exaspération, j'ai dû faire le tour de tous les vendeurs dont le nom figurait sur la liste, dans l'espoir que quelqu'un reconnaisse ce Laura Hopper.

– Combien y en avait-il ?

– Des centaines. Et en plus, Laura Hopper a des principes égalitaires. Alors, cela ne se cantonnait pas aux magasins super classe. Il lui arrive de proposer un modèle chez Macy's en demandant qu'il soit discrètement glissé parmi les soldes à trente dollars. Comme ça, même les moins fortunés peuvent avoir la chance de posséder un peu de la splendeur que représente un Laura Hopper, s'ils ont l'œil.

– Diantre ! s'exclama Ochoa. Laura Hopper, c'est un peu Willy Wonka sans la chocolaterie.

– Ni les trucs qui font peur aux gamins, ajouta Feller.

– Oui. Le problème pour nous, exposa Aguinaldo, c'est que... Supposons que tu sois l'heureux client qui tombe sur le fameux Laura Hopper au fond du

bac des liquidations chez Filene's Basement. Dès que tu te rends compte que ce foulard à trente dollars pourrait t'en rapporter dix mille, qu'est-ce que tu fais ?

– Une petite danse de joie qui donne l'air ridicule à un homme blanc ? suggéra Raley.

– Ça, oui, peut-être, acquiesça Aguinaldo. Mais ensuite, il y a toutes les chances que tu aies des factures à payer et des enfants qui ont besoin d'un appareil dentaire, et, de toute façon, tout le monde à la grande fête où tu le porteras pensera que ce n'est qu'une copie. Alors, tu le vends.

– C'est ce qui s'est passé pour ce Laura Hopper ? demanda Heat.

– Je ne sais pas, répondit l'enquêtrice. J'ai continué d'espérer que quelqu'un dans l'un de ces magasins reconnaîtrait ce modèle particulier et me fournirait une piste. Mais si beaucoup ont immédiatement identifié un Laura Hopper, personne ne savait *lequel*. Voilà pourquoi j'ai l'air d'avoir fait du shopping pendant trois cents jours d'ouverture des soldes d'affilée.

– Oh ! elle est bonne, répondit Raley, puis il regarda Feller et Ochoa. Comment se fait-il que vous n'ayez rien trouvé de cet ordre ?

Feller allait répondre, mais il se ravisa en constatant que l'inspecteur Aguinaldo n'était toujours pas d'humeur.

– Donc, nous ignorons de quel Laura Hopper il s'agissait, résuma Heat. En revanche, on sait qu'il a fait une apparition sur notre lieu du crime. Ce qui nous ramène à la question du départ, encore plus déconcertante maintenant. Comment un foulard de femme... ? Un modèle unique, de renommée mondiale, absurdement cher en plus..., atterrit-il dans une mosquée de New York dans le cadre d'une vidéo de décapitation tournée par deux gamins qui, à en croire leur appartement, n'ont pas plus de deux sous en poche ?

– Aurait-il pu appartenir à Tam ? demanda Aguinaldo.

– Pas avec son salaire de journaliste, objecta Heat. En outre, je la connaissais depuis des années ; or je ne lui ai jamais vu porter de foulard, encore moins un comme ça.

C'était l'une des plus curieuses chaussettes dépareillées de toute sa carrière de policier, et elle ne voyait pas du tout par quel bout la prendre. Pas avec les indices dont elle disposait.

Personne d'autre non plus, apparemment. Les inspecteurs de la Vingtième se livraient à un concours, un jeu où personne n'avait le droit de regarder l'autre.

– Daech s'adonne à toutes sortes de trafics de marchandises volées, finit par proposer Ochoa. Ils volent des œuvres d'art, des antiquités, tout ce qui peut avoir de la valeur à leurs yeux parmi ce qui leur tombe sous la main. C'est l'une de leurs sources de financement. Ça et le pétrole. Peut-être nos aspirants djihadistes cherchent-ils juste à imiter les grands ?

– Possible, concéda Heat. Avant que vous ne partiez interroger le

voisinage avec Opossum et Feller, vous devriez peut-être voir aux cambriolages si quelqu'un a signalé le vol d'un Laura Hopper, soit dans un magasin, soit chez un particulier. Un objet de cette valeur doit être assuré ; la personne à qui il a été volé aura sans doute porté plainte. Cela nous donnerait peut-être un point de départ.

– Comptez sur moi, dit Ochoa.

– OK, je crois que tout le monde sait ce qu'il a à faire, sauf vous, Inez, dit Heat. Mais j'ai une mission spéciale pour vous.

Une expression de pure horreur se peignit sur le visage d'Aguinaldo.

– Rentrez chez vous. Prenez une douche, lui conseilla alors Heat. Vous puez.

– Et nous avons un gagnant pour le concours d'insultes, proclama Feller en ramassant les trois billets de vingt qu'il remit à Heat.

Aussitôt, le capitaine tendit l'argent à l'enquêtrice.

– Et offrez-vous un bon petit plat à emporter, aux frais de vos généreux collègues.

Tandis que les inspecteurs se dispersaient pour vaquer chacun à sa mission, Heat, qui retournait à son bureau, sentit son téléphone vibrer contre sa cuisse.

Un SMS de Lauren Parry : *Peux-tu descendre ?*

Puis, deux secondes plus tard, un autre : *Seule.*

Dix-neuf

Pour la seconde fois de la journée, Nikki Heat descendit en salle 23 B. Et pour la seconde fois encore, elle se rendit compte que cela la rendait nerveuse.

Lauren Parry ne réclamait pas un entretien en tête-à-tête pour des questions de routine, surtout depuis la promotion de son amie au rang de capitaine.

C'était forcément au sujet des cendres de sa mère. Certes, Heat était impatiente de connaître le résultat des analyses, mais elle redoutait aussi ce moment, pour des raisons, contre toute attente, compliquées.

Parce que, d'un côté, elle s'était laissée aller – malgré tous ses efforts pour l'éviter – à imaginer que sa mère était toujours en vie. C'était un rêve, en effet. Mais ne sommeille-t-il pas en chacun de nous un enfant qui rêve ? L'idée qu'elle et sa mère pourraient peut-être un jour cuisiner de nouveau ensemble ou assister à une symphonie côte à côte ou que Cynthia Heat puisse tenir dans ses bras ses petits-enfants...

Petits-enfants ? Ohé ! Nikki. Reprends tes esprits.

Mais le résultat pouvait également prouver le contraire. Autrement dit que Cynthia Heat était toujours aussi morte que ces dix-sept dernières années. Et bien que Heat eût essayé de ne pas se raconter d'histoires, elle savait qu'elle pleurerait de nouveau sa mère comme au premier jour. Aussi, si elle poussa la porte de la morgue le cœur battant, ce ne fut pas parce que la marche l'avait particulièrement fatiguée.

– Tiens, salut, Nikki ! lança Parry du fond du labo, ce qui indiqua à la policière qu'elles étaient seules. En présence d'autres personnes, la légiste l'aurait appelée capitaine Heat.

– Salut, Lauren.

Heat aperçut alors le sachet en plastique renfermant les cendres de sa mère, sur le plan de travail, à côté de son amie. Elle détourna vivement le regard afin de ne pas donner l'impression de le fixer ainsi.

– Merci d'être descendue, dit Parry. J'ai appris que les fédéraux allaient nous priver de la compagnie de Tam Svejda dès la première heure demain.

Que s'est-il passé ?

– Yardley Bell.

– Je croyais que tout allait bien entre vous deux...

– C'était le cas, convint Heat. Jusqu'à ce qu'elle me vole mes suspects.

– Donc, les quelques résultats que j'ai obtenus cet après-midi t'intéressent toujours ?

– Absolument.

Heat arbora le sourire du chat qui vient de manger une souris.

– Et pas uniquement parce que je compte bien poursuivre mon enquête maintenant que c'est devenu une affaire fédérale. C'est juste que j'admire ton excellent travail.

Parry n'avait pas besoin d'un dessin.

– Eh bien, sache que j'apprécie, dit-elle. Donc, maintenant qu'il est entendu que tout cela est purement théorique, tu te souviens de la poudre blanchâtre que j'ai découverte sous les semelles de Tam ?

– Ce que je prenais pour de la cocaïne ou de l'héroïne ?

– Exactement. Sauf que le spectromètre de masse nous livre une tout autre interprétation de la chose. Notre poudre mystère, une fois séparée de la poussière et de la boue collées à la chaussure, se révèle être du zinc.

– Du zinc ?

– Exactement. Donc, certainement pas un truc qu'on se met dans le nez. Même si les sauveteurs à la plage sont apparemment connus pour s'en mettre *sur* le nez.

Heat croisa les bras.

– Qu'est-ce que *cela* vient faire sous les semelles de Tam ?

– Combien de fois faudra-t-il que je te répète que c'est pour cette raison qu'on t'a confié ce bel insigne d'enquêteur ? se moqua Parry. Moi, j'ai juste réussi mon admission en médecine, tu te souviens ?

– Oui, mais... Enfin, où trouve-t-on du zinc, d'habitude ?

– Où on n'en trouve *pas* serait une meilleure question, répondit Parry. Tu me ramènes à l'époque de mes cours de chimie organique..., que je m'efforce pourtant d'oublier, crois-moi..., mais si ma mémoire est bonne, le zinc est le deuxième élément trace métallique le plus courant dans l'organisme après le fer. Il est essentiel pour le système immunitaire, pour cicatriser les plaies, toutes ces choses importantes. Quand il est absorbé dans le sang, bien sûr. Sous forme de métal, on en trouve aussi partout. On en pulvérise sur les carrosseries pour prévenir la rouille. Il y en a dans les gouttières, les fusibles et j'en passe. Beaucoup d'Américains en ont sans doute dans les poches en ce moment.

– De quoi tu parles ?

– Des pièces de monnaie. Les cents se composent presque entièrement de zinc, avec juste un peu de cuivre sur le dessus, expliqua Parry. Ensuite, si on

compte l'oxyde de zinc, le truc qu'utilisent les sauveteurs, on en trouve dans des tonnes de produits cosmétiques et pharmaceutiques. Bref, il y en a partout. Je crois qu'on s'en sert même dans les encres d'imprimerie.

– Les encres d'imprimerie, comme en utilise le *New York Ledger* ? Aurait-elle traîné près d'une presse ?

– C'est possible, acquiesça Parry. Il est aussi possible qu'elle soit partie en week-end de rando il y a trois semaines et qu'elle en ait ramené sous ses chaussures. Le zinc est présent dans la nature et relativement courant sur la croûte terrestre. C'est l'une des raisons pour lesquelles on lui a trouvé autant de fonctions : ça ne coûte pas cher.

Heat tenta d'imaginer comment des traces de zinc étaient arrivées sous les semelles de Tam Svejda. Mais rapidement elle dut reconnaître qu'il s'agissait encore d'une pièce du puzzle qui ne voulait s'intégrer nulle part pour l'instant.

Peut-être ne s'intégrerait-elle jamais. Peut-être s'agissait-il d'une autre chaussette dépareillée. Mais cela pouvait aussi être une fausse piste..., un truc sans aucune signification.

– Bien, merci, c'est toujours bon à savoir, conclut la policière.

Son regard se porta de nouveau vers le sachet en plastique, puis revint aussitôt sur Parry.

– Et sinon..., autre chose ? demanda-t-elle, la voix un peu coincée dans la gorge.

– Oui, tu te souviens, ce truc qui sentait le kérosène sur le corps ?

– Hmm, hmm.

– Surprise, surprise : c'est bien du kérosène. Mais ne me demande pas comment il a atterri là, ni ce que cela peut vouloir dire, parce que là, je te renvoie à ton insigne.

– OK, compris, dit Heat, qui regardait maintenant de manière assez ostensible partout ailleurs que sur le plan de travail.

– Maintenant, relança la légiste. Au sujet du contenu de ce sachet que tu t'efforces de ne pas regarder depuis ton arrivée...

Heat sentit le rouge lui monter aux joues. Elle baissa la tête vers ses chaussures.

– Oui, eh bien ?

– Où donc es-tu allée pêcher ça ? Dans un crématorium ou... ?

Le cœur de Heat s'accéléra de nouveau.

– C'est..., c'est difficile à expliquer. Pourrais-tu juste... ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Sans tenir compte des hésitations de son amie, Parry poursuivit :

– Eh bien, ce sont des résidus de crémation, aucun doute. Toute la matière organique est partie, bien entendu. Y compris l'ADN. Quand on fait cuire quelque chose à des températures aussi élevées, tout ce qui reste, ce sont les os. Mais ces os...

Discrètement, Heat avait saisi le bord d'une table de labo pour se soutenir.

– Qu'est-ce qu'ils ont, ces os ?

– Euh, une chose est sûre, répondit Parry, avant de prononcer les mots qui allaient à tout jamais changer la vie de Nikki. Ils ne sont pas humains.

Pas humains. Donc ce n'était pas sa mère.

La jeune femme inspira profondément. En dehors de cela, elle avait l'impression de vivre une expérience de sortie hors du corps. Elle baissa les yeux et vit ses articulations blanchir tant elle s'agrippait à la table ; pourtant, elle n'avait pas conscience de commander cela à ses mains. Un bourdonnement résonnait dans ses oreilles, sans qu'elle pût dire d'où il provenait. Elle voulut dire quelque chose, mais sa bouche s'était asséchée.

– Il faut un microscope pour le voir, poursuivit Parry sans se rendre compte, manifestement, de la tourmente dans laquelle elle venait de plonger l'existence entière de Nikki Heat. Mais là, c'est évident. Ils sont en partie d'origine aviaire, c'est sûr... Ça se voit, parce que les os des oiseaux sont beaucoup moins denses que les os humains. Il y en a aussi de ce qui pourrait être un écureuil ou un rat. Une sorte de petit rongeur, en tout cas. Difficile d'en dire plus. Il faudrait demander à quelqu'un qui s'y connaît beaucoup mieux que moi en animaux. Certains proviennent aussi d'un plus gros mammifère. Pas un chien, mais peut-être une biche.

– Une biche ? s'étrangla Heat.

– De prime abord, j'ai cru que cela provenait peut-être d'un centre d'incinération pour animaux. Jusqu'à ce que je tombe sur la biche. Là, j'ai commencé à penser à un animal écrasé. Tu sais que le ministère des Travaux publics brûle tous les cadavres qu'il ramasse sur la route.

– Un animal tué sur la route, répéta Heat.

Finalement, l'idée de vouloir à tout prix rester debout l'abandonna. Soit elle s'effondrait sur une chaise, soit elle finissait par terre. Par chance, à portée de main se trouvait un tabouret, qu'elle glissa sous ses fesses, juste à temps.

Un cadavre d'animal écrasé. Les cendres que Heat avait placées avec amour derrière cette plaque dans le plus beau columbarium de New York, où elle s'était fidèlement rendue pendant dix-sept ans, avec lesquelles elle avait communiqué, qui lui donnaient le sentiment d'être plus proche de l'esprit de sa mère... Tout ce temps, cela n'avait été que les dépouilles d'animaux que des conducteurs avaient heurtés avec leur voiture.

– Ça va, ma belle ? s'inquiéta Parry, les sourcils froncés. Tu as l'air sur le point de tomber dans les pommes.

– Oui, je... C'est juste que... Je crois que j'ai sauté le déjeuner.

– Du coup, tu es en hypoglycémie. Ne bouge pas.

Parry disparut dans la pièce d'à côté. Heat posa le coude sur le plan de travail. Depuis cette demi-seconde le matin même, elle était totalement convaincue au fond d'elle que son cerveau lui jouait des tours.

Maintenant, preuve était qu'elle se trompait. Et véritable big bang dans son univers bien ordonné, cette preuve chamboulait tout son monde.

Sa mère n'était pas morte. Ce qui s'était passé le 24 novembre 1999 n'avait été qu'une machination savamment orchestrée par une femme qui avait un grand sens du théâtre.

Une foule de questions se bousculèrent dans sa tête : que pouvait-il y avoir de si important, à quel genre de menace ou d'intimidation Cynthia Heat avait-elle dû faire face pour se sentir obligée de disparaître aux yeux de *tous* ceux qui partageaient sa vie, y compris sa fille ? Où était-elle passée durant toutes ces années ? Qu'avait-elle fabriqué ? Pourquoi sortait-elle tout à coup de sa cachette ?

Nikki essayait de comprendre tout cela, et plus encore, lorsque Parry revint munie d'une petite bouteille de jus d'orange, qu'elle ouvrit pour son amie.

– Tiens, bois un coup et attends un peu de te sentir mieux avant de repartir. Je ne voudrais pas que tu me claques entre les doigts. Je sais que la plupart de mes patients arrivent un peu tard pour le serment d'Hippocrate, mais de temps à autre il faut quand même bien que je joue au vrai médecin.

– Merci, Lauren, dit Heat en se saisissant du jus dont elle avala une bonne lampée pour faire plaisir à la légiste. Mais je crois que je me sens déjà mieux.

– Tu en es sûre ?

– Absolument, affirma la policière.

Ce n'était pas vrai du tout. Tant s'en fallait. Mais il y avait maintenant des choses qu'elle devait mettre au point. Or, elle ne pouvait le faire en restant assise là, à la morgue.

Une seule personne se trouvait dans la salle de la brigade à son retour. Les yeux rivés sur les pixels de son écran, un casque audio sur la tête, Raley avait l'air très concentré. Inutile de le déranger.

Les ombres s'allongeaient dehors. Il était dix-neuf heures passées. La journée de travail était depuis longtemps terminée pour l'équipe de jour de la Vingtième, et celle de nuit avait déjà pris le relais dans les rues de New York dont elle assurait la sécurité.

Personne ne s'attendait à trouver le capitaine Heat encore à son poste. Elle en profita pour s'écclipser. Elle comptait rentrer.

Pas au loft qu'elle partageait avec Rook à Tribeca. Mais chez elle. À l'appartement de Gramercy Park, où elle avait eu une enfance heureuse, où ses parents avaient vécu ensemble jusqu'à leur séparation, où sa mère avait continué d'habiter après le divorce, où Nikki revenait pour les vacances durant ses années de fac, où elle avait continué de vivre elle-même jusqu'à sa rencontre avec Rook.

Et où sa mère avait été assassinée.

Cela avait été un grand pas pour Nikki de mettre l'appartement en vente,

peu avant d'épouser Rook. Ils habitaient déjà à plein temps chez lui, bien sûr. Toutefois, elle avait un peu de mal à lâcher prise.

Ce n'était pas parce qu'elle doutait de la durée de leur relation qu'elle hésitait, car elle savait déjà qu'elle était amoureuse pour le meilleur et pour le pire, et que jamais elle ne se sentirait complète sans lui.

C'était ce que l'appartement représentait : son indépendance. Se dire qu'on va passer le reste de sa vie avec une personne est une chose, se dire qu'on abandonne la possibilité d'être seule en est une autre.

Lorsqu'elle l'avait mis en vente, elle s'était attendue à ce que l'appartement parte vite. C'était souvent le cas à Gramercy Park.

Sauf, apparemment, son bien. Elle avait reçu une proposition ridiculement basse au début, puis plus rien. Était-ce parce qu'on se souvenait encore de ce qui s'y était produit ? Parce que la cuisine avait besoin d'une rénovation ? Ou avait-elle – inconsciemment, peut-être – fixé un prix trop élevé, car elle savait qu'elle n'était pas encore vraiment prête ?

Quoi qu'il en soit, un an après sa mise sur le marché, l'appartement n'était toujours pas vendu. L'agence immobilière ne cessait de lui faire de subtiles allusions afin qu'elle baisse son prix, mais Nikki reportait toujours à plus tard, sous prétexte de réfléchir à la question quand elle en aurait le temps..., ce qui, bien sûr, n'arrivait jamais.

Rook s'était montré bon prince de bout en bout. D'un point de vue strictement économique, il était idiot de continuer à payer les frais d'entretien, les impôts et les charges d'un logement qu'ils n'utilisaient jamais. Elle aurait dû accepter de revoir son prix, récupérer ce qu'elle pouvait et passer à autre chose. Ce n'était pas comme s'ils avaient besoin de vendre au prix fort.

Mais Rook reconnaissait qu'il y avait plus en jeu que de simples considérations financières. Alors, avec une sagesse surprenante pour un tombeur immature comme lui, il avait toujours soigneusement évité de suggérer la moindre ligne de conduite. En ce qui concernait son espace à elle, il lui laissait le champ libre.

Au lieu de s'embêter à prendre le métro, la policière grimpa dans un véhicule banalisé, qu'elle trouva à garer dans la rue à son arrivée. Bob Aaronson, le portier, la salua avec la surprise qui convenait – cela faisait longtemps – et, lorsqu'elle enfonça la clé dans la porte d'entrée, la serrure lui sembla un peu grippée.

À l'intérieur, cela sentait un peu le renfermé. Non seulement les propositions étaient rares, mais peu de visites avaient eu lieu dernièrement. On aurait dit que le service interagence lui avait collé l'étiquette de « vendeur non motivé » et concluait : « Ne perdez pas votre temps. »

L'espace avait été désencombré par l'agence immobilière, afin de séduire davantage les éventuels acheteurs qui ne se montraient plus. Sinon, il était exactement dans le même état que lorsque Nikki y habitait.

D'ailleurs, il n'avait pratiquement pas changé depuis l'époque où Cynthia y vivait. Le mobilier était le même. Les rideaux étaient les mêmes. Même la peinture était la même. Le plus ambitieux changement apporté par Nikki avait consisté à remplacer le carrelage de la cuisine. Ce qu'elle n'avait entrepris que parce que le sang s'était incrusté dans les joints.

Nikki n'avait jamais eu l'intention de transformer les lieux en sanctuaire. C'est juste qu'elle aimait l'appartement tel qu'il était. Il lui convenait. Et, de manière générale, elle était un tel bourreau de travail qu'il ne lui venait même pas à l'idée d'envisager d'importantes rénovations ou redécorations.

En refermant la porte derrière elle, elle se revit là, le 24 novembre 1999. Elle s'avança dans la cuisine, se souvenant précisément de l'endroit sur le sol où elle avait trouvé sa mère, face contre terre, le couteau planté dans le dos. Elle avait pourtant l'air bien morte. Heat se rappela être tombée à genoux à côté du corps, avoir tenu sa mère dans ses bras, tout. Elle revit la mare de sang ; il y en avait partout.

Parfois, elle ne savait plus si ses autres souvenirs étaient réels ou s'ils avaient été forgés par les photos de la scène de crime qu'elle avait scrutées tant de fois.

Heat prit une profonde inspiration et quitta la cuisine. Elle n'était pas là pour une macabre visite nostalgique. Nikki Heat était bien des choses, mais avant tout une policière.

Une policière qui se rendait compte que l'affaire à laquelle elle avait consacré le plus de temps dans sa vie nécessitait l'établissement d'une nouvelle chronologie, de nouvelles preuves, etc. Comment sa mère s'en était-elle *tirée* ?

Heat commença par le moment où sa mère l'avait quittée. Un ambulancier – de toute évidence un acteur, ou un copain espion de Cynthia – l'avait séparée du corps. Ensuite, une policière, une autre comédienne payée ou une amie, avait conduit Nikki dans la pièce voisine pendant qu'une équipe d'autres imposteurs avait emmené Cynthia Heat en douce.

Une imposture. De bout en bout. Peut-être aidée par le baclofène, si Rook avait vu juste.

Peut-être autre chose.

Ils avaient mené Nikki en bateau. Mais était-ce vraiment si difficile ? Elle avait tout juste dix-neuf ans, à l'époque. Elle était si naïve et elle faisait confiance à n'importe quelle figure d'autorité.

Mais il aurait fallu à Cynthia tromper plus qu'une simple adolescente crédule. Néanmoins, Nikki avait vu le certificat de décès de sa mère. Le document était très officiel, délivré par la ville de New York. Comment avait-elle réussi *cela* ?

Heat se dirigea vers le meuble de rangement qu'elle gardait dans son petit bureau et l'ouvrit. Il y avait un certain nombre de dossiers consacrés à sa

mère. Mais Nikki en cherchait un en particulier.

Elle se félicita que l'agence immobilière n'ait pas touché à ce meuble. En parcourant les dossiers du bout des doigts, elle finit par le trouver. Il était intitulé : *Dispositions de maman*.

Son cerveau mort reprenait vie. Dans le tourbillon qui avait suivi le décès de sa mère – alors que Nikki était trop sonnée pour s'occuper des détails plus terre à terre de cette disparition –, cela lui avait semblé une véritable bénédiction : Cynthia Heat avait pris toutes les dispositions nécessaires elle-même ; elle s'était même chargée de régler tous les frais.

C'est elle qui avait choisi l'établissement des pompes funèbres. L'urne funéraire. Et même, oui, le crématorium. Tout était soigneusement indiqué dans son testament.

À l'époque, la démarche lui avait semblé très attentionnée et l'avait soulagée.

Maintenant, elle était frappée par son côté extrêmement bizarre. Les octogénaires s'inquiétaient de prendre leurs dispositions. Les patients cancéreux en phase terminale, aussi. Cynthia Heat, elle, avait quarante-neuf ans et elle était en parfaite santé. Qui choisissait à quarante-neuf ans sa propre urne funéraire ? Nikki ouvrit le dossier. La cérémonie s'était tenue chez Gannon Funeral Home, un choix clairement pragmatique et parfaitement légitime, puisque l'établissement était situé à quelques rues seulement. Elle y avait non seulement assisté aux funérailles de sa mère, mais fait ses adieux à d'autres personnes décédées au fil des années, essentiellement des voisins. La maison faisait très bien son métier ; elle gérât avec professionnalisme et bienveillance les détails d'un moment difficile dans la vie de ses clients.

Heat feuilleta les documents. Il y avait une brochure, une description de la formule choisie pour les obsèques. Cynthia Heat avait même décidé de la limousine qui servirait à conduire ses cendres au columbarium. La facture avait été tapée sur du papier carbone – elle datait de 1999, avant le tout numérique. Un tampon indiquait *Payée* en lettres capitales en haut de la page. À la vue de la signature de sa mère au bas de la feuille, Nikki sentit un léger nœud se former au creux de son estomac.

Elle continua de parcourir le dossier. Elle tomba alors sur un groupe de documents similaires provenant d'un établissement du nom de Demming Crematorium. Là encore, il s'agissait d'une description, d'allure très officielle, des services rendus. Et encore une facture signée par Cynthia.

Mais cette fois Nikki ne connaissait l'entreprise ni d'Ève ni d'Adam. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'on lui avait remis l'urne contenant les soi-disant cendres de sa mère lors des obsèques.

Curieuse, Nikki saisit *Demming Crematorium New York* dans Google.

Plus de mille résultats s'affichèrent instantanément. Toutefois, même le premier, celui censé être le plus pertinent aux yeux de l'omniscient algorithme

de recherche de Google, indiquait *Termes manquants : Demming* en fantomatiques lettres grises en dessous.

Le suivant aussi. De même que tous les autres résultats de la première page. *Termes manquants : Demming*.

Elle réessaya sans *New York*.

Cette fois n'apparurent que les avis de décès de dénommés Demming, annoncés par des entreprises de pompes funèbres dont le nom comprenait aussi le mot *crematorium*. En revanche, aucun Demming Crematorium.

Heat recula dans sa chaise, lâcha le clavier. Existait-il une seule entreprise qui n'apparût pas sur Internet en 2016 ? Improbable. Mais tout de même possible. Surtout s'il s'agissait d'un crématorium à l'ancienne, vers lequel renvoyaient d'autres établissements de pompes funèbres, fonctionnant également à l'ancienne.

Heat se rendit sur la page de l'État de New York et, après une série de clics, put vérifier les licences accordées aux entreprises du secteur. Aucune n'avait été délivrée au nom de Demming Crematorium dans la section « en activité ». Aussi cliqua-t-elle sur « tous », ce qui incluait les licences caduques jusqu'en 1984.

Elle essaya toutes les combinaisons, car elle savait à quel point les bases de données peuvent être sélectives. Cependant, peu importait sa requête, elle obtenait : *Aucun résultat trouvé*.

Voilà au moins comment le certificat de décès avait été récupéré. Les employés de « Demming Crematorium » (d'autres acteurs, en fait, sans aucun doute très compétents) s'étaient occupés de la remise des « cendres de Cynthia Heat » (des cadavres d'animaux écrasés sur la route incinérés par le ministère des Travaux publics) au Gannon Funeral Home, qui avait alors fait la demande de certificat de décès, parce que cela faisait partie du forfait payé par Cynthia.

Voilà comment sa mort avait été officialisée.

Et un mystère élucidé.

Il en restait néanmoins de nombreux autres à résoudre.

Vingt

La bouteille de Bolla Valpolicella avait coûté treize dollars quatre-vingt-quinze et valu à Nikki un petit sourire de mépris de la part du caviste qui savait que son contenu n'avait obtenu qu'une note de quatre-vingt-un dans le *Wine Observer*.

Heat n'en avait que faire. Elle n'allait pas le boire pour le goût, mais pour le souvenir.

C'était en 1996. Elle avait seize ans. Son premier voyage en Italie. Sa mère l'avait accompagnée à chacune des étapes stressantes de ce parcours.

L'Europe opérait sur Cynthia Heat une sorte de charme qui la rendait plus animée qu'aux États-Unis. Ses gestes se faisaient plus larges. Ses joues étaient plus roses. Sa voix devenait ensorcelante, ses anecdotes, pleines d'espièglerie. C'était comme si son aura entière s'était mise à briller dès le passage de la douane.

Nikki, alors adolescente, pensait juste que c'était dû à l'excitation du voyage à l'étranger, à l'occasion donnée de faire usage des langues – comment se faisait-il qu'elle en connût autant, d'ailleurs ? – et au frisson de vivre quelque chose de différent. Elle n'avait compris que beaucoup plus tard, lorsqu'elle avait découvert les aventures hautes en couleur de l'agent Cynthia Heat au sein du réseau de nounous.

Ce n'est qu'après coup que Nikki s'était rendu compte que tous les endroits qu'elles avaient visités, sa mère les connaissait déjà... probablement pour s'y être rendue dans des circonstances beaucoup plus passionnantes qu'un simple voyage touristique en compagnie de sa fille.

Cynthia Heat ne se délectait pas uniquement du moment présent ; elle revivait les émois du passé, avec sa fille à ses côtés.

À quoi, dans ce cas, Cynthia pensait-elle lorsqu'elle avait choisi leur première destination à leur atterrissage à l'aéroport Leonardo da Vinci, alors qu'elles débordaient d'énergie malgré le décalage horaire ? Il ne s'agissait ni du Colisée, ni de la place Saint-Pierre, ni du Forum, ni d'aucun autre des sites incontournables dont Nikki avait lu la description dans ses guides, mais d'une

banale petite piazza. Elle devait bien avoir un nom, cette place ; toutefois, Nikki ne s'en souvenait plus... Encore fallait-il que Cynthia le lui ait appris, à l'époque.

Sans explication ni détour, sa mère l'avait conduite à cet endroit insignifiant, puis l'avait fait asseoir sur les quelques marches en marbre. Ensuite, elle avait débouché une bouteille de Bolla Valpolicella, en avait bu une longue gorgée, puis lui avait passé la bouteille.

Nikki avait déjà bu de l'alcool auparavant, bien sûr. Ses parents n'étaient pas contre l'idée de laisser leur fille boire une gorgée de ceci ou un demi-verre de cela dans les grandes occasions.

Toutefois, jamais elle n'avait bu d'alcool de cette manière. Elle avait saisi la bouteille et, à l'instar de sa mère, bu au goulot. Ensuite, alors qu'elle voulait la lui rendre, sa mère l'avait incitée d'un signe de tête à boire davantage.

Tandis que le vin faisait son chemin dans son organisme, Nikki avait commencé à regarder autour d'elle. Au milieu de la piazza, une sculpture en marbre d'une divinité romaine au visage corrodé par les pluies acides avait sans doute perdu la moitié du bras gauche depuis des siècles. En Amérique, l'œuvre, considérée comme une merveille de l'Antiquité par la Chambre de commerce qui l'aurait vantée dans toutes ses brochures, aurait sans doute trôné au centre d'une métropole. Là, ce n'était qu'une vieille pierre parmi tant d'autres dans une ville qui avait vraiment mieux à offrir.

De l'autre côté de la rue se dressait une simple église de pierre édifiée au huitième siècle, ce qui n'avait rien d'extraordinaire pour les Italiens, alors que cet âge revêtait un caractère mystique aux yeux d'une Américaine comme Nikki, qui n'avait jamais rien vu d'aussi ancien. Elle la contemplait avec émerveillement, incapable de mesurer une telle longueur de temps à seize ans. Pendant plus d'un millénaire, cette église avait accueilli des générations de baptêmes, de mariages et d'enterrements, assisté au drame de la vie de milliers de gens. Pourtant, les Romains passaient devant à bord de leur Fiat ou de leur Vespa sans lui accorder un seul coup d'œil.

Pas plus qu'ils ne prêtaient attention aux deux Américaines assises sur les marches en marbre, occupées à siffler une bouteille au goulot. La mère de Nikki ne disait rien, elle ne racontait rien ; elle se contentait d'observer la scène, le regard perdu dans le lointain..., ou, comme le supposait désormais Nikki, dans le passé.

Dans ses souvenirs, Nikki, elle, ne vivait que pour le moment présent. À seize ans, les relations mère-fille sont parfois conflictuelles. La guerre de l'adolescence, qui commence en fait autour de douze ans, faisait rage depuis ce qui lui semblait alors une éternité. Les deux côtés étaient épuisés par le cycle infini des batailles : la formation de nouvelles armées, leur déploiement sur le terrain, les victoires proclamées, le dénombrement des victimes,

l'établissement de nouvelles frontières qui se voyaient violées dès que les troupes étaient prêtes à être de nouveau mobilisées.

Cette bouteille de Bolla Valpolicella partagée en silence avait été une sorte de gage de paix. Elles se l'étaient simplement repassée jusqu'à ce que le vin fût terminé et que Nikki fût à moitié soûle. Ensuite, elles avaient flâné à travers la ville.

Sa mère ne lui avait jamais expliqué pourquoi cette piazza avait été leur premier arrêt. Jamais Nikki n'avait dit à sa mère combien elle chérissait ce moment.

Maintenant, après toutes ces années, le goût sucré et fruité du Bolla Valpolicella ramenait Nikki sur cette place italienne, à ce sentiment d'intimité avec sa mère.

Et Nikki le buvait toujours de la même façon : directement au goulot.

Vers vingt et une heures, elle avait déjà bien entamé la bouteille. Comme le plat indien qu'elle avait commandé n'avait pas encore été livré, le vin s'arrêtait à peine sur son estomac vide avant de lui monter droit à la tête. Lorsque son téléphone sonna, elle crut que le livreur vérifiait son adresse, mais ce n'était pas lui.

C'était Rook.

– Salut, ma belle, dit-il d'une voix chaude et sexy qui donna envie à Heat qu'il soit là pour profiter de son état d'ivresse et qu'elle puisse profiter de lui à son tour.

– Salut, toi, répondit-elle, puis elle s'assit sur le canapé en ramenant les jambes sous elle. Comment s'est passée l'entrevue avec notre futur président ?

– Bien. Très bien. On en a fait la moitié sur le trajet vers la Pennsylvanie et la suite pendant le vol suivant. C'est un sacré personnage. Surtout quand on parvient à lui faire baisser un peu la garde. On a parlé de son entreprise, de sa famille, de sa politique. Et même si je ne suis pas d'accord avec tout ce qu'il dit, ce type est vraiment bon en tête-à-tête. Un homme charmant. Drôle. Brillant dans son côté terre à terre. Une expression parfaite. Un Bill Clinton sans la vulgarité.

– Écoute-toi donc parler ! On dirait un jeune débutant qui vient d'interviewer son premier grand riche et célèbre, se moqua Heat.

– Je sais, c'est fou, hein ? ironisa Rook. Pas d'inquiétude. Je vais me reprendre avant de m'installer à mon clavier. Par souci d'équilibre, je vais dégoter un ancien employé mécontent prêt à l'étriper de manière injuste.

En arrière-plan, Nikki entendit des petits rires. Et peut-être la mer.

– Où es-tu, au juste ? demanda-t-elle.

– South Beach. Miami était la dernière étape du jour pour la campagne de Kline, et tous les vols étaient pleins pour rentrer ce soir. Alors, je me suis dit que j'allais rester passer la nuit ici. Je rentrerai demain matin à New York. Désolé, je sais que tu comptais sur moi pour l'autre moitié du lit. Crois-moi,

j'espérais bien remplir ma mission.

– En fait, les deux moitiés sont vides pour l'instant.

– Oh ? Tu travailles tard ?

– Pas vraiment. Je... En fait, je suis chez moi, là, tout de suite.

Il y eut un bref silence à l'autre bout de la ligne. Heat entendit passer un groupe de bruyants fêtards quelque part dans les environs.

– Ah, dit enfin Rook. Que fais-tu là-bas ?

Heat le mit au courant des résultats du labo et de la crémation fictive.

Lorsqu'elle eut terminé, Rook donna libre cours à son enthousiasme.

– Alors, ouah ! Elle est... J'y crois pas, elle est vraiment en vie ? Non pas que je doutais de ce que tu as vu, mais... Ouah ! C'est..., c'est génial, non ?

– Si, oui... J'imagine.

– Tu imagines ?

– Oui, Rook, c'est génial, mais... Sans vouloir tout ramener à moi, tu as idée du mal que ça m'a fait de la perdre ? Ça m'a gâché la vie pendant des années. Par certains côtés, je ne me suis même pas encore remise de ce traumatisme. Je ne m'en remettrai jamais. Ne pouvait-elle trouver un moyen de m'épargner ça ? De me faire savoir qu'elle était toujours en vie et qu'elle reviendrait un jour ?

– Je suis sûr qu'elle avait une très bonne raison de faire ce qu'elle a fait, affirma Rook. C'était certainement une question de vie ou de mort qu'elle disparaisse comme ça. Et je suis sûr que c'était pour ta vie qu'elle avait peur. Elle voulait te protéger. Elle ne pouvait prendre le risque de te mettre au courant. Ton chagrin devait être sincère.

– Rook, j'étais une actrice, rétorqua Heat. Tu ne crois pas que j'aurais pu feindre les larmes à l'enterrement ? Ma mère m'avait vue pleurer sur scène.

– Mais il n'y avait pas que l'enterrement. Il y avait tout le reste. Elle savait sans doute qu'on te surveillerait. Si, chaque seconde de ta vie, tu n'agissais pas comme si elle était morte, cela pouvait paraître suspect. Elle ne pouvait pas prendre le risque qu'on te voie pleurer à l'enterrement, puis deux jours plus tard rire avec tes amis autour d'un repas.

– Oui, mais où diable est-elle passée depuis ? Ne pouvait-elle attendre un mois que les choses se tassent pour me glisser un mot d'explication ? J'avais dix-neuf ans, Rook. Dix-neuf ans ! Elle a raté mon diplôme de fin d'études. Elle a raté mon mariage. Elle a raté près de la moitié de ma vie. Quel genre de mère fait ça ?

– Une mère qui fait ce qui lui semble être le mieux.

– Pourquoi prends-tu son parti ? De quel côté es-tu, d'ailleurs ? explosa la jeune femme, telle une enfant, ce qui ne lui échappa pas non plus. C'était le vin qui parlait. Ou la vieille blessure qui se rouvrait.

– Eh, eh, je suis de ton côté, l'apaisa Rook. Je suis toujours de ton côté. Tu le sais. Je voulais juste pointer du doigt le fait que ta mère t'aimait et

qu'elle ne t'aurait jamais blessée si elle avait pu l'éviter.

– Je sais, je sais. Pardon, s'excusa Nikki.

Elle reboucha la bouteille de vin.

– Alors, que comptes-tu faire maintenant ? Tu attends juste que ta mère prenne contact avec toi ? Elle est manifestement à New York. Peut-être qu'elle est juste venue voir si elle peut te joindre en toute sécurité ?

Heat attrapa la couverture pliée sur le dossier du canapé et la tira sur ses épaules.

– Je ne sais pas, dit-elle. En fait, je n'ai pas de plan. Je crois que c'est en partie ce qui m'effraie. Il faut que je *fasse* quelque chose, Rook. Je ne peux quand même pas rester assise ici jusqu'à ce que l'envie lui prenne de réapparaître. Enfin, tu te rends compte de ce que ça fait ? De marcher dans la rue en me demandant si je vais la croiser au prochain carrefour ?

– Ça ne doit pas être facile.

– Je n'arrête pas de penser : et si elle était toujours en danger, et si elle avait besoin de mon aide ? Je ne suis plus une gamine de dix-neuf ans qui ne connaît rien à rien. J'ai de la ressource, maintenant. Je peux faire quelque chose.

Sa voix s'amplifiait, maintenant, comme si elle prenait conscience du pouvoir qu'elle avait.

– Attention, Nikki, commença Rook. Tu as déjà levé ce lièvre avant. Il n'y a rien...

Mais Heat ne l'écoutait plus. Son cerveau était déjà en marche, sa bouche s'efforçait seulement de suivre :

– Il reste en vie deux personnes liées aux événements qui ont conduit à la mort de ma mère... ou à sa disparition, devrais-je dire maintenant, je suppose.

Carey Maggs et Bart Callan. Maggs, Rook n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle, était l'ancien brasseur propriétaire d'un grand laboratoire de produits pharmaceutiques qui avait conçu l'odieux projet de répandre la variole dans New York, parce que son entreprise était la seule à détenir le vaccin. Quant à Callan, c'était l'ancien agent de la Sécurité intérieure et du FBI qui l'avait aidé.

Tous deux étaient maintenant sous les verrous. Tous les autres comploteurs étaient morts.

– OK, dit-il. Sans vouloir me faire l'avocat du diable, mais juste pour t'aider à réfléchir. Qu'est-ce qui te fait croire que Maggs et Callan vont avoir envie de parler maintenant ?

– L'eau a coulé sous les ponts, répondit aussitôt Heat. Ils ne bénéficient plus de la protection d'avocats payés à coups de millions de dollars. Ils ont perdu toute dignité et fierté. Peu importe l'argent et l'influence qu'ils ont pu avoir, aujourd'hui, cela ne compte plus. Ce ne sont plus que deux détenus comme les autres pour le système fédéral. Ils font face à une longue et pénible

incarcération qui ne prendra fin que lorsqu'ils quitteront la prison les pieds devant. Si je peux me présenter comme quelqu'un en mesure de faire jouer quelques ficelles pour leur rendre la vie légèrement plus confortable..., ne serait-ce qu'une cellule individuelle ou un meilleur emploi..., je parie qu'ils seront prêts à négocier.

Rook garda le silence un instant. Heat crut entendre de la musique quelque part en arrière-plan.

– Eh bien, dit-il enfin. J'imagine que je ne vois pas ce qui pourrait t'arriver de mal, tant que tu ne mentionnes pas un mot sur le fait que tu as vu ta mère. Tu ne dois pas démolir sa couverture. Et surtout, fais attention, OK ? On ignore ce qui l'a conduite à se sentir obligée d'agir ainsi. En tout cas, c'était forcément assez gros et assez dangereux pour que ça mérite de rater dix-sept ans de ta vie. Alors, un peu de respect, d'accord ?

– J'entends bien, acquiesça Heat.

Puis, elle entendit autre chose.

– Jaaaaammmiiiiieeeee ! psalmodiait une voix aiguë. Oh ! Jamie ! Vous venez ? Justin et Preston nous ont dégotté de quoi nous éclater dans cette boutique !

– Qui est-ce ? demanda Heat. Lana est toujours avec toi ?

– Oui. Et Flotsam et Jetsam aussi. Et Legs nous rejoindra après sa réunion avec des personnes d'influence du coin. Quand je leur ai dit que j'avais un copain qui pouvait nous faire entrer dans l'ancienne villa de Versace, une chose en entraînant une autre, je crois qu'on est sur le point de le faire.

– Pardon, faire *quoi* ?

– Des coups. Sur le balcon de Versace. Avec vue sur Ocean Drive. Incroyable, non ? Boire des coups avec le futur président des États-Unis dans l'ancienne maison d'un créateur de mode de renommée internationale brutalement assassiné par son amant ? Bon sang, si j'arrive à faire le lien avec la gestion du pays, j'en ferai le chapeau de mon article, parce que c'est trop cool.

– Rook...

Mais maintenant, c'était lui qui n'écoutait plus.

– Apparemment, Legs n'a jamais la gueule de bois. Il jure pouvoir boire du bourbon toute la nuit et se réveiller aussi frais que s'il avait passé la nuit à l'église. Ça, c'est un superpouvoir que j'aimerais pouvoir lui emprunter. Pas étonnant qu'il soit sur le point de devenir le grand chef du monde libre. Bon sang, je crois que je pourrais diriger l'univers, si je n'avais jamais la gueule de bois.

– Rook...

– Legs m'a parlé de son premier gros contrat. C'était un puits de pétrole, au Nouveau-Mexique. La moitié des droits sur le minerai dont il avait besoin se trouvant sur le territoire fédéral, il les avait donc déjà acquis. Mais l'autre

moitié appartenait au propriétaire d'un ranch qui n'était pas sûr de vouloir faire confiance à un parfait inconnu. Eh bien, Legs s'est lancé, ils ont ouvert une bouteille de Maker's Mark et ils ont entrepris de la descendre. Quand je dis que Legs a mis l'autre sous la table, c'est que le type s'est littéralement réveillé sous sa table de cuisine. Pendant ce temps, déjà à l'œuvre dehors, Legs aidait un gars du ranch à charger un bœuf Angus de huit cents kilos dans un camion. C'est ce qui a décidé le vendeur : il a jugé le gamin capable d'assumer le moindre poste qui lui serait confié. Je te le dis, ce type est...

– Rook ! cria Heat pour attirer son attention.

– Oh ! Désolé.

– Écoute, fais juste attention, OK ? Ce n'est pas parce qu'on a mis deux de ces types de l'EI sous les verrous qu'on a coupé la tête à ce serpent. Tout ce qu'on sait, c'est qu'on a eu la queue. Alors, attention, OK ?

– Oui, d'accord. Ne t'inquiète pas. Entre les gardes du corps de Legs et les agents secrets avec leur truc entortillé dans les oreilles, je suis on ne peut plus en sécurité. Écoute, il faut que j'y aille. Mon contact pour Versace est arrivé et, si je ne me montre pas extra-cool, il risque de ne pas nous laisser entrer.

– OK. Sois prudent, répéta Nikki.

Mais Rook était déjà parti. Tout ce qu'elle entendit avant de raccrocher fut d'autres rires.

Heat laissa tomber le téléphone sur le coussin à côté d'elle et posa la tête sur le bras du canapé.

Lorsqu'elle la releva, son regard tomba sur le quart-de-queue Steinway, dans l'angle.

Elle se redressa pour poser un pied par terre, puis l'autre. Avant même de s'en rendre compte, elle se dirigeait vers le piano. La sensation du clavier sous ses doigts lui apportait toujours du réconfort.

Fille d'un professeur de piano, Nikki faisait des gammes à dix-huit mois. À trois ans, elle jouait à deux mains. À cinq, du Mozart.

Certes, Nikki n'était jamais devenue aussi bonne musicienne que sa mère. Pour être honnête, Cynthia avait un talent de classe internationale..., même si, finalement, elle avait préféré se rendre au palais Garnier pour espionner les gens plutôt que pour jouer pour eux. Mais Nikki se débrouillait également. Elle jouait Chopin, Rachmaninov, Bach. Même simplement Billy Joel, quand l'envie lui prenait de se lâcher et de chanter à tue-tête *New York State of Mind*.

Elle avait joué jusqu'à la mort de sa mère. Ensuite, à sa grande surprise, il lui était devenu impossible de toucher à une seule note. C'était trop douloureux ; cela lui rappelait trop l'absence de la disparue. Tout dans cet instrument lui rappelait sa mère, des touches du clavier à la table d'harmonie, pour la préservation desquels Cynthia Heat laissait continuellement le déshumidificateur en marche. Aussi, pendant treize malheureuses années, le quart-de-queue était-il resté muet dans un coin de l'appartement.

Quatre ans plus tôt, cela avait enfin changé, car Nikki avait résolu (du moins, le pensait-elle) le meurtre de sa mère (du moins, croyait-elle à un meurtre). Depuis, chaque fois qu'elle souhaitait sentir le lien qui l'unissait à elle, il lui suffisait de s'asseoir au piano pour laisser l'esprit de Cynthia couler en elle.

Ce qui était justement ce dont elle avait besoin en cet instant.

Heureusement, l'agence immobilière avait insisté pour que le Steinway reste dans l'appartement, le temps des visites. Peu de choses habillent mieux l'espace qu'un quart-de-queue. Et, bien sûr, Nikki avait veillé à ce qu'il reste accordé. La moindre note discordante émise par ces cordes parfaites aurait constitué un affront à la mémoire de Cynthia.

Nikki avait rejoint le tabouret. Elle se pencha pour sortir *Mozart pour les jeunes*. Ensuite, la partition à la couverture déchirée et aux pages écornées s'ouvrit quasiment d'elle-même à l'endroit le plus marqué : la *Sonate n° 15*.

Une fois le cahier ouvert sur le pupitre, elle se glissa sur le côté de l'instrument en effleurant de la main son bois lisse et noir, au lustre admirable. Elle en releva le couvercle qu'elle installa sur sa béquille afin que la musique puisse jaillir et inonder son cœur blessé.

Tous ces gestes familiers lui revenaient maintenant. Elle retourna prendre place sur le tabouret et ouvrit le cylindre qui révéla les quatre-vingt-huit touches, toutes d'ivoire blanc et d'ébène noir, du clavier. Après une longue inspiration par le nez, qui l'aida à se concentrer sur la contraction de son diaphragme, Nikki expira par la bouche. Sa mère soulignait toujours l'importance de prendre son temps.

« Comme disait Mozart : *L'espace entre les notes, c'est aussi de la musique* », se plaisait à répéter la pianiste.

Nikki redressa le dos – Cynthia Heat ne tolérait pas les mauvaises postures – et plaça ses doigts. Elle enclencha un métronome dans sa tête, puis commença à compter pour elle-même en silence.

Un. Un jour, elle jouerait de nouveau avec sa mère. Peut-être parviendraient-elles enfin à maîtriser l'*Allegro brillant* de Mendelssohn, le morceau à quatre mains qui donnait du fil à retordre à Nikki.

Deux. Sauf si, bien sûr, Cynthia Heat n'avait pas vraiment l'intention de revenir. Peut-être avait-elle décidé de s'exiler pour toujours. Peut-être ne serait-il jamais donné à Nikki que de l'entrapercevoir.

Trois. Qu'y avait-il de plus traumatisant ? Savoir quelqu'un mort ? Ou le savoir en vie, mais opposé à réintégrer votre vie ?

Quatre. L'abandon. Le mot jaillit dans son esprit. Voilà de quoi il s'agissait vraiment. Existait-il donc quelque chose de plus douloureux dans la vie que d'être abandonné par sa propre mère ?

Nikki fixa les portées et les barres de mesure sous ses yeux. Elle était censée avoir entamé le morceau, maintenant. C'était ce que la musique

demandait. C'était ce que le piano voulait.

Elle voulut recompter. *Un, deux, trois, quatre.*

De nouveau, rien.

Nikki Heat ne parvenait pas à se résoudre à jouer une seule note.

Vingt et un

L'aube. Enfin, non, pas tout à fait. C'était d'ailleurs bien le problème, à Manhattan. La ville qui ne dort jamais rougeoyait à toute heure. Impossible de dire si le soleil se levait ou s'il s'agissait de simple pollution lumineuse.

Heat se redressa dans son lit et consulta son réveil : trois heures vingt-trois.

Elle se rallongea, guère plus d'une minute, cependant, le temps que les battements de son cœur l'informent qu'elle avait peu de chance de retrouver le sommeil. Il n'était pas rare que l'inquiétude la saisisse ainsi, lorsqu'une grosse affaire lui donnait du souci ou lorsqu'un événement venait troubler sa vie privée. Or, comme en l'occurrence elle faisait face aux deux, le stress lui tombait dessus, comme lâché par une grue.

Deux choix s'imposaient : passer encore plusieurs heures à tourner et se retourner dans son lit en emmêlant les draps jusqu'à l'heure du lever ou affronter la journée qui s'annonçait.

Rapidement, Heat fut debout, et le couvre-lit, remis en place. D'ordinaire, elle aurait peut-être profité de cette heure matinale pour faire de l'exercice, mais le plan qui avait commencé à se former dans son esprit lorsqu'elle avait parlé à Rook était maintenant parfaitement au point.

Bart Callan, lui, n'était guère accessible. En sa qualité d'ancien agent fédéral, il était incarcéré dans une prison de haute sécurité, l'ADX Florence, au Colorado – tant pour sa propre sécurité, afin qu'il ne soit pas écroué avec des détenus qu'il avait lui-même mis derrière les barreaux, que parce qu'il présentait forcément un risque d'évasion important compte tenu de ses compétences. Il fallait prendre l'avion pour lui rendre visite, et la nature de l'établissement nécessitait quelques arrangements préalables.

Pour Carey Maggs, c'était une autre histoire. Il avait été expédié au pénitencier d'Allenwood, au cœur de la Pennsylvanie. C'était aussi un établissement de haute sécurité (on ne pouvait lésiner avec un mystificateur de cette trempe). Néanmoins, Heat pouvait s'y présenter et, en sa qualité d'officier des forces de l'ordre, avoir l'espoir raisonnable de pouvoir le voir

aussitôt.

Heat réfléchit aux détails sous la douche. Il lui était parfaitement possible de s'éclipser pour être de retour à la Vingtième avant que quiconque ait besoin d'elle. Sa brigade avait largement de quoi faire pour le moment.

Elle quitta les lieux sans prendre le temps de ranger. L'agence immobilière lui ferait un scandale en cas de visite, mais peu lui importait. Elle était soudain moins pressée de se séparer de l'appartement.

Peut-être allait-elle même le retirer du marché. Rook comprendrait.

De retour dans la rue, son dernier geste avant de monter à bord de son véhicule banalisé fut de coller un gyrophare sur le toit. Le trajet jusqu'à Allenwood prenait un peu moins de trois heures à vitesse normale. Toutefois, elle pouvait l'effectuer en un peu plus de deux si elle roulait gyrophare allumé et pied au plancher.

À cette heure, il y avait peu de circulation pour quitter la ville. Aussi eut-elle tôt fait de franchir le George Washington Bridge qui permettait de rejoindre l'Interstate 80 en direction de l'ouest. Une fois sortie du comté de Bergen, dans le New Jersey, la route s'élargissait et filait droit, de sorte que Nikki mena bon train.

Lorsqu'elle traversa les gorges creusées par le puissant cours du Delaware, l'aube frémissait à peine. Les premières lueurs du jour ne pointèrent dans son rétroviseur qu'une fois passé les Poconos. Déjà, le relief de la Pennsylvanie s'abaissait considérablement. Aux montagnes succédaient de vastes terres agricoles vallonnées que Heat longea dans le noir, éclairant par intermittence les prés et le bétail endormi.

Lorsqu'elle atteignit Allenwood, les premiers rayons de ce mercredi se profilaient à l'horizon. Elle se gara sur une place réservée aux forces de l'ordre, puis s'approcha du bâtiment principal qui tenait plus du chalet de ski que de la prison. Néanmoins, la plupart des hommes à l'intérieur se trouvaient là parce que leur vie avait pris une pente d'un genre bien différent.

Le gardien qui l'accueillit derrière une épaisse vitre blindée parut surpris de la voir. Outre le fait qu'elle ne s'était pas annoncée, il ne fallait pas être sorti de la cuisse de Jupiter pour se rendre compte qu'il fallait s'être levé de bon matin pour arriver à six heures et quart de New York. Il sembla encore plus abasourdi lorsque, après vérification de son insigne et de son permis de conduire, elle demanda à voir Carey Maggs. Parmi le lot de détenus notoires que comptait Allenwood, Maggs représentait sans doute la plus grande célébrité du moment, car tenter d'effacer New York de la carte par la variole vous garantissait au moins de vous bâtir une réputation.

Pendant qu'elle attendait, Heat s'assit dans le hall dénudé, dont le mobilier était rivé au sol – non par peur qu'on le vole, mais pour éviter qu'il ne serve d'arme. Les proches qui venaient en visite étaient parfois aussi violents que les hommes à l'intérieur et tout aussi malheureux d'être là.

Désœuvrée, Heat fixa le portrait du président des États-Unis – maintenant réduit à jouer les potiches, peut-être bientôt remplacé par l'homme qui avait passé la soirée à vider des verres cul sec avec son mari.

Vingt minutes s'écoulèrent. Heat s'y attendait, bien sûr. Rien n'était rapide en prison. Tout le monde – des détenus aux gardiens qui comptaient les jours les séparant de la retraite – avait trop de temps pour eux pour ne serait-ce qu'envisager de se presser.

Quarante minutes s'écoulèrent. Heat connaissait maintenant par cœur non seulement le portrait du président, mais aussi ceux du vice-président, du ministre de la Justice et du directeur de l'administration pénitentiaire. Elle se demanda si, au moment de la prise de vue, ces gens savaient qu'un jour leur photo se retrouverait dans un endroit aussi désolé.

Heat allait s'en prendre au gardien – vraiment, combien de temps cela pouvait-il prendre de localiser un détenu ? – lorsque la porte latérale du box aux vitres blindées s'ouvrit en glissant sur le côté. À la vue du grand et bel homme sanglé dans un uniforme impeccable qui s'avança vers elle, la policière se leva.

– Capitaine Heat, dit-il. Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre. Capitaine Wills, directeur adjoint.

– Bonjour, dit Heat, prête à l'entendre réciter le protocole qu'il attendait qu'elle respecte pour voir Maggs.

– Puis-je vous demander pourquoi vous voulez parler au détenu Maggs ? demanda-t-il à la place.

– Il détient peut-être des informations concernant une affaire classée que nous réexaminons, expliqua la visiteuse.

– Une affaire classée, répéta Wills. Cela n'a donc rien à voir avec un événement récent ?

– Non. Il s'agit d'une vieille affaire. Cela remonte aux années quatre-vingt-dix, mentit à moitié Heat.

– Ah, dit-il, puis il baissa un instant le regard sur ses chaussures avant de relever les yeux. Vous auriez dû appeler avant. J'aurais pu vous épargner le voyage, capitaine. Carey Maggs est mort. Il a été assassiné hier.

Ces mots firent à la policière l'effet d'un seau d'eau glacée versée sur sa tête. Après le choc du premier contact, elle sentit le froid lui parcourir la colonne vertébrale.

Wills marqua une pause, comme s'il s'attendait à ce qu'elle dise quelque chose. Comme ce n'était pas le cas, il poursuivit :

– C'est arrivé entre le déjeuner et le dîner, mais c'est à peu près tout ce que nous savons. Selon le gardien qui lui a apporté son déjeuner, Maggs s'était plaint parce qu'il était censé bénéficier d'un repas casher. Il prétendait être juif. Certains détenus pensent en effet que nous dépensons plus pour les repas casher. C'est faux, mais... Quoi qu'il en soit, le gardien qui lui a apporté

son dîner l'a trouvé mort. Il présentait une profonde entaille en travers de la gorge, comme s'il avait été étranglé avec un lacet. Nous menons actuellement l'enquête, mais nous n'avons pas grand-chose pour le moment.

– C'était forcément son compagnon de cellule, non ?

– C'est là le problème. Maggs était en isolement. Il n'avait pas de codétenu. Il était censé passer vingt-trois heures par jour seul dans cette pièce. Or il avait déjà bénéficié de son heure de sortie pour la journée. Il n'aurait pas dû avoir le moindre contact avec les autres ni les gardiens entre le déjeuner et le dîner.

– Mais en isolement, vous devez avoir une caméra ou deux sur sa cellule, non ?

Wills regarda de nouveau ses chaussures.

– Non, pas dans la cellule. Et la caméra qui couvre ce bloc a subi une..., euh..., défaillance, hier.

– Une *défaillance* ? répéta Heat, dont le visage blêmit.

– Lorsque nous avons voulu examiner les images, l'enregistrement n'était plus là. Nous ignorons si c'est dû à un bug du logiciel ou s'il a été effacé. Les images sont sauvegardées sur l'ordinateur par tranches de trois heures. Il manquait la tranche d'hier après-midi.

Évidemment.

Heat sentit la colère monter. Elle n'écoutait plus. Cependant, il lui fallait continuer de poser des questions, juste pour être sûre.

– Avez-vous retrouvé l'arme du crime ? s'enquit-elle.

– Non, nous cherchons encore.

– Des empreintes digitales ? Des cheveux ou des poils laissés par le meurtrier ? Un indice matériel ?

– Désolé. D'après l'étalement du sang, le meurtrier devait porter des gants. Par ailleurs, les détenus en isolement changent souvent de cellule. Cela évite qu'ils dissimulent des téléphones, des armes ou autres produits de contrebande. Cela ne faisait que deux jours que Maggs occupait cette cellule. Et nous ne faisons pas le ménage entre deux. Il y a eu beaucoup d'allées et venues dans cette cellule. Rien de ce qu'on aurait trouvé comme cheveux, poils ou fibres n'aurait permis d'aboutir à une conclusion.

Déjà plongée dans l'enquête, Heat cherchait maintenant à éliminer les causes ne présentant aucun lien avec sa mère.

– Et le mobile ? s'enquit-elle. Maggs s'était-il querellé avec quelqu'un ? Une dispute dans la cour ?

– Pas à ma connaissance.

– Faisait-il partie d'un gang ?

– Maggs ? Oh grand Dieu, non. C'est en grande partie pour leur échapper qu'il était en isolement, à sa propre demande. C'est assez drôle à dire, sachant ce qui l'a amené ici, mais ce n'était pas un criminel comme les autres ici.

– Est-il possible qu’il devait de l’argent à un autre détenu, ou quelque chose du genre ?

Wills fit non de la tête.

– Il restait totalement à l’écart. Même durant la promenade, il se contentait de longer la clôture. J’ai interrogé chacun des gardiens réguliers de nos trois équipes en isolement, et tous sont d’accord pour dire que Maggs était un solitaire. Aucun ne se souvenait de l’avoir vu réellement échanger avec un autre détenu. Ils ne voient pas du tout pourquoi quiconque aurait voulu sa mort ici.

– Autrement dit, vous n’avez aucune piste.

– Non, désolé, répéta-t-il.

Heat se retint de pester contre l’incompétence de son interlocuteur, mais elle savait que cela ne servirait à rien. Quelqu’un s’était glissé dans la cellule de Carey Maggs, l’avait éliminé, puis s’était éclipsé en toute discrétion. Peut-être un gardien corrompu. Peut-être un détenu rusé.

Quoi qu’il en soit, Heat savait que la chose, certes délicate sur le plan logistique, n’était pas impossible. Car peu importe le système de sécurité en place, la prison reste une vaste bureaucratie. Or la bureaucratie repose sur l’être humain, qui commet des erreurs – ou qu’on peut acheter ou menacer pour qu’il détourne le regard.

– Vous faisiez partie de l’équipe qui a arrêté Maggs et évité l’attaque à New York, il y a quelques années, n’est-ce pas ? observa Wills.

– C’est exact.

– Dans ce cas, je suppose qu’il y a encore une chose que vous devriez savoir. Peut-être nous aiderez-vous à comprendre, parce que cela nous laisse un peu perplexes, pour être franc. Nous n’avons pas l’intention de divulguer l’information ; aussi j’apprécierai si vous pouvez en user avec discrétion.

– OK, acquiesça Heat.

Après ce long préambule, Wills cracha tout simplement le morceau :

– On lui a coupé la langue.

– *Coupé la langue* ? répéta la policière.

– Oui, madame. La langue n’était plus sur le corps.

– Mais était-elle... ? Enfin, l’avez-vous retrouvée quelque part ?

– Non, madame. Elle n’était pas dans la cellule. Pourtant, nous avons organisé une inspection-surprise, hier soir. Nous avons littéralement retourné toutes les cellules de l’établissement. Les matelas. Les tables. Fouillé les cavités. Nous avons pensé que l’assassin l’avait peut-être conservée comme une sorte de trophée. Nous cherchions aussi l’arme du crime. Mais nous avons fait chou blanc sur toute la ligne.

– J’imagine donc que vous en tirez la conclusion que le meurtrier n’était pas un détenu, qu’il a emporté la langue et le garrot.

– C’est exact.

– Ce qui signifie que vous n’avez guère de chances de résoudre cette affaire.

Pour la troisième fois, Wills baissa le regard vers ses chaussures.

– Exact, avoua-t-il.

Après lui avoir assuré qu’elle le contacterait si, au cours de sa propre enquête, elle apprenait quelque chose qui puisse aider la leur, Heat prit congé.

Toutefois, alors qu’elle quittait les bureaux de la prison, deux idées prenaient déjà corps dans son esprit.

D’une part, le fait que la mort de Maggs et la réapparition de sa mère soient survenues dans un intervalle de quelques heures ne semblait pas être une coïncidence. Quiconque, hors de la prison, aurait voulu la mort de Maggs pour une autre raison aurait agi depuis longtemps. Or il ne semblait avoir rien fait pour s’attirer les foudres de qui que ce soit à l’intérieur. Il y avait donc forcément un lien avec Cynthia Heat.

D’autre part, on ne se donnait pas, juste pour le plaisir, la peine de couper la langue à quelqu’un pour la sortir de prison.

Le meurtrier cherchait à faire savoir ce qui arrivait à ceux qui parlaient.

Heat retourna à sa voiture d’un pas lent, puis se laissa lourdement tomber sur son siège.

Elle n’avait plus maintenant que Bart Callan à l’esprit. Si Maggs était mort, avait-on également tenté d’éliminer l’ancien agent ? Il était évidemment plus difficile d’atteindre un détenu dans un établissement de catégorie supermax. Néanmoins, il ne fallait pas écarter cette possibilité.

Il était sept heures pour elle, soit cinq heures du matin dans le Colorado. Cela aurait sans doute posé problème si Florence ADX avait été une agence bancaire, mais l’avantage dans une prison, c’est qu’il y avait toujours quelqu’un pour vous répondre.

Elle composa le numéro. Après le déroulé du menu automatique, elle entra la bonne suite de chiffres permettant d’être mis en relation avec un vrai gardien en chair et en os. Elle se présenta, exposa sa requête – en reprenant le prétexte de l’affaire classée – et demanda s’il lui serait possible d’avoir un entretien avec Bart Callan dans la matinée.

– Callan ? Un instant, répondit son interlocuteur.

Heat entendit cliqueter les touches d’un clavier en arrière-plan.

– Désolé, monsieur Callan nous a quittés.

– Comment cela ? demanda Heat.

– Il est indiqué qu’il a été transféré à Cumberland, il y a trois semaines.

Trois semaines ! faillit hurler Heat.

– Cumberland ? demanda-t-elle. J’ignorais que c’était un établissement à sécurité maximale.

– Il est à sécurité moyenne, en fait.

– Comment se fait-il qu’un tueur en série comme Bart Callan passe en

sécurité moyenne ? demanda la policière en élevant la voix.

– Je ne saurais vous dire. C'est une décision de l'administration pénitentiaire.

Quelque part, Heat doutait pouvoir trouver quelqu'un capable de lui fournir une explication idoine.

– OK, merci, dit-elle avant de raccrocher.

Aussitôt, elle composa le numéro qu'elle trouva pour la prison de Cumberland.

Elle répéta la même procédure et tomba sur un gardien à la manière de parler identique au précédent. De nouveau, elle se présenta, puis exposa sa requête :

– Quelle serait la marche à suivre pour que je puisse avoir une conversation avec le détenu Bart Callan ? conclut-elle.

– Callan ? reprit l'homme à la volée. D'abord, il faudrait mettre la main dessus.

Pour la seconde fois de la matinée, Heat sentit un froid glacé l'envahir.

– Que voulez-vous dire ?

– Bart Callan s'est évadé hier, expliqua l'homme. Vous ne regardez pas les infos ? Tout le monde en a parlé ici.

– Apparemment, la nouvelle n'est pas parvenue jusqu'à New York, déclara Heat.

– Oui, eh bien, il faisait partie d'une équipe de travail détachée pour ramasser les débris sur une route des environs. Nous avons cinq surveillants pour ce groupe, tous des hommes chevronnés. Aucun d'eux n'a pu expliquer où Callan était passé. Au mieux, on imagine qu'il a pris une demi-heure d'avance avant que sa disparition ne soit remarquée. Depuis, nous avons lancé à ses trousses toutes nos ressources, chiens et drones compris, sans compter la mise en place de barrages, et j'en passe. Aucune trace du fugitif. Pour l'instant, en tout cas.

« Ou jamais », se retint d'ajouter Heat.

– Nos gars finiront par le retrouver, poursuivit l'homme. Vous pouvez en être sûre. Mais peut-être pourriez-vous demander aux vôtres de garder l'œil ouvert au cas où il se pointerait à New York pour une raison ou une autre, hein ? Et si vous lui mettez le grappin dessus, renvoyez-le-nous.

Heat assura le factotum qu'elle n'y manquerait pas, puis elle raccrocha.

Sauf que, bien sûr, elle ne connaissait que trop bien l'homme. C'est aux premières loges qu'elle avait eu l'occasion d'assister à ses perfidies. Il ne s'était pas évadé purement et simplement pendant le travail, il avait probablement élaboré son plan pendant des mois. Et il n'avait certainement pas agi seul. Il avait bénéficié d'une aide. Une aide haut placée, hautement compétente.

Les autorités pouvaient organiser la plus grande chasse à l'homme

qu'elles voulaient. Jamais on ne le retrouverait.

Vingt-deux

Heat ne profita pas plus du paysage sur le trajet du retour qu'à l'aller. Ni de la campagne ni des montagnes. Ni des rivières.

Cette fois, ce n'était pas à cause de l'obscurité. C'était parce que, furieuse, elle gardait le regard rivé sur le pare-brise dans l'espoir de parvenir à trouver une logique dans l'enchaînement chaotique de tous ces événements.

Pour résumer, en gros : la réapparition de sa mère, le meurtre de Carey Maggs et la disparition de Bart Callan. Le tout en l'espace de quelques heures.

C'était troublant. De toute évidence, tout était plus ou moins lié..., voire coordonné ? Mais que se cachait-il derrière tout cela ? Et surtout qui ? Que cela signifiait-il ? Jusqu'à la veille au matin, Heat croyait avoir globalement compris où menaient cette piste et ses méandres, car elle en avait exploré toutes les étapes. Sa mère avait été réduite au silence parce qu'elle était sur le point de révéler la vérité sur Tyler Wynn, lui-même impliqué dans le complot fou de Carey Maggs consistant à répandre la variole, avec l'aide de Bart Callan. C'était... Ce n'était pas génial, en fait. Loin de là.

Mais au moins, c'était fini. Elle était, songeait-elle, allée au bout de cette piste.

Sauf que maintenant il se produisait clairement quelque chose de nouveau. Il y avait eu une sorte d'élément déclencheur.

Était-ce simplement le fait que sa mère soit sortie de sa cachette ? Était-ce là la cause de la mort de Maggs et de l'évasion de Callan ?

Ou la réapparition de sa mère était-elle le résultat et non la cause de quelque chose ?

Nikki était tout aussi confondue qu'avant sa petite excursion. Elle gara la voiture banalisée derrière la Vingtième, puis, au lieu de rentrer au poste par l'arrière, elle fit le tour du bâtiment pour emprunter l'entrée principale. Bien qu'elle eût du mal à se l'avouer, soudain, elle sentit la présence de sa mère.

Une intuition. Ou peut-être juste un espoir.

Son regard balaya la 82^e Rue dans les deux sens, puis s'attarda sur l'abribus, qui était désert. Elle jeta un œil dans les ruelles, derrière les voitures

garées, près des troncs d'arbre. Elle détailla tous les passants, femmes et hommes... Il ne faisait aucun doute dans son esprit que sa mère pouvait aussi bien se déguiser en vieux monsieur qu'en vieille dame.

Mais personne n'éveilla le moindre soupçon en elle. Heat s'appuya contre le mur en brique, elle ferma les yeux et, de toutes ses forces, tenta d'envoyer à l'univers le plus fervent des vœux : *Maman, viens. Si tu es en danger, je te protégerai. Si tu as besoin de quelque chose, je t'aiderai. Retrouvons-nous ensemble. Comme quand j'étais petite. Comme sur les marches de cette fameuse piazza à Rome. Buvons un Bolla Valpolicella et résolvons tous nos problèmes ensemble. Rien ne nous résistera si nous unissons nos forces.*

Elle rouvrit les yeux.

La rue n'avait pas changé. Les mêmes passants avaient juste un peu avancé sur leur trajet.

Aucune trace de Cynthia Heat.

Comme tel avait été le cas ces dix-sept dernières années, à l'exception d'une demi-seconde.

Nikki sentait les larmes lui monter aux yeux. Or, c'était la dernière chose dont elle avait besoin en sa qualité de chef de poste : être vue en pleurs devant la porte, dans la rue.

Aussi la policière prit-elle le temps d'enfouir ses inquiétudes au sujet de sa mère au fond du compartiment de sa tête le plus étanche qu'elle put trouver avant de se rendre au poste. Elle assumerait son rôle de fille plus tard. Pour l'instant, il était presque dix heures du matin et elle avait besoin de redevenir capitaine.

La première vision qu'elle eut en s'avançant dans la salle de la brigade déclencha en elle une forte impression de déjà-vu. Raley était assis exactement au même endroit que lorsqu'elle l'avait quitté la veille au soir, dans les mêmes vêtements, le casque toujours vissé sur les oreilles.

La policière le rejoignit.

– Raley, êtes-vous rentré chez vous, hier soir ?

– Non, merci, je viens d'en prendre une tasse, dit-il sans lever les yeux de l'écran d'ordinateur.

Heat se trouvait maintenant à côté de son enquêteur.

Il dégageait une petite odeur, ou plutôt des relents indiquant que son déodorant avait dépassé ses limites.

– Allô ? Ici la terre ? Raley, au rapport pour votre capitaine. Qu'est-ce que vous fabriquez ?

– C'est bon, je n'ai pas faim, affirma-t-il.

Heat tendit le bras vers l'ordinateur et débrancha la prise du casque. L'inspecteur sursauta, puis lui adressa un regard ahuri.

– Bonjour. Je m'appelle Nikki Heat. Vous vous appelez Sean Raley. Vous me suivez ?

– Pardon, désolé, dit-il en retirant les écouteurs, puis il étira les bras, ce qui déchaîna d’autres effluves nauséabonds.

Heat eut un mouvement de recul, mais il ne sembla pas remarquer.

– Avez-vous dormi, au moins, cette nuit ? s’enquit-elle.

– Oui, je me suis allongé quelques heures sur le divan, dans votre bureau. Pas de problème, je me sens une patate d’enfer.

– Oui, eh bien, j’ai le regret de vous dire que vous sentez surtout l’enfer, le tança Heat. Et je crois que la patate a séjourné toute la nuit dans la bouche d’un sans-abri.

Raley renifla son aisselle droite, puis la gauche.

– Euh, je ne... Oh ! se coupa-t-il. Pestilentiel.

– Bien, je vais reculer de deux pas maintenant, annonça sa supérieure. Mais racontez-moi donc ce que vous avez fabriqué tout ce temps.

– Oui, désolé. J’ai travaillé sur la bande de la décapitation comme vous l’aviez demandé. Je me suis concentré sur les vingt secondes où le son me paraissait à peu près net. J’ai isolé cette partie, puis entrepris de la nettoyer. Quelle quantité de détails techniques êtes-vous prête à subir sur le processus de défiltrage ?

– Très, très peu, assura Heat.

– OK, bon, dans ce cas, tout ce que vous avez besoin de savoir, c’est que c’est un travail de fourmi..., mais c’est possible. Le truc, c’est qu’il faut travailler sur des bandes de fréquences très étroites. C’est comme faire une copie de tableau en ne disposant pour modèle que de minuscules bandes à la fois de l’original. C’est la meilleure analogie qui me vient à l’esprit. C’est donc possible, à condition d’être très minutieux et précis. Une bande à la fois, le tableau prend forme. Ou, en l’occurrence, l’enregistrement. Et pour finir, voilà ce que vous obtenez.

Raley cliqua sur la touche de lecture.

« Il n’y a pas de plus grand symbole de votre ignorance que les mensonges de vos médias manipulés, qui n’existent que pour répandre la fausse propagande de votre gouvernement sioniste. Et il n’y a pas de plus grand péché que la manière dont votre peuple permet aux femmes d’exposer honteusement leur corps et d’exhiber ce que seuls leurs maris devraient voir. »

Instantanément, Heat reconnut les propos, mais pas la voix. Elle ne ressemblait plus à celle de Dark Vador ou de Kylo Ren, plutôt à celle d’un DJ d’une radio amateur, nerveux pour sa première à l’antenne.

– Donc, ce que j’entends, c’est..., voulut s’assurer Heat.

– ... la voix de l’EI aux États-Unis débarrassée de son filtre, acheva Raley à sa place. Qu’on soit bien clairs : ce n’est pas plus l’original qu’une copie de Renoir n’est un vrai Renoir. Mais le son est exactement le même que celui d’origine..., de la même façon qu’une bonne copie ressemble en tous points à l’original. Tous les effets de masque ont été retirés. Maintenant, poursuivait

Raley, écoutez ceci.

L'inspecteur relança la lecture, et une voix familière sortit par les haut-parleurs.

« Écoutez, je l'ai déjà dit à l'autre type : je n'ai rien fait. Je ne sais rien au sujet de cette fille ou de sa décapitation ou rien de ce genre. Ce n'est pas parce que je suis musulman que je suis un terroriste. Merde. Je suis américain, comme vous. »

C'était Hassan El-Bashir, avec son accent new-yorkais et son timbre de baryton..., au moins une demi-octave plus grave que celui de la vidéo et avec des intonations totalement différentes.

– J'ai comparé les deux échantillons, expliqua Raley. On obtient treize pour cent de correspondance. C'est le plus bas score jamais vu pour des échantillons de même langue, au moins théoriquement. En tout cas, jusqu'à celui-là.

Raley ouvrit un autre dossier.

« Avocat. Avocat. Avocat. C'est tout ce que je vous dirai, enfoiré, alors, autant vous y habituer. Avocat. Avocat. Avocat. »

L'homme prononçait ce mot avec un vrai accent du Bronx. Son timbre était encore plus grave que celui d'El-Bashir.

– C'était Tariq Al-Aman, indiqua l'inspecteur. Et on tombe à onze pour cent de correspondance.

– Donc, juste pour être bien sûre de comprendre, il y a à peine plus de dix pour cent de chances que les hommes sur la vidéo soient Tariq Al-Aman et Hassan El-Bashir.

– Non. C'est pire, en fait. Onze pour cent de correspondance, cela signifie, du point de vue de la qualité audio, qu'il n'y a que onze pour cent de la voix d'Al-Aman qui coïncide avec l'autre échantillon. Pour ne serait-ce que commencer à envisager que les deux échantillons correspondent, il faudrait au moins quatre-vingt-dix pour cent de points communs, si ce n'est plus.

– Donc onze pour cent de recoupements entre les deux...

– ... cela ne correspond absolument pas, de manière définitive et sans l'ombre d'un doute, conclut Raley. C'est ce dont je témoignerais au tribunal.

– Autrement dit, les deux hommes actuellement en détention chez les fédéraux ne sont...

– ... pas nos clients, confirma Raley.

Heat ferma les yeux un instant. Leur enquête venait de voler en éclats. Ses suspects idéaux – deux jeunes en proie à la colère et à la radicalisation islamiste – n'étaient rien de plus que deux têtes brûlées mal embouchées dont les protestations d'innocence étaient en fait totalement fondées.

Le pire, c'est qu'elle n'était toujours pas plus avancée pour savoir qui se cachait derrière l'EI aux États-Unis que la première fois qu'elle avait posé les yeux sur la vidéo. Ils avaient fait aussi rapidement que possible, mais, à leur

insu, ils s'étaient démenés dans des sables mouvants. Malgré leurs efforts intenses, cela ne les avait menés à rien.

– Désolé, dit Raley. Je sais que ce n'est pas ce que vous attendiez.

Heat leva le menton.

– Tout ce que je veux, c'est la vérité, Raley, vous le savez, dit-elle. Mais maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je crois que j'ai un coup de fil à passer.

Le capitaine Heat gagna son bureau, décrocha son téléphone et appela Yardley Bell sur son mobile. La sonnerie retentit une fois, deux fois. À la troisième, Heat entendit :

– Nikki Heat. Ne me dites pas que vous avez trouvé un nouveau prétexte pour revendiquer cette affaire. Parce que je peux vous assurer que...

– La ferme, Yardley, rétorqua la policière. Vous devez relâcher El-Bashir et Al-Aman.

– Et pourquoi ferions-nous cela ?

– Parce qu'ils sont innocents.

– Quoi ?... De quoi parlez-vous ?

– Innocents. En un mot comme en cent, ce n'étaient pas eux.

– Nikki, je n'ai pas de temps à...

Heat l'interrompt avec une brève explication concernant la découverte de Raley. Bell sembla écouter ; néanmoins, sa réaction faillit couper le souffle à son interlocutrice.

– Je ne vois pas ce que cela change pour nous, déclara-t-elle.

– Yardley, vous vous égarez ! *Ce n'étaient pas eux.*

– Oui, mais l'EI n'en sait rien. Eux, ils y croient dur comme fer. Ces gamins sont les stars de la vidéo de New York. J'ai vu leurs posts sur Facebook, comme tout le monde. Ils ont en tout cas le discours, même s'ils ne joignent pas le geste à la parole. Vous verrez, une fois qu'on leur aura exposé notre plan, ils revendiqueront sans doute la paternité de cette vidéo, juste pour le crédit que cela leur donnera auprès de leurs potes de Daech. L'important, c'est qu'ils sont précieux pour ce que nous souhaitons obtenir. C'est ce qui compte, là.

– Vous ne pouvez quand même pas être aussi tordus ! s'écria Heat. Ces gamins ne sont pas une monnaie d'échange, ce sont des êtres humains.

– Nikki, pas de morale avec moi. On joue peut-être dans un bac à sable, là-bas, mais croyez-moi, on n'est plus à l'école maternelle. Manifestement, tout cela vous dépasse. Occupez-vous des piétons qui marchent en dehors des clous dans la 7^e Avenue et laissez-nous gérer les histoires d'adultes. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

– Je vais rendre la chose publique, s'empressa de glisser Heat.

Bell garda le silence un instant.

– Je connais quelqu'un au *Ledger*, poursuivit Nikki. L'ancien chef de

Tam, en fait. Si vous ne libérez pas ces gamins, je lui raconte que le NYPD a réuni des preuves disculpatoires crédibles indiquant que les deux principaux suspects ne peuvent absolument pas être les auteurs de la vidéo et que le département de la Sécurité intérieure les retient quand même. Je suis sûr que ce sera du meilleur effet que deux citoyens américains soient détenus sans raison.

– Si vous faites ça, gronda Bell en réponse, je vous colle le bureau du procureur sur le dos. Ils vous sauteront dessus plus vite que les mouches sur la merde.

– Allez-y, essayez un peu, Yardley. De quoi m'accusera-t-on ? D'administrer la justice ? D'être trop gentille ? De protéger les innocents ? Je m'efforce de faire ce qu'il faut, là. Je vous souhaite bonne chance pour trouver un jury qui me condamne pour ça.

– Peu importe. Le procureur peut inculper un sandwich au jambon, s'il le veut. Et vous le savez. Une fois inculpée ? Le NYPD pourra difficilement garder quelqu'un en pareille disgrâce à la tête d'un de ses postes. Vous serez placée en congé administratif et déchuée de votre commandement. Ensuite, vous le savez, la justice fédérale peut être très lente parfois. Une ou deux prorogations. Un changement de tribunal. Ensuite, juste avant le procès, le procureur sera remplacé et les choses seront encore retardées. Nous pourrions faire durer ainsi le processus pendant quatre, cinq bonnes années. Le temps que vous laviez votre nom, les dégâts seront tels que le NYPD ne pourra jamais vous rendre votre poste. Vous serez le *fameux* capitaine Heat. Je parie qu'on vous collera à l'intendance. Imaginez un instant la vie magnifique que vous mènerez à passer vos journées à dénicher le mieux-disant pour la fourniture de trombones.

Heat aurait voulu pouvoir voir les yeux de Bell en cet instant, car elle était sûre que c'était du bluff.

Enfin, quasiment sûre.

Relativement sûre.

OK, un peu sûre.

Peu importait, en fait ; il n'y avait qu'un seul moyen de battre un bluffeur au poker, qu'il s'agisse d'un menteur professionnel comme James Patterson ou d'un agent fédéral à l'éthique ambivalente telle que Yardley Bell.

Le prendre au mot.

– Vous savez quoi, Yardley ? rétorqua Heat. Cela devrait carrément me plaire. Voyons quelle sera votre détermination lorsque tous les musulmans de New York viendront protester devant votre porte.

– Nous pouvons vous détruire, Nikki. Vous le savez.

– J'aimerais vous voir essayer, railla Heat. Je vais m'assurer que la Sécurité intérieure passe pour de telles andouilles que vos supérieurs se demanderont s'il ne vaut pas mieux pour eux démissionner pour ouvrir une

charcuterie. En attendant, voilà comment cela va se passer : vous avez jusqu'à midi aujourd'hui pour relâcher ces garçons, sinon je contacte le *Ledger*, et là, on verra qui détruit qui.

– Vous pouvez dire adieu à votre carrière, Heat.

– Vous l'aurez cherché, Yardley. Vous n'imaginez pas le plaisir que vous me faites.

D'un geste rageur, la policière raccrocha le téléphone avec un sentiment de rectitude lui parcourant le corps de toutes parts.

Sauf les mains. Qui tremblaient.

Vingt-trois

Une demi-heure plus tard, Heat avait réuni ses inspecteurs dans la salle de la brigade. Enfin, la plupart. Raley était rentré chez lui pour une sieste bien méritée..., suivie, avec un peu de chance, d'une indispensable douche.

En son absence, Heat se chargea donc d'informer tout le monde du fruit des recherches menées par l'enquêteur au cours de sa nuit blanche, et de leurs implications.

Les mines sombres autour d'elle reflétaient le désespoir de la situation. La veille et le matin, Ochoa, Rhymmer et Feller avaient fait le tour des appartements donnant sur la ruelle ; ils n'avaient pu laisser leur carte de visite que dans certains ; aussi avaient-ils conscience d'avoir autant de chances d'obtenir un résultat que s'ils avaient joué à la loterie.

Aguinaldo, remise de son expédition dans les magasins, avait passé la matinée à essayer de traquer le foulard par d'autres biais, surfant sur les sites Internet de mode et appelant les salles de vente qui avaient offert des foulards Laura Hopper. Pour l'instant, elle n'avait aucune piste.

Cela faisait plus de vingt-quatre heures qu'ils avaient pris connaissance de ce crime et plus de soixante-douze qu'il avait été commis. Ces heures étaient critiques. Et chacun dans l'assemblée connaissait les statistiques : la plupart des affaires se résolvait dans les quarante-huit premières heures ou pas du tout.

Pourtant, ils n'avaient toujours pas le moindre suspect crédible. Il était temps de revoir la stratégie. Et vite.

– OK, voilà la donne : en gros, on repart à zéro, annonça Heat. Mais on dispose de deux avantages certains. Nous savons qui est la victime et où le meurtre a eu lieu. Miguel, avez-vous obtenu de McMains la liste des extrémistes musulmans connus ?

– Oui.

– OK, nous allons donc diviser pour mieux régner. Chacun va prendre en charge un quart de cette liste. Voyez si un de ces individus ou groupes a un lien avec la Masjid al-Jannah. Et si Muharib Qawi peut venir nous aider. Nous

avons commis l'erreur de nous focaliser sur El-Bashir et Al-Aman. Essayons d'élargir nos horizons.

Tous autour d'elle hochèrent la tête.

– Je vais m'attaquer à ce que Tam Svejda avait derrière la tête en se rendant dans l'Ohio, déclara Heat. Elle n'a pas fait ce déplacement pour rien. Il faut que je trouve de quoi il retourne.

– Bonne idée, capitaine, commenta Ochoa, dont le boitement héroïque mais pathétique avec lequel il gagna son bureau pour prendre le dossier que lui avait remis McMains eut pour effet de mettre un terme à la réunion.

Heat le suivit, puis bifurqua vers le bureau de Raley, car c'était lui qui avait pris contact avec la police de Lorain, la veille. Elle aurait pu réveiller son enquêteur pour lui demander à qui il avait parlé, mais il semblait plus humain de fouiller d'abord son bureau à la recherche de son calepin. En évitant de prêter attention aux odeurs corporelles qui flottaient encore dans les airs, elle écarta les documents imprimés et autres manuels traitant du nettoyage d'enregistrements audio jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le petit carnet à spirale.

Après avoir tourné quelques pages, elle tomba sur un numéro de téléphone sous : *Lt. Jen Forbus, police de Lorain.*

En attendant que la communication s'établisse, Heat se rappela la nécessité d'adapter ses manières, car elle n'allait certainement pas avoir affaire à la brusquerie, l'impatience et l'ironie perpétuelle de ses collègues new-yorkais. Son interlocutrice avait toutes les chances de faire preuve de politesse, de simplicité et de courtoisie.

Et il faudrait faire avec.

Quelques instants plus tard, la policière entendit l'accent enjoué du centre du pays auquel elle s'attendait.

– Police de Lorain, lieutenant Forbus, que puis-je pour vous ?

– Lieutenant Forbus, ici le capitaine Nikki Heat du NYPD, dit-elle. Comment allez-vous ? se força-t-elle à ajouter.

– Oh ! bonjour, capitaine Heat. Je vais très bien, je vous remercie. Et vous ?

– Très bien, merci.

– Ah ! formidable ! s'exclama Forbus. Que puis-je donc pour vous, capitaine ?

– Merci de me poser la question, répondit Heat, qui se félicitait d'avoir forgé un lien aussi rapidement avec quelqu'un de l'arrière-pays.

Mais maintenant que cette relation amicale était établie, il était temps de passer aux choses sérieuses.

– Hier après-midi, je crois que vous avez parlé à l'un de mes inspecteurs, Sean Raley ?

– Oh oui, un gentil gars, pour sûr.

– Tout à fait. Je me demandais si vous aviez eu le temps de faire circuler la photo qu’il vous a fait parvenir.

– Bien sûr, dit Forbus. Parce que, vous savez, nous n’avons pas tant d’affaires à régler, par ici. Les gens sont trop simples d’esprit pour seulement *envisager* de commettre des crimes. Alors, on n’a vraiment rien de mieux à faire que de demander « À quelle hauteur ? » lorsqu’un inspecteur de la grande ville nous demande de sauter.

Forbus poursuivit, sur un ton toujours parfaitement amical :

– À dire vrai, vous savez que la *seule* raison pour laquelle nous existons, dans l’Ohio, c’est pour que vous, les New-Yorkais, vous puissiez vous sentir supérieurs à nous. Nous *adorons* que vous qualifiez notre région de belle province qu’on ne survole qu’en avion. On se sent si *spéciaux* à l’idée que vous pensiez parfois à nous faire signe en passant au-dessus de nous dans vos jolis avions qui fendent le ciel. Vous savez que filles et garçons, à Lorain, passent leur temps le nez en l’air à se demander si « ces gens chic de New York les regardent de haut en ce moment même ». Non, le fait est qu’on n’est bons à pas grand-chose, dans l’Ohio. Tout ce qu’on fait ici, c’est battre à plates coutures votre pauvre équipe de basket et choisir votre prochain président.

Heat n’avait toujours pas prononcé un mot. Il lui était impossible d’actionner sa bouche.

Forbus finit par émettre un petit rire.

– Capitaine Heat, j’espère que vous savez que je vous taquine, là.

– Bien sûr ! Bien sûr, bien sûr, bafouilla Heat.

– Bien. Maintenant, en ce qui concerne votre victime, nous avons montré sa photo un peu partout, hier. Il ne fait aucun doute qu’elle a beaucoup attiré l’attention, surtout parmi nos concitoyens masculins. Elle s’est d’abord arrêtée au Jackalope, où elle a mangé seule au bar. Elle y est restée trente-cinq minutes. Elle a commandé une salade César, une perchaude du lac Érié et un verre de vin blanc, dont elle n’a bu que la moitié. Ensuite, elle a réglé sa note, laissé un pourboire de vingt pour cent et elle est partie.

– A-t-elle dit ce qu’elle venait faire là-bas ?

– Non. Le barman a déclaré avoir fait de son mieux pour la servir, parce que c’était la plus belle femme qui avait jamais mis les pieds dans son établissement. Mais apparemment, elle a fait la sourde oreille. Il ne serait pas parvenu à lui arracher plus de cinq mots de la bouche. Elle ne lâchait pas son téléphone des yeux. Même chose chez Mutt and Jeff’s le lendemain matin. Elle est venue. Elle a commandé. Elle a mangé. Elle a gardé le nez dans son assiette. Elle est partie.

– Oh. Dans ce cas, pardonnez-moi pour le dérangement...

– Attendez ! Encore une chose. Après son départ du Jackalope, jeudi soir, elle s’est rendue dans la 28^e Rue Est, et là, tout a changé.

– Qu’y a-t-il dans la 28^e Rue Est ?

– Tous les bouis-bouis de la ville. Le City Bar, le Trois Star, l’International Lounge, le Grown and Sexy.

– Grown and Sexy ? demanda Heat.

– *Le terrain de jeux pour adultes*. C’est ce que dit l’enseigne, en tout cas, expliqua Forbus. C’est là que traînent les sidérurgistes. Sans aller jusqu’à dire que toute notre activité repose sur ces gargotes, elles nous occupent bien. Elles restent ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour accueillir les ouvriers qui travaillent en équipe à l’usine. Beaucoup y vont se taper quelques verres à la sortie du boulot. C’est le genre d’endroit où on sert essentiellement deux bières.

– C’est-à-dire ?

– De la Bud et de la Bud légère, répondit Forbus. Quoi qu’il en soit, votre victime a apparemment fait la tournée des grands-ducs, et sans mégoter sur sa consommation.

– Ah bon ?

– Pourquoi cela vous surprend-il autant ?

– Non, cela ne me surprend pas vraiment. En fait, c’est juste que... Elle était en voyage d’affaires, et pourtant aucune dépense liée à ces établissements n’a été débitée sur sa carte.

– Oh ! capitaine Heat. Avez-vous déjà fréquenté un bar de sidérurgistes ? Le rapport homme-femme s’y situe aux alentours de dix pour une. Croyez-vous qu’une femme comme Tam Svejda ait eu à se payer *un seul* verre dans l’un de ces établissements ? La seule chose qui me surprenne, c’est que nous n’ayons pas eu à y envoyer une voiture parce qu’ils devaient se battre pour lui offrir le suivant.

– Remarque pertinente. Bon, donc, elle s’est rendue dans ces bars, où elle a fait un malheur et... ensuite ?

– Eh bien, apparemment, elle se serait montrée beaucoup plus amicale avec eux qu’avec le serveur du Jackalope, c’est sûr.

– Amicale comment ?

– Elle flirtait beaucoup. Tout en veillant soigneusement à ne laisser personne s’approcher trop près. Elle en draguait un, puis elle passait à un autre, puis, au bar suivant, elle draguait de nouveau. Elle cherchait juste à bavarder un peu, apparemment. Mais vous n’imaginez pas ce qu’elle a déclenché par ici.

– De quoi bavardait-elle au juste ?

– De tout et de rien. Autrement dit, je n’en sais vraiment rien. Ces types sont des cols bleus, capitaine Heat. Ils ne sont pas très loquaces avec la police. Ils ont tendance à nous considérer comme des bonnets de nuit. Et même ceux qui acceptent de nous parler ne nous fournissent pas des transcriptions circonstanciées de leurs conversations. À ce qu’on a compris, elle posait juste

des questions sur l'endroit où ils vivaient, où ils travaillaient, ce qu'ils faisaient, ce genre de choses. Des trucs très basiques de la vie de chacun. Le genre de choses qu'on demande tout le temps. En fait, cela ressemblait à une interview, sauf qu'ils ne s'en rendaient pas compte.

– Parce qu'ils étaient trop occupés à la reluquer, souffla Heat.

– Exactement. J'ai moi-même parlé à certains de ces types, et la plupart n'avaient à la bouche que le physique de cette bombe. Vous imaginez à quel point j'ai apprécié.

– Mais est-elle rentrée avec quelqu'un ?

– Dans leurs rêves, oui, s'esclaffa Forbus. Non, les plus audacieux lui ont donné leur numéro de téléphone. Et aussitôt, ils sont devenus des légendes auprès de leurs copains. Mais j'ai parlé à un serveur du Grown and Sexy, sa dernière escale. Il dit qu'elle est partie seule. L'un des types l'a raccompagnée à sa voiture... Nous n'avons que des gentlemen ici à Lorain..., mais ensuite, il est revenu directement.

– Avez-vous interrogé ceux qui lui ont remis leur numéro ?

– Je regrette, non. Les souvenirs tendent à devenir très flous passé une certaine heure et une certaine quantité de boisson.

– En d'autres termes, ils ont eu peur de causer des ennuis à leurs amis.

– Dans le mille, approuva Forbus.

– Oh ! vous pouvez les rassurer, nous n'envisageons pas la possibilité d'une agression sexuelle qui aurait mal tourné. Nous savons qu'elle est partie seule. Nous savons aussi qu'elle était saine et sauve au petit-déjeuner le lendemain matin. Ce que j'aimerais vraiment comprendre, c'est si ces sidérurgistes dont elle a pris les numéros avaient quoi que ce soit en commun. J'imagine que ce n'était ni leur charme ni l'intelligence de leurs phrases de drague. Elle était manifestement à la recherche de quelque chose de précis.

– Oh ! je n'en ai pas terminé avec ces types, certifia Forbus. Je leur ai parlé dans les bars ; alors, ils n'allaient rien dire là-bas. Pas devant les autres. Mais je les interrogerai chez eux plus tard. S'ils ne coopèrent pas, je trouverai un moyen de pression. Cela ne devrait pas être difficile. Je vous aurai ces noms, capitaine Heat, c'est juste que ça va me prendre un peu de temps.

– Très bien, merci, j'apprécie vraiment.

Forbus promit de reprendre contact dès qu'elle en saurait plus. Les deux femmes échangèrent leur numéro de mobile et leur adresse e-mail.

– Au fait, je ne plaisantais pas au sujet du choix de votre président, rappela Forbus alors qu'elles prenaient congé. Vous savez que l'Ohio a correctement prédit les élections présidentielles depuis 1964.

– Je sais, dit Heat.

– Pour votre gouverne, nous allons voter pour Lindsay Gardner, proclama Forbus. Une présidente bibliothécaire, voilà ce dont le pays a besoin.

Après avoir reposé le téléphone, Heat retourna faire un tour dans la salle

de la brigade. Elle se posta devant le tableau blanc, sur lequel ne figuraient plus les photos des deux jeunes musulmans new-yorkais.

À vrai dire, il était désespérément vide. Il y avait le portrait professionnel de Tam Svejda. Les mots « zinc » et « kérosène » inscrits dessous. Une prise de vue des environs de la Masjid al-Jannah. Ainsi qu'un cliché du foulard Laura Hopper tiré de la vidéo.

À l'aide d'un marqueur, elle tira un trait partant de la photo de Svejda, puis elle dessina trois cercles, également reliés par des traits. Dans le premier, elle inscrivit : *Balle de Joanna Masters*. Dans le deuxième : *New York → Cleveland → Lorain, Ohio*. Dans le troisième : *Interroger sidérurgistes*.

Après une brève pause, elle tira un autre trait et fit un quatrième cercle. Dans celui-là, elle griffonna un point d'interrogation, ce qui signifiait qu'on ignorait où la journaliste s'était rendue ensuite. Cela résumait aussi parfaitement ce que Heat comprenait de cet enchaînement d'événements. Peut-être rien. Peut-être tout.

Elle regrettait que Rook ne soit pas là. Il avait toujours une façon de considérer le tableau, de regarder les mêmes mots et d'en tirer un récit totalement différent.

Heat fixait le blanc du tableau, l'esprit perdu dans ses pensées, quand elle perçut de l'agitation au fond du couloir.

– J'ai dit bas les pattes ! Je ne suis plus un suspect, maintenant. Je peux marcher sans que vous m'agrippiez le bras.

C'était un accent new-yorkais qu'elle reconnaissait, maintenant. C'est juste que jamais elle n'aurait cru que de tous les endroits où le sort et les circonstances auraient conduit Hassan El-Bashir, la Vingtième reverrait le jeune de sitôt. Certainement pas de son plein gré.

Sa première réaction fut le soulagement. Contre toute attente, Yardley Bell avait fait ce qu'il fallait. La mettre au pied du mur avait porté ses fruits. C'était la bonne décision pour toutes les parties concernées.

La seconde fut la curiosité. Que revenait faire El-Bashir ? Il arriva avec l'agent de la permanence de jour derrière lui.

– Il s'est pointé en réclamant à parler à « la capitaine », s'excusa le sergent. J'ai essayé de prendre sa déposition, mais...

– ... mais je ne veux voir personne d'autre que la capitaine ! lança El-Bashir d'un ton de défi.

– Eh bien, bonjour, Hassan, dit Heat. C'est un plaisir de vous revoir. C'est « capitaine Heat », au passage.

– Oui, oui, si vous voulez. Écoutez, on peut parler ? J'ai passé la nuit à me faire sonder le trou de balle par je ne sais quels agents secrets de mes deux dans un hangar de merde à la *X-Files* et je veux juste rentrer chez moi.

– D'accord. Mon bureau, ça ira ? proposa Heat.

– Mieux en tout cas que la salle au miroir sans tain, souffla-t-il.

– Par ici, lui signala Heat en indiquant d'un geste son bureau, dont elle tint la porte ouverte.

– Tout va bien, capitaine ? s'enquit l'agent.

– Oui. Merci, sergent.

Heat ferma la porte derrière El-Bashir, qui avait déjà pris place face à son bureau. Délibérément, elle choisit de s'asseoir à côté de lui au lieu de mettre le bureau entre eux. Ce petit geste, un truc de psychologie plus qu'autre chose, permettait d'établir une sorte d'intimité avec un individu qui, de manière compréhensible, nourrissait une certaine méfiance à l'égard des forces de l'ordre.

– Alors, que se passe-t-il, Hassan ? s'enquit-elle en orientant sa chaise vers lui.

Hors de la présence de l'agent de permanence – et du reste du personnel en tenue –, il semblait maintenant plus détendu. Il ne lui était plus nécessaire de jouer les gros durs.

– Yo, je voulais juste vous dire merci, capitaine Heat, dit-il. Je ne sais pas ce que les fédéraux voulaient me faire, mais je crois bien que je partais à Guantanamo pour une séance de torture par la noyade ou une merde du genre. Mais cet agent fédéral, elle m'a dit que vous aviez trouvé du solide grâce à ce truc audio. Elle a même dit que vous vous étiez mouillée pour moi et que vous l'aviez obligée à me laisser partir.

– Je faisais seulement mon travail, Hassan, dit Heat.

– Oui, je sais. C'est juste que... Euh, disons que je n'ai pas rencontré beaucoup de flics corrects, vous savez. Enfin, certains prétendent faire amis amis avec vous, mais c'est du pipeau, c'est juste qu'ils essayent de se rapprocher pour mieux vous pincer ou vous faire balancer quelqu'un d'autre. Mais vous ? Merde, c'est pas du flan. Cet agent fédéral a dit qu'elle vous devait gros et elle a raison.

– Mais il n'y a pas de quoi, déclara Heat avec un sourire chaleureux, dans l'espoir qu'il se souvienne, lors de ses futurs échanges avec le NYPD, que la vaste majorité des flics étaient animés de la même bienveillance qu'elle.

El-Bashir se dandina un peu sur son siège. La policière sentit qu'il avait autre chose derrière la tête, mais elle préféra le laisser venir.

– Bon, j'ai quelque chose à vous dire, annonça-t-il enfin. Je crois... Enfin, je ne sais pas si c'est important ou pas. Pour être honnête, je ne voulais pas en parler. Dans mon quartier, on n'aime pas les balances, si vous voyez ce que je veux dire. On ne raconte rien aux flics de son propre gré. Mais j'ai l'impression que... Ben, que je vous dois bien ça.

Heat hocha la tête.

– Vous vous souvenez que j'ai dit qu'on était à la mosquée, samedi soir, pour skyper l'imam en Arabie saoudite ?

– Bien sûr.

– Ce n’étaient pas des conneries. On a vraiment skypé... Et juste skypé. Le truc, c’est que... Ben, je ne sais pas ce qui était sur le point de se passer, mais il se tramait quelque chose en bas, à l’heure où on est partis.

Heat sentit pratiquement une décharge d’énergie monter de sa chaise. Néanmoins, elle garda son calme.

– Que veux-tu dire, Hassan ?

– Voilà, on avait fini sur Skype et on s’apprêtait à partir, quand on a entendu du bruit derrière la mosquée. Par la fenêtre, j’ai vu arriver deux gros 4x4 noirs. Ils avaient de hautes antennes, comme des voitures de flic ou un truc du genre.

– Des voitures de police ? s’étonna Heat.

Bon nombre de services du NYPD comptaient des 4x4 noirs dans leur parc. D’ailleurs, ces véhicules pouvaient tout aussi bien appartenir à des services d’État. Ou fédéraux. Aucune agence gouvernementale n’avait le monopole de ce modèle répandu.

– As-tu réussi à en noter la marque ou la série ? S’agissait-il de Ford ? De Chevrolet ?

El-Bashir secouait la tête.

– Ils avaient des rayures blanches sur le côté. C’est..., c’est vraiment la seule chose que j’ai pu voir.

– D’accord, bon, et donc ?

– Des types en sont descendus. Ils étaient quatre. Deux dans chaque 4x4. Et ils étaient *immenses*. Vraiment, même du second étage où j’étais, ils donnaient l’impression d’être plus grands que moi, vous voyez ce que je veux dire ? Habillés tout en noir. Et des muscles énormes, vous savez ? On aurait dit des mafieux ou un truc du genre.

– Qu’est-ce qui t’a fait penser à cela ?

– Je ne sais pas. Déjà, c’étaient des Blancs.

– Des Blancs ? De type caucasien ? Tu es sûr ?

– Oui, aucun doute. Je ne fais pas le mariole, capitaine Heat, ajouta El-Bashir en lisant de l’incrédulité sur le visage de la policière. Je sais que le méchant dans l’histoire est censé être l’Arabe avec son torchon sur la tête. Mais je vous le répète : ces types étaient aussi blancs que vous. Et, je ne sais pas, ils avaient juste l’air de types à éviter, vous savez. Qui d’autre à part la mafia emploie des costauds comme ça ?

Heat voyait bien d’autres possibilités, mais elle ne voulait pas couper El-Bashir dans son élan.

– D’accord, et ensuite ?

– Je ne sais pas. Enfin, on n’allait pas rester là pour assister à la suite. Tariq éteignait l’ordinateur ; moi, j’ai dit genre : « Yo, ‘Riq, faut qu’on se tire, mec. » Quand je lui ai dit ce que je voyais, il a fait : « Ouais. Foutons le camp d’ici. » Et c’est ce qu’on a fait.

– Et quelle heure était-il à ce moment-là ?

– Un peu plus d’une heure du matin. Je ne pourrais pas vous dire l’heure exacte. Ce n’était pas tellement la pendule qui m’inquiétait. On est juste partis.

– Penses-tu être en mesure de décrire ces armoires à glace à notre dessinateur ?

El-Bashir grimaça.

– Pas vraiment. C’est-à-dire que... je ne les ai pas vraiment vus de près. C’étaient juste de grands Blancs balèzes. Désolé. Tout s’est passé très vite.

De grands types blancs. Des 4x4 noirs avec des rayures blanches et de grandes antennes.

Cela signifiait un niveau plus élevé d’organisation, de planification, de financement. De menace. Heat ignorait de quoi il retournait, mais en fait, elle aurait préféré pouvoir encore croire avoir juste affaire à deux anciens délinquants juvéniles trop enthousiastes.

– Très bien, Hassan, dit Heat qui tendit le bras vers son bureau pour y saisir une carte de visite qu’elle lui remit. Si autre chose te revient, appelle-moi, d’accord ?

– OK. Et encore merci, capitaine Heat.

– Avec plaisir, dit-elle.

Et elle était sincère.

Vingt-quatre

Après avoir raccompagné El-Bashir vers la sortie, Heat s'était réinstallée à son bureau pour s'attaquer à la pile de papiers qui avait tendance à croître dès qu'elle avait le dos tourné. Et ces papiers semblaient d'autant plus féconds lorsqu'elle se trouvait au milieu d'une affaire cruciale. Elle avait réussi à réduire la pile de moitié environ, lorsqu'elle entendit la voix familière et bienvenue de Jameson Rook, qui, comme de coutume, fit une entrée théâtrale dans la salle de la brigade.

– *Luuuu-cy ! I'm hoooo-ooooome*¹, lança-t-il.

Heat sortit juste à temps pour le voir jeter sa housse à vêtements sur la chaise bancale, puis échanger un check du poing avec les inspecteurs.

– Je suis venu directement ici, annonça-t-il. Sans même passer par chez moi.

– Oui, oui, génial, rétorqua Ochoa, à peine capable de se retenir. Tu as pris ce fameux avion, hein ?

– Quel avion ? fit Rook, l'air faussement innocent.

– Ne joue pas les condescendants avec moi, Rook. Ou je te mets un coup de Taser dans les fesses. Allez. Avoue. Tu as vu le lit, non ?

– Le lit ? Y avait-il un lit dans cet avion ?

– Attention ! Le Taser est en charge.

– OK, OK. Oui, il y avait un lit, concéda Rook. Et oui, c'était un lit en deux cents. Et oui aussi, j'ai dormi dedans. Parce que Lana a insisté.

Ochoa laissa échapper un petit cri de fillette et, emporté par son excitation, porta les mains à la bouche.

Rook jeta un coup d'œil rapide à Heat.

– Seul, je t'assure, ajouta-t-il.

– C'était comment ? roucoula Ochoa. Ça fait quoi de pouvoir s'étaler à trente-huit mille pieds ?

– Dans des draps à trente-huit mille fils au centimètre ? Sur le plus moelleux des surmatelas que tu aies jamais essayés ? Carrément l'expérience la plus cool depuis l'introduction de la climatisation dans le sud de

l'Amérique.

Ochoa posa la main sur son cœur.

– *Dios mío* ! s'exclama-t-il avec révérence. Enfin, ne nous méprenons pas, je vais quand même voter pour Lindsay Gardner, pour sa...

Heat se racla la gorge.

– ... politique intérieure, enchaîna Ochoa. Et puis, elle ne cherche pas à construire une forteresse avec une douve à notre frontière sud, elle. Mais difficile quand même de battre Legs Kline sur le plan de la coolitude.

– Je ne sais pas. Le lit était vraiment génial, c'est sûr, mais si je devais customiser un aéronef, je crois que je préférerais opter pour des compartiments secrets de contrebande, comme à bord du *Faucon Millenium*. Parce qu'on ne sait jamais quand on va devoir échapper à Jabba le Hutt.

– Non, je crois que je garderais le lit, maintint Ochoa.

– Comme tu veux. Mais attends, je ne t'ai même pas encore raconté le plus cool, dit Rook qui ne tenait plus en place. Alors, on buvait des coups, hier soir...

– Comment ça : « on » ?

– Legs, moi et une partie de son équipe.

– Lana était là ?

– Eh bien, oui, si ce genre de détail t'intéresse.

Ochoa plaça de nouveau la main sur son cœur.

– Bref, poursuivit Rook, on buvait des coups et, une chose entraînant l'autre, on s'est retrouvés, il faut bien le dire, un peu éméchés. Mais on s'amusait tellement et on s'entendait si bien, qu'il a dit qu'il allait créer un nouveau poste au gouvernement pour moi.

– Quoi, secrétaire de la Stupidité ? railla Feller.

– Ça existe vraiment ? demanda Rhymer.

Rook les ignore tous les deux.

– Legs a promis que, s'il était élu, il me nommerait...

Il marqua une pause afin de conférer au moment la solennité qui s'imposait.

– ... ministre de la Magie, le tout premier des États-Unis.

Heat n'en pouvait plus de lever les yeux au ciel.

– On a planché sur mon budget et tout. Il faut l'avouer, on en était à peu près au sixième *shot*. Le septième, on l'a bu à la santé de Dumbledore. Alors, les détails sont un peu flous pour moi, ce matin. En tout cas, il me laissera toute latitude pour gérer le ministère comme je l'entends.

Rook se dirigea vers Rhymer et lui tapa sur l'épaule.

– Vous savez que je vais avoir besoin d'aide pour diriger mon bureau des Relations avec les Moldus. Un homme de ta qualité serait parfait pour ce travail.

– Tant qu'on ne me demande pas d'enseigner l'art de la magie noire,

déclara l'inspecteur.

– Oh Seigneur, Opossum. Vous n'allez pas vous y mettre aussi, marmonna Heat.

– Quoi ? dit Rhymer. Ce serait pire que la peine de mort.

– Et ici, quoi de neuf ? s'enquit Rook. Vous avez réussi à faire cracher le morceau à ces deux aspirants djihadistes ? Vous savez, une fois à la tête du ministère de la Magie, je *pourrai* les envoyer à Azkaban.

Heat l'informa que le travail de Raley sur la vidéo avait disculpé les deux jeunes et qu'en gros, ils étaient revenus à la case départ. Au fur et à mesure, Rook changea de visage. La policière voyait bien qu'il faisait ce qu'il savait le mieux faire : réfléchir à l'enquête à sa manière très particulière en essayant de tout assembler afin de voir ce qui ne collait pas.

– Et le foulard ? s'enquit Rook lorsque Heat eut terminé son rapport. Ça a donné quelque chose ?

– Croyez-moi, mieux vaut vous épargner la version longue de l'histoire, exposa spontanément Aguinaldo. La version courte, c'est qu'il s'agit d'un foulard Laura Hopper.

– Un Laura Hopper, vraiment ? s'emballa Rook.

– Pourquoi ne suis-je donc pas surpris que cela lui évoque quelque chose, fit observer Ochoa à Feller.

– Je crois qu'on appelle ça un « métrosexuel », répondit Feller.

– Non, sérieusement, c'est un énorme pas en avant, reprit Rook sans se laisser ralentir par leurs tentatives castratrices. Chaque Laura Hopper est unique. C'est en partie ce qui fait leur succès. En plus du fait que cette créatrice est juste carrément géniale. Il ne reste donc qu'à trouver à qui appartient ce Laura Hopper en particulier et on tiendra une grosse, grosse piste.

– Oui, mais c'est justement le problème, rétorqua Aguinaldo. Personne dans les milieux de la mode new-yorkais ne semble le savoir. Tout le monde reconnaît qu'il s'agit d'un original, mais personne ne semble capable de me fournir le moindre renseignement sur cette pièce. Et Laura Hopper elle-même ne sera absolument pas joignable avant trois semaines.

Rook éclata de rire.

– Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda Heat.

– Que vous a dit son assistant ? Bora Bora ou les Seychelles ?

– Tahiti, en fait, dit Aguinaldo. Comment saviez-vous... ?

– Et laissez-moi deviner : les seules personnes qui peuvent l'approcher sont des valets éperdus qui ont signé des accords de confidentialité ?

– En fait, des garçons de plage tenus au secret sous peine de mort.

– Ah ! Encore mieux ! J'adore les assistants surprotecteurs qui vous sortent le grand jeu comme ça. Ne bougez pas, dit le reporter en dégainant son téléphone.

Il tapota environ quatre fois sur l'écran, puis porta l'appareil à son oreille.

– Ne le prenez pas mal, elle sert toujours cette histoire aux indésirables. Une fois, elle m'a même fait croire... Un instant.

Rook agrippa le téléphone et proféra :

– Laura Hopper, espèce de rousse foldingue, c'est Jameson Rook. Comment vas-tu ?

Il mit la main en coupe sur l'appareil un instant.

– Ne vous inquiétez pas. C'est une blague entre nous, expliqua-t-il avant de se coller de nouveau l'appareil sur l'oreille.

– Oh ! rien de plus que d'habitude. Je console les affligés et afflige les nantis, comme tout bon journaliste qui se respecte.

Il écouta un instant.

– Si longtemps ? Non, non, on s'est vus à la fête de Bono. Tu te souviens ? Le barbecue sur la plage ? On a convaincu ce petit Anglais mignon, le duc de vingt-trois ans, que tu étais une meurtrière qui séduit les hommes pour leur trancher la gorge, tu te souviens ?

Rook écouta, puis s'esclaffa.

– Non, tu n'as pas fait ça ? Oh ! quelle *canaille* tu fais !

De nouveau, il posa la main en coupe sur le téléphone.

– Finalement, elle a ramené le duc à la maison. C'est tout Laura Hopper, ça. Les hommes se transforment en pâte à modeler entre ses mains.

Le journaliste porta de nouveau le téléphone à son oreille.

– Mais, *bien sûr* qu'il s'est cru amoureux de toi. Je me tue à te le répéter : ces types ne sont pas des jouets uniquement destinés à te distraire.

Son interlocutrice poursuivit à l'autre bout de la ligne.

– Je ne sais pas, dit Rook. Je crois que « Duchesse Laura Hopper » sonne plutôt bien, non ?

Un ou deux instants plus tard, Rook acquiesçait de la tête.

– Oui, oui. J'imagine. On ne te liera pas les mains, pas même la monarchie.

Il écouta, puis s'esclaffa de nouveau.

– Trop, trop. Mais, bon, écoute, que fais-tu pour le déjeuner aujourd'hui ?

À la réponse obtenue, Rook rétorqua :

– Pas de ce petit jeu avec moi. Sinon, je parle à Brad de ton duc.

Rook mit vivement la main sur le micro et expliqua :

– Elle voit Bradley Cooper en douce... *Chhut* ! La presse à scandale l'ignore.

Il reprit le téléphone pour continuer ce rapide tac au tac, dont Heat et les autres ne percevaient qu'un côté.

– Super, je préfère ça. Disons midi et demi chez Harlow... Tu plaisantes ? J'en ai pratiquement formé le chef. Où crois-tu qu'il a appris à préparer le meilleur sandwich à l'œuf truffé au monde ? Non, ils ont retiré les moules du

menu il y a trois semaines, mais ils ont maintenant des huîtres de Virginie, du Rappahannock, qui sont à *tomber*. Attention, garde un peu de place pour le « banana zapin ». Le *meilleur* dessert qui soit... Ça t'ennuie si j'emmène une amie ? C'est une grande fan et elle aimerait te poser quelques questions sur l'un de tes foulards... Allons, tu n'es pas comme ça. OK, OK, ça marche. Génial. À toute, alors... Toi aussi. Bye !

Il raccrocha, puis considéra les autres qui le dévisageaient.

– Quoi ? s'étonna-t-il.

– Tu sais à quel point c'est bizarre que tu puisses faire ça avec, quoi, la moitié de la planète ? s'indigna Heat.

– Non. Je suis sûr qu'il y a quelqu'un en Micronésie que je ne peux pas joindre au téléphone parce qu'il vit dans une hutte au toit de palme, assura Rook. Quoique, maintenant que j'y songe, je connais en fait un certain Tosiwo, qui vit sur Pohnpei, et il pourrait...

– Assez ! coupa Heat. Bien, tout le monde. Au travail. Le *Jameson Rook Show* est terminé pour le moment.

– Prochain spectacle dans vingt minutes ! lança Rook, mais Heat le fit taire d'un regard furieux.

– Laissez tomber, il vient d'être annulé, dit-il.

Tandis que les inspecteurs regagnaient leurs bureaux respectifs, Heat tira sur la manche de Rook.

– Je peux te parler une seconde ? s'enquit-elle en indiquant son bureau d'un signe de tête.

– Bien sûr, dit Rook.

Ensuite, il se tourna vers Aguinaldo.

– Vous avez la photo du foulard ?

L'enquêtrice palpa la poche poitrine de sa veste.

– Génial, dit-il. On se met en route d'ici dix minutes. On prendra le métro, si ça ne vous fait rien. La ligne B nous y conduira en quelques stations.

– Oui, bien sûr, répondit Aguinaldo.

– Super. Il ne faut surtout pas arriver en retard. *Personne* ne fait attendre Laura Hopper.

Rook reprit sa housse à vêtements sur la chaise bancale. Heat lui tenait la porte de son bureau ouverte. Tandis qu'elle la refermait, il se dirigea lentement au fond de la pièce et déposa son bagage dans l'angle.

Lorsqu'il se retourna, Heat était là, face à lui. Elle le saisit par la nuque pour l'attirer vers elle. Ses lèvres plaquées sur les siennes, elle l'enlaça de tout son corps pour un instant de fusion qui illumina instantanément sa journée.

Si on avait pu peser son désir pour lui en cet instant, son poids aurait dépassé celui de Saturne. Parce qu'il lui avait manqué. Mais aussi parce que ses émotions depuis le matin avaient joué les montagnes russes. Et aussi parce que, au fond d'elle, Nikki Heat trouvait tout ou presque émoustillant chez

Jameson Rook. Or ce sentiment était clairement partagé.

– Ouah ! s'exclama-t-il en reprenant son souffle lorsqu'elle s'écarta.

– Juste un petit aperçu pour plus tard, glissa-t-elle, elle aussi essoufflée. Je me suis dit que ça ne pourrait pas nuire.

– Voyons, dit Rook, qui en profita pour amorcer un autre baiser.

Plus profond, plus lent, plus expressif. Et, si c'était possible, encore plus électrisant.

– Non, cela ne nuit en rien, affirma-t-il ensuite. D'ailleurs...

– Désolée, fit Heat dans un mouvement de recul. Si on poursuit dans cette voie, je risque de te mettre en retard pour ton rendez-vous avec Laura Hopper.

– Oh ! au diable Laura Hopper ! s'écria Rook avant de renouveler sa tentative.

Toutefois, elle le repoussa d'un bras tendu, à la manière du footballeur américain immortalisé par le trophée Heisman.

– Pas d'inquiétude. On ira à Reykjavík plus tard, et ce sera encore meilleur lorsque je n'aurai plus à m'inquiéter de te voir enlevé par des cinglés. Imagine, je serai encore plus désinhibée.

– *Plus désinhibée ?* répéta-t-il en se mordant le poing.

En guise de réponse, elle lui déposa un baiser espiègle sur le dos de la main.

– Promis ? demanda-t-il.

– Oui. Mais plus tard.

– Très bien. Alors, comment cela s'est-il passé avec Maggs et Callan ? s'enquit Rook. As-tu pu en tirer quelque chose ?

Heat lui raconta sa matinée : le trajet jusqu'en Pennsylvanie, les appels téléphoniques aux diverses prisons. Lorsqu'elle eut terminé, il se laissa tomber sur l'une des chaises près du bureau.

– Donc, Maggs est mort, Callan est en cavale, résuma-t-il, comme pour tenter de digérer l'information. Quelqu'un s'est activé mardi.

– Oui, mais qui ?

– C'est le mystère, non ? Inutile de préciser, reprit Rook, que Maggs s'était de toute évidence montré un loser dans toute cette histoire. Or il en savait trop ; alors, quelqu'un a finalement décidé de le supprimer.

– Oui, mais pourquoi maintenant ? fit remarquer Heat, qui cherchait à savoir si Rook pensait la même chose qu'elle. Maggs était dans cette prison depuis quatre ans. Celui qui s'est débarrassé de lui avait largement eu le temps de le faire. Il y a forcément eu un événement déclencheur.

– La soudaine réapparition de ta mère, suggéra Rook.

– On dirait bien.

– Peut-être, oui. À moins que ta mère n'ait refait surface que par réaction à quelque chose d'autre. Auquel cas, ce serait *ça* l'élément déclencheur.

– J'y ai aussi pensé.

– C’est vraiment une question qui rappelle celle de la poule et de l’œuf, observa Rook. Mais juste pour aller au bout du raisonnement, la réapparition de ta mère n’a peut-être pas attiré que ton attention. Quand elle était encore « morte », le fait que Maggs soit en vie ne dérangeait personne, en fait. En revanche, dès qu’on s’est rendu compte qu’elle était de retour, Maggs est redevenu une menace et il a fallu l’éliminer. Ne me demande pas pourquoi. Je l’ignore.

Rook commença à balancer la jambe gauche dans un soudain besoin d’évacuer son trop-plein d’énergie.

– Sans vouloir dire que Maggs n’a pas d’importance, poursuivit-il. Parce qu’il en a. Nos chances de comprendre pourquoi il a été réduit au silence semblent... des plus minces.

– Les morts ne parlent pas, rappela Heat.

– Bien vu, matelot ! Tiens, au fait, ça te dirait d’être ma pirate pour Halloween ? J’ai obtenu de mon éditeur de pouvoir conserver le corset de la séance photo pour la couverture de mon dernier roman sous le pseudo de Victoria Saint-Clair. Il serait carrément sexy sur toi, surtout si tu...

– Rook. Concentre-toi.

– Oui, pardon. D’ailleurs, n’y aurait-il pas moyen de prendre une douche froide par ici ? fit le journaliste, qui prit un instant pour se secouer physiquement. Bon, je crois que ça va aller, annonça-t-il. Quoi qu’il en soit, comme je le disais, je crois que Callan constitue la piste à suivre. D’une part, parce qu’il est encore en vie. De l’autre, parce que quelqu’un a clairement voulu le faire sortir de prison – et pas les pieds devant. Ce transfert en sécurité moyenne il y a six mois n’était certainement pas dû à une simple erreur de paperasserie. Quelqu’un a clairement usé de son influence pour lui.

– Forcément quelqu’un de l’administration pénitentiaire, hein ? demanda Heat.

– Au bout du compte, sans doute, oui. Mais même si tu trouves qui a signé pour ce transfert, tu n’auras pas forcément la clé du mystère. Notre théorique bureaucrate a très bien pu juste suivre les ordres de quelqu’un d’autre qui ne fait partie ni de l’administration pénitentiaire ni d’un service supérieur du ministère de la Justice.

– Mais Callan a forcément reçu l’aide de quelqu’un qui travaille pour le gouvernement.

– Peut-être. Mais peut-être pas.

– C’est constructif.

– Je dis juste que, oui, cela vient peut-être de l’intérieur, de quelqu’un qui bénéficie de suffisamment de pouvoir au niveau fédéral pour tirer quelques ficelles. Callan a fait partie du FBI avant de passer à la Sécurité intérieure. Si on regarde le nombre de personnes avec lesquelles il a pu être en contact au cours de sa carrière et qui seraient encore là pour l’aider à obtenir ce

transfert... Enfin, ça doit représenter des centaines de suspects.

– Néanmoins, poursuivit Rook, on ne peut pas non plus exclure un pot-de-vin de l'extérieur. Je crois que l'histoire a prouvé qu'avec assez d'argent, il est possible d'obtenir ce qu'on veut du gouvernement américain. Du coup, notre liste de suspects...

– ... s'allonge, termina Heat à sa place. Donc, il pourrait s'agir de quelqu'un qui a besoin du formidable mélange de compétences de Bart Callan. Ou de quelqu'un qui a peur que ce qu'il sait soit révélé au grand jour et a donc fait pression pour qu'on l'aide. Ou...

Elle laissa sa phrase en suspens, puis émit un grognement de frustration.

– Il y a trop de possibilités. Si seulement ma mère prenait contact avec moi – pour de vrai, pas juste une apparition. On peut rester là à élaborer des théories pendant des heures, alors qu'elle pourrait sans doute tout éclaircir en trente secondes. Pourquoi ne me laisse-t-elle donc pas l'aider ?

– On en a déjà parlé, rappela Rook. C'est parce qu'elle sait que c'est trop dangereux. Il faut lui faire confiance. Elle a plus d'infos que nous pour l'instant ; alors, elle sait ce qui est mieux.

Rook marqua une pause. Heat se rendit compte qu'il l'étudiait attentivement.

– Tu n'as pas très bien dormi la nuit dernière, toi ?

Appuyée contre son bureau, Heat fit non de la tête. Rook se leva pour la rejoindre et l'enveloppa d'un bras solide. Elle s'abandonna à son enlacement.

– Je connais ce regard, Nikki, dit-il tandis qu'elle nichait la tête dans le creux de son épaule. Ces yeux obsédés. Et je dois te dire que cela m'effraie. Cela me fait mourir de peur. Je sais qu'il est impossible de te demander de te désister. Mais tu ne peux pas te laisser consumer ainsi. Parce que c'est ce qui va se passer. Tu vas te faire dévorer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi.

Elle se libéra de son étreinte.

– Ça va aller. Je t'assure, dit-elle. De toute façon, ce n'est pas moi qui suis menacée par des terroristes en ce moment. Ça m'ennuie vraiment de te savoir papillonner en ville comme ça, déjeuner au restaurant, prendre le métro...

– De quoi t'inquiètes-tu ? Les voitures de train new-yorkais abritent en général au moins trois usagers plus costauds que tous ceux que l'EI pourrait nous envoyer. Tout ira bien pour moi. En outre, je bénéficie d'une escorte du NYPD. On va déjeuner et on revient directement.

– Je sais, c'est juste que je..., j'ai un mauvais pressentiment. Chaque fois que tu sors, c'est comme si on relançait les dés et, à force, ça va finir par nous péter à la figure. Je veux t'avoir à l'œil où que tu sois, pour te garder en sécurité.

– Une fois de retour du déjeuner, promis, je ne bouge plus d'ici, affirma Rook. Mon article sur Legs Kline est à remettre d'ici la fin de la journée demain. J'en ai rédigé une partie, mais il faut vraiment que j'avance, ne serait-

ce que pour avoir une trace écrite de cette histoire de ministère de la Magie avant qu'il n'oublie. Maintenant, ajouta-t-il en consultant sa montre, à propos de délais...

– Oui, je sais, dit Heat. Vas-y. Mais fais attention.

Ils échangèrent un dernier baiser, puis Rook s'en alla.

Vingt-cinq

Heat savait qu'elle aurait dû se replonger aussitôt dans la paperasserie – et ne pas relever la tête jusqu'au retour de Rook et d'Aguinaldo, munis d'une piste qui relancerait leur enquête.

Mais ce fut plus fort qu'elle. Elle se dirigea vers la fenêtre de son bureau, juste à temps pour apercevoir l'homme de sa vie avant qu'il ne disparaisse de sa vue.

Elle rouvrit les stores au moment où Rook et Aguinaldo descendaient les marches devant la Vingtième. Rook avait une démarche un peu enfantine, comme chaque fois qu'il participait à une enquête. Toujours aussi compacte, Aguinaldo se mouvait avec son efficacité habituelle.

Heat les vit tourner à droite et remonter la 82^e Rue en direction de la station de métro du muséum d'histoire naturelle.

Voilà pourquoi elle vit clairement ce qui se déroula ensuite.

La première chose qui retint son attention fut le rugissement d'un moteur, suivi d'un grincement de pneus provenant d'un peu plus bas dans la rue.

Elle tourna la tête à gauche et aperçut un gros 4x4 noir, muni d'une antenne particulièrement longue, remonter la rue à vive allure, sa rayure blanche filer sur le côté.

Juste au moment où il passait en trombe devant le poste, un mouvement plus brusque surgit à l'autre bout de la rue. Un autre gros 4x4 noir, identique au premier, fit hurler ses pneus au carrefour de Columbus Avenue et descendit la rue moteur ronflant – en prenant le sens unique à l'envers.

Les deux véhicules allaient se rentrer dedans, sauf qu'ils s'arrêtèrent à six mètres l'un de l'autre, prenant Rook et Aguinaldo en sandwich.

– Fuyez ! cria Heat.

Sauf que, bien sûr, ils ne pouvaient pas l'entendre. Et la peinture empêchait d'ouvrir la fenêtre depuis des lustres.

Rook et Aguinaldo s'étaient arrêtés net, plus surpris que menacés par la subite apparition de ces deux véhicules. C'est alors que la policière se rendit compte que ni l'un ni l'autre n'étaient là quand Hassan El-Bashir lui avait fait

la description des étranges visiteurs du soir à la Masjid al-Jannah.

Et elle ne l'avait pas encore ajoutée au tableau blanc. Ni Rook ni Aguinaldo ne savaient que ces 4x4 étaient identiques à ceux qui avaient probablement conduit Tam Svejda à sa mort ; ni l'un ni l'autre n'avaient la moindre idée du danger qu'ils couraient. Aguinaldo ne portait même pas la main à son arme.

Heat, si. Pas le temps d'appeler au téléphone. Elle dégaina son Smith & Wesson 9 mm.

Cependant, avant d'avoir pu briser la fenêtre (en tirant dedans, puis en dégageant du pied le reste de vitre, elle pourrait prendre appui et peut-être viser ces gens qui s'apprêtaient à fondre sur Rook et Aguinaldo), elle s'arrêta. Certes, la balle descendrait la vitre, mais le problème était de savoir ce qu'il adviendrait ensuite. Heat ignorait totalement où le projectile atterrirait. Aucun angle de tir ne garantissait un coup de feu sans danger. La balle partirait dans la rue, pleine d'automobilistes et de piétons, ou dans l'immeuble d'en face, plein d'appartements. Ce n'était pas un tir précis.

Le temps qu'elle effectue ces calculs, les portières des 4x4 s'étaient ouvertes. Quatre hommes – de grands costauds en tenue noire, cagoulés – en étaient descendus, l'arme brandie. Ils criaient des ordres que Heat ne parvenait pas à distinguer.

Aguinaldo cherchait maintenant à s'emparer de son arme de service, rangée dans son holster sous sa veste. Mais il était trop tard.

Trois des hommes bondirent sur elle, l'un par-derrière, les deux autres par-devant. Ils n'avaient pas tardé à se rendre compte que la policière armée représentait le principal danger et qu'elle devait par conséquent être neutralisée en premier, ce qu'ils accomplissaient avec une impitoyable efficacité. Aguinaldo fut rapidement maîtrisée. Elle n'avait jamais vraiment eu la moindre chance.

Rook voulut prendre ses jambes à son cou pour revenir au poste, mais ses assaillants semblaient avoir anticipé la manœuvre. Arrivé du 4x4 de derrière, le quatrième homme, qui avait à la fois la carrure et l'agilité d'un défenseur de la Ligue nationale de football américain, tacla Rook et le fit tomber sur le trottoir. Le reporter, qui n'était certes pas une fleur délicate, affichait néanmoins un handicap de vingt-cinq kilos, tout en muscles. Il résista vaillamment, mais l'école de journalisme ne lui avait guère enseigné de prises de lutte. Plus baraqué, son adversaire n'eut aucune difficulté à l'immobiliser.

Le désespoir s'empara de Heat. Il ne servait plus à rien de crier. Personne dans la salle de la brigade ne parviendrait sur place assez vite ; personne en bas ne pouvait l'entendre. De la main gauche, elle arracha simplement les stores de la fenêtre. De la droite, elle agrippa le Smith & Wesson par le canon.

Puis, se servant de l'arme comme d'un marteau, elle frappa au centre de la vitre.

L'épais verre de sécurité vieux de plusieurs décennies ne céda pas facilement. Suite au premier coup, il se fissura juste en étoile. Après le second, un petit trou apparut au milieu. Finalement, au troisième, Heat fracassa assez de la partie centrale pour pouvoir se servir de son arme comme d'une pince et agrandir le trou. Elle ignora les dizaines d'entailles provoquées par la pluie de débris de verre sur sa main exposée.

En bas, la situation dégénérait rapidement. Aguinaldo, désarmée, avait été emmenée au plus éloigné des deux 4x4 (elle se débattait comme une furie, mais sans grand résultat). L'un des hommes ouvrit les portières arrière, pendant que les deux autres la poussaient à l'intérieur. Heat n'aurait su dire s'il y avait un autre homme qui attendait à l'intérieur du véhicule pour la maîtriser.

Les trois hommes se tournèrent alors vers Rook, toujours maintenu au sol par l'armoire à glace. Heat donnait maintenant de violents coups de pied dans le bas de la vitre qui refusait de céder, sans ralentir ni crier au moment où un tesson particulièrement récalcitrant lui déchira sa jambe de pantalon et lui entama la peau.

Rook était face contre terre sur le béton. L'un des hommes lui tenait fermement le tronc. L'autre, un type immense qui semblait avoir dépassé les quatre-vingt-dix kilos dès l'école primaire, était assis sur ses jambes. Les deux autres s'occupèrent chacun d'un bras, qu'ils réunirent et attachèrent au niveau des poignets à l'aide d'un lien en plastique.

Dès qu'ils lui eurent ligoté les mains, l'homme qui avait immobilisé le tronc de Rook sortit un sac en toile de jute. Bien qu'elle fût en plein effort, Heat en eut le souffle coupé. Elle distingua une bande noire sur l'un des côtés. C'était le même genre de sac – voire, le même exactement – que celui que portait Tam Svejda au moment de son exécution.

L'homme l'enfila sur la tête de Rook. Ensuite, les quatre compères soulevèrent le captif pour le porter, en le tenant chacun par un membre, jusqu'à l'arrière du 4x4.

Heat avait fini par dégager assez de la vitre pour passer le haut du torse par la fenêtre. L'arme dans la main gauche, la seule qui lui permettait d'avoir un angle de tir, elle se pencha dehors.

Si la policière avait gagné quelque chose, c'était que la rue s'était vidée de ses piétons. Tous avaient déguerpi lorsque les types cagoulés avaient dégainé leurs armes. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait pas viser les hommes qui tenaient Rook. Peut-être si elle avait disposé d'un fusil. Peut-être s'il avait été muni d'une lunette. Peut-être si elle avait été stable dans sa position.

Mais pas dans ces conditions. Compte tenu de l'angle et de la distance, avec une arme aussi peu précise et une position aussi précaire, elle risquait beaucoup trop de toucher Rook.

Aussi visa-t-elle plutôt les pneus du 4x4 vers lequel ils l'emmenaient, le

plus proche d'elle. Elle appuya une fois sur la détente, puis deux, puis trois. Si elle parvenait à mettre le véhicule hors d'usage, à le clouer au milieu de la 82^e Rue, l'histoire connaîtrait une fin beaucoup plus heureuse que celle vers laquelle elle semblait se diriger.

« Si » étant le maître mot. Heat s'était, à l'occasion, entraînée à tirer de la main gauche au stand de tir. Néanmoins, cela lui paraissait toujours aussi incongru. Elle ne contrôlait pas son arme de la même manière qu'avec sa main dominante. La mémoire du muscle bien entraînée, développée au fil des heures et des années, n'était simplement pas au rendez-vous.

Les trois balles inoffensives se fichèrent dans l'asphalte, à quelques centimètres du pneu visé. Dans sa volonté de ne pas tirer trop haut – erreur la plus courante, surtout avec une main gauche aussi peu expérimentée –, elle avait surcompensé et tiré trop bas.

Les hommes arrivaient maintenant trop près du 4x4 pour qu'elle tire sans risquer de blesser Rook. Elle se tourna donc vers le véhicule où se trouvait Aguinaldo. Plus éloigné dans la rue, il était encore plus difficile à atteindre. Mais au moins – léger avantage pour Heat –, il bloquait la rue. Tirer dans ses pneus ralentirait la fuite de l'autre.

Maintenant, cependant, se dressait un nouveau danger : l'homme qui portait la jambe gauche de Rook avait lâché prise pour dégainer son arme. Il ne tarda pas à riposter.

Heat n'était pas une cible facile, car seuls son bras gauche, son épaule gauche et sa tête dépassaient de la fenêtre. Toutefois, ces tirs de face la gênaient pour viser. Une des balles frappa alors la façade, à quelques mètres d'elle seulement. Des débris de brique lui picotèrent le visage. À son tour, elle tira trois nouvelles balles, qui percutèrent le pare-chocs du 4x4 et percèrent trois trous dans le chrome. Elle s'en voulut d'avoir tiré trop haut.

Entre les deux séries de coups de feu, Heat se rendit compte que l'échange avait attiré l'attention à l'intérieur de l'immeuble. Elle percevait de l'agitation et des ordres criés par les policiers. Les renforts n'allaient pas tarder. Si au moins Heat parvenait à ralentir les agresseurs, la Vingtième serait bientôt en mesure de mobiliser des forces écrasantes. Quatre gorilles en tee-shirts moulants ne feraient pas le poids face au NYPD dans la rue.

Mais les gros bras en avaient évidemment conscience. Ils savaient qu'il leur fallait agir vite. D'ailleurs, leur action – si rapide, si coordonnée depuis le début – touchait maintenant à son terme.

Rook avait été jeté à l'intérieur du 4x4. Les trois hommes regagnaient maintenant l'avant de leur véhicule. Le quatrième les couvrait et mitraillait Heat de balles qui se rapprochaient peu à peu, ce qui l'empêchait de viser ceux de ses comparses qui se retrouvaient brièvement à découvert.

Une nouvelle balle rebondit sur la façade, juste au-dessus d'elle, et elle reçut une nouvelle pluie de particules sur le visage. Il était particulièrement

téméraire de garder la tête à la fenêtre. Ce n'était plus qu'une question de temps : l'homme allait mettre dans le mille. Pendant un instant, elle ne laissa plus que la main et le bras à l'extérieur – tant pis si elle était touchée – pour tirer deux dernières cartouches.

Néanmoins, consciente qu'elle tirait plus ou moins à l'aveugle, elle abandonna. Non seulement ses chances d'atteindre la bonne cible étaient désormais considérablement réduites, mais celles d'atteindre la mauvaise – Rook, Aguinaldo ou un civil cherchant à se mettre à l'abri – croissaient à vitesse exponentielle.

Le quatrième homme continuait de toute façon de tirer dans sa direction. Ses balles atterrisaient sur le pignon de l'immeuble, ce qui la dissuada d'envisager de ressortir la tête. Une balle se ficha dans le rebord de la fenêtre et fendit l'hubriserie. La policière savait que, si elle n'avait pas changé de place, cette balle l'aurait probablement touchée au ventre.

Heat entendit les 4x4 démarrer – ils allaient s'éloigner du poste, songea-t-elle. Aussi se précipita-t-elle sur le téléphone de son bureau pour appeler l'agent de permanence.

– Coups de feu tirés dans..., commença-t-elle dès qu'il eut décroché.

– Nous sommes au courant, capitaine. Nous préparons l'intervention. Encore trente petites secondes et nous y serons.

Le sergent raccrocha.

Mais ils n'eurent pas ces trente secondes supplémentaires. Les coups de feu à l'extérieur avaient cessé. Lorsqu'elle revint à la fenêtre, tout ce que Heat put voir fut l'arrière du second 4x4 qui prenait la fuite.

Vingt-six

Du sang lui coulait le long de la cheville, car elle avait une entaille au mollet. Et sa main droite était en sang à cause d'innombrables coupures de verre.

Nikki Heat n'y prêta aucune attention, pas plus qu'elle ne se laissa ralentir une seconde par les éclats de brique qui lui entraient dans la chair du front. Elle se rua hors de son bureau, passa devant ses inspecteurs, qui rassemblaient en hâte leurs armes et leurs esprits, et fila vers la cage d'escalier. Pas question d'attendre l'ascenseur.

Lorsqu'elle déboula dans le hall, six policiers étaient prêts ou presque. Le dernier s'équipait tandis que les cinq autres arboraient déjà leur casque antiémeute, leur gilet tactique et leur bouclier pare-balles.

Heat n'avait qu'un soutien-gorge et un chemisier en guise de protection. Peu lui importait. Sans hésitation, elle mena la charge vers l'entrée du poste, le 9 mm braqué en avant.

Dans la rue, les piétons commençaient à sortir de leur cachette après avoir prudemment jugé que la menace était levée puisque les véhicules étaient partis. À la vue de Heat en sang, suivie d'une bande de policiers lourdement armés, ils repartirent aussitôt se mettre à l'abri.

Lorsque la jeune femme atteignit le carrefour de Columbus Avenue, tout était en ordre. La circulation, tant sur le trottoir que sur la chaussée, suivait son cours normal. Pas le moindre crissement de pneus, de rugissements de moteur ni de coups de feu.

Elle se tourna vers le vendeur de hot-dogs, à l'angle.

– Deux 4x4 noirs sont passés, dit Heat, haletante. De quel côté sont-ils... ?

L'homme tendit le bras en direction des feux de circulation au sud de l'intersection avec la 81^e Rue.

– Ils ont failli renverser une femme avec un gamin dans une poussette. C'est passé à ça.

L'homme leva la main pour rapprocher le pouce et l'index, mais Heat ne s'attarda pas assez longtemps pour voir de combien la tragédie avait été

évitée. Ni pour attendre les policiers derrière elle. Ils la rattraperaient, ou pas. Elle fonçait déjà dans Columbus Avenue, mobilisant toutes les forces de ses bras et de ses jambes.

C'était sans doute inutile, certes, de vouloir rattraper à la seule force des jambes deux 4x4 dotés de huit cylindres sous le capot, mais c'était tout ce qui était en son pouvoir.

Peut-être l'un des véhicules heurterait-il quelque chose – un réverbère, une bouche d'incendie, un immeuble. Peut-être l'agent de permanence, anticipant le choix des 4x4 de descendre Columbus, parviendrait-il à envoyer des patrouilles leur barrer la route, auquel cas Heat bénéficierait d'un soutien crucial.

Peut-être lui semblait-il toujours mieux d'agir que de ne rien faire.

Le feu de la 81^e Rue était au rouge. Heat ne prit pas la peine de rejoindre le passage pour piétons. Elle traversa directement l'avenue en se faufilant parmi les voitures arrêtées au feu.

De l'autre côté se dressait le muséum d'histoire naturelle, dont les marches étaient occupées par les touristes, tout comme la veille, lorsqu'elle avait donné la chasse à Muharib Qawi. La policière ne ralentit pas sa foulée pour tourner à l'angle. Au contraire, elle accéléra.

Elle ne s'arrêta même pas lorsqu'il fut évident qu'elle courait vers un sacré bazar.

Au carrefour de Central Park Ouest et de la 81^e Rue, la circulation était bloquée par un enchevêtrement de voitures, de camions et de taxis, dont certains avaient manifestement effectué un tête-à-queue, d'autres présentaient des pare-chocs emboutis, d'autres encore, des capots écrasés. De la vapeur s'élevait de radiateurs défoncés. Des morceaux de plastique – encore récemment fixés sur des véhicules – jonchaient la chaussée. Des groupes de touristes excités gesticulaient.

Les automobilistes sortaient déjà avec précaution de leurs voitures afin d'évaluer les dégâts et d'établir les responsabilités.

– Deux 4x4, lâcha Heat à son arrivée à l'intersection.

Ce fut tout ce qu'elle parvint à dire avant de reprendre haleine.

– Oui ! Je sais ! répondit le conducteur d'un Ford Edge à l'avant froissé. Ils ont franchi ce carrefour comme s'il n'y avait pas de feux, les enfoirés ! Je venais de...

– Par où ? demanda Heat dans un souffle.

Du pouce, l'automobiliste indiqua la 79^e Rue Transverse, qui arrivait de l'autre côté du carrefour – dans la continuité de la 81^e Rue, en réalité, même si le nom changeait.

Elle s'enfonçait droit dans Central Park. Et ne présentait aucun feu rouge. C'était simplement une longue rue courbe où rien ne ralentirait un 4x4 en fuite, surtout s'il ne se souciait ni de contourner les véhicules moins rapides ni

de jouer à se faire peur avec la circulation en sens inverse.

Heat traversa au pas de course l'intersection jusqu'à un endroit d'où elle aurait une meilleure vue sur le virage. Il n'y avait aucun trafic dans la rue transversale, bien sûr. Aucun véhicule n'avait pu franchir le carrefour encombré par l'accident.

Finalement, Heat revint à la raison et ralentit. Elle se pencha en avant, posa les mains juste au-dessus des genoux et s'oxygéna aussi vite que ses poumons le lui permettaient.

Elle n'avait aucune chance de les rattraper. Elle porta son téléphone à sa bouche et, en courtes salves, informa le central que les 4x4 avaient été vus pour la dernière fois en direction de l'est par la 79^e Rue Transverse.

Il lui faudrait s'en remettre aux trente-cinq mille autres agents assermentés des services de police de New York. Et il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'ils parviendraient à achever le travail à sa place.

Ils ramèneraient Rook et Aguinaldo sains et saufs et en un seul morceau.

Un 4x4 ne disparaissait pas ainsi.

– Comment ça : « ils ont disparu » ? hurla Le Hamster, pour la énième fois.

C'était une heure plus tard. Une heure durant laquelle les ressources tant humaines que technologiques du NYPD n'avaient pas trouvé le moindre indice quant à l'endroit où Rook et Aguinaldo avaient été emmenés.

Il était temps de rassembler les troupes pour un nouveau débriefing. Mais d'abord viendraient les reproches. Le principal collaborateur du commissaire adjoint aux Affaires juridiques avait été envoyé à la Vingtième par les huiles du One Police Plaza. Officiellement, il venait apporter son « soutien administratif » aux recherches concernant un inspecteur du NYPD et un membre très en vue de la presse, tous deux victimes d'un enlèvement.

Officieusement, il était là pour botter les fesses à tout le monde.

– Ce n'est pas possible, poursuivit Zach Hamner. Les lapins disparaissent dans les chapeaux après l'abracadabra du magicien. Les taches disparaissent des vêtements lorsqu'elles ont affaire à la puissance du détergent. Mais d'énormes 4x4 noirs *ne... disparaissent pas... comme ça*.

– Monsieur, nous avons eu des troupes sur le terrain dans les deux minutes qui ont suivi les premiers coups de feu tirés, indiqua l'agent de permanence. Nous avons même des patrouilles à pied sur zone. Toutes les unités du poste étaient en alerte et prêtes à intervenir. Nous avons un hélico en survol dans les sept minutes...

– Et King Kong et le père Noël en sniper sur le toit. J'ai bien noté tout cela. Mais je m'en fiche. Ce que j'aimerais comprendre – afin de pouvoir l'expliquer au commissaire, afin qu'il puisse l'expliquer au maire –, c'est comment diable quatre foutus voyous armés ont enlevé un inspecteur de police et un journaliste de renom en pleine journée, alors qu'ils se trouvaient à

quinze putains de mètres de la porte d'entrée d'un poste de police. Pourrait-on revenir une fois de plus là-dessus ? Parce que cela m'échappe encore : comment diable cela a-t-il pu se produire ? Ce qui m'échappe encore plus : comment diable se sont-ils évanouis comme un pet sur une toile cirée dans un périmètre de vingt-cinq hectares ?

Dans la salle de la brigade étaient réunis les inspecteurs, le lieutenant chargé de diriger la patrouille, l'agent de permanence et quelques autres policiers en uniforme vaguement tenus responsables.

Heat se tenait en retrait sur le côté. Même le Hamster avait eu la sensibilité de se rendre compte que quelqu'un dont le mari venait d'être enlevé – et qui avait risqué sa vie en essayant de s'interposer – n'avait peut-être pas besoin de se prendre en pleine figure les postillons ni les obscénités de sa face blafarde de vampire.

Elle regardait droit devant elle et par terre. Si on avait tiré un trait de ses yeux à l'endroit où elle semblait les poser, on se serait rendu compte qu'elle fixait le bord du bureau d'un inspecteur. En réalité, elle ne regardait rien. Elle était perdue dans ses pensées, lesquelles partaient dans un millier de directions.

Il lui fallait constamment se rappeler à l'ordre pour ne pas céder à son envie de sombrer dans un océan d'angoisse et d'apitoiement sur son propre sort, ce qui ne serait d'aucun secours à personne, d'autant moins à Rook et à Aguinaldo. Il lui fallait rester concentrée sur l'affaire.

Qui étaient ces types ? Des clients de McMains ? Une ramification directe de l'EI, en contact avec le vaisseau mère, auquel cas ils devraient être connus des services de renseignements ? Ou s'agissait-il d'une nouvelle cellule islamiste dissidente formée d'extrémistes encore inconnus et opérant en toute indépendance ?

Plus important encore, y avait-il un moyen de découvrir où ils se cachaient ?

Ses inspecteurs avaient redoublé d'efforts pour passer en revue la liste des suspects connus de l'antiterrorisme. Et ils disposaient – grâce au Hamster – du personnel nécessaire pour retourner tous les appartements, toutes les cités et toutes les frêles maisons individuelles qu'ils voulaient. Aucun effort n'avait été épargné.

Pourtant, cela n'avait donné aucun résultat.

Même la piste du foulard se révélait une impasse. Lorsqu'elle s'était rendu compte que Rook et Aguinaldo ne pourraient se rendre à leur déjeuner, Heat s'était arrangée pour que deux inspecteurs de Midtown Nord interceptent Laura Hopper au restaurant et l'interrogent.

La créatrice se souvenait du foulard, et même de la nuance particulière de rouge qu'elle avait employée et de la manière dont le jaunissement du feuillage d'un arbre près de chez elle l'avait inspirée. Il s'agissait d'une

commande. Malheureusement, le commanditaire était un cheik saoudien auquel ni le NYPD ni la justice américaine n'avaient accès. Le ministère des Affaires étrangères menait à son tour de discrètes enquêtes. Heat n'en attendait pas grand-chose.

Le Hamster poursuivait son coup de gueule. Toujours l'esprit ailleurs, Heat finit par se rendre compte qu'il en aurait bientôt terminé.

– Donc, si je comprends bien, nous n'avons abouti à rien, résuma Hamner. Rien du tout. Toutes nos foutues unités retournent la ville à la recherche de ces deux véhicules, qui ont tout bonnement disparu de la surface de la terre. Ventre-saint-gris de jus de poubelle !

Dans la pièce, toutes les têtes se baissèrent tristement et les regards se détournèrent.

– OK, OK. Il ne faut pas se laisser devancer par les médias. Quoi qu'on fasse, on va passer pour une bande de crétins. Mais peut-être qu'en faisant appel à leur compassion, ils ne nous achèveront pas totalement. Heat !

La policière détacha les yeux du bureau.

– À vous de jouer, déclara Hamner. Vous allez passer à la télévision pour demander au public de nous aider à retrouver votre mari. Ensuite, les médias ne pourront que se montrer gentils. Qui sait ? Peut-être qu'on dégottera même une piste ou deux. On peut annoncer une conférence de presse d'urgence devant le poste. Vous pourrez gérer ?

– Oui, monsieur, assura Heat.

– Bien. Maintenant, allez me nettoyer ce sang. Tonnerre ! vous semblez tout droit sortie du tournage de *Braveheart*.

Vingt-cinq minutes plus tard, Heat se cramponnait au podium installé sur le trottoir devant l'entrée de la Vingtième.

Elle s'était lavé le visage et, sur l'insistance nerveuse du responsable de l'information au public, avait appliqué une couche de maquillage. Elle avait également enfilé l'uniforme qu'elle gardait suspendu derrière la porte de son bureau. Question d'image, lui avait-on soufflé. En outre, la casquette masquait l'une des entailles qu'elle portait au front.

Par manque de temps, aucune lumière n'avait été prévue, aussi la policière n'était-elle éclairée que par les projecteurs des caméras. Et contrairement aux conférences de presse annonçant d'importantes arrestations ou de grosses prises de drogue – où nombre d'agents se battaient pour une place en arrière-plan afin de voir un peu de gloire rejaillir sur eux –, Heat faisait face seule. Personne n'avait voulu participer à cela.

– Bonjour, attaqua-t-elle en s'efforçant de conserver une attitude professionnelle. À midi trois aujourd'hui, un enlèvement scandaleux s'est produit ici, dans la 82^e Rue, devant l'entrée de la Vingtième.

Elle déroula alors son récit : les 4x4, leur itinéraire de fuite, la description des suspects, l'idée selon laquelle les mêmes hommes seraient les auteurs de

l'enlèvement et du meurtre de Tam Svejda. Puis, elle en arriva à la partie tant attendue par les journalistes assemblés.

– Les victimes sont Inez Aguinaldo, une enquêtrice de notre poste, ici à la Vingtième..., et Jameson Rook, reporter au...

Les médias ne la laissèrent pas terminer. Une pluie de questions s'abattit sur elle. Il fallut que le responsable des relations publiques leur crie de se taire pour rétablir un semblant d'ordre.

– Je vous prierai de m'excuser, reprit Heat lorsque le calme fut revenu. Je sais que vous avez beaucoup de questions, tout comme nous, évidemment, mais je ne répondrai pas maintenant. Pour l'instant, tout ce que je pourrais dire relèverait probablement de la supposition. Cette conférence a pour objectif principal de demander son aide au public. Nous exhortons quiconque a vu quoi que ce soit de suspect à appeler notre ligne téléphonique d'urgence. Nous disposons de huit millions de paires d'yeux dans cette ville ; nous les souhaiterions toutes braquées sur ces 4x4 et le moindre indice qui nous permettrait de retrouver l'inspecteur Aguinaldo et monsieur Rook. Le NYPD n'y parviendra pas seul. Nous avons besoin de votre aide, et ce, dès maintenant. De la part des services de police de New York, je vous remercie tous pour votre soutien et votre coopération.

Dès la fin de sa phrase, les journalistes repartirent à l'assaut, mais la policière avait déjà tourné les talons et disparu à l'intérieur du poste.

Dès qu'elle fut hors de portée des caméras, elle sentit ses jambes flageoler. L'effort qu'il lui avait fallu fournir pour ne pas craquer s'était finalement révélé démesuré. Le courage dont elle venait de faire preuve se déroba à elle.

Elle s'effondra sur un banc du hall, juste sous les portraits placardés des personnes les plus recherchées par la police. C'est là où elle était encore assise, à essayer de se concentrer sur sa respiration afin de ne pas totalement céder à l'angoisse qui l'assaillait, quand le Hamster surgit dans son champ de vision.

Hamner était un homme qui, la plupart du temps, ne voyait d'autre lumière que celle des néons. Pourtant, lorsque Heat leva le menton vers lui, elle vit un visage qui avait surtout l'air triste.

– Quoi ? fit Heat. J'ai été si mauvaise ?

– Non. Vous avez été très bien, répondit Hamner avec une gentillesse inhabituelle. Pourriez-vous remonter avec moi ? Il faut que vous veniez voir quelque chose.

Vingt-sept

Ils étaient réunis autour de l'ordinateur de Raley. Le roi de tous les médias de surveillance était de retour de sa sieste, qui ne semblait toutefois pas lui avoir fait le moindre bien.

Le Hamster n'était pas le seul à avoir perdu toute couleur. En s'approchant, Heat remarqua qu'Ochoa avait la main posée sur sa gorge. Ce geste inconscient, elle-même l'avait eu après le visionnage de la première vidéo de l'EI aux États-Unis.

Soudain, la policière comprit. Ces sauvages n'avaient pas perdu de temps pour mettre leur menace à exécution. Il y avait une nouvelle vidéo. Dont Rook était cette fois la pièce maîtresse.

– Oh Seigneur ! lâcha-t-elle avant de porter la main à sa bouche.

Le monde sembla soudain basculer. Le sang cessa d'affluer à son cerveau. Ses muscles n'obéirent plus aux ordres. Elle sentit son corps s'effondrer. Son monde s'écrouler.

Rook était mort. Son toujours. Son tout.

Heat entendit un gémissement. Bestial, grossier, assez primaire. C'était un cri de douleur ultime, de souffrance infinie ; le genre de lamentations qu'on entendait aux funérailles, de la part de proches endeuillés se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux. Le bruit d'un cœur qui se déchirait.

Puis, Heat se rendit compte que, par un processus de distanciation surréaliste, le son venait d'elle. Ses poumons expulsaient de l'air, son larynx produisait le râle, sa bouche, cet aberrant vacarme. Et pourtant, il lui était impossible de l'arrêter.

Cette peine. Elle était virulente, omniprésente. Son beau Rook. Ce visage qu'elle aimait. Ces bras qui la réconfortaient. Ce corps qui s'emboîtait si parfaitement avec le sien. Comment pouvaient-ils disparaître ?

Ses yeux avaient beau être ouverts, elle ne voyait rien. Tout était noir. Ou peut-être blanc. C'était comme si son nerf optique s'était mis en grève et n'envoyait plus maintenant qu'une sorte de signal neutre.

Elle sentit les bras de quelqu'un d'autre sur elle. Et des mains. Il lui

sembla avoir conscience de ne plus être debout. Sa lutte contre la gravité s'était soldée par une défaite. La seule raison pour laquelle elle se tenait encore droite était que quelqu'un d'autre – elle n'aurait même pas su deviner qui – la soutenait.

Qu'était-elle avant Rook ? Elle avait eu une vie, mais elle ne vivait pas vraiment. Rook avait donné un sens à son existence. Il lui avait apporté la joie. Que serait sa vie sans Rook ? Jamais plus il n'y aurait de joie.

Le gémissement s'interrompit un instant. Ce n'est qu'alors qu'une autre voix parvint à pénétrer dans ses oreilles. Elle se faisait insistante. Et elle ne cessait de répéter la même chose.

– Il est toujours en vie, disait Ochoa. C'est bon. On a encore une chance. Il est en vie. On va le retrouver. Il est en vie.

Soudain, Heat retrouva la vue. Feller et Ochoa la soutenaient. Ils l'avaient rattrapée lorsqu'ils s'étaient aperçus qu'elle allait s'évanouir. Raley et Rhymer la considéraient d'un regard inquiet.

– Respirez à fond, capitaine, conseilla Raley. Prenez de profondes inspirations. Du calme.

Elle tâtonna autour d'elle, se rendit compte qu'ils n'allaient pas laisser tomber. Avec précaution, elle s'écarta. Les pieds fermement enfoncés dans le sol, elle sentit ses jambes sous elle. Elles avaient recouvré leur force.

– Pardon, s'excusa Hamner, j'aurais tout de suite dû vous dire que Rook allait bien. Je suis sincèrement navré, Heat.

La policière hocha la tête. Elle n'était pas encore certaine de pouvoir parler.

– Rhymer, allez chercher un café pour votre capitaine, commanda Hamner. Ou mieux, un jus de fruits. À quand remonte la dernière fois où vous avez mangé, Heat ? Il ne faut pas laisser votre taux de glycémie baisser de la sorte. Prenons un petit quart d'heure pour que tout le monde...

À la suggestion d'une pause, de faire autre chose que ramener Rook et Aguinaldo, Heat reprit tous ses esprits.

– Non, dit-elle d'une voix rauque, le larynx encore à vif après ses lugubres lamentations funèbres. Nous n'avons pas un quart d'heure. Que se passe-t-il ? Vous étiez tous en train de regarder l'écran de Raley, lorsque je suis entrée et que je suis tombée dans les pommes. Une nouvelle vidéo, c'est ça ?

– Capitaine, dit Ochoa. Accordez-vous quelques minutes pour...

– Ça suffit, le coupa-t-elle sèchement. Je vais bien. C'est Rook et Aguinaldo qui ont des ennuis. Ils sont la seule chose sur laquelle nous devons nous concentrer maintenant.

Ochoa, se rendit-elle compte, lui tenait toujours le bras. Elle se dégagea et se dirigea vers l'ordinateur de son inspecteur.

– Lancez la vidéo, Raley, dit-elle. C'est un ordre.

Raley regagna son bureau et s'installa devant son terminal. Quelques

instants plus tard, une vidéo apparut au milieu de l'écran. L'image, qui avait du grain, semblait avoir été tournée par la même caméra que la précédente.

En revanche, la pièce était clairement différente. Plus petite. Et la caméra filmait en beaucoup plus gros plan, de sorte qu'il était plus difficile de discerner l'environnement. Il n'y avait aucune lumière naturelle, juste une pâle ampoule quelque part au plafond. La paroi du fond en tôle ondulée brute et brillante pouvait appartenir à un box de stockage, un entrepôt ou un bâtiment industriel quelconque.

Rook se trouvait en plein cadre. Agenouillé, les bras – et sans doute les jambes, bien qu'elles fussent hors champ – ligotés dans le dos. Sa position et sa posture étaient exactement les mêmes que celles de Tam Svejda, sauf qu'il n'avait pas de sac sur la tête.

L'EI aux États-Unis voulait faire savoir au monde qu'il détenait une grosse prise : le célèbre journaliste deux fois lauréat du prix Pulitzer.

De part et d'autre de Rook se tenaient les mêmes hommes, semblait-il, que sur la première vidéo. Leurs masques, leurs gants, leurs lunettes de soleil, leurs vêtements et leurs coiffes étaient aussi identiques. Comme précédemment, celui de gauche prit la parole.

– Salutations, commença-t-il de sa voix de Dark Vador. Nous revenons vers vous au nom d'Allah, l'Être suprême, le Vivant, le Très Miséricordieux. Qu'Allah bénisse tous les croyants qui entendent ce message maintenant.

– *Allahou akbar*, punctua celui de droite.

Le visage de marbre, Rook regardait droit devant lui. Seul un clignement d'yeux ponctuel indiquait qu'il n'était pas une statue. Heat était incapable de discerner ce qu'il éprouvait. Il avait forcément peur, mais il ne laissait rien paraître. Pas même la femme qui le connaissait le mieux ne pouvait distinguer la moindre fissure dans sa courageuse carapace. Pas question pour lui de donner cette satisfaction à ses ravisseurs.

Au bout de quelques secondes à peine, Heat découvrit cependant qu'elle ne pouvait plus le regarder. Cela faisait beaucoup trop mal de le voir ainsi. Elle tourna son attention vers son ravisseur masqué.

– Grand est le pouvoir de ceux qui suivent le chemin d'Allah, qui célèbrent le Coran comme la parole sacrée d'Allah, qui comprennent que les révélations faites par l'ange Gabriel au prophète Mahomet, paix et salut sur lui, sont le dernier et véritable témoignage dont Allah a fait don à l'homme. Grand aussi est le pouvoir de ceux qui trouvent l'inspiration dans le chef suprême Abou Bakr al-Baghdadi et le califat fondé par lui. Que l'appel à unifier le monde sous la bannière de l'islam incite tous les musulmans à déclarer le djihad contre nos ennemis communs.

– *Allahou akbar*, ajouta l'autre.

Heat remarqua que, comme sur la première vidéo, l'attention de l'homme semblait passer de l'objectif à quelque chose à côté de la caméra et retour.

Elle était désormais sûre qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. C'était la personne qui avait donné les ordres aux quatre gros bras chargés de l'enlèvement et qui était aussi clairement le chef des hommes devant la caméra.

– Comme vous le voyez, dans sa grandeur, Allah nous a livré votre cochon de journaliste impérialiste, Jameson Rook, qui tremble maintenant devant nous, poursuit l'homme à gauche. Ses efforts pour courir se cacher comme un cafard effrayé ne sont rien en regard de la puissance d'Allah. Que tous les ennemis d'Allah sachent qu'ils subiront le même sort. En ce moment même, alors que les infidèles attaquent l'État islamique avec leurs avions et leurs armées, il en est comme du temps de l'hégire, à l'époque où Mahomet, paix et salut sur lui, fut contraint de fuir La Mecque, où il effectua néanmoins un retour triomphal. Il en sera de même pour Daech. Les vertueuses forces d'Allah vaincront toujours.

– *Allahou akbar.*

– Voici maintenant notre proclamation suivante et, par la volonté d'Allah, elle s'avérera comme la précédente. Le journaliste infidèle Jameson Rook a commis de nombreux péchés et il va maintenant être puni pour ses transgressions. Plaise à Allah que Jameson Rook passe par le fil de nos épées ce soir à minuit.

À la vue de cette abomination, Nikki Heat fut gagnée par un certain nombre d'émotions.

De la rage au désespoir en passant par la peur, la policière ne céda à aucune. Ce que cherchaient les terroristes, c'était la tétaniser par l'horreur. Il n'était pas question de s'abandonner à ces pulsions suscitées par ce qui se déroulait sous ses yeux. Tant que Rook était en vie – tant qu'il y avait une chance, si mince fût-elle, de le sauver –, elle ne perdrait pas une seconde de plus à se morfondre.

Surtout que le temps était précieux, car il était déjà treize heures quarante-cinq. Deux heures moins le quart de l'après-midi ne lui avait jamais paru si proche de minuit.

Aussi, sans la moindre hésitation, la policière se tourna-t-elle face à ses enquêteurs dès que la vidéo fut terminée.

– Quand est-ce arrivé ici ? s'enquit-elle.

– Pendant la conférence de presse, répondit Raley. Il y a dix minutes. Elle a été envoyée par e-mail à l'adresse principale du poste.

– Et je suppose qu'il n'est pas possible de remonter jusqu'à l'adresse IP de sa provenance ?

– En fait, ils se sont servis d'une adresse différente, mais des mêmes procédés pour couvrir leurs traces, indiqua Raley. Je pourrais essayer de...

– Pas la peine, l'interrompt le Hamster. Nos petits génies de la répression des crimes informatiques s'en chargeront au One Police Plaza. Ils se sont

plantés sur le premier, mais peut-être qu'un second échantillon les aidera à démêler tout ça. Attendez.

Hamner avait déjà sorti son téléphone et prenait sans doute les arrangements nécessaires afin que la répression de la criminalité informatique lâche tout pour se mettre sur le coup.

– Bon, reprit Heat. Dans ce cas, Raley, vous allez décortiquer cette vidéo comme la précédente. Voyez si vous pouvez isoler sur la bande-son des bruits de fond qui nous donneraient une idée de l'endroit où ces images ont été tournées.

– Cela ne devrait pas être long, répondit l'enquêteur.

– Je sais. Donc, vous pourrez vérifier aussi le modèle de cette tôle ondulée. Elle m'a l'air bien neuve : aucune trace de crasse. C'est peut-être tiré par les cheveux, mais, avec un peu de chance, vous trouverez la marque ou le type de produit correspondant. Ensuite, appelez le fabricant pour voir s'ils peuvent nous indiquer leur fournisseur local, il saura peut-être quelque chose.

– Compris.

– Ochoa, Opossum, Feller, comment vous en sortez-vous avec la liste de McMains ?

– On l'étudie aussi vite qu'on peut, répondit Ochoa.

– Qawi a-t-il reconnu l'un des noms ?

– Reconnu ? Oui, dit Ochoa. Mais il nous a juré qu'aucun n'était lié à la Masjid al-Jannah. Selon lui, ces personnes n'auraient sans doute pas trouvé son message de tolérance et de paix à leur goût. Elles auraient cherché un guide religieux ailleurs.

– OK. Bon, maintenez la pression. Peut-être en sortira-t-il quelque chose.

Au même instant, comme si Heat avait émis un vœu que l'univers s'était aussitôt senti obligé d'exaucer, la sonnerie d'un téléphone fixe retentit sur le bureau de l'inspecteur.

– Ochoa, répondit-il.

Son visage se concentra tandis que son interlocuteur s'exprimait à l'autre bout du fil.

– Excellent, merci, dit-il avant de raccrocher. On a peut-être retrouvé les 4x4, annonça-t-il. Abandonnés au service d'entretien du comité de sauvegarde de Central Park. Voulez-vous que j'aille vérifier ?

Heat se mettait déjà en route. Ochoa lui emboîta le pas.

– Je prends le volant, furent les seuls mots de la policière.

Vingt-huit

Lorsqu'il avait conçu Central Park, l'architecte-paysagiste Frederick Law Olmsted avait imaginé un espace vert de trois cent quarante et un hectares destiné à accueillir les New-Yorkais en mal d'évasion pour leur faire oublier les pressions de la vie urbaine dans un sanctuaire sylvestre.

Il n'avait pas imaginé le service d'entretien de son comité de sauvegarde.

À leur arrivée dans la cour du dépôt, toutes sirènes hurlantes et à la vitesse du son ou presque depuis la Vingtième, Heat et Ochoa se retrouvèrent en gros au milieu d'un parking comble. Clos par un grillage rouillé, surmonté de barbelés, les lieux présentaient une surface au moins quatre fois trop petite pour tout ce qui s'y entassait.

Des fourgons de tailles diverses garés en double et en triple file côtoyaient des voituresses de golf, des véhicules tout terrain et des petits 4x4 pour transporter le matériel. Il y avait des tas de terre, des tas de cailloux et des tas d'on ne sait quoi cachés sous des bâches.

Et parmi tout ce bazar, coincés au fond, trônaient deux rutilants 4x4 noirs munis de longues antennes et ornés de rayures blanches. Heat sut instantanément qu'il s'agissait des véhicules qu'elle avait vus dans la 82^e Rue.

L'un avait les roues avant à cheval sur un talus recouvert d'une fine étendue d'herbe, tout contre la clôture. L'autre, dans l'angle, bloquait un tracteur ; son pare-chocs touchait le chargeur frontal de l'engin. Les deux véhicules disparaissaient à moitié sous les arbres, c'est pourquoi les hélicoptères ne les avaient pas repérés.

À l'autre bout du dépôt, devant un antique garage en briques percé d'une grande porte, un homme qui ressemblait à Danny DeVito – en un peu plus grand et beaucoup moins symétrique – se tenait en compagnie de deux agents de la police du parc.

L'un des policiers s'avança pour saluer leurs collègues.

– On nous a demandé de garder le témoin ici, sans lui poser de questions et c'est ce que nous avons fait. Il est à vous maintenant.

Heat remercia l'agent, puis se présenta au témoin. Elle voulut lui serrer la

main, mais il leva les bras en s'excusant, car ils étaient couverts de cambouis. Aussi poursuivit-elle en prenant son nom – qui n'était pas Danny DeVito, en fait – et le titre de sa fonction. Avec patience, elle le laissa lui expliquer brièvement pourquoi il n'occupait pas un emploi plus noble.

Enfin, elle put en venir au fait :

– Alors, parlez-moi de ces deux 4x4.

– Oui, alors, il devait être environ midi, peut-être un peu plus. J'avais monté un des F-150 sur le pont, commença Pas-Danny-DeVito en indiquant du pouce un pick-up Ford perché à plusieurs mètres de haut. L'un des roulements à billes allait foutre le camp. Ça devait faire des semaines que ça tournait pas rond, mais vous croyez que les gars qui le conduisent vous le diraient ? Compte dessus et bois de l'eau. Ces types, ils...

– Monsieur, les 4x4 ? rappela Heat avec gentillesse mais fermeté.

– Oh oui, oui. Alors, je bossais sous le camion quand j'ai entendu arriver deux voitures. Parce que je m'y connais en moteurs, hein ? Alors, je sais quel bruit ils font. Beaucoup sont diesel ou électriques. Il y en a même au gaz, mais..., bon, mieux vaut ne pas me lancer sur les pots catalytiques. En tout cas, aucun moteur de chez nous ne fait ce bruit-là. Alors, j'ai voulu voir ce qui déboulait dans ma cour, forcément. Donc, je suis sorti de sous le pick-up. Et là, qu'est-ce que je vois ? Ces deux trucs, dit-il en pointant les 4x4 du doigt. Alors, je me dis : *C'est quoi, ce bordel ?* J'ai pensé que c'était peut-être un genre d'inspection à l'improviste de la municipalité ou... Enfin, je ne sais pas. Bref, d'un coup en descendent ces deux immenses types cagoulés. Et quand je dis « immenses », c'étaient de vrais *colosses*. Bon, on pourrait croire que j'ai vu assez de films pour savoir que des types comme ça qui portent des cagoules sur la tête, c'est pas bon signe. Mais je me dis... Ben, euh, je ne sais plus trop. En tout cas, ils s'en allaient, juste comme ça. Alors, je leur fais : « Eh ! vous ne pouvez pas vous garer là. » Mais ils ne se sont pas arrêtés ; ils avaient l'air de n'en avoir rien à foutre. Alors, sérieux, je sais pas ce qui m'a pris, parce que j'ai regardé le plus grand et j'ai dit : « Eh ! Musclor, je te parle. Vous ne pouvez pas vous garer ici. »

Pas-Danny-DeVito secoua la tête.

– Je ne sais pas ce que j'aurais fait si ce type s'en était pris à moi. Il aurait sans doute pu me rouler en boule et me fourrer dans sa poche de pantalon s'il avait voulu. Mais il ne m'a même pas regardé. Comme si je n'étais pas là. Alors, je fais : « Va te faire foutre, mon pote. Je vais appeler les contractuelles et la fourrière. Et vous savez ce que ça coûte à la fourrière, les gros 4x4 comme ça ? Vous en aurez pour un billet de mille, facile. » Et rien. Ni l'un ni l'autre n'a bougé. Alors, je me dis : *Bon, tant pis, j'appelle les contractuelles*. Et là, pendant ma pause, je regarde la petite télé qu'on a derrière et je vois la capitaine ici présente dire qu'elle cherche ces deux 4x4 noirs ; alors, je me dis : *Ben, ça alors !* Et ça n'a fait ni une ni deux, vous savez. Alors, c'est les

bons ?

Il n'y avait aucune raison de mentir à Pas-Danny-DeVito.

– Oui, monsieur, répondit Heat. Nous pensons que oui.

Pas-Danny-DeVito ponctua sa révélation d'une remarque vulgaire.

– Avez-vous touché aux véhicules, monsieur ? demanda Heat lorsqu'il eut terminé. À l'intérieur ou à l'extérieur ?

– Non, m'dame, dit-il avec sincérité.

– Quelqu'un d'autre ? Quelqu'un d'autre s'en est-il approché ?

– Non, m'dame, insista-t-il.

– Bien, merci, dit-elle, puis elle enfila une paire de gants bleus en nitrile.

Ochoa en fit de même sans qu'il fût besoin de le lui rappeler.

– Allons y jeter un œil, lui dit-elle.

Tandis qu'Ochoa boitait jusqu'au 4x4 à cheval sur le talus, Heat se dirigea vers celui garé devant le tracteur.

Elle en fit le tour jusqu'à ce que le chargeur frontal l'empêche d'aller plus loin. L'absence de perforations par balle dans le pare-chocs indiquait qu'il s'agissait de celui dans lequel Rook avait été emmené.

De près, elle constata que le véhicule était une Cadillac Escalade à cabine allongée. L'emblème de la marque avait été arraché à l'avant comme à l'arrière afin que le véhicule passe plus inaperçu. Ses propriétaires avaient à juste titre compris que la plupart des gens reconnaîtraient le blason de Cadillac, même s'ils ne l'apercevaient que brièvement.

Elle regarda dessous, d'abord pour vérifier qu'il n'était pas piégé, mais aussi pour voir si le châssis présentait une quelconque particularité. Mais tout semblait en ordre. Ensuite, elle s'avança vers la portière du conducteur, d'où elle put lire le numéro d'identification, qu'elle nota dans un petit calepin.

Ensuite, elle regarda à l'intérieur par les vitres teintées. Tout y était noir, des sièges en cuir à la moquette. Elle remarqua la brillance des chromes près du levier de vitesse, l'absence de poussière sur le tableau de bord, la propreté impeccable des écrans. L'intérieur du véhicule avait été entièrement nettoyé, sans doute juste avant l'enlèvement. Les seules empreintes qu'ils trouveraient appartiendraient probablement à Rook.

Sans grand espoir de succès, la policière essaya toutes les poignées des portières. Évidemment, la Cadillac était fermée à clé. Il n'y avait aucune raison pour que Musclor et son collègue facilitent les choses aux forces de l'ordre, même s'il faudrait moins d'une minute à un flic new-yorkais bien rodé pour crocheter la serrure.

Convaincue qu'il n'y avait rien à voir, Heat commença à prendre les dispositions nécessaires pour que la scientifique vienne passer les deux 4x4 au peigne fin. Elle n'était guère optimiste quant à leurs chances de découvrir quoi que ce soit.

Ochoa semblait être arrivé à la même conclusion au même moment, car

lorsque Heat commença à se diriger vers l'autre véhicule, il boitait déjà vers elle.

– Vous avez trouvé quelque chose ? s'enquit sa supérieure.

– Non. J'imagine que le pare-chocs criblé de trous est votre œuvre ?

Heat acquiesça de la tête.

– À part ça, ce truc est aussi lisse que les fesses d'un bébé. On le démontrerait pièce par pièce qu'on ne trouverait rien, à mon avis. Et vous ?

– Idem. Vous avez le numéro d'identification pour le vôtre ?

En guise de réponse, Ochoa sortit son calepin de sa poche et l'ouvrit à la dernière page écrite. Heat avait déjà son téléphone à la main pour appeler l'un des numéros figurant dans sa liste de contacts : le NYPD était en ligne directe avec le service des immatriculations.

– Allô, capitaine Heat de la Vingtième, dit-elle lorsqu'un agent lui répondit. Pourriez-vous vérifier ces numéros pour moi, me dire à qui appartiennent ces véhicules ?

Elle patienta, entendit le clavier cliqueter à l'autre bout du fil, puis l'agent lui apporta la réponse.

– Ils sont immatriculés au nom d'une certaine société Mayo Nouns.

– Mayo Nouns ? répéta Heat.

– Oui, capitaine, confirma l'agent avant de lui épeler le nom.

Heat en prit note dans son calepin. Aussitôt, ses yeux résolurent l'énigme.

Il s'agissait d'une anagramme pour *Anonymous*.

– L'adresse correspondante se trouve à Albany, indiqua l'agent. Vous la voulez ?

Heat acquiesça, même si elle avait déjà un mauvais pressentiment quant au résultat qui l'attendait. Elle demanda à l'agent de vérifier l'immatriculation correspondant à l'autre numéro d'identification. Même propriétaire, même adresse.

Elle remercia l'agent, raccrocha, puis tapa l'adresse dans Google. De fait, elle correspondait à un cabinet juridique situé près de la capitale de l'État – un cabinet qui avait dû se charger du montage de cette société à responsabilité limitée qui n'existait probablement que sur le papier. La société Mayo Nouns était sans aucun doute une filiale à part entière de la société Nona Mousy, ou autre dénomination aussi fuyante, à son tour détenue par une société-écran du Delaware, ce qui ne la mènerait nulle part.

Dans un pays où les lois ont été écrites par une bande de riches propriétaires terriens dont la plus concrète expérience de l'autorité fut leurs échanges avec le roi George III – et qui par conséquent ne faisaient confiance à leur gouvernement qu'à la hauteur de là où ils pouvaient jeter leurs chaussures à boucle –, ce genre de contournements juridiques était d'une facilité remarquable.

– Alors, qu'est-ce qu'on a ? demanda Ochoa.

– Une impasse en ce qui concerne les propriétaires, dit Heat. Sinon, je dirais qu'on a deux Cadillac Escalade abandonnées ici très peu de temps après l'enlèvement dans le but de permettre aux ravisseurs de passer à un ou des véhicules que tous les services de police de New York ne seraient pas en train de chercher.

– Oui, c'est ce que je me disais aussi.

– Autrement dit, à moins que par miracle la scientifique trouve quelque chose à l'intérieur de ces 4x4, ceci aura été une perte de temps, résuma Heat en s'efforçant de ne pas se laisser submerger par la frustration.

Elle consulta sa montre, qui lui indiqua qu'il était quatorze heures quinze. Il restait moins de dix heures.

– Or le temps nous manque cruellement, ajouta-t-elle.

Ils attendirent l'arrivée de Benigno DeJesus et de son équipe, puis retournèrent au poste, gyrophares et sirènes de nouveau allumés. Pourtant, à leur arrivée, ils se rendirent rapidement compte qu'ils n'avaient pas besoin de se presser.

La Vingtième était animée d'une flambée d'activité coordonnée depuis la salle de la brigade, que le Hamster avait réorganisée en une sorte de salle de crise. On enfonçait des portes. On assommait des crânes. On faisait tourner des roues. Sans que rien de tout cela n'aboutisse.

Malgré le cumul de ses effectifs, le NYPD, plus grande force municipale de répression du crime aux États-Unis, et ce, de près d'un facteur de deux, restait impuissant. Lorsqu'une heure de plus se fut écoulée, Heat sentit monter en elle une irrépressible vague d'effroi.

Le fait était qu'ils auraient beau passer tout le temps qu'ils voulaient à chercher, s'ils ignoraient quoi ou qui chercher – et où chercher –, ils ne parviendraient à rien.

Heat avait eu deux fois des nouvelles de Margaret Rook. Terriblement inquiète pour son fils, la diva attendait des assurances que la jeune femme ne pouvait lui offrir. Lorsqu'elle raccrochait, Heat entendait Jean Philippe s'employer déjà, mission pourtant impossible, à réconforter cette mère désemparée.

La couverture médiatique ne faisait en tout cas pas défaut. Déjà, les trois candidats à l'élection présidentielle – le folklorique Legs Kline, la gentille Lindsay Gardner et même l'insensible Caleb Brown – en avaient parlé.

Une heure encore s'écoula. Dans son bureau, Heat lisait une brève dépêche concernant une énième descente infructueuse menée dans un supposé repaire de terroristes, quand son téléphone sonna.

– Heat, dit-elle, avec plus de lassitude qu'elle n'aurait voulu l'admettre.

– Bonjour, Nikki, fit la voix qu'elle attendait le moins. C'est Helen Miksit.

Lors de leur dernière rencontre, l'avocate l'avait écartée comme simple peluche sur son revers de veste, lui barrant ainsi l'accès à un important

élément de l'enquête sur le dernier sujet traité par Tam Svejda.

Que veut-elle exactement ? se demanda Heat. *Jubiler ?*

– Maître, répondit Heat, sur ses gardes.

– Cet appel est-il enregistré ? s'enquit la juriste.

– Non.

– Bien, parce que c'est confidentiel. Soit cela reste entre nous, soit je raccroche immédiatement. Il vous sera formellement interdit d'utiliser ce que je vais vous dire pour obtenir un mandat. Il est hors de question que je coure le risque de voir ceci atterrir au tribunal. Est-ce bien clair ?

Heat se redressa un peu sur son siège, prête à livrer bataille.

– Non, absolument pas. Je ne sais même pas pourquoi vous appelez. Comment pourrais-je... ?

– Bon sang, Nikki, fermez-la et écoutez, pour une fois, gronda Miksit sur le ton dont elle usait pour soulever une objection pour oui-dire au tribunal.

Et Heat – sans doute par lassitude – acquiesça.

– Je ne vous enfumais pas lorsque j'ai dit que je voulais voir le meurtrier de Tam traduit en justice. J'aimais cette gamine, poursuivit Miksit. Alors, je suis allée chercher ses relevés téléphoniques pour son fixe au bureau ainsi que son portable, et je les ai épluchés moi-même. La plupart des appels étaient plutôt ordinaires. Des attaques contre la police. Les milieux politiques. Des commandes de plats chinois à emporter. Classique, le quotidien du reporter. Certains numéros ne me disaient rien, mais Steve Liebman – le supérieur de Tam, je crois que vous l'avez rencontré – a pu m'aider à identifier la plupart. Au final, il ne nous en restait plus qu'un.

Heat se rendit compte que plus cela allait, plus elle se penchait vers son téléphone.

– D'accord, dit-elle. Et qui était-ce ?

– C'est bien là le problème. Ni Liebman ni moi n'avons réussi à le savoir. Comme c'était un appel international, la recherche inversée de la base de données à laquelle il avait accès n'a rien donné. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle a essayé de joindre ce numéro à plusieurs reprises. Les trois premiers échanges ont été brefs – le temps de laisser un message, en gros, pas plus. Le quatrième a duré cinq minutes cinquante-huit secondes, ce qui ne nous semble pas assez long pour mener une interview.

– Mais peut-être l'était-ce assez pour convenir d'un rendez-vous ? suggéra Heat.

– Ou déclarer un refus de commentaire, dit Miksit. Pour le savoir, il faudrait prendre contact avec le fameux interlocuteur et lui poser la question. Mais nous avons pensé... Euh, à vrai dire, c'était l'idée de Liebman. Selon lui, nous avons atteint un point où nos investigations relèvent potentiellement d'une affaire de police. Il a donc pensé que nous devrions vous laisser vous charger de cet appel, car cela dépasse les compétences du journal.

Heat bénit Steve Liebman en silence.

– OK, parfait, dit-elle. Merci, ajouta-t-elle avant d’oublier.

– Et juste pour que les choses soient bien claires, je vous interdis également de parler à qui que ce soit de la manière dont vous avez obtenu ce numéro. Et vous...

– ... ne pourrez pas vous en servir pour obtenir un mandat. J’ai compris. Cette conversation n’a jamais eu lieu.

– Bravo ! la congratula Miksit. Vous avez toujours appris très vite. Alors, voilà.

L’avocate entreprit de lui transmettre le numéro. La policière commença à le reconnaître dès la fin de l’indicatif du pays. Lorsqu’elle eut le numéro entier, elle fut tout à fait sûre d’elle.

Il appartenait à Fariq Kuzbari, l’attaché à la sécurité de la mission syrienne à l’ONU.

Autrefois, sa mère avait enseigné le piano à ses enfants. Plus récemment, il avait aidé la policière à résoudre le meurtre de sa mère – lorsqu’elle croyait encore à son assassinat. Par ailleurs, elle le savait partie prenante d’un certain nombre d’entreprises, plus ou moins légales pour la plupart, choses qu’il n’aurait pas révélées même sous la pire des tortures.

– À quand remonte l’appel de cinq minutes ? s’enquit-elle.

– Mardi dernier.

– Et rien ensuite ?

– Non, confirma Miksit.

Heat n’arrivait pas à entrevoir quel besoin une journaliste chargée des actualités locales au *New York Ledger* pouvait avoir de prendre contact avec le chef de la sécurité de la mission syrienne.

Quoi qu’il en soit, elle était fermement décidée à le découvrir.

Vingt-neuf

Le premier appel que passa Heat, lorsqu'elle en eut terminé avec Miksit, fut pour Fariq Kuzbari.

En vain, naturellement. Il ne répondait jamais.

La policière essaya l'autre numéro dont elle disposait pour le joindre. De nouveau, elle tomba sur la boîte vocale. Elle laissa donc un message, ne serait-ce que pour s'entendre parler.

Puis elle essaya le numéro principal de la mission syrienne, où elle finit par obtenir un interlocuteur, le gardien, qui assura que M. Kuzbari était à l'étranger et injoignable. Heat laissa un autre message, qu'elle savait partir droit au fond d'une poubelle.

Lors de leurs précédents échanges, ce monsieur ne s'était montré joignable que lorsqu'il l'avait souhaité. En règle générale, Kuzbari était à l'initiative de la prise de contact, pas l'inverse. Et, même s'il se savait sollicité, il n'y avait aucune garantie qu'il coopère.

Ce n'était pas une raison. Pas cette fois. Elle ne disposait pas des douze, vingt-quatre ou quarante-huit heures qu'il fallait habituellement au Syrien pour se matérialiser soudain dans la rue à côté d'elle, à bord de son Range Rover HSE.

Alors qu'elle n'avait pas encore élaboré de plan définitif, Heat quitta son bureau avec un « Je reviens » lancé en direction de Hamner, dont les questions, puis les protestations formaient déjà un lointain bruit de fond quand elle monta dans l'ascenseur.

Kuzbari pouvait se trouver dans mille endroits sur la planète ; toutefois, l'un d'eux était plus probable que les autres. Une visite sur place pourrait au moins avoir le mérite d'accélérer le processus pour le faire sortir du bois.

La mission permanente de la République arabe syrienne auprès de l'ONU, qui devenait chaque jour un peu moins permanente en raison de la fragilisation croissante du Moyen-Orient, se situait dans la 2^e Avenue, à quelques rues des Nations unies. Elle était installée dans un immeuble de bureaux autoproclamé « Centre diplomatique » – car « Centre d'espionnage »

aurait été un peu trop direct au goût de tout le monde – dans un quartier peuplé d'autres consulats et missions.

Heat filait dans la 79^e Rue Transverse à bord d'une voiture de patrouille. Elle n'avait aucune raison d'utiliser un véhicule banalisé. Dans cette ville, la discrétion ne payait pas au beau milieu des encombrements de seize heures trente.

Toutes sirènes hurlantes, elle força les autres automobilistes à lui céder le passage, se faufila aux carrefours sans se préoccuper de la couleur des feux, tout le long du chemin, qu'elle accomplit en vingt minutes intenses.

Dans la 2^e Avenue, elle se gara sur une place interdite, fit irruption par les portes vitrées à l'entrée du centre diplomatique et se rua vers l'ascenseur en brandissant son badge au vigile au passage.

Tout cela était en effet possible dans le hall ; en revanche, Heat le savait, ce serait une autre histoire à la mission. Dès que les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, elle se retrouva nez à nez avec une lourde porte en bois à deux battants, gardée par une petite sonnette et une caméra de surveillance bien visible, dans l'angle, pointée sur elle. Elle essaya la porte : elle était fermée à clé. Ensuite, elle appuya sur la sonnette.

Elle brandit son insigne vers la caméra. Il s'écoula trente secondes. Elle sonna de nouveau. Toujours rien. Il s'écoula encore une minute. À l'intérieur, on devait soit espérer qu'elle s'en aille, soit tirer à la courte paille pour savoir qui devrait ouvrir. Elle sonna encore.

Finalement surgit un homme mince en costume gris. Il entrouvrit à peine la porte, juste assez pour passer le torse.

– Puis-je vous aider ? demanda-t-il avec un accent.

– Je suis le capitaine Nikki Heat. Je viens voir Fariq Kuzbari.

– Oui, je crois vous avoir eue au téléphone tout à l'heure. Comme je vous en ai informé, monsieur Kuzbari est à l'étranger. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

– Tu sais quoi, mon pote ? Je ne vais pas t'excuser et je n'ai pas le temps de jouer à ce petit jeu. Alors, voilà comment on va procéder.

D'un geste vif, Heat coinça le pied dans la porte, sortit son 9 mm de son holster et en braqua le canon sous le menton de son interlocuteur. L'homme tenta de lui claquer la porte sur le bras, mais la policière fut plus rapide – et sans doute plus forte qu'il ne s'y attendait de la part d'une femme. Elle le repoussa dans l'entrée, juste une petite antichambre, en fait, fermée par une autre double porte massive. La mission syrienne avait été judicieusement conseillée sur le plan de la sécurité, le plus probablement par Kuzbari.

Elle accula l'homme dans un coin, l'arme toujours enfoncée sous la mâchoire. La policière s'attendait à une réponse armée dans la minute qui suivrait, peut-être moins, et à de sérieuses négociations.

Au lieu de cela, la porte du hall principal s'ouvrit sur un seul homme.

Fariq Kuzbari était vêtu d'un costume occidental à la mode – en provenance de Savile Row, songea-t-elle, sauf erreur de sa part – et coiffé d'un turban assorti.

– Nikki Heat, dit-il. J'allais justement vous rappeler, vous savez.

Heat rengaina promptement son arme. L'homme qu'elle avait bousculé proféra ce qui ressembla à un gros mot arabe.

– Excusez-moi, dit Heat. Je suis un peu pressée.

– C'est ce qu'il semble, en effet. Mais je vous en prie, entrez sans délai, proposa-t-il.

Sur les talons de Kuzbari, Heat passa devant quatre agents de sécurité à la mine renfrognée, dont deux armés de fusils d'assaut. Il ne la conduisit pas dans son bureau, mais dans une salle de réunion surplombant les Nations unies, avec l'East River pour toile de fond. D'un geste, il l'invita à s'asseoir, ce qu'elle fit.

– J'ai vu la dernière vidéo, bien sûr, déclara Kuzbari. Je suis très sincèrement navré. Comme vous le savez, j'ai le plus grand respect pour monsieur Rook et une plus grande aversion encore pour tout groupe se revendiquant de Daech. Je ne crois pas avoir besoin de vous tenir une conférence sur les atrocités que ces barbares infligent à mes compatriotes en ce moment même. En quoi puis-je vous aider ?

– Mardi dernier, vous avez parlé à Tam Svejda du *New York Ledger*, affirma Heat, montrant ainsi qu'il était inutile de tourner autour du pot.

– En effet.

– À quel sujet ?

– Elle souhaitait mon aide pour un article, mais j'ai bien peur de ne pas avoir pu lui rendre service.

– Quel en était le sujet ?

– Il s'agissait de balles, expliqua Kuzbari.

– De balles ? répéta Heat. Que voulait-elle savoir ?

– Comme vous le savez, mon pays combat Daech pour sa propre existence. Nous livrons ce combat sur tous les fronts possibles. L'une des choses qui nous intriguent le plus – de même que votre gouvernement –, c'est comment les djihadistes se procurent leurs munitions. Nous savons que certaines proviennent des positions ennemies qu'ils capturent. L'armée irakienne possédait d'importants stocks dont beaucoup ont été tout bonnement abandonnés lors de la première incursion de l'EI dans la région.

– Mais cela fait maintenant plus de deux ans. Les armes fonctionnent encore, bien sûr. Mais les balles ? Même selon les estimations les plus élevées, les soldats de Daech devraient avoir depuis longtemps épuisé les réserves irakiennes. Peu importe le territoire qu'ils ont gagné maintenant ou les positions qu'ils ont envahies chez nous, cela ne leur a rapporté que très peu de nouvelles munitions, certainement pas assez pour satisfaire leurs

besoins. Et nous savons qu'ils n'ont pas d'usines d'armement. Donc, ils achètent forcément des balles quelque part. Ils ont l'argent, bien sûr, grâce essentiellement au pétrole qu'ils volent et aux taxes qu'ils extorquent à leurs citoyens. Et ils disposent de lignes de ravitaillement pour importer les balles. Mais quelqu'un doit quand même accepter de les leur vendre. Qui ? Nous l'ignorons.

– C'est ce que vous avez dit à Tam ? demanda Heat.

– Mot pour mot ou presque, oui. Elle semblait assez déçue.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne lui apprenais rien qu'elle ne savait déjà, répondit Kuzbari. Tout ce que je viens de vous dire a déjà été rendu public par les médias. Il a même été procédé à des études sur les munitions utilisées par l'EI. La plupart provenaient de deux fabricants, en Chine et aux États-Unis.

– Alors, pourquoi les autorités n'ont-elles pas poursuivi ces fabricants ?

– Parce qu'ils ont matière à opposer un démenti plausible. Les ventes de munitions ne font pas l'objet d'un suivi sur le plan domestique. Je peux tout à fait me procurer des armes auprès d'un fabricant légitime et les revendre à quelqu'un d'autre sans que ce soit illégal. Ce n'est que si je vends à Daech que cela le devient. Qui s'occupe de la vente à l'EI ? La question reste posée ; la réponse semble échapper à tout le monde.

– A-t-elle mentionné une hypothèse ?

– Elle semblait en avoir une en tête, mais elle ne m'en a pas fait part. À mon humble avis, son idée n'était pas encore totalement faite.

Quelque chose commençait à poindre dans l'esprit de Heat également. Elle repensa à la balle qu'elle et Rook avaient trouvée sur le bureau de Svejda. Ils avaient supposé que quelqu'un exerçait des menaces sur Tam ; or la journaliste avait dit à Liebman qu'il s'agissait d'un souvenir.

Sauf que, bien sûr, il s'agissait de la balle extraite du dos de Joanna Masters. Lorsque la policière l'avait appris, elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi Svejda avait souhaité conserver l'objet. Mais maintenant cela devenait clair.

Ce n'était pas un souvenir. C'était une preuve. Pour Tam Svejda, cette balle était le point de départ d'un article sur l'endroit où l'EI se procurait ses balles.

– A-t-elle mentionné le nom de Joanna Masters ? demanda Heat.

– Non. Nous avons eu une conversation assez brève. Tout comme celle-ci. Peut-être cinq minutes ? Certainement pas plus de dix. Dès qu'elle a compris que je n'avais pas de réponse pour elle, elle a souhaité s'adresser ailleurs. Et maintenant, déclara Kuzbari en se levant, j'ai bien peur de devoir faire de même.

Ils prirent congé, et Heat se retrouva rapidement dans sa voiture de patrouille à se frayer un chemin pour rentrer au poste.

Cette fois, elle se laissa porter par le flot de la circulation, car elle souhaitait prendre le temps de revoir le fil des événements à l'aune de ce qu'elle venait d'apprendre.

Deux semaines plus tôt, Tam Svejda avait écrit un article sur Joanna Masters, qui avait reçu une balle de l'EI en Syrie. Comme tout bon journaliste, Svejda s'était laissé porter par ce sujet vers un autre.

Le mardi suivant – il y avait tout juste une semaine et un jour –, elle en avait appris assez sur le monde des ventes d'armes à l'international pour savoir que Fariq Kuzbari était le genre d'homme à détenir quantité d'informations. Sauf que le Syrien n'avait pas de réponse simple. Personne n'en avait, semblait-il.

Toutefois, cela n'avait pas arrêté Svejda. Le mercredi, pour des raisons encore peu claires, elle avait décidé de prendre un vol pour Cleveland le lendemain. Le jeudi soir, elle écumait les meilleurs établissements de Lorain, dans l'Ohio, et flirtait avec des sidérurgistes.

Cela n'avait pas de sens. Les balles n'étaient pas en acier. Et, de toute façon, que sauraient des sidérurgistes de l'EI ? La visite à Lorain était-elle liée à un sujet totalement différent ? Un petit détour sans rapport avec son enquête sur Daech ? Possible. Pourtant, cela ne semblait pas coller. Svejda était clairement accrochée à ce sujet et, de toute évidence, il l'avait conduite jusqu'en Ohio.

Tout ce dont Heat était sûre, c'était qu'après son petit-déjeuner, le vendredi matin, Svejda n'avait jamais réutilisé ses cartes bancaires. Elle avait donc été enlevée ce jour-là, dans la matinée – avant le déjeuner, pour lequel elle aurait sans doute de nouveau payé par carte.

L'EI aux États-Unis l'aurait-il suivie en Ohio pour l'y kidnapper ? Était-elle simplement plus vulnérable dans un endroit où elle logeait à l'hôtel, se restaurait dans d'étranges établissements et parlait à d'étranges personnes ? Certaines parties de l'histoire manquaient encore. Et le trajet de retour à la Vingtième ne suffit pas à Heat pour remplir les blancs.

Encore assise au volant de son véhicule de patrouille, la policière appela Jen Forbus, le lieutenant de la police de Lorain, dans l'espoir qu'elle ait découvert quelque chose. Mais l'appel bascula sur la boîte vocale.

De retour dans la salle de la brigade, Heat se dirigea directement vers le tableau blanc. Elle tira un trait de la photo de Tam et des cercles renfermant *Lorain* et *Balle de Joanna Masters* pour les relier à un nouveau cercle, dans lequel elle inscrivit : *Où l'EI se procure-t-il ses balles ?*

C'était la dernière question posée par Tam Svejda – celle, semblait-il désormais, qui avait signé son arrêt de mort. Peut-être la véritable organisation de l'EI avait-elle eu vent de son enquête et envoyé des émissaires lui régler son compte.

Heat retourna à son bureau, ferma la porte derrière elle, la tête pleine de

nouvelles idées. Alors qu'elle se tournait vers sa table, elle aperçut la housse à vêtements de Rook, qui encombrait toujours le coin où il l'avait déposée le matin.

Soudain, quelque chose se brisa au fond d'elle. Tous ces jolis petits compartiments dans son cerveau, qu'elle croyait cloisonnés de briques solides – ceux qui séparaient l'enquête de ses sentiments et vice versa – volèrent instantanément en éclats. Ils n'étaient pas faits de briques, finalement, mais de paille.

Sans même s'en rendre compte, Nikki se retrouva à genoux, comme en prière, devant le bagage, ce sac en toile de plastique qui, quelques heures plus tôt, était comme un morceau de Rook, un objet semblant faire corps avec l'homme de sa vie.

Maintenant, c'était l'unique partie de lui qui lui restait. Les larmes lui montèrent aux yeux, assez pour qu'elle n'y voie plus très clair. Elle s'empara de la housse et la serra contre sa poitrine, que souleva le chagrin silencieux qu'elle éprouvait pour cet homme, qui vivait peut-être les six dernières heures et demie de sa vie.

Puis, lentement, elle se redressa, le sac toujours dans ses bras. Elle tituba jusqu'à la chaise devant son bureau et s'y laissa tomber. Au moins ainsi, raisonna son esprit affaibli, elle aurait l'air moins ridicule qu'agenouillée sur le sol.

Elle baissa les yeux vers la housse posée sur ses genoux. Le désir d'être près de lui se fit plus ardent que jamais. Avant même de s'en apercevoir, elle défit la fermeture à glissière. Il ne fallait pas qu'elle tarde à se ressaisir, reconstruire ses compartiments, lui soufflait la partie d'elle-même restée en contact avec la réalité, mais d'abord elle voulait juste un petit souvenir de lui, ne serait-ce que humer quelques effluves de parfum dans ses vêtements.

Ridicule, peut-être. Mais c'était ainsi.

La fermeture à glissière était baissée ; elle écarta la housse. À l'intérieur se trouvaient le costume de Rook, soigneusement accroché sur un cintre, sa trousse de toilette tombée au fond et les chaussures qu'il avait portées la veille.

C'est alors que quelque chose attira le regard de Nikki, retint son attention. Un éclair de couleur provenant d'un bout d'étoffe qui lui fut instantanément familier sans qu'elle sache pourquoi.

Aussitôt, elle plongea la main dans le sac et, lorsqu'elle sortit l'objet, se félicita de s'être assise. Si elle avait été debout, aucun doute qu'elle serait tombée à la renverse.

C'était le foulard Laura Hopper. Celui de la vidéo. L'œuvre unique peinte à la main. Cela ne faisait aucun doute dans l'esprit de Heat.

Mais que diable faisait-il entre les mains de Rook ?

Trente

Nikki Heat n'avait jamais souffert du mal des transports. Elle adorait les montagnes russes. La houle en mer la laissait de glace. Elle avait le cœur bien accroché.

Mais là, la vue de ce foulard qui n'avait absolument rien à faire dans la housse à vêtements de son mari lui retourna l'estomac. Elle tomba à genoux, rampa sous son bureau jusqu'à la poubelle, qu'elle atteignit juste à temps pour y vomir tripes et boyaux, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus que des haut-le-cœur.

C'était explicite depuis le tout début de cette affaire : le foulard avait été filmé sur la vidéo, même si les ravisseurs ne l'avaient peut-être pas remarqué. Ce foulard était unique. Il n'en existait pas deux dans le monde. Aussi son propriétaire était-il forcément dans la pièce lorsque la vidéo avait été tournée.

Rook s'y trouvait-il ? *Rook* ? Même s'il n'avait pas pris part au complot, cela signifierait qu'il n'avait pas levé le petit doigt lorsque Svejda avait été assassinée, puis qu'il n'avait rien dit – ce qui, aux yeux de la loi, le rendait tout aussi coupable de sa mort que la personne tenant la machette.

Il n'était pas exclu que Rook soit entré en possession du foulard. L'œuvre était une commande d'un cheik saoudien ; or Rook en connaissait un grand nombre. Ses missions l'avaient conduit au moins une douzaine de fois en Arabie saoudite, et il dînait parfois avec des membres de la famille royale lorsqu'ils venaient en visite aux États-Unis. Il était possible que l'un d'eux lui en ait fait cadeau.

Mais... Une minute. Si Rook avait participé à cela, pourquoi les terroristes auraient-ils annoncé leur volonté de s'en prendre à lui ensuite ? Surtout qu'il ne s'agissait pas d'une vaine menace. Il avait été enlevé sous ses yeux. Elle l'avait vu se débattre. Cela n'avait aucun sens...

À moins que, bien sûr, il ne s'agisse d'une savante couverture. Quel meilleur moyen de détourner les soupçons que de se faire passer pour la victime ? Heat secoua la tête. Non, impossible. Il était absolument impossible que Rook soit autre chose que la victime dans cette affaire. Certes, il s'était déjà trouvé mêlé à des choses louches. Au fil des années, ses actes avaient

parfois pu sembler discutables, jusqu'à ce que tous les faits deviennent évidents. Il lui était arrivé de lui cacher certaines vérités lorsqu'il pensait que c'était mieux pour elle ou lorsque la déontologie de sa profession l'exigeait.

Mais là, cela dépassait tout. Aucun malentendu ne pouvait expliquer la contribution de Rook à quoi que ce soit en relation avec l'EI aux États-Unis. Elle ne pouvait se résoudre à concilier cette idée avec l'homme qu'elle connaissait et aimait.

Il y avait forcément une explication, quelque chose qui rendait tout cela logique. Il lui fallait le croire, pour sa santé mentale avant tout.

En attendant, il lui faudrait taire ce qu'elle avait découvert. Si elle mettait la brigade au courant maintenant, cela ne ferait que créer la confusion, et leur enquête risquait de finir dans un cul-de-sac. Impossible de montrer cela aux autres enquêteurs.

Parce que, si elle pensait comme un flic – et non plus comme une épouse aimante –, il lui faudrait instantanément placer Jameson Rook au sommet de sa liste de suspects, voire aller jusqu'à donner l'ordre de l'arrêter.

Heat s'essuya les yeux sur la manche de son chemisier, renifla la goutte qui lui pendait au nez et cracha une dernière fois dans la poubelle. Elle se leva et se dirigea vers l'endroit où elle avait abandonné le foulard.

Convaincue qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'autre de regarder à l'intérieur du sac, elle glissa l'étoffe dans la housse avant de remettre le tout en place.

Si quelqu'un vit Nikki Heat se glisser vers les toilettes, une brosse à dents, un tube de dentifrice et un sac-poubelle rempli de vomi à la main, personne ne pipa mot.

Peut-être tout le monde était-il trop occupé pour la remarquer. Ou peut-être l'envie de vomir était-elle générale.

Il y avait de quoi. Six heures s'étaient écoulées – il en restait moins de six jusqu'au délai fixé par les terroristes – et ils n'avaient toujours pas de piste crédible.

Les inspections – et les éventuels assauts – menées par les équipes du SWAT chez les terroristes suspects se révélaient pour l'instant un fiasco. Raley n'aboutissait à rien avec la vidéo. La fouille des 4x4 par la scientifique s'était soldée par un énorme rien. Les seules empreintes digitales relevées appartenaient à Rook et à Aguinaldo.

Les équipes chargées d'interroger les passants dans Central Park, dans l'espoir que quelqu'un ait assisté au transfert des 4x4 noirs à d'autres véhicules, étaient pour l'instant revenues les mains vides. Zéro pointé également pour les résultats de la brigade de répression des crimes informatiques.

Le numéro d'urgence n'avait cessé de recevoir des appels, avec des pointes d'activité autour de dix-sept et dix-huit heures, car la conférence de

presse de Heat avait fait la une des journaux. Des sosies d'Aguinaldo avaient été repérés dans les cinq arrondissements de New York, souvent tranquillement assis dans des pizzerias, à faire du lèche-vitrine ou à promener un chien que la véritable Aguinaldo ne possédait pas. Jameson Rook avait été beaucoup moins vu. Il était assez connu pour ne pas être confondu dans la rue.

Le désespoir s'était installé. On lançait de nouvelles thèses en l'air dans l'espoir d'en voir une retenue. Aucune ne le fut. Muharib Qawi, l'imam de la Masjid al-Jannah, était venu proposer ses services d'expert de l'islam. Néanmoins, rien de ce qu'il disait n'apportait aucune aide.

On avait beau claquer les portes, donner des coups de poing dans les murs et des coups de pied dans les bureaux, cela en soulageait peut-être certains de leur frustration, mais uniquement sur le moment.

À tel point que, lorsque son téléphone sonna, à dix-neuf heures cinquante-cinq, Nikki décrocha avec une telle violence qu'elle faillit lâcher l'appareil.

– Heat, annonça-t-elle sans même vraiment regarder le numéro de l'appelant.

– Allô, capitaine. Jen Forbus, à Lorain. Vous m'avez appelée un peu plus tôt.

La policière avait la voix beaucoup plus sombre qu'auparavant. Son enjouement avait totalement disparu.

– Oui. Je me demandais si vous aviez eu la chance de retrouver ces hommes qui avaient remis leur numéro de téléphone à Tam Svejda.

– Oui et non, répondit Forbus.

– Que voulez-vous dire ?

Le lieutenant marqua une pause, comme si elle ne savait pas par où commencer.

– Tam a pris les numéros de six types, finit-elle par dire. J'ai parlé à trois d'entre eux et, selon eux, elle n'a jamais appelé. L'un a déclaré qu'elle avait bien appelé, mais que lui ne l'avait pas rappelée. D'après lui, il avait l'impression qu'elle avait quelque chose derrière la tête dont il ne voulait pas entendre parler.

– Comme... quoi ?

– Il n'a rien voulu dire. À mon avis, une fois dessaoulé au petit matin, il s'est rendu compte que la journaliste n'était pas intéressée par la même chose que lui. Et Tam voulait qu'il fasse quelque chose..., euh, je ne suis pas sûre que c'était illégal, mais ça en avait l'air. En tout cas, il refusait de le faire. J'ai essayé de lui faire préciser les choses, mais il n'avait pas vraiment plus de détails. Il a juste dit qu'il avait l'impression qu'elle avait des ennuis et qu'il ne voulait pas en avoir.

– OK, et les deux autres ? s'enquit Heat.

– L'un a dit que Tam avait laissé un message et qu'il l'avait rappelée. Mais ensuite, il n'a plus eu aucune nouvelle. Quant au dernier...

– Quoi ?

Heat entendit Forbus respirer profondément à l'autre bout du fil.

– Il a disparu, annonça-t-elle.

– Disparu ? Depuis quand ?

– Personne n'en sait rien exactement. Il s'appelle George Lichman. C'est un célibataire, sans enfant, il vit seul. Ses parents habitent à Elyria. Ce n'est pas loin. Normalement, il y va dîner le dimanche soir ; alors, quand il n'est pas venu, ils l'ont appelé, mais n'ont pas eu de réponse. Mardi, son père est passé chez lui, à Vermilion, la ville voisine d'ici. D'après le père, il n'était pas là, ni sa voiture.

– Ont-ils signalé sa disparition ?

– Non. Le père dit que George n'était pas très heureux et qu'il économisait pour pouvoir quitter son travail et faire autre chose – peut-être retourner à l'école pour entrer dans la police... Si ce n'est pas ironique ! La famille a cru qu'il était parti et qu'il appellerait lorsqu'il serait installé quelque part ailleurs. Je crois que c'est ma venue et mes questions qui les ont rendus inquiets, en fait.

– Avez-vous pu vous rendre à son appartement ?

– C'est par là que j'ai commencé, en fait, acquiesça Forbus. Le concierge m'a ouvert. Rien n'avait l'air dérangé, mais on n'aurait pas dit non plus qu'il était parti en voyage. Le placard et les tiroirs étaient encore pleins de vêtements. J'ai parlé à quelques voisins. Ils ne se souvenaient plus exactement à quand remontait la dernière fois qu'ils l'avaient vu, juste que cela faisait quelques jours. L'immeuble est dans un jardin, et tout le monde a sa propre entrée ; donc, personne ne s'occupe trop des autres.

– Est-il possible qu'il ait disparu vendredi, le même jour que Tam ?

– C'est l'hypothèse que j'essayais de vérifier, dit Forbus. Je ne peux pas dire que j'y sois parvenue, mais je n'exclus pas du tout cette possibilité. Il semble à peu près certain que personne ne l'a vu cette semaine ni pendant le week-end. Quant à savoir quand il a été vu pour la dernière fois au cours de la semaine précédente, tout le monde a des souvenirs un peu flous. Désolée de ne pas pouvoir être plus précise.

– Non, je comprends, la rassura Heat, qui avait eu sa part de voisins à la mémoire imparfaite.

– J'ai dit à la famille que je l'intégrais à notre base de données des personnes disparues, signala le lieutenant. Mais entre nous, j'opère comme si nous avions un autre meurtre sur les bras.

Heat marqua une pause en mémoire de George Lichman. Elle ne se livra pas à son rituel complet, puisque ce n'était pas son affaire, mais elle éprouva tout de même le besoin de rendre hommage à sa mémoire.

– Je suis tombée sur une autre chose qui pourrait vous intéresser, indiqua Forbus. J'ai retrouvé le dernier type en compagnie duquel Tam a été vue, au

Grown and Sexy, le dernier établissement où elle s'est rendue lors de sa tournée des bars le jeudi soir. C'est celui qui l'a raccompagnée à sa voiture avant de retourner au bar.

– Ah oui.

– Il a aussitôt reconnu avoir eu l'espoir de voir sa galanterie récompensée d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que par un petit baiser. En vain, bien sûr. Cependant, quelque chose à l'arrière de sa voiture aurait retenu son attention quand il s'est éloigné. Maintenant, poursuivit le lieutenant, il avoue avoir bu plusieurs verres dans la soirée, mais il était assez catégorique sur ce qu'il a vu : un appareil respiratoire autonome et deux bouteilles d'air de réserve.

– Genre... matériel de plongée ?

– Non, là, c'était plutôt pour respirer hors de l'eau.

– Et que faisait-elle avec ça ? demanda Heat.

– J'en sais rien. Le type dit avoir reconnu l'équipement parce qu'il avait déjà dû se servir d'un matériel semblable auparavant. L'inspection du travail est beaucoup plus stricte qu'avant ; elle exige que, pour certains postes, les ouvriers soient protégés ainsi.

– Donc, Tam envisageait de s'en servir à l'usine ? Ou...

– Aucune idée. J'ai juste pensé qu'il valait mieux le mentionner au cas où cela collerait avec d'autres éléments de votre enquête.

– Je comprends. Merci, dit Heat.

Sauf qu'elle ne comprenait rien. Rien du tout.

Elles terminèrent l'appel avec la promesse mutuelle de rester en contact. Puis, Heat se dirigea vers le tableau blanc. Elle tira un trait depuis le nom de Tam et ajouta *Appareil respiratoire autonome*.

Puis, elle considéra la ponctuation. Tout à fait délibérément – parce que cela semblait parfaitement résumer la situation –, elle transforma le point en point d'interrogation.

Trente et un

Ne pas craindre d'être lent, seulement de s'arrêter, dit le proverbe chinois.

C'était d'une grande sagesse... pour un biscuit porte-bonheur. Pour les enquêteurs de la Vingtième, qui ne savaient que trop bien ce qui se produirait au douzième coup de minuit, c'était une piètre consolation. Dans leur logique, il n'y avait de place ni pour s'arrêter ni pour ralentir.

Pourtant, le nombre d'heures les séparant de minuit s'amenuisait, ils n'avaient toujours rien malgré toutes les portes auxquelles ils avaient frappé, ou qu'ils avaient défoncées, toutes les pistes qu'ils avaient suivies et toute l'énergie qu'ils avaient déployée.

Heat se refusait à consulter la pendule au mur de la salle de la brigade. Cela sentirait trop la défaite.

À la place, elle répétait deux choses, sans interruption. Elle consultait un ordinateur sur lequel figurait la messagerie du poste principal et réactualisait la boîte de réception. Comme cela ne donnait rien, elle retournait au tableau blanc, certaine qu'en les scrutant une nouvelle fois, tous ces traits et ces cercles se fonderaient en un tout qu'elle n'avait pas vu avant.

À vingt-deux heures, les informations déclenchèrent une nouvelle vague d'appels, dont aucun ne concrétisa le moindre indice. À vingt-trois heures, le cycle se répéta.

Hamner était blanc comme un linge. Il avait proféré toutes les menaces qu'il avait pu imaginer pour pousser tout le monde à agir. Il avait brusqué les chefs de poste à travers la ville, envoyé des patrouilles au hasard, autorisé des heures supplémentaires, déployé des brigades canines et réprimandé vertement le moindre officier qui ne rapportait pas les résultats escomptés.

Rien n'y avait fait.

À minuit moins cinq, ayant épuisé toutes leurs options, les enquêteurs s'étaient plongés dans un étrange silence.

Ochoa, debout car les élancements dans son arrière-train lui rendaient la position assise intenable, parcourait de nouveau la moitié de la liste de

l'antiterrorisme. Rhymer, assis, passait en revue l'autre moitié.

Raley avait ses écouteurs dans les oreilles. Il avait confirmé la correspondance entre les voix de la première vidéo et celles de la seconde – si tant est que cela eût une importance – et maintenant, il s'efforçait de repérer les moindres bruits de fond. Ses recherches pour déterminer la marque de la tôle ondulée à l'arrière-plan s'étaient soldées par un échec. Trop de fabricants avaient manifestement recours au même moule.

Feller allait et venait, en sueur, et jetait de temps à autre un coup d'œil au tableau blanc.

Heat était appuyée contre un bureau près du tableau, mais elle ne le regardait plus. Elle avait plus ou moins tenté la méditation, afin de se vider l'esprit et de permettre à son subconscient de lui suggérer une solution. Hamner, rompit le silence.

– Quatre minutes avant minuit, annonça-t-il.

Il s'avança vers Heat et lui posa gentiment la main sur l'épaule.

– Désolé, capitaine, dit-il d'une voix devenue rauque à force de crier. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Y a-t-il... quelqu'un que vous souhaiteriez appeler ? Un endroit où vous souhaiteriez aller, peut-être ? Il leur a fallu environ une heure et demie pour publier la vidéo la dernière fois. Je peux demander à un aumônier du NYPD de vous accompagner chez vous, peut-être ? Vous n'êtes pas du tout obligée de rester ici.

Il laissa cette pensée en suspens.

Heat le ramena sur terre :

– Non, je... Je ne voudrais pas avoir à me reprocher plus tard de ne pas avoir pu faire quelque chose parce que je n'étais pas au poste. Je resterai jusqu'à...

Jusqu'à la triste fin, pensa-t-elle en son for intérieur.

– OK, dit Hamner doucement. C'est vous qui voyez. Si vous changez d'avis...

Heat fit non de la tête. Finalement, parce qu'elle n'en pouvait plus de se retenir, elle regarda la pendule. Dans d'autres postes, l'ancien modèle analogique avait été remplacé par une horloge numérique, en raison de la précision apportée par un écran à LED comparativement au flou des aiguilles.

Pas à la Vingtième. La salle de la brigade avait conservé l'antiquité datant de la construction du poste. Le fond jadis blanc avait jauni. La vitre de protection semblait présenter un voile de fumée permanent, alors qu'il y avait plus de vingt ans que l'interdiction de fumer était en vigueur.

Heat suivit le parcours de la grande aiguille sur le cadran, du un jusqu'au douze. Elle atteignait maintenant la dernière minute avant la marque du douze. La petite aiguille s'en trouvait si près qu'elle semblait se tenir droite.

L'aiguille des minutes entama son tour suivant. Elle passa le deux, le cinq, le huit. Impossible de l'arrêter.

Impossible de rien arrêter.

Elle arriva au douze. Les deux aiguilles des heures et des minutes ne faisaient maintenant plus qu'un. Elles se tenaient droites. L'heure était venue.

Un tic-tac de plus et il serait minuit passé.

Quelque part, l'inimaginable se produirait.

Pendant un instant, personne ne bougea. On aurait dit que la veillée funèbre avait commencé.

Cinq minutes s'écoulèrent. Puis, dix. Techniquement, c'était maintenant jeudi. Sur le calendrier de Heat, le 20 octobre prendrait désormais la place du 24 novembre. La date la plus horrible de sa vie la remplirait d'un chagrin épouvantable jusqu'à la fin de ses jours. De temps à autre, quelqu'un se raclait la gorge ou s'essuyait le front. Personne ne songeait à partir. Cela aurait été un acte de capitulation et aussi une forme de trahison envers leur capitaine et amie. Tous savaient, sans qu'on leur dise, que, très vite, Nikki Heat aurait besoin d'eux comme jamais auparavant.

Il était peut-être minuit et quart ; Heat, Hamner et les enquêteurs étaient toujours figés dans une étrange immobilité.

Un grand bruit leur parvint d'en bas.

Des cris. Des applaudissements. Un énorme et joyeux vacarme.

Comme s'ils partageaient le même cerveau, toutes les personnes présentes dans la salle de la brigade semblèrent avoir la même réaction.

D'abord, comme sortis de leur transe, ils relevèrent le menton. Puis ils penchèrent la tête, comme pour tendre l'oreille. Ensuite, ils tendirent le cou vers la source du bruit, comme pour mieux comprendre ce qui se passait.

Hamner fit deux pas en direction de l'agitation, puis s'arrêta. Feller cessa ses allées et venues.

– Qu'est-ce que... ? marmonna Ochoa.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Et là, parfaitement sains et saufs parmi la foule de policiers arborant un large sourire aux lèvres, bien entendu, se tenaient Jameson Rook et Inez Aguinaldo.

Aussitôt, Heat se sentit submergée par une soudaine vague de chaleur et de soulagement, et des larmes de joie lui inondèrent les joues. Un cri s'échappa de ses lèvres, mais, loin du gémissement d'angoisse involontaire qu'elle avait émis lorsqu'elle avait cru avoir perdu son mari, on y décelait plutôt l'excitation mêlée de surprise et d'extase que connaît un gagnant à la loterie.

Rook franchissait à peine les portes de l'ascenseur pour en sortir lorsque Heat, qui courait le rejoindre, lui sauta dans les bras. Si elle ne l'avait pas plaqué contre le mur, il aurait basculé par terre.

– Oh ! Rook, lui dit-elle dans le cou, puis elle répéta les seuls mots qui lui venaient à l'esprit. Si tu savais. Si tu savais.

– Je ne..., commença-t-il, mais il n'arrivait pas non plus à trouver les

mots.

Heat le serra plus fort encore. Il ne parvenait pratiquement plus à garder les pieds au sol tellement elle se pendait à lui. Tout jaillissait d'elle comme un geyser cathartique : les larmes, l'émotion, le stupide babillage de gratitude. Elle eut conscience que des mains se posaient sur l'épaule de Rook, qu'Aguinaldo, qui sortait aussi tout juste de l'ascenseur, était entourée par des collègues qui l'étreignaient de joie. La jeune femme ne se laissa pas distraire de son objectif immédiat : enlacer Rook comme jamais.

– Je ne peux pas..., dit-il avant d'achopper de nouveau.

Heat l'enveloppait totalement, maintenant. Jamais plus elle ne le lâcherait. Jamais au grand jamais.

Rook acheva enfin sa phrase :

– Je ne peux pas respirer, s'étrangla-t-il.

– Oh ! désolée, s'excusa Heat en donnant juste un peu de mou.

Elle redescendit sur la pointe de ses pieds. Et tous deux prirent une profonde inspiration – beaucoup plus urgente pour Rook que pour Heat.

En ces instants de bonheur, Heat était incapable de la moindre pensée rationnelle. Ce fut Hamner qui tenta de ramener un peu d'ordre dans le chaos et finit par canaliser l'attention de la foule qui avait envahi la salle de la brigade.

– Inspecteur Aguinaldo, monsieur Rook, je crois pouvoir dire au nom du commissaire, ainsi que de toutes les femmes, tous les hommes et les personnes transgenres de la maison, que nous sommes incroyablement heureux de vous voir de retour sains et saufs, déclara-t-il.

Les policiers réunis là rayonnaient de joie d'assister à ce rare moment d'humanité de la part du Hamster. Qui ne dura pas.

– Mais je dois rappeler à tous qu'une enquête est toujours en cours et que l'EI aux États-Unis demeure une menace, reprit le collaborateur du commissaire adjoint avec plus de formalisme. Aussi ai-je besoin de savoir comment vous vous êtes échappés et ce que pouvez nous dire de cette menace.

Avant qu'Aguinaldo n'ait eu le temps de répondre, Rook prit les choses en mains :

– Je crois qu'il serait juste de laisser l'héroïne du jour vous l'expliquer, déclara-t-il. Lana ?

Le choc fut tel pour elle que Heat marqua un temps d'arrêt en voyant la grande et saisissante silhouette de Lana Kline émerger de la mêlée. Comme toujours, la jeune femme était flanquée de ses deux stagiaires, Justin et Preston, qui souriaient docilement de toutes leurs dents. Comme toujours, elle était coiffée et tirée à quatre épingles, comme si elle allait devoir participer à une conférence de presse d'un instant à l'autre.

– Oh ! croyez-moi, je ne suis pas une héroïne, objecta-t-elle humblement.

Aussitôt, Preston rebondit :

– Avec tout notre respect, mademoiselle Kline...

– Vous l’êtes vraiment, termina Justin à sa place.

– Sottises, les garçons. À vrai dire, je me suis contentée de faire appel aux ressources de la société Kline. J’ai expliqué à mon père ce qui se passait et je lui ai dit que je serais totalement dévastée s’il arrivait quoi que ce soit à Jamie. Et *daddy* est passé à l’action. C’est *daddy* le vrai héros, en fait.

– Mais comment diable a-t-il pu localiser l’inspecteur Aguinaldo et monsieur Rook ? demanda Hamner. Alors que tous nos effectifs étaient à leur recherche, que nous disposons d’un million de caméras de surveillance à New York. Et que nous avons des hélicos dans les airs.

– Eh bien, je ne crois pas trahir un quelconque secret en vous répondant que Kline Industries a signé bon nombre de contrats avec diverses branches des forces armées, dit-elle. Comme assez de généraux et d’amiraux doivent des services à *daddy*, il lui a suffi de le rappeler à quelques-uns. C’est vraiment remarquable ce que ces satellites militaires peuvent faire et voir. J’avais entendu *daddy* dire qu’ils sont capables de lire le journal par-dessus l’épaule d’un terroriste à trente-cinq mille kilomètres d’altitude. Mais jusqu’à ce qu’ils parviennent à localiser Jamie et Inez, je ne me rendais pas compte de leurs performances.

– Pour être exact, je crois que les images satellites leur ont permis de nous repérer dès notre enlèvement, d’assister ensuite au changement de véhicules et au trajet jusqu’à l’entrepôt où ils nous gardaient, intervint Rook. Ensuite, la thermographie leur a permis de confirmer notre présence au sein de l’entrepôt.

– La thermographie. Les photos avec toutes les taches rouges que *daddy* m’a montrées ?

– Absolument, confirma Rook.

– Donc, voilà, par thermographie, dit Lana. Je sais juste qu’une fois que *daddy* a obtenu la position, il n’a pas hésité. Il a tout de suite envoyé ses meilleurs hommes sur place.

Kline se tourna vers Hamner, dont elle sentait qu’il dirigeait les opérations.

– Désolée. Je sais qu’il aurait été juste de tous vous appeler pour vous laisser faire, mais *daddy* avait peur qu’il n’y ait pas le temps. Et son service de sécurité privé est très, très bien. La plupart de ses agents sont d’anciens membres des forces spéciales et il les avait déjà avertis qu’on risquait d’avoir besoin d’eux. Alors, ils étaient fin prêts à agir. Il a juste pensé que, compte tenu des circonstances, mieux valait demander pardon que la permission.

– Eh bien, officiellement, nous ne pouvons cautionner les comportements de justicier, répondit Hamner en abandonnant ce qui chez lui ressemblait à un sourire en coin.

– Mais officieusement, enchaîna Rook, mon cou a déjà rédigé une longue

et éloquente lettre de remerciement pour exprimer toute sa gratitude de ne pas avoir fini tranché en deux.

– Et où donc se trouvait cet entrepôt où ils vous ont emmenés ? demanda Heat.

– Sur les rives de l’East River, mais côté Brooklyn, indiqua Rook. Sincèrement, on a vraiment cru que c’en était fini de nous. Ils nous avaient ligotés tous les deux. On avait des sacs en toile de jute sur la tête. Ça grattait terriblement, d’ailleurs.

Rook se tourna vers Aguinaldo.

– Vous n’avez pas trouvé ? Je crois que ça m’a même donné des boutons...

– C’était le cadet de mes soucis, assura Aguinaldo avec un sourire.

– En tout cas, ça s’est vraiment terminé très vite, s’étonna Rook. On ne voyait rien, évidemment. Mais les lumières se sont brusquement éteintes, et j’imagine, d’après le bruit qu’il y a eu, qu’ils ont utilisé des grenades incapacitantes – on peut dire que ça fait du bruit, au passage. J’étais pratiquement sourd après. Même les coups de feu qui ont suivi paraissaient étouffés. Avant même qu’on s’en aperçoive, quelqu’un nous retirait nos cagoules, et des types équipés de lunettes de vision nocturne et de masques à gaz nous aidaient à nous relever. L’image même de l’efficacité. Ils nous ont ramenés dans la rue et fait monter dans la limousine de Lana avant que j’aie eu le temps de les remercier.

Il réfléchit un instant.

– Espérons que la lettre de remerciement de mon cou leur parviendra.

– Et les assaillants ? demanda Hamner. Les quatre hommes chargés de l’enlèvement... Les deux hommes sur la vidéo, le chef... Ils devaient être au moins sept.

Tout le monde regarda Lana.

– Plus maintenant, se contenta-t-elle d’indiquer.

Le Hamster hocha la tête d’un air grave. Heat travaillait avec lui depuis assez longtemps pour deviner les calculs auxquels il se livrait déjà. Hamner reconnaissait qu’il y avait des circonstances où l’initiative privée pouvait offrir des solutions dont le gouvernement ne disposait pas. Et, grâce à cet instinct politique qui l’avait amené à jouer le rôle de celui qui réglait les problèmes au sein du NYPD, il se rendait compte qu’il avait affaire à une de ces situations où moins il en saurait, mieux ce serait. Il trouverait une histoire à livrer à la presse, à la hiérarchie de la maison et à la municipalité pour couvrir tout cela. Il s’en chargerait parce qu’il était le Hamster et qu’il fallait parfois faire tourner la roue pour pouvoir aller de l’avant.

Prenant Rook par la main, Heat s’avança vers Lana Kline. Puis, elle lâcha Rook – très brièvement –, afin de serrer la jeune femme dans ses bras.

Cette fois, ce fut une réelle étreinte qui assurément ébouriffa les deux

femmes et ruina leur maquillage. Pas une simple accolade entre filles.

– Merci, dit-elle en l'étouffant presque. Merci beaucoup, vraiment. Je vous serai à jamais... pour le moins redevable.

– Bah, fit Kline, lissant sa robe tandis que Heat s'écartait. Je suis juste une de ces attachées de presse opportunistes qui veille à ce que son candidat obtienne un beau portrait dans *First Press*.

Elle adressa un clin d'œil à Rook.

– Je crois, répliqua le reporter, que Legs Kline mérite le plus élogieux portrait de l'histoire de *First Press*.

D'un signe de tête, elle indiqua le tableau blanc.

– Dans ce cas, vous pourrez citer dans votre article que Legs Kline est fier de constater que le NYPD a une nouvelle fois résolu une affaire avec succès et qu'il loue ses efforts constants pour garantir la sécurité des citoyens new-yorkais.

– Nous vous en remercions grandement, dit Hamner, qui réfléchissait déjà clairement à la manière dont se dérouleraient les journaux télévisés du matin.

– Avec plaisir. Nous adorerions rester avec vous pour fêter ce dénouement, mais j'ai bien peur que nous devions prendre congé, annonça Kline. L'avion nous attend au moment où je vous parle. *Daddy* donne un grand discours à Zagreb demain... Ou aujourd'hui, j'imagine, maintenant. Il doit renforcer la crédibilité de sa politique étrangère, vous savez.

Elle frappa deux fois dans ses mains.

– Justin, Preston ! appela-t-elle. Venez, les garçons !

– Oui, mademoiselle Kline, répondit Preston.

– Oui, mademoiselle Kline, répondit Justin.

Ou peut-être était-ce Justin, puis Preston. Heat n'avait toujours pas tranché lorsque les portes de l'ascenseur se refermèrent derrière eux.

Hamner avait encore quelques questions, auxquelles Rook et Aguinaldo répondirent de leur mieux.

Il ne s'agissait pas d'un débriefing complet, car ce n'était pas vraiment ce que le bureaucrate voulait. Il avait juste besoin d'assez de détails pour concocter une version qui colle avec tous les faits qu'on pourrait découvrir à l'extérieur. Rapidement, les inspecteurs commencèrent à se retirer. Ochoa partit en boitant avec Raley. Cette véritable situation de vie ou de mort semblait avoir remis en perspective leur querelle au sujet du coup de feu accidentel. Ils avaient dépassé cela comme le font souvent les hommes : sans en parler, en arrivant chacun à la conclusion que ce pour quoi ils se disputaient n'en valait vraiment pas la peine. Feller et Rhymer leur emboîtèrent le pas peu après. Ensuite, le départ de Hamner et d'Aguinaldo laissa Heat et Rook seuls dans la salle de la brigade.

– Il se fait tard, fit observer Rook.

– C'est sûr, répondit Heat.

– Et je suis exténué.

– Moi aussi.

– Bien sûr, on a tous les deux traversé une terrible épreuve physique et psychologique.

– La pire.

– La seule chose dont on devrait avoir envie, en ce moment, c'est de rentrer se coucher et dormir au moins une journée entière.

– Ou deux.

– Parce qu'il ne nous reste pas une once d'énergie.

– Aucune.

Les yeux dans les yeux, ils s'exclamèrent en même temps :

– Reykjavík ?

– Ça marche ! lança Heat.

– Je prends mon sac, rétorqua simultanément Rook, qui se ruait déjà vers la porte du bureau.

La housse de Rook. Celle qui renfermait le foulard Laura Hopper. Nikki n'avait pas oublié l'inexplicable présence de cet objet. C'est simplement qu'à cause de l'imminente décapitation de Rook, elle l'avait relégué un peu plus loin dans son esprit. Devait-elle aborder le problème maintenant ? Non, décida-t-elle vivement. Il y avait des énigmes qui pouvaient attendre. Voire ne pas être résolues.

Elle avait récupéré son mari sain et sauf. Les auteurs de la mort de Tam Svejda avaient subi la sanction ultime. Leurs corps devaient désormais nourrir les poissons au fond de l'East River – ou peu importe l'endroit où les hommes de Kline avaient décidé de s'en débarrasser. Quoi qu'il en soit, ils ne terroriseraient plus jamais personne. Pour une fois dans sa vie, songea Heat, elle pouvait s'efforcer de ne pas tenir compte des implications légales et laisser tomber.

Rook ressortit alors de son bureau, le foulard brandi devant son visage, à la manière d'une danseuse gitane.

– Je sais que le moment n'est pas forcément choisi pour les cadeaux, dit-il, mais celui-ci est spécial. D'ailleurs, je ne vois pas de meilleure façon de fêter la fin de cette affaire.

Maladroitement, il tourbillonna et effectua trois longs pas de danse pour rejoindre Heat en fredonnant une mélodie inventée au fur et à mesure, puis il lui remit le foulard avec force cérémonies.

– Pour vous cette pièce unique peinte à la main par Laura Hopper, déclama-t-il.

Il s'inclina très bas.

Heat sentit sa bouche s'assécher en acceptant le présent. Son cœur se mit soudain à battre plus fort.

– Ouah ! se força-t-elle à s'exclamer, comme si elle était ravie de la

découverte de son cadeau. Où..., où l'as-tu trouvé ?

– Oh ! c'est Lana qui me l'a donné, répondit-il jovialement.

Trente-deux

Rook ne sembla pas remarquer que Heat s'en décrochait la mâchoire. Il poursuivit avec sa faconde habituelle.

– Je sais, je sais, ça te laisse sans voix ! Ça m'a fait le même effet, badina-t-il. Enfin, je crois que, maintenant, tu sais à quel point ces choses sont rares. En tout cas, on était à Miami, mardi soir, et Lana venait de se changer et elle le portait. « Ouah ! Un Laura Hopper ? » me suis-je exclamé, et je crois qu'au début, elle a été impressionnée que j'aie reconnu un Laura Hopper – je dois dire qu'il faut être un homme un peu spécial et avoir l'œil. Ensuite, elle m'a demandé s'il me plaisait. Et bien sûr j'ai dit oui. Alors, elle a dit : « Tenez, vous en ferez cadeau à Nikki. » Au début, j'ai fait : « Non, non, non ! Je ne peux pas. » Mais elle a insisté. Apparemment, c'était un cadeau fait par un cheik ou je ne sais qui à son père juste pour l'encourager à réfléchir à un éventuel contrat. Je ne connais pas les détails. Quoi qu'il en soit, elle a affirmé que c'était un foulard qui devait se partager et, comme elle en avait profité un moment, qu'elle l'avait déjà porté plusieurs fois et qu'elle a une haute estime de toi, l'idée lui plaisait que tu puisses en profiter à ton tour... Et pourquoi ne m'as-tu pas encore interrompu ? En général, tu me coupes toujours quand je papote au moment où on est censés se précipiter dans la chambre.

Heat déglutit afin de pouvoir parler.

– Rook, dit-elle, la voix rauque. C'est le foulard de la première vidéo.

Elle gagna le tableau blanc pour en pointer du doigt la photo.

Ce fut alors au tour de Rook de rester bouche bée.

– Mais attends. Cela signifie que..., cela signifie que..., bafouilla-t-il.

– Lana Kline était dans la pièce lors du tournage de la vidéo, dit Heat.

– Mais comment est-ce... ? commença Rook.

Puis, il s'arrêta.

Heat le vit étudier soigneusement le tableau, ce qu'il n'avait pas vraiment fait depuis le début de l'enquête.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? *Balle de Joanna Masters*, lut-il. *Où l'EI se procure-t-il ses balles ?*

Heat raconta à Rook comment son entrevue avec Joanna Masters avait lancé Svejda sur la piste des munitions de l'EI en vue d'un article sur le sujet.

– Et ça ? s'enquit Rook en pointant du doigt la phrase : *Interroger sidérurgistes*.

Heat le mit au courant de la tournée des bars de Svejda et de la disparition du sidérurgiste, George Lichman, avec lequel elle avait réussi à prendre contact.

– Et ça ? s'enquit Rook en tapotant sur *Zinc*.

– On a trouvé des traces de zinc sur ses chaussures.

– Et c'est à Lorain, dans l'Ohio, qu'elle a été vue pour la dernière fois ? demanda-t-il.

– C'est exact.

– Alors, je peux te dire exactement ce qu'elle faisait là-bas, affirma Rook. Ce n'était pas pour interroger les sidérurgistes. Pas exactement. Pour les flics de Lorain, je veux bien croire que le mot « sidérurgiste » est plus ou moins interchangeable pour décrire quiconque travaille dans l'une des usines du bord de l'eau. Mais il n'y a pas que des aciéries. Tu te souviens qu'au cours de ma tournée chez Kline Industries, j'ai visité une fonderie sur les bords du lac Érié ?

– Oui.

– C'était à Lorain, dans l'Ohio. Outre la fonderie, Kline Industries y possède aussi une division munitions. Ce zinc sous ses semelles ? Le zinc, c'est ce qu'on ajoute au cuivre pour faire du laiton. Le laiton qu'ils fabriquent va ensuite directement à l'armurerie, où il est transformé en étuis pour balles.

– Lesquelles sont ensuite vendues à l'EI, résuma Heat.

– Tam devait avoir tout compris. Ou, du moins, avoir une forte intuition. Elle faisait le tour de ces bars à la recherche de types qui travaillaient pour Kline Industries – des types qui pourraient la faire entrer discrètement et lui montrer les lieux comme moi j'ai... Enfin, la version clandestine. Et je parie que je sais où sa visite s'est terminée. Parce que tu sais ce qu'il y a d'autre à Lorain ? Kline Industries y a sa propre piste d'atterrissage.

Rook indiqua le mot « kérosène » au tableau.

– Voilà pourquoi elle en avait sur elle. Le kérosène a peut-être été découvert il y a bien longtemps par Rhazès, mais de nos jours, on s'en sert surtout comme carburant dans les avions. Peut-être rôdait-elle simplement près de la zone de ravitaillement, où elle a reçu des projections de l'échappement d'un moteur. Cela explique pourquoi ses vêtements empestaient ce truc. Elle fouinait autour des avions pour essayer d'avoir la confirmation que les balles provenant de l'armurerie étaient chargées là.

– Ensuite...

Les yeux brillants, il pointait maintenant du doigt les mots « appareil autonome respiratoire ».

– ... elle allait faire un long trajet dans la soute non pressurisée d'un avion. C'est pour cela qu'elle avait des bouteilles de réserve. En journalisme, l'une des plus vieilles règles consiste à « suivre l'argent ». Elle appliquait juste une variante. Elle comptait suivre les balles. C'était le seul moyen pour elle de confirmer que Kline Industries vendait directement à l'EI sans intermédiaire.

Heat avait les mains sur les hanches. Non qu'elle ne crût pas à la version de Rook. Elle voulait la mettre à l'épreuve.

– Mais pourquoi Kline Industries vendrait-elle à Daech ?

– Parce que Legs n'est pas aussi riche qu'il veut le faire croire, affirma Rook. Surtout en ce moment, avec le gaz si bon marché. Ses entreprises pétrolières perdent de l'argent. C'est l'illustration moderne du riche propriétaire sans le sou. Sauf que, dans son cas, c'est un riche actionnaire sans le sou. Il ne peut que réinvestir, réinvestir, réinvestir. Jamais il ne touche au capital et il est fortement endetté. Cela devait constituer le drapeau rouge agité dans un portrait par ailleurs élogieux. Un analyste m'a confié que si Kline Industries connaissait encore un mauvais trimestre, il y aurait un appel de marge, et le château de cartes s'effondrerait complètement. L'EI était sans doute prêt à payer quatre ou cinq fois le prix pour ces balles. Si l'EI tuait un max, Kline Industries se *faisait* un max. Legs savait qu'il ne pouvait pas se permettre de laisser filer cette marge de bénéfice et il avait l'arrogance de croire que personne ne remonterait jusqu'à lui. Il pensait pouvoir toujours dire que, oui, on retrouvait ses balles là-bas, mais, comme on y trouvait celles de tout le monde également, ce n'était pas lui qui les vendait ; c'était un intermédiaire. Un pilote et un copilote bien soudoyés, et le tour était joué. Blindé, si tu me pardonnes l'expression.

– Jusqu'à l'arrivée de Tam Svejda, dit Heat en reprenant le flambeau. La chronologie correspond, en tout cas. Elle a été vue pour la dernière fois au petit-déjeuner le vendredi matin. Ils ont facilement pu la ramener à New York le samedi soir, à temps pour tourner la vidéo. Elle a dû traîner avec George Lichman le vendredi matin et se faire prendre un peu plus tard, tandis qu'elle essayait de se faufiler à bord avec tout son matériel. C'est sans doute ce qui l'a perdue.

– Et là, gros problème pour Kline Industries : une journaliste sur le point de révéler leurs liens avec l'EI, reprit Rook. Impossible de la laisser partir, parce qu'elle continuerait à poser des questions et, tôt ou tard, l'affaire serait éventée. Alors, ils se sont débarrassés de Tam. Et il fallait faire en sorte de ne pas se faire prendre.

Heat reprit la main :

– Impossible de la jeter dans un four de la fonderie et de faire comme si elle n'avait pas existé. Ce qui s'est sans doute passé pour le malheureux George Lichman. Personne ne ferait grand tapage autour de la disparition d'un

ouvrier. Mais Tam ? On poserait des questions, si elle disparaissait. On finirait par suivre sa trace jusqu'à Lorain et par comprendre ce qu'elle faisait là – à moins que quelqu'un ne vienne détourner les regards vers l'EI, d'où la vidéo.

– C'est la faute aux terroristes du Moyen-Orient ! lança Rook. Ça marche chaque fois, parce que ça conforte tout le monde dans ses idées préconçues. Comme le disait Muharib Qawi, depuis le 11 septembre, les musulmans sont les boucs émissaires préférés de l'Amérique.

– En plus, poursuit Heat, cela alimentait directement le volet anti-immigration du programme présidentiel de Kline. Donc, la vidéo constituait non seulement une parfaite diversion, mais aussi la meilleure propagande qu'il pouvait espérer pour sa campagne. Avec une nouvelle vague d'islamophobie et de xénophobie, la nation se tournerait plus volontiers vers le plus véhément pour tenir les étrangers à distance.

– De plus, le soi-disant « sauvetage » d'Aguinaldo et moi apportait une autre grande victoire à la candidature de Kline que tous les journaux télévisés reprendraient demain. Et il savait que cela contribuerait à détourner les soupçons. Qui irait suspecter un héros ?

Maintenant que le mystère était levé sur les différentes énigmes du tableau blanc, Rook faisait face à Heat.

– Tu sais que tu es canon quand tu résous un crime, susurra-t-il, enjôleur. Je désire tant aller à Reykjavík avec toi.

– Moi aussi, roucoula Heat. Mais on a un petit problème.

– Legs et Lana Kline vont s'en tirer ?

– Non seulement ça, mais ils vont à Zagreb, en Croatie. Pays qui, comme nous le savons...

– ... n'a pas d'accord d'extradition avec les États-Unis, continua Rook. Et nous ne parviendrons jamais à garder tout ça pour nous jusqu'à son retour. Il va partir en Croatie et, quand il se rendra compte qu'il est recherché, il vendra ses actions à n'importe quel prix, afin de disposer d'argent pour ses pots-de-vin. Il pourra rester l'invité d'honneur de la Croatie le temps qu'il voudra. Nous devons l'arrêter avant qu'il ne quitte le sol américain.

– Est-il déjà trop tard ? demanda Heat.

– Cela fait trente-cinq minutes qu'ils sont partis...

– Ce qui n'est pas tout à fait suffisant pour gagner LaGuardia et faire décoller un jet privé. Il leur faut quand même déposer un plan de vol, obtenir l'autorisation de décoller, puis faire la queue sur la piste.

– Au fait, dit Rook, tu te rends compte qu'on commence à ressembler à Justin et Preston, à compléter les pensées et les phrases de l'autre ?

– À ce propos, je parie que, si on compare les voix, ce sont eux qui jouent les terroristes sur la vidéo, convaincus qu'ils sont d'être protégés par le filtre à la Dark Vador...

– À la Kylo Ren...

– ... à la peu importe. Mais quand Raley a retiré le filtre, on aurait dit deux étudiants faisant de la radio amateur... Comme Justin et Preston. Je parie que l'un des deux est gaucher, comme le type qui tenait la machette sur la vidéo. Je *savais* que c'était curieux pour un Arabe. Cela expliquerait aussi pourquoi ils n'arrêtaient pas de regarder sur le côté de la caméra. Ils devaient constamment chercher l'approbation de Lana.

– OK, mais tu sais que je ne vais pas prendre ce pari, releva Rook. Si tu t'en souviens bien, tu dois toujours me faire l'amour, habillée en Vulcaine affamée de sexe. Je n'ai pas encore été payé sur celui-là.

– Ça viendra. Ça viendra.

– Mais d'abord ? demanda Rook.

– L'aéroport de LaGuardia, dit Heat.

Et Rook termina :

– Le terminal de LokSat Aviation.

Trente-trois

Rook conduisait. Heat téléphonait. Ils auraient sans doute dû inverser, car Heat était vraiment meilleure conductrice, même si Rook se serait bien gardé de l'admettre, sauf qu'ils avaient besoin du statut officiel de la policière pour parler aux autorités portuaires. Surtout compte tenu de la nouvelle apparemment grotesque qu'elle avait à leur annoncer : que Legs Kline était derrière l'EI aux États-Unis et qu'il fallait le retenir, ainsi que son avion, jusqu'à ce qu'elle arrive.

L'appel suivant fut pour Hamner, qui émit sur-le-champ un avis de recherche pour la limousine de Kline, au cas où ils auraient fait un détour ou auraient été ralentis par la circulation et se trouveraient toujours en chemin.

Ensuite, elle appela le lieutenant Jen Forbus, de la police de Lorain, qui confirma que George Lichman – dont elle parlait maintenant au passé – travaillait bien pour Kline Industries, détail qui ne lui avait pas paru important avant. Les cinq autres hommes dont Svejda avait recueilli les numéros de téléphone travaillaient aussi pour Kline.

Avant que Heat ne raccroche, Forbus indiqua avoir émis des mandats de recherche et déclaré Lichman mort, victime d'un homicide. Peut-être retrouverait-on sa voiture quelque part. Les deux policières savaient qu'il était probablement trop tard pour retrouver le corps. Un four de fonderie atteint facilement les deux mille degrés. Il n'en resterait rien.

Hamner ne tarda pas à se manifester pour annoncer que la limousine avait été arrêtée à la gare de Grand Central. Après avoir affirmé avoir déposé toute la clique de Kline – Legs, Lana et leurs gardes du corps – au terminal de LokSat Aviation, le conducteur avait laissé les agents fouiller entièrement le véhicule, juste pour prouver qu'il ne mentait pas.

Pendant ce temps, Rook réalisait un fantasme qu'il entretenait depuis longtemps.

Google Maps indique que le trajet de la 82^e Rue à l'aéroport de LaGuardia prend vingt et une minutes. Au volant de son véhicule banalisé, gyrophare allumé, il conduisait en toute impunité et ignorait joyeusement le Code de la

route, dont les limitations de vitesse, de sorte qu'ils y furent rendus en seize.

Après avoir fait ronfler le moteur une dernière fois, Rook s'arrêta devant LokSat Aviation, un vaste hangar situé à l'ouest des principales aérogares de l'aéroport. La police portuaire était déjà là. Il y avait une impressionnante démonstration de force, probablement inutile... Un camion de pompiers, vraiment ?... Mais Heat n'était pas surprise, car elle avait conscience de l'incessant recours aux heures supplémentaires pratiqué par les autorités portuaires.

À pied, Heat et Rook firent le tour du bâtiment jusqu'à la source de cette formidable activité. À l'avant du hangar, un Boeing 737 NG était encerclé par des véhicules de la police portuaire, tel un rhinocéros assailli par une meute de teckels.

– C'est l'avion de Kline, indiqua Rook.

L'appareil avait été peint aux couleurs du drapeau américain, les étoiles sur la queue et les bandes rouges et blanches sur le fuselage. On aurait dit une version géante... du pin's de Preston... ou était-ce celui de Justin ?

– Oui, je crois que je m'en serais doutée, rétorqua Heat, toujours au pas de charge.

L'insigne brandi, elle passa devant plusieurs agents de la portuaire, qui se donnaient du mal pour justifier leurs heures supplémentaires, et finit par se présenter au grand brun dégingandé qui semblait orchestrer les opérations.

– Bonjour, capitaine Nikki Heat. Je suis la...

– ... raison qui m'a tiré du lit ? Oui, je sais, dit-il.

Puis, avec un sourire aimable, il lui tendit la main.

– Capitaine Ron Marsico.

Il se tourna vers Rook.

– Monsieur Rook, j'ai songé autrefois à me lancer dans le journalisme avant de me ressaisir et d'entrer à la portuaire. Mais je dois dire que je vous admire beaucoup.

– Et moi, j'apprécie tout ce que vous faites pour protéger les ponts, les tunnels et les ports de New York, répondit le reporter. Je sais que des centaines de milliers de New-Yorkais partagent ce sentiment tous les jours.

Il en rajoutait un peu, mais cela ne sembla pas déplaire à Marsico. Du moins, jusqu'à ce qu'il se tourne de nouveau vers Heat.

– J'imagine que vous êtes responsable de tout ce bazar, mais c'est à moi qu'il incombe de le gérer ; alors, j'espère que vous avez une très, très bonne raison de me faire retenir l'avion du futur président des États-Unis. Parce que j'aime mon travail et j'aimerais éviter de me faire virer.

– Pas d'inquiétude, assura Heat. Où est Legs Kline ?

– À vous de me le dire. Il n'était pas à bord de cet engin, si c'est ce que vous pensez, déclara Marsico en pointant l'avion du doigt.

– Quoi ? s'exclama Heat.

– Nous avons intercepté cet appareil juste au moment où il commençait à rejoindre la piste. Nous avons sommé le pilote de s'arrêter en lui indiquant qu'il s'agissait d'une affaire de police et que nous devions appréhender un suspect à bord. Le pilote s'est exécuté, mais lorsque nous sommes montés à bord, il n'y avait que l'équipage, pas de passagers.

La mine renfrognée, la policière lança un regard consterné vers l'avion.

– C'est impossible. Le chauffeur de la limousine dit avoir déposé Legs et son entourage ici.

– Allez dire ça au pilote furieux que j'ai interrogé, indiqua Marsico. Il jure qu'il avait pour ordre de partir avec l'avion vide chercher des VIP de chez Kline Industries quelque part en Europe pour les ramener aux États-Unis. Je me suis fait incendier de l'avoir mis en retard. Il n'arrêtait pas de râler parce qu'il lui faudrait déposer un nouveau plan de vol, et patati et patata. Si vous voulez savoir, nous avons interrogé le copilote et l'hôtesse séparément. Tous deux corroborent la version du pilote. Ils sont tous en salle d'interrogatoire chez nous, si vous voulez leur parler.

Heat croisa les bras. Rook se contenta d'une moue.

– J'ai aussi parlé à l'ensemble de l'équipe de nuit de LokSat Aviation, soit un gamin qui, il faut l'avouer, était peut-être défoncé, ajouta Marsico. Ça vaut ce que ça vaut, mais il n'aurait vu aucun passager monter à bord.

– Sans doute parce qu'il ne voyait plus le bout de son nez, suggéra Rook.

– C'est peut-être vrai. Écoutez, je suis tout à fait pour frapper contre le terrorisme. Tous ceux qui font partie de la portuaire depuis aussi longtemps que moi ont perdu des amis le 11 septembre. Mais je ne peux quand même pas saisir un avion sans raison. Si vous n'avez pas de motif raisonnable de croire que cet appareil ou son équipage prennent part à un crime, je vais être obligé de les laisser partir. Je n'aurais déjà pas dû les retenir si longtemps. Mais j'ai vu les infos ; je sais ce que vous et votre mari avez traversé aujourd'hui.

– Merci, dit Heat.

Elle se tourna vers Rook.

– OK. Je suis trop fatiguée pour comprendre tout ça. Comment ont-ils pu nous filer entre les doigts ? Comment savaient-ils déjà qu'on était à leurs trousses ?

La policière claqua des doigts.

– Le tableau blanc ! Lana l'avait étudié lors de sa venue au poste. Elle a dû se rendre compte qu'on n'allait pas tarder à faire le rapprochement. Comme ils devaient savoir qu'on allait venir, ils ont changé d'avion. Merde ! Celui-ci était un leurre. J'aurais dû demander qu'on stoppe *toute* circulation aérienne privée.

– À mon avis, ça n'aurait pas changé grand-chose, dit Marsico. Ils n'ont pas pris la fuite d'ici. C'était le seul départ prévu pour LokSat Aviation ce soir. Et, par acquit de conscience, nous avons envoyé des unités s'enquérir

d'eux dans les autres terminaux privés. Legs Kline n'est pas vraiment du genre à pouvoir aller et venir discrètement. Personne ne l'a vu.

Heat gémit. Elle était trop fatiguée pour faillir si près du but. Elle laissa échapper un rare juron.

Pendant tout ce temps, Rook, un sourire distrait aux lèvres, n'avait cessé de contempler la monstruosité rouge, blanche et bleue devant eux.

– Capitaine, demanda-t-il, cela ne vous dérangerait pas, si je montais à bord un instant ?

– Pour faire quoi ?

– Par nostalgie, dit-il.

– Je vous demande pardon ?

Rook regarda Marsico droit dans les yeux.

– Legs Kline possède un lit en deux cents à bord de cet appareil. J'ai eu l'honneur d'y dormir une fois pendant quarante-cinq minutes. C'était une expérience très particulière, magique et je..., j'aimerais juste lui dire au revoir.

– Rook, tu n'es pas sérieux ? commença Heat. On n'a pas le temps d...

Mais Marsico haussait déjà les épaules.

– Pour Jameson Rook ? Pas de problème. Pourquoi pas ? Il va me falloir un peu de temps pour annoncer que la fête est finie et renvoyer tous mes hommes chez eux. Vous avez cinq minutes pendant que nous remballons. Ensuite, il faudra que je laisse partir cet engin.

– Compris, dit Rook. Et merci.

Il s'avavançait déjà à grands pas vers la passerelle installée sur le côté de l'avion. Heat dut se hâter pour le rattraper.

– Rook, je sais que tu adores ce lit, mais tu ne trouves pas que c'est un peu trop ?

Il ne répondit pas. Il gravissait déjà les marches.

– Rook, allez. On perd du temps. Legs Kline a sans doute déjà trouvé d'autres moyens de fuir le pays, à l'heure qu'il est. De toute évidence, il nous sait sur ses talons. Il a sans doute embarqué sur un bateau, un sous-marin ou Dieu sait quoi.

Rook, qui l'ignorait totalement, pénétrait maintenant dans l'avion. Heat lui courut après. En haut de la passerelle, elle tourna à droite en direction du cockpit et traversa la première cabine, meublée d'une douzaine de larges fauteuils en cuir rivés au sol. Bien que chacun disposât d'assez de place pour s'incliner intégralement, il restait encore de l'espace.

Contrairement aux avions de ligne commerciaux, les cabines n'étaient pas séparées par un rideau, mais par une porte. Qui avait l'air massive, peut-être blindée, sans doute insonorisée. Pour préserver l'intimité, songea-t-elle, des parties de jambes en l'air pouvant se dérouler de l'autre côté.

Elle ouvrit la porte et entra dans la seconde cabine, où se trouvait le lit. Rook sautait dessus. Il se laissa alors tomber pour s'étendre de tout son long.

En fait, « s'étendre » est un bien grand mot. Il s'ébattait, tel un chien cherchant à se gratter le dos dans l'herbe.

– OK, Rook, dit Heat. Tu t'es bien amusé. Compte sur moi, je raconterai tout à Ochoa. Il sera encore plus jaloux qu'il ne l'est déjà, mais peut-on y aller, maintenant ?

Rook ne l'écoutait pas. Il avait découvert un jeu de touches sur le côté du lit, apparemment destinées à permettre certains réglages. Il appuyait au hasard sur les unes et les autres, comme un bambin devant un nouveau jouet. Par réaction à cet enchaînement d'ordres contradictoires, le lit était secoué par des spasmes. Diverses parties se relevaient, s'aplatissaient, puis se relevaient de nouveau. L'éclairage s'allumait et s'éteignait. La musique se mettait en marche, puis s'arrêtait. La touche d'appel de l'hôtesse déclencha plusieurs tintements.

Heat se gifla le front. Cela atteignait de nouveaux sommets. Certes, son mari se comportait parfois comme un enfant unique, le seul, qui plus est, à avoir remporté deux prix Pulitzer, mais voilà qu'elle se rendait compte qu'il manquait encore plus de maturité que cela.

– Allez, Jameson, dit-elle en espérant adopter un ton assez proche de celui de Margaret Rook, afin de le faire revenir les pieds sur terre. Fini de jouer maintenant. Allons...

Elle fut interrompue par le ronronnement d'un moteur au démarrage. Puis le lit se mit à bouger. Sans se redresser ni se baisser, comme précédemment.

Il basculait sur le côté.

– Je le *savais* ! s'exclama le reporter. C'est vraiment le *Faucon Millenium* !

Il arbora un gigantesque sourire d'autosatisfaction. De fait, le lit s'écartait pour découvrir le compartiment secret qui se cachait dessous.

Bouche bée, Heat vit l'espace entre le lit et la paroi du compartiment atteindre une trentaine de centimètres de large.

Puis, un objet rectangulaire noir de la longueur d'une barre chocolatée, et peut-être deux fois plus épais, jaillit par l'ouverture.

– Grenade flash ! hurla Rook.

Puis tout devint blanc.

Le bruit assourdissant de la déflagration suivit une fraction de seconde plus tard.

Il les pétrifia encore plus que la lumière fulgurante. Entre l'onde de choc et la perte d'équilibre de leur oreille interne, Heat et Rook furent projetés à la renverse.

L'être humain possède cinq sens, mais il tire la majeure partie de ses perceptions de la vue ou de l'ouïe. Le fait de mettre l'un d'eux hors d'usage n'empêche pas la plupart des gens de fonctionner ; néanmoins, ils s'en trouvent diminués. Privés de l'un et de l'autre, Heat et Rook furent frappés

d'incapacité.

Heat sentit une main palper son holster. Elle voulut s'en emparer, mais son déséquilibre était tel qu'elle avait du mal à savoir où l'étui se trouvait. Celui qui cherchait à lui prendre son arme, sans doute un gorille de Kline, n'avait plus qu'à se servir.

Elle se prépara à recevoir une balle. Y avait-il plus grande ignominie pour un flic que d'être tué par le truchement de sa propre arme ? Les pulsations d'un tambour battaient dans ses tempes. Elle n'avait de cesse de cligner des yeux dans l'espoir de recouvrer la vue. En vain, la luminosité l'aveuglait toujours. Comme si elle avait regardé le soleil trop longtemps.

La jeune femme devait son seul salut à l'alerte lancée par son compagnon. Durant la fraction de seconde qui s'était écoulée entre le cri de Rook et la détonation de l'objet, elle avait eu le temps de fermer les yeux et de se coller les mains sur les oreilles. Cela lui avait épargné une grande partie de la puissance de la grenade. Elle s'en remettait un peu plus rapidement que si elle avait été prise par surprise.

À quatre pattes, Heat tâtonna autour d'elle pour trouver le lit. Le simple fait de pouvoir s'appuyer sur quelque chose lui permit de se stabiliser un peu. Elle clignait toujours des yeux. Elle voyait encore des étoiles, mais elle sentait qu'elle commençait à pouvoir de nouveau distinguer entre le jour et la nuit.

Puis elle se sentit tituber.

N'était-ce que son sens de l'équilibre qui lui jouait toujours des tours, ou...

Non. Aucun doute possible. L'avion bougeait.

Avec le peu d'ouïe qui lui revenait, elle discerna le bruit des moteurs en marche. Le vrombissement des turbines était facilement reconnaissable.

Legs Kline tentait de s'enfuir des États-Unis à bord d'un avion transformé en un drapeau américain géant.

Au sol, songea la policière, on avait forcément remarqué la mise en branle de ce spectaculaire étalage d'un patriotisme exagéré. On allait forcément l'arrêter.

Mais qui ? Et comment ? Lorsqu'ils l'avaient quitté, le capitaine Marsico semblait pressé de débarrasser le plancher de la zone réservée à l'aviation privée. Ses hommes portaient dans la direction inverse. Or, une fois qu'un appareil de cette taille prenait de la vitesse, il était impossible de l'arrêter.

C'est pourquoi les sbires de Kline s'étaient retenus de tirer pour l'instant. Ils s'efforçaient d'abord d'assurer leur évasion. Ou ils savaient qu'un capitaine de police et un célèbre reporter feraient de précieux otages si les choses tournaient mal.

– Rook, Rook ! Tu m'entends ? cria Heat.

– Je suis toujours sur le lit ! hurla-t-il en retour.

– Legs Kline est-il assez fou pour croire pouvoir s'enfuir à bord de cet avion ?

– Legs Kline se croit sans doute capable de tout ! cria Rook. Il épandait des insecticides quand il était étudiant. Et je parie qu’au moins un des anciens des forces spéciales à son service sait piloter un avion. À eux deux, ils seront sans doute capables de faire décoller cet engin. Et une fois le pilote automatique en marche, ces appareils se conduisent tout seuls. Il pourrait voler jusqu’en Croatie sans que personne n’ait besoin de toucher à un seul bouton.

Heat clignait toujours des yeux. Elle discernait maintenant des formes. En s’aidant du lit, elle se hissa sur ses jambes. Il lui était de nouveau possible de tenir debout, même si elle titubait encore. Après quelques pas chancelants, elle trouva la paroi du fuselage sur laquelle elle prit appui.

L’avion accélérât. Il roulait assez vite, mais il n’avait pas atteint la vitesse suffisante pour décoller, pas encore. Un appareil de cette taille avait besoin d’une vraie piste pour ce faire. Aussi, celui qui était aux commandes se hâtait-il, semblait-il, de rejoindre la plus proche.

Bien qu’elle dût s’accrocher aux parois, Heat parvint jusqu’à l’avant de la cabine. Entre sa vue limitée – mais qui revenait vite – et ses mains, elle réussit à trouver la porte du cockpit.

Elle voulut l’ouvrir, mais elle était verrouillée. Évidemment. À tâtons, elle localisa la poignée. Après un coup d’œil pour prendre ses marques, elle lui asséna un ravageur coup de pied retourné.

La poignée ne bougea pas. La porte était solide. La policière y écrasa de nouveau son pied. En vain. Elle était blindée, cela ne faisait aucun doute. Elle aurait beau continuer à taper dedans, elle y laisserait le pied avant que la porte ne cède.

– Inutile de gaspiller ton énergie, conseilla Rook. Tu n’y arriveras jamais. De toute façon, des gros bras t’attendent de l’autre côté. Après, il y a Legs et son copain pilote dans le cockpit. Et de nos jours, les portes de cockpit sont infranchissables. Jamais tu n’entreras.

– On fait quoi, alors ? s’enquit Heat, qui se rendit compte qu’il ne lui était plus nécessaire de crier autant pour se faire entendre.

– Il faut à tout prix empêcher l’avion de décoller, répondit Rook. Une fois en l’air, la seule chose qui parviendra à le faire redescendre, c’est l’armée de l’air.

– Tu crois vraiment qu’ils nous descendraient ?

– Un avion piloté par des terroristes confirmés traversant sans autorisation l’espace aérien de New York ? Sans hésiter, assura Rook. Et, sans vouloir enfoncer des portes ouvertes, je ne crois pas que les F-18 qui nous tireront dessus se soucieront vraiment de notre atterrissage. Ils attendront sans doute qu’on soit au-dessus de l’eau pour qu’on ne tombe pas sur des civils et, ensuite, on servira de cible d’entraînement.

Donc, ils étaient bloqués dans la cabine arrière, derrière une porte

inviolable, à bord d'un appareil qui se transformerait en cercueil volant dès qu'il se retrouverait dans les airs. Ils ne disposaient d'aucune arme à feu ou autres que les oreillers du lit en deux cents de Legs. Et ils n'y voyaient et n'y entendaient rien ou presque.

L'avion vira brusquement à droite, ce qui fit de nouveau perdre l'équilibre à Heat. Puis, dès que l'appareil se fut redressé, Nikki fut projetée en arrière par une soudaine accélération. Le pilote venait de lancer à plein régime les deux moteurs CFM56-7B, qui produisaient maintenant une poussée de près de douze tonnes.

La jeune femme fut plaquée contre la cloison arrière de la cabine, puis, sous le choc, elle s'effondra par terre.

Ils se trouvaient sur l'une des pistes principales maintenant ; ils accéléraient de plus en plus. L'appareil n'était pas un avion de ligne commercial alourdi par des passagers et leurs tonnes de bagages, mais un avion privé vide. Combien de temps avant qu'il n'atteigne la vitesse nécessaire pour quitter le sol ? Vingt secondes ? Moins ?

Heat se força à se relever, à lutter contre la brusque montée de l'avion. Elle jeta un coup d'œil vers Rook, qui formait une vague forme humaine au loin. Il semblait avoir réussi à se mettre en position assise au bout du lit et s'efforçait de trouver le moyen de se lever.

De leurs yeux pratiquement inutiles, ils scrutaient autour d'eux dans la cabine, à la recherche de ce qui pourrait leur permettre de maintenir l'avion au sol.

Un feu. Ils pouvaient trouver le moyen de déclencher un incendie. Non. Cela les tuerait bien avant que le reste de l'appareil soit hors d'usage.

Le système électrique. Et s'ils perçaient le plafond pour arracher les fils reliés à la queue de l'appareil ?

Pas le temps. Ils n'avaient pas le temps de faire quoi que ce soit. Les moteurs étaient maintenant à la puissance maximale. L'avion donnait cette impression d'avant le décollage, quand la gravité fait un dernier effort futile pour résister avant de finalement céder aux incroyables forces exercées sur les ailes.

Il ne leur restait que dix secondes, et encore.

– S'il y avait un signal d'alarme ou quelque chose qu'on puisse actionner d'urgence ! beugla Rook, qui titubait jambes écartées et les fesses soulevées du lit.

– L'issue de secours ! Rook, c'est ça !

Simultanément, leur vue limitée se porta vers la porte située à l'arrière de la cabine.

– Le toboggan d'évacuation ! s'écrièrent-ils en chœur.

Rook y fut le premier. Il se hâta d'abaisser la poignée, qui s'armait comme un revolver. Le mécanisme était maintenant enclenché.

Pour avoir un jour rédigé une pige pour un magazine de bord, Rook aurait pu expliquer à Heat que, selon la réglementation de l'administration aéronautique, toutes les portes d'avion devaient être équipées d'un toboggan d'évacuation capable de se déployer en six secondes ou moins. C'était l'occasion de vérifier l'application de cette règle, sauf que la moindre défaillance du dispositif pouvait avoir de terribles répercussions.

Rook remonta la poignée, ce qui revenait à appuyer sur la détente. Quelque part sous ses pieds, une explosion d'un gaz sous haute pression provoqua un *sifflement* tonitruant. Le toboggan jaillit sur le côté du fuselage. Rook agrippa la porte des deux mains et l'écarta du passage.

L'avion fit une embardée, car le toboggan, maintenant intégralement déroulé, commençait à rebondir sur le sol. C'était une masse énorme, assez large pour accueillir plusieurs adultes de front. En plastique robuste, il était solidement ancré sur le côté de l'appareil.

Entre le toboggan qui claquait et la porte ouverte, l'aérodynamique était secouée. La traînée était suffisante pour empêcher l'avion de prendre son envol.

Mais Legs Kline, ou quiconque était aux manettes, n'en tenait pas compte ou ne s'en rendait pas compte... ou refusait de l'admettre. Les moteurs crissaient, car les gaz étaient bloqués. Ils avançaient à au moins cent trente kilomètres-heure. Le sol sous Rook et Heat n'était qu'une masse floue dans la nuit.

Elle tentait de rassembler son courage pour sauter dans le toboggan et se laisser glisser, lorsqu'il la rattrapa par le bras.

– Ne saute pas. On va trop vite. Si tu ne meurs pas d'un traumatisme crânien, l'abrasion de la chaussée sur ta peau te fera réclamer la mort au plus vite.

– OK, et maintenant ? fit-elle.

Le vent s'engouffrait furieusement par la porte ouverte. Il lui fallait de nouveau crier pour se faire entendre.

– Maintenant, on va s'écraser ! hurla Rook.

– Alors, préparons-nous, dit Heat.

– Le matelas, suggéra Rook. Il est super épais et muni d'un surmatelas. Cela amortira le choc si on est projetés contre la cloison.

Heat se rua de l'autre côté du lit, et chacun saisit la moitié du matelas pour le dresser plus ou moins contre la paroi avant de la cabine.

Ensuite, ils se calèrent contre lui et se préparèrent au pire.

Quiconque est jamais passé par LaGuardia sait que les pistes principales de l'aéroport sont pour la plupart aménagées sur une péninsule entourée d'eau sur trois côtés. Des millions de passagers sont confrontés chaque année au spectre d'un bain très regrettable en cas de déviation de trajectoire de leur avion au cours du décollage ou de l'atterrissage.

Or, c'était bien un décollage avorté qui attendait Rook et Heat maintenant que l'appareil fonçait vers l'obscur et trouble masse d'eau de Flushing Bay.

Toujours à cent trente kilomètres-heure, le 737 enfonça la clôture en bout de piste, dont il plia les poteaux en béton armé comme s'il s'agissait de cure-pipes.

Il glissa sur une dalle de béton, puis franchit une étroite bande d'herbe et atteignit le rivage, protégé de l'érosion par un épais enrochement.

Cinq mètres derrière, c'était le plongeon. L'avion s'arrêta au bord du précipice, à moitié suspendu dans les airs. On aurait dit qu'après avoir longuement hésité entre ciel et terre, il envisageait finalement de remplir la fonction pour laquelle il avait été si magistralement conçu.

Il y a fort longtemps, un dénommé Bernoulli a établi le principe de la dynamique des fluides qui décrit de manière admirable ce qui rend possible le miraculeux vol d'un avion. Il y a encore plus longtemps, un certain Newton a posé la loi selon laquelle deux objets plus gros que l'atome interagissent entre eux dans l'espace.

Pendant un bref instant, la loi de la gravitation universelle de Newton et le principe de Bernoulli semblèrent en désaccord. En effet, monsieur Newton explique que deux corps s'attirent avec une force directement proportionnelle au produit de leur masse et inversement proportionnelle à la distance au carré qui les sépare. Alors que, selon les affirmations de monsieur Bernoulli, c'est parce que la pression d'un fluide diminue au fur et à mesure que sa vitesse d'écoulement augmente que le flux d'air applique sur la partie supérieure courbe de l'aile d'un avion une pression moindre que sur la partie inférieure plate, ce qui entraîne la poussée ascendante.

À vrai dire, la lutte n'était pas très égale. En l'occurrence, Newton mit la pâtée à Bernoulli.

L'avion piqua du nez selon un angle d'une dizaine de degrés, donc assez faible pour que, une fois basculé dans l'eau, il ricoche comme un caillou porté par son élan sur les eaux calmes d'un lac.

Néanmoins, même une pierre plate finit sa course au fond. Dès que l'eau inonda les turbines, les moteurs s'arrêtèrent. Une fois son élan perdu, l'avion ralentit jusqu'à son arrêt complet.

La décélération fut assez progressive pour que le matelas suffise amplement à amortir le choc. Lorsque l'avion se fut immobilisé au beau milieu de la baie, Heat et Rook se relevèrent sans heurts.

– Ça te dit, une petite baignade ? fit Rook.

– Avec grand plaisir, répondit Heat.

Ils se dirigèrent vers la porte. La soute et la cabine contenaient assez d'air pour que l'appareil flotte encore au moins une minute ou deux. Mais pas beaucoup plus. Ce vaisseau n'était décidément pas conçu pour la haute mer. L'eau s'infiltrait déjà par les boulons et les jointures de la coque pas du tout

étanche.

Heat entendit retentir les sirènes. La police portuaire, ainsi que tous les véhicules de pompiers et de secours qu'elle avait pu rassembler, se pressait en bout de piste. Plus loin, Heat percevait le bruit d'un hélicoptère et d'un patrouilleur des gardes-côtes qui se rapprochaient respectivement dans les airs et par la mer.

Heat allait emprunter le toboggan lorsqu'un autre bruit, beaucoup plus proche, retentit.

Le claquement d'un coup de feu.

Heat et Rook s'accrochèrent. Cela allait-il virer à l'affrontement armé ? Kline et ses hommes comptaient-ils vraiment défendre un avion condamné alors même qu'il sombrait au fond de Flushing Bay ?

Mais non. Une seule balle avait été tirée. Et Heat en devinait déjà la cible.

– Je crois que Legs Kline vient de mettre un terme définitif à sa campagne présidentielle, avança Rook en lisant dans ses pensées.

– C'est sans doute aussi bien, conclut-elle. Je comptais de toute façon voter pour Lindsay Gardner.

Trente-quatre

Les heures suivantes défilèrent dans un mélange d'épuisement et d'euphorie.

Les agents de sécurité de Kline se bousculèrent pour tout balancer le plus vite possible dès leur arrivée en salle d'interrogatoire, chacun cherchant à fournir plus d'informations que les autres afin d'obtenir le meilleur accord.

Mais ce n'était rien en regard du caquet de Justin et Preston, qui crachèrent le morceau dès leur montée à bord du patrouilleur des gardes-côtes. Lana Kline n'allait apparemment pas se laisser amadouer par la perspective d'une négociation de peine. La seule chose qu'elle avoua fut son impatience d'invoquer son droit à un avocat.

Cependant, les grandes lignes de ce qui s'était passé se dessinèrent assez vite. C'était exactement comme Rook et Heat l'avaient imaginé. Tam Svejda s'était attaquée à Kline Industries, qu'elle soupçonnait de faire partie des grands fournisseurs de munitions à l'EI. Avec l'aide de George Lichman, elle cherchait à se glisser discrètement à bord d'un vol à destination de la Turquie, lorsqu'elle avait été découverte par les agents de sécurité du groupe industriel. Sous la torture, Lichman avait tout avoué avant de mourir.

Restait néanmoins à résoudre le problème de l'élimination de la journaliste trop curieuse.

La vidéo était, naturellement, une idée de Lana, que Legs avait aussitôt adoptée. Politiquement, il n'y avait rien de mieux pour lui qu'une bonne frayeur terroriste, trois semaines avant que les électeurs ne se rendent aux urnes. Ils avaient choisi de filmer et de diffuser la vidéo à New York, parce qu'ils savaient que c'était la capitale des médias. Rien au monde ne leur assurerait davantage d'attention.

Le foulard qui apparaissait à l'image appartenait bel et bien à Lana, et c'était la plus grosse erreur qu'ils avaient commise. Ils avaient péché par perfectionnisme. Afin de donner l'impression que la vidéo était d'aussi mauvaise qualité que celles tournées par Daech, ils l'avaient montée sur du matériel ancien, dont un moniteur au format d'image plus étroit. Ils ne

s'étaient même pas rendu compte que le foulard apparaîtrait dans le cadre sur des écrans plus modernes.

Tous ces aveux sincères avaient eu lieu à la Vingtième, sous la houlette d'Ochoa, Raley, Rhymer, Feller et Aguinaldo qui s'étaient relayés pour les interrogatoires.

Rook avait disparu avant les premières lueurs du jour. La date butoir de son portrait de Legs Kline pour *First Press* approchait. La direction artistique râla de devoir modifier la couverture en si peu de temps, difficulté qui fut résolue par un léger changement de ponctuation.

Qui Legs Kline est-il vraiment ? devint *Qui Legs Kline est-il, vraiment ?*

Vers le milieu de la matinée, Heat s'éclipsa pour un somme. Elle avait déjà troqué son uniforme pour une tenue civile. C'étaient ses vêtements de la veille, mais au moins ils ne sentaient ni le poisson ni l'huile de moteur.

À dix-huit heures ce jeudi soir, la policière s'entendit dire par la moitié du poste – mais surtout les huiles du One Police Piazza – qu'il était temps pour elle de rentrer prendre un peu de repos. Lorsqu'elle reçut un texto de Rook lui indiquant qu'il avait remis son article et l'attendait à la maison, elle décida que le moment était venu. Elle lui répondit par SMS qu'elle arrivait.

La nuit tombait lorsqu'elle descendit héler un taxi dans la 82^e Rue. Compte tenu de son épuisement, il ne lui semblait pas raisonnable de rentrer en voiture ni même d'emprunter le métro. À part sa petite sieste, cela faisait trente-neuf heures qu'elle n'avait pas fermé l'œil, depuis le mercredi matin, quand elle s'était réveillée, à trois heures vingt-trois, parce qu'elle s'inquiétait de...

Sa mère.

Sans même le vouloir, la jeune femme jeta un coup d'œil vers l'arrêt de bus où Cynthia Heat était apparue le mardi matin. Le poids dans l'estomac qui l'avait empêchée de dormir cette nuit-là était de retour.

Sa mère n'était pas morte, mais Maggs, si ; tandis que Callan s'était évadé, de toute évidence avec l'aide de quelqu'un d'extérieur à la prison.

Dans le taxi qui l'emmenait vers le sud, au loft qu'elle partageait avec Rook à Tribeca, Nikki s'efforçait de chasser sa mère de son esprit. Mais cette pensée ne voulait pas la quitter. Sa mère était là quelque part. Ce fait modifiait toutes les données de son existence. D'ailleurs, lorsqu'elle fut arrivée chez Rook – voilà que le loft ne représentait de nouveau plus son chez-soi, se rendit-elle compte –, elle sut qu'il était totalement futile de chercher à résister.

Elle n'aurait de véritable repos que lorsque sa mère serait en sécurité. Prétendre le contraire relevait d'un aveuglement, dont Nikki n'était tout bonnement pas capable. Il lui fallait trouver sa mère, sauver sa mère. C'était désormais le principal objectif de sa vie, et il lui fallait le faire seule. Il y avait déjà trop de cadavres. Peu importe ce qui se tramait, elle ne pouvait y mêler Rook. Le risque était trop grand. Il y avait encore à peine dix-huit heures, elle

croyait l'avoir perdu à tout jamais. Il lui était absolument impossible de revivre pareille expérience.

Le seul moyen de le garder en vie était de le tenir à l'écart.

Alors que le taxi poursuivait sa route, elle sut ce qu'il lui fallait faire, même si cela l'ennuyait. Elle sortit son téléphone et composa le numéro de son agence immobilière. La policière tomba sur la boîte vocale de son interlocutrice, mais c'était aussi bien. Ce serait plus facile ainsi.

– Allô, oui, bonjour, c'est Nikki Heat, annonça-t-elle après le bip. Écoutez, je sais que cela peut paraître soudain, mais pourriez-vous retirer du marché l'appartement de ma mère ? Je vais en avoir besoin quelque temps. Appelez-moi si vous avez des questions. Merci.

Elle rangea son téléphone, puis, avant de perdre courage, monta dans l'ascenseur pour rejoindre le loft.

À peine eut-elle glissé la clé dans la serrure qu'elle reconnut la voix de Barry White de l'autre côté de la porte. Lorsqu'elle entra, elle trouva Rook assis sur le canapé, en peignoir de soie, un sourire aguicheur aux lèvres.

Sur la table devant lui étaient posés une bouteille de champagne qui rafraîchissait dans un seau à glace, deux flûtes en cristal, un plateau en argent chargé d'huîtres et des fraises nappées de chocolat.

– Pardon si j'y suis allé un peu fort, dit-il en lui servant un verre. J'ai juste pensé qu'on avait des tas de choses à fêter. Maintenant, viens que je t'aide à oublier tout ce...

– Rook, se contenta-t-elle de répondre.

– Oh, oh ! répondit-il.

Il replongea la bouteille dans la glace.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit-il.

Heat sentit les larmes se former, mais elle se força à les refouler. Il lui fallait rester forte. Elle ignorait si elle serait capable de convaincre Rook, mais elle savait que c'était ce qu'il fallait faire.

Elle le savait au plus profond de son cœur.

– Tant que ma mère est là, quelque part, je ne peux pas..., je ne peux pas rester avec toi.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Rook.

– Il faut que je parte, déclara Heat. Il faut que je me remette les idées en place, si on veut vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants.

– D'où ça sort ? Pourquoi renonces-tu à notre mariage ?

– Je m'efforce de le sauver, insista Nikki.

– En me quittant ?

La peine sur le visage de Rook faillit briser quelque chose en elle.

Il se leva du canapé et s'avança lentement vers elle, avec précaution. Cela rappela à Nikki la manière dont il l'avait draguée au début, il y avait déjà tant d'années : prudemment, avec une tendre patience, car il avait conscience

qu'une approche trop directe risquait d'effrayer quelqu'un d'aussi éprouvé.

– Écoute, si tu as un problème, c'est notre problème, affirma-t-il. C'est comme ça que ça fonctionne.

– Non, Rook, dit-elle. Pas cette fois.

Elle tourna les talons et quitta l'appartement avant de voir dans quelles affaires elle l'avait plongé. En disparaissant dans l'ascenseur, elle se boucha les oreilles, afin de ne pas entendre sa voix torturée derrière elle.

Elle était assise sur un banc, devant le loft. Un arbre à la position stratégique lui garantissait que Rook ne pouvait pas la voir par la fenêtre. Néanmoins, elle pouvait toujours lever les yeux vers le chaleureux éclairage, chez lui. Les larmes coulaient à flots, maintenant. Elle les avait retenues tant qu'elle pouvait.

Elle ignorait depuis combien de temps elle était là. En tout cas, le soleil était désormais couché. Elle avait éteint son téléphone. Elle savait que Rook appellerait, qu'il enverrait des textos, qu'il l'assaillirait de demandes et de supplications ; qu'il tenterait d'en appeler à sa logique, à ses sentiments, qu'il tenterait le tout pour le tout. Elle n'était pas certaine d'être encore assez forte pour le repousser.

À au moins trois reprises, elle avait failli changer d'avis et remonter au loft. Elle s'était imaginé se jeter dans les bras de Rook. Ils auraient pleuré ensemble, fait l'amour, mangé des fraises, pleuré encore, refait l'amour.

Cela aurait été si facile. Si confortable. Si égoïste.

Mais rien de cela n'avait jamais été dans le tempérament de Nikki Heat. Et dès qu'elle avait pensé à ce qu'elle devait faire – s'attaquer à un adversaire dont elle ignorait la force, sans doute inouïe –, elle avait compris qu'elle n'avait pas le choix. Trouver sa mère devait être sa seule mission, son unique but. Elle ne pourrait se regarder dans le miroir tant que ce ne serait pas fait. C'était son devoir de fille, mais, pour l'accomplir, elle devait renoncer à son rôle d'épouse.

Finalement, quand ses larmes se tarirent, elle prit un taxi pour regagner l'appartement de sa mère, à Gramercy Park.

Ou plutôt, songea-t-elle, « chez elle ». Autant commencer à appeler un chat un chat.

Cela avait été son foyer où elle avait vécu seule pendant plus de dix ans. Ce serait de nouveau son sanctuaire... ou, en tout cas, sa base opérationnelle.

Bob Aaronson, le portier, était de nouveau de service.

– Ravi de vous voir, mademoiselle Heat, la salua-t-il. Une petite visite pour voir si tout va bien, là-haut ?

– En fait, je vais rester ici un moment.

– C'est merveilleux, dit-il. Combien de temps ?

– Je ne sais pas, avoua-t-elle. Sincèrement, je l'ignore.

Dans l'ascenseur, elle se remémora toutes les nuits qu'elle avait passées

ainsi, avant l'arrivée de Rook dans sa vie. Elle avait déjà vécu seule et elle n'en était pas morte. Être de nouveau célibataire ne devrait pas être trop compliqué pour elle... pour un temps.

Et ensuite ? Ensuite, elle aurait tout. Sa mère. Son mari.

Elle ne pouvait imaginer plus grand bonheur ; ce serait la vie parfaite dont elle n'avait jamais osé rêver.

Tout ce dont elle avait besoin pour y parvenir, c'était une discipline stricte et une concentration totale.

Cette fois, la porte n'était pas grippée. Elle venait en effet d'être utilisée. Cela ne sentait pas non plus le renfermé à l'intérieur. Elle était passée deux jours auparavant. Les lieux manquaient toujours autant d'ordre.

Cependant, dès le premier pas dans le noir, une alerte se déclencha dans son esprit, une réaction primale dans son cerveau reptilien. Était-ce une odeur, une perturbation de l'air ou son sixième sens, Heat n'aurait su dire.

Tout ce qu'elle savait, c'est que soudain, elle était certaine de ne pas être seule dans l'appartement.

La policière porta la main à son holster et dégaina son arme aussi silencieusement que possible. Elle avança encore d'un pas, tendit l'oreille, à l'affût d'un bruit de respiration, d'un craquement de parquet ou du moindre indice trahissant l'endroit où se tenait l'intrus.

Alors, elle entendit :

– Vous pouvez ranger votre arme, capitaine.

C'était la voix d'un homme. Elle lui était familière. Pourtant, elle ne voyait pas à qui elle appartenait. L'arme toujours brandie, elle avança sa main libre vers l'interrupteur pour allumer.

Dans le fauteuil préféré de sa mère était tranquillement assis un beau brun ténébreux aux yeux noirs, à la mâchoire carrée et à la stature impressionnante.

Heat le reconnut aussitôt. Il avait très brièvement été suspecté dans une affaire qui lui avait été confiée quelques années auparavant : un courtier en Bourse sauvagement assassiné. Depuis, elle avait appris qu'il était considéré comme l'un des plus grands agents au service du gouvernement américain, un homme qui avait sauvé le monde plus d'une fois.

– Derrick Storm ? dit-elle, surprise.

– Bonjour, Nikki, répondit-il. Il faut qu'on parle de votre mère.

Vague de chaleur

Dans la fournaise new-yorkaise, les esprits s'échauffent, les passions se déchaînent et une série de meurtres entraîne la police dans le monde opaque de l'immobilier, des paris, de l'argent douteux.

Mise à nu

La plus célèbre des chroniqueuses mondaines est retrouvée morte à son domicile. Assassinée. Nikki Heat est chargée de cette enquête qui s'annonce délicate... D'autant que Heat et Rook ne sont pas encore remis de leur rupture...

Froid d'enfer

Un prêtre est retrouvé assassiné dans un club fétichiste. Pour Nikki Heat, c'est l'affaire la plus dangereuse de sa carrière. Elle se retrouve aux prises avec un baron de la drogue, un agent véreux de la CIA, et un mystérieux escadron de la mort...

Cœur de glace

Le cadavre d'une femme battue à mort est retrouvé dans une valise, au milieu des rues de Manhattan. Pour Nikki Heat, c'est une évidence : ce meurtre a des liens avec l'assassinat de sa propre mère.

Mort brûlante

Décidée à venger le meurtre de sa mère, Nikki Heat est à la recherche de l'homme qui, autrefois, a ordonné son assassinat. Dans cette enquête, elle est bien sûr épaulée par le célèbre et toujours aussi charmeur Jameson Rook.

Série Derrick Storm

Tempête à l'horizon, Tempête et orage, Tempête de sang

Lorsque Derrick Storm a quitté la CIA, il n'a pas simplement pris sa retraite, il a dû carrément simuler sa mort. Mais aujourd'hui, Derrick Storm est de retour à l'Agence, car son ancien patron lui demande une faveur. L'ancien agent secret doit enquêter sur l'enlèvement du fils d'un sénateur de Washington. Rapidement, la politique internationale s'en mêle...

Avis de tempête

Les plus grands banquiers de la finance internationale sont torturés avant d'être assassinés. Le tueur, surpris furtivement par une caméra de surveillance, arbore un bandeau sur l'œil et ressemble à un parfait psychopathe. Derrick Storm ne tarde pas à réaliser que son vieil ennemi, Gregor Volkov, est de retour.

Tempête de Feu

Derrick Storm rentre de vacances quand soudain, à plus de 30 000 pieds d'altitude, son avion part en vrille. Heureusement, Storm est là pour sauver la situation et, in extremis, éviter le crash. Dans le même temps, quatre autres avions subissent le même sort et s'écrasent, faisant des dizaines de victimes.

city-editions.com

Colère Ardente

Un immigré clandestin est retrouvé mort dans les rues de New York. Il est tombé du ciel. Cette mort enflamme l'imagination de Jameson Rook, le célèbre journaliste, qui se passionner pour ce meurtre.

Tout feu, tout flamme

La détective Nikki Heat vient d'être promue capitaine de la police new-yorkaise. Juste à temps pour prendre en charge l'une des affaires d'assassinat les plus épineuses de sa carrière.